A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

COLETTE

de l'Académie Goncourt

XII

JOURNAL A REBOURS
LE KÉPI
DE MA FENÊTRE
TROIS... SIX... NEUF...

Le Fleuron

se vend à Paris, 26, rue Racine, chez
FLAMMARION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE
XII

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE, Sidonie Gabrielle
de l'Académie Goncourt

XII

JOURNAL A REBOURS
LE KÉPI
DE MA FENÊTRE
TROIS... SIX... NEUF...

Le Fleuron

se vend à Paris, 26 rue Racine, chez
FLAMMARION

Digitized by Google

848
C694
1948
v. 12

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1950 by Le Fleuron.
Printed in France.

Digitized by Google

Rom. Lang.
Blanchtead
4-10-50
68972

04-18-50 EW

JOURNAL A REBOURS

Digitized by Google

Paru en 1941, à la librairie Arthème Fayard. Il a été tiré : 20 exemplaires sur hollande, 100 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma et 60 exemplaires hors commerce sur vélin azuré de Voiron. Sur les vingt-trois chapitres qui forment ce recueil, quelques-uns avaient déjà paru ailleurs. Ce sont : 1° *Automne.* Paru en 1941, à la librairie Flammarion, dans un recueil intitulé *La Guirlande des années,* illustré de vingt-cinq chefs-d'œuvre de la miniature. Il a été tiré : 500 exemplaires sur Madagascar. 2° *Un salon en 1900.* Paru en 1939 dans un ouvrage intitulé *Maurice Ravel par quelques-uns de ses familiers,* aux éditions du Tambourinaire, avec des illustrations de Galanis, Luc-Albert Moreau, Roger Wild. Tiré à 7.275 exemplaires, dont 275 sur pur fil Lafuma. 3° *Le cœur des bêtes.* Paru dans *Affaires de cœur,* édition Nativelle, illustrations d'Hermine David, Jean Berque, Deluermoz, Dignimont. Imprimé sur vélin d'Arches et réservé exclusivement au corps médical (tirage non indiqué). 4° *Papillons.* Paru en 1936 sous le titre : *Splendeur des papillons,* à la librairie Plon, illustré de douze planches de papillons exotiques, reproduits directement en couleurs naturelles. 5° *Provence III, IV, V et VI.* Paru dans les *Cahiers* de Colette. On trouvera les caractéristiques de cet ouvrage de luxe illustré, en tête de *Mes cahiers,* au cours du treizième tome de la présente édition.

Digitized by Google

FIN JUIN 1940

FIN JUIN 1940

Dépassés les chars à bœufs, les fourragères, les grosses autos masquées de poussière, les brouettes et les chars à bancs, plus loin que les puys en série, les régions assombries de verdures bleues, les prés d'herbe mûre où chaque combe recevait le sommeil d'une tribu, d'une voiture caparaçonnée de matelas, le repos d'un enfant roulé dans un peignoir éponge, d'une paire de colombes en cage, d'un fox-terrier attaché à un arbre, d'une jeune fille serrant sur elle un paletot d'homme; par delà les cinq cents kilomètres de route que couvrait en désordre la France glissant sur elle-même, une crédule, une oublieuse fatigue me dotait d'illusion. L'extrême lassitude et sa fièvre nous sont miséricordieuses, puisqu'elles admettent, inventent l'approche d'un lieu, d'un moment uniques dans le bonheur comme dans le malheur. Il ne fut pas besoin d'un long repos pour nous remettre d'aplomb parmi le sort commun. Où que s'arrête l'écrivain sur l'âge, et qui se croyait fourbu, brillent ses énigmes favorites, ses amours : le visage humain et les secrets qui le bouleversent, la pupille verticale, le

Digitized by Google

phosphore d'un œil nocturne, un langage d'oiseau, les ruses de l'enfance...

Un métier, pourtant vieux et invétéré, s'éloigne de nous quand un honneur, un désastre, un exode, incombant à une nation entière, nous prennent dans leurs lames de fond... Mais il revient. Au bout d'une longue route, je n'ai pas prévu que j'allais si loin pour buter contre une table, — terme, obstacle, récif; échassière, ou bassette conçue pour les repas alités, guéridon boiteux d'un hôtel — contre une table à écrire. Tous les spectacles suscitent un devoir identique, qui n'est peut-être qu'une tentation : écrire, dépeindre. Je n'ai vu, de cette guerre-ci, aucune de ses violences sous des lueurs incendiaires. A chaque écrivain échoit la tâche de travail que lui désignent ses facultés, le hasard, le déclin ou la vigueur de son âge. J'ai trouvé ma halte parmi les gens de la terre, ceux qui selon le caprice des guerres virent passer, sur leurs labours, des envahisseurs que déguisaient leurs armures. Le paysan ne savait pas toujours le nom du flot qui, d'un siècle à l'autre, s'appela le Sarrasin, l'Espagnol, la Révolution... Mais il ne bougeait, et eux ne faisaient que fouler la moisson en herbe, et passer. Derrière eux, il recommençait l'emblavure. Il est toujours là. D'enfance paysanne, j'aime croire en lui et le contempler immobile, entre sa femme valeureuse, ses enfants, ses troupeaux, sur un fond de clochers modestes, d'eaux vives et d'hésitante aurore.

Il peut paraître étrange qu'écartée, depuis le 15 juin, des demeures que je considère comme miennes, — quatre pièces dans le premier arrondissement de Paris, tout autant près de Montfort-l'Amaury — je me soucie parfois moins d'elles que du changement infligé, j'en ai peur, par la guerre et l'occupation à mon village natal. Je ne l'ai salué, il y a seize ans, que d'une visite brève. C'est que je voulais constater

Digitized by Google

la juste adaptation du souvenir aux sites qui l'ont formé. Un des jardins de son château désert garde de vieux rosiers en festons, une chaleur de pain chaud sur la façade qu'ils fleurissent : j'en sais assez, tout est en ordre. Ma maison natale aussi, qui vieillit, ma foi, moins vite que moi. Pour la petite ville elle-même, je passe condamnation sur quelques toits neufs et des cols de cygne électriques. Le reste se superpose fidèlement au calque dont je ne me sépare point.

Mais la guerre ?... Une revenante bien-aimée, « Sido », l'entraîne dans un passé lointain que je n'ai pas connu, puisqu'il s'agit de la guerre de 1870 et que je naquis trois ans plus tard. « Ton père, me contait Sido quand j'étais petite, se porta hors du village sur ses béquilles malgré la neige, avec quelques autres hommes. Il était le seul à parler un peu d'allemand, et se fit comprendre. Grâce à lui, il n'y eut pas de pillage, ni trop d'épouvante. *Ils* l'ont trouvé brave. »

— Et toi, où étais-tu ?

— Je gardais la maison et les enfants. Ta sœur avait douze ans, ton frère aîné sept, et Léo trois ans.

— Qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Eh ! rien. Je ne sais pas ! Quelle importance ça peut-il avoir, ce qu'ils disaient à ce moment-là ?

Au premier choc son intolérance reparaissait, se dressait contre le questionneur, le contradicteur. Elle ignorait le premier mot du langage dont on abêtit les enfants. De sorte que même ses invectives nous laissaient honorés et grandis.

— Demande-le-leur, ce qu'ils pensaient à ce moment-là. Ils sont vivants, j'imagine ? Et je n'ai pas mis au monde des idiots sans mémoire ?

Aussi vite qu'elle s'était enflammée, elle s'adoucissait :

— Après tout, je crois qu'ils ont oublié. Ta sœur était en pension chez Mlle Ravaire. Léo... A trois ans, comment

Digitized by Google

veux-tu qu'il ait compris et retenu quoi que ce soit de la guerre ?

— Mais je ne le veux pas, puisque justement je te demande...

— Achille... Oui, tu peux demander à Achille, évidemment.

Elle souriait, pleine d'un orgueil infini :

— Il avait sept ans. Il trottait dans les rues, déjà grand pour son âge, parmi les soldats prussiens. Mais sur son passage, ils s'arrêtaient un instant. Tu comprends, ils n'avaient jamais vu de pareils cheveux châtains ondulés, de pareils yeux bleu sombre, surtout une pareille bouche...

— Mais toi, maman, tu les as vus ?

— Oui, disait Sido avec indifférence. Mais je les ai aussi un peu oubliés. Je ne me souviens que de la première rencontre.

— C'était terrible ?

— Pourquoi terrible ? Dieu, que cette enfant est ordinaire ! Sur la route des Renards... A la nuit tombante il y a presque toujours du brouillard, sur la route des Renards, parce que la source fume. J'ai donc vu au milieu de la route un soldat avec un casque à pointe. Il tenait son fusil en travers comme un chasseur. J'ai pu distinguer qu'il portait une grosse barbe courte. Je crois que c'était un Bavarois. A cause de l'heure et du brouillard, on ne distinguait ni la couleur de l'uniforme ni celle de la barbe. Et j'ai eu un moment l'impression que l'armée allemande ne devait être composée que d'hommes gris comme celui-là, gris de vêtement, gris de figure, gris de poil, comme les images imprimées...

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis rentrée à la maison et j'ai enterré le bon vin, répondait Sido non sans fierté. Le vin qui datait de mon

Digitized by Google

premier mari. Du Château-Larose, du Château-Lafite, du Chambertin, du Château-Yquem... Des vins qui avaient déjà dix, douze, quinze ans. Ce beau sable sec dans la cave les a rendus encore meilleurs.

Elle clignait ses yeux gris, levait le menton d'un air de gourmande et de connaisseuse. Au vrai, quoique ayant le goût fin, elle ne buvait guère que de l'eau, par méfiance du vin qui, à raison d'un demi-verre, la faisait rire et lui chauffait les joues.

Rien ne ressemble moins à la vérité actuelle que cette image, dont j'admire qu'en peu de mots ma mère l'ait faite frappante. Si frappante que je n'en puis admettre une autre quand il s'agit d'imaginer, soixante-dix ans après 70, l'aspect d'une occupation allemande : un soldat gris sur un fond gris de brume et, marchant à sa rencontre, une petite dame rondelette et agile qui soudain l'aperçoit, fait demi-tour et s'en retourne mettre à l'abri, derrière le rempart de son ample jupe à crinoline, derrière sa bravoure qui l'environne comme un rayonnant plumage, sa maison tout entière, ses enfants, ses serviteurs apeurés, et ses bouteilles de bon vin.

Ainsi la buée d'une source — celle des Renards n'a pu tarir ni cesser de fumer par temps froid — agit sur mon imagination comme l'haleine sur le miroir magique. Je ne suis pas si experte à la rétrospection que l'était, par exemple, mon frère, le dernier, qui mourut voilà cinq mois et fit bien de mourir car, malade, il n'eût pu fuir, ni supporter ce que l'invasion eût exigé de lui, c'est-à-dire la connaissance et la conscience du temps présent. Entre aujourd'hui et hier, il avait depuis longtemps opté.

Il venait assez régulièrement dîner avec mon mari et moi, le dimanche. Je n'étais pas chagrine de le voir vieillir; je ne le fus que lorsque ses pieds, ses jambes, prodigieusement

Digitized by Google

aptes à marcher légèrement, à couvrir sans bruit de longues distances, commencèrent à le trahir, et qu'il redouta les escaliers du métropolitain.

Grand, grisonnant, maigre, les vêtements flottants et souvent délabrés, — quand il avait seize ans, Sido l'appelait le lazzarone — il se réjouissait de trouver chez moi un feu de bois. Il tendait à la flamme ses mains rouges, jusqu'à ce qu'elles fussent chaudes, et si nous étions seuls tous deux, il s'asseyait au piano. Ses doigts, qu'il tenait à plat sur le clavier, semblaient raides... Je me souviens de la stupeur de Maurice Goudeket, la première fois que, rentrant sans bruit, il entendit le « Vieux Sylphe » interpréter Schumann, Beethoven, et même *Jardins sous la pluie*. Inexplicablement les doigts rouges, gercés aux jointures, détenaient le secret d'une sonorité ronde et pailletée, l'intelligence d'un « phrasé » majestueux.

Mais le « Sylphe » flaira la présence d'un tiers et s'arrêta, timide. Il prétexta que ma fidèle Pauline l'attendait dans la cuisine pour lui couper, comme tous les dimanches, ses raides moustaches grises, et il ne reparut qu'en même temps que la soupière.

La conversation de mon frère Léo Colette appartenait, comme sa mémoire, au passé. Un soir de 1939, il sortit d'un long silence pour dire, de sa voix sourde et mécontente :

— Albert Leroux est mort.
— Qui ça ?
— Albert Leroux.
— Qui était Albert Leroux ?
— Un camarade d'école à moi.
— Tu le connaissais bien ?
— Très bien.
— Tu le voyais beaucoup ?
— Tous les jours, dans le temps.
— Mais quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

Digitized by Google

Il ferma à demi ses yeux faits un peu comme les miens, mais d'un gris moins bleu :

— En dix-huit cent soixante-dix-neuf.

La dernière fois, je crois, qu'il vint dîner, je lui vis le souffle court, la toux importante des bronchites chroniques, une maigreur extrême. Certaine d'une réponse documentée, je lui posai comme d'habitude dix questions sur « là-bas », sur notre village natal. Il n'y avait pas, pour moi, de bain plus frais, d'illusion plus forte que celle où sa sûre mémoire me plongeait, de résurrections plus saisissantes que celles qu'il suggérait en deux mots. Maurice Goudeket affirme que j'avais l'air, quand je causais avec Léo Colette, de prendre une leçon :

— ... le jeudi, disais-je, quand j'allais dans les bois ramasser des faînes, avec Hélène Josset...

— Non, coupait le Sylphe, Jeanne Josset.

— Mais puisque je te dis...

— Non. Jeanne Josset. Tu confonds. Hélène Josset, c'est celle qui avait un œil blanc parce qu'à huit ans, dans la cour de l'école, elle était tombée sur une bouteille.

— Ah ! oui, c'est vrai... Alors, une fois qu'on était allées aux faînes dans le chemin du Thureau...

Les yeux gris s'ouvraient, sévères :

— Dans le chemin du Thureau ? Première nouvelle. Vous faites erreur, ma bonne dame.

— Comment ?

— Vous faites erreur, que je dis.

— Parce que ?

— Parce que, ou vous n'êtes pas allées du côté du Thureau, ou bien vous n'êtes pas allées aux faînes, mais aux châtaignes.

Il traça du bout de son doigt sec, sur la table, un plan :

— Côté Thureau : châtaigniers, et rien que châtaigniers.

Digitized by Google

Côté Vrimes : hêtres, sapins ici, et encore hêtres, et là une croix en pierre. Bibi peut t'en remontrer.

En se désignant du doigt il disait « Bibi », comme c'était la mode trente, quarante ans auparavant.

La dernière fois, Pauline lui avait donné un grog faible et très sucré, préparé un petit paquet de bonbons, et Léo Colette, âgé de soixante-treize ans, réchauffé, comblé de douceurs, souriait à sa vie passée...

— Au-dessus de la porte de Raimbaud... commença-t-il.

— Quel Raimbaud ? demandai-je. Ils étaient au moins dix, « là-bas », des Raimbaud.

— Raimbaud le menuisier.

— Où habitait-il, celui-là ?

Mon frère haussa les épaules avec mansuétude.

— En descendant vers la gare, à gauche. Tu vois bien où ?

— Oui... Non, je ne vois pas...

— A gauche en descendant. Avant la maison des Morisset, mais du côté opposé. A côté de la Luzotte, voyons.

Il me parlait comme il sied de parler aux fous calmes, aux idiots, d'une voix indulgente et mesurée. Mais son genou gauche dansait d'impatience.

— Non, je t'assure, je ne vois pas...

Ses yeux rouverts, un grand nez que l'amaigrissement, depuis peu, avait comme extrait de son visage, se tournèrent de mon côté sévèrement :

— Allons, allons !... Devant la porte de Raimbaud, il y avait toujours des planches très longues, qu'il appuyait au linteau de sa porte... Ça faisait comme une espèce de palissade oblique, il fallait passer en dessous pour entrer... Tu y es, à présent ?

Humiliée, mais sincère, je fis un signe négatif, et l'expression d'un parfait mépris se peignit sur l'osseux visage de Léo Colette.

Digitized by Google

— Extraordinaire... Ex-tra-or-di-naire, chantonna-t-il, et je me rebiffai.

— Pourquoi extraordinaire ? Tu penses que « là-bas » je n'avais d'yeux et d'attention que pour Raimbaud et ses voliges ? Et que depuis le temps je n'ai pas eu à me souvenir d'autres choses plus importantes ?

Il ne s'adoucit pas.

— La question d'importance n'a rien à voir. Tu passes à côté de tout sans rien regarder, voilà ce que ça prouve, et ça prouve aussi que tu as une mémoire de léporide. Je te parle pourtant là d'une époque qui n'est pas tellement, tellement ancienne...

Il referma ses yeux à demi, sa main marqua dans l'air la palissade oblique des planches appuyées au linteau, devant la porte de Raimbaud :

— Quoi... Il n'y a pas plus de... Non, pas plus de quarante-huit, quarante-neuf ans...

LA PROVIDENCE

Si, au lieu d'une auberge de hameau, elle « tenait » un salon, comme ses familiers seraient heureux ! Ils auraient de bons sièges, une chère choisie, une sollicitude légère. A ceux qu'aujourd'hui elle aide, elle ne peut donner que ce qu'elle a : les chaises de paille, une longue salle noire dont l'ombre engourdit les mouches, et la nourriture que partout elle quête pour nous. Nous ne sommes pas seuls à vivre d'elle. Comment des réfugiés, descendant du Nord au Sud, ont-ils eu l'idée de quitter la route facile, d'adopter le chemin

Digitized by Google

le plus malaisé, la pente roide, et de s'arrêter ici ? C'est le hasard, je pense, qui les a conduits jusqu'à celle que nous appelons « la Providence », et qui de rien fait beaucoup. Car alentour il n'y a rien, — presque rien. La pêche dure a l'air d'ignorer que nous sommes en juillet. Ne parlons pas encore des noix et des noisettes. Pommes et poires se réservent pour l'avenir. Point de viande si ce n'est, deux fois la semaine, le « veau blanc » qui n'a connu, entre sa naissance et sa mort, que l'obscurité d'une fosse où on l'abreuve de lait, le veau pâle comme son nom, dont la vue nous ferme l'estomac... Mais la Providence veille, et compte chaque jour un miracle, ou deux :

— J'ai fait un grand plat de haricots à la graisse de porc, dit-elle. Et dedans j'ai mis une forte saucisse. Et vous ne savez pas la nouvelle ? Il m'est tombé six œufs ! Je vous les pose sur de l'oseille, vous aimez ?

Si nous aimons ! Faute de beurre, faute de lait, nous nous languissons de la verdure et des légumes. Pas de sucre non plus... Chut ! La Providence en a six morceaux dans la poche de son tablier, proprement chemisés de papier blanc et, pour nous six, elle les glisse entre les longues tranches d'un pain bis, coupées à même la tourte ronde. Nous mangeons beaucoup de pain, ici. Et nous le flairons avant de le manger tant son odeur est émouvante, loyale, loin de l'aigre, proche du froment et du seigle. Bon pain gris, ferme, qui tient les dents propres...

— C'est mon frère qui le fait, dit la Providence. Alors j'en ai un peu plus que mon compte.

Les petites poires à longue queue, précoces, commencent à quitter l'arbre. La Providence les enferme dans le four pendant qu'il est encore chaud. Elles se confisent dans leur peau, se font molles et succulentes. La Providence ne les marque pas sur la note de la semaine.

Digitized by Google

— Pensez-vous que j'irais vendre ce qui ne me coûte rien ?

Le soir, après dîner, nous nous promenons autour du hameau. En passant devant l'auberge, où dans la cuisine une servante fait la vaisselle à petit bruit, nous baissons la voix, car notre Providence dort déjà, au clair du long jour, un rayon de soleil couchant en travers de son lit. A trois heures du matin, elle est debout, commence sa quête et son monologue soucieux.

— Il baisse, le pot de graisse... Et la rangée des boîtes de pâté, il lui en manque, des dents ! Que mangerons-nous ? Mon pot-au-feu de veau d'hier, je le mets en boulettes ? En fritots, il profiterait davantage, mais il ne me reste qu'une poignée de farine, et un œil d'huile au fond de la dame-jeanne... Déjà le jour ! J'irai bien jusqu'à B... sur le camion du livreur de bière, mais il faut que je l'attrape au bas de la route, ce sans-manières... Mignonne, ma petite, lève-toi, tu veux ? Tu veux prendre ta bécane, te promener au frais ? Tu iras jusque chez cette femme de la rivière, elle m'a promis de me vendre ses poulets avant qu'ils soient trop maigris de chaud, tu les rapporteras. Des poulets comme ça, ça ne porte profit à personne. Ah ! je voudrais être au bout de cette journée...

Mais elle porte ses soucis en dedans, et son sourire sur la figure. Elle est nette, et se coiffe bien. En chapeau, c'est une vraie dame. Quand elle revient de la ville lointaine, lasse d'avoir bataillé, d'avoir tour à tour terrassé et séduit une épicière en gros, un sous-préfet, un commissionnaire en riz et pâtes, un éleveur de lapins, quand elle se tient debout et les bras pleins sur l'arrière du camion, son canotier en auréole, nous l'appelons d'un nom où elle ne discerne point ce qu'il emprunte au vocabulaire de l'hagiographie, nous l'appelons « notre Patronne ».

Digitized by Google

LE POÈTE

C'est un garçon très gentil, qui va sur ses treize ans. Ses yeux d'un bleu pelucheux font songer à la fleur de l'ageratum. Ils sont tout encombrés de cils, qui doivent le gêner, puisqu'il les frotte fréquemment comme s'il s'éveillait. Il est doux, poli, dit « bonjour » en se tirant une mèche de cheveux sur le front et il s'appelle Tonin, comme son père. Quand au bureau de poste la radio tonitrue, Tonin se joint aux gens qui accourent, car le hameau fut longtemps privé de cette voix à gros bouillons. Les enfants lèvent la tête, happent « les nouvelles », les attrapent qui dans l'œil, qui dans la bouche grande ouverte, qui dans l'oreille. Mais Tonin ne reste pas longtemps sous la cascade des sons. Il s'assoit à trois pas, sur le mur bas d'un jardin. Un moment après, on le voit à califourchon sur le banc qu'un généreux donateur posa à l'entrée du hameau, afin que les habitants pussent, en s'y asseyant, « voir la vue ». Le banc reste toujours vacant, parce que les habitants de C... connaissent la vue depuis un bout de temps.

Le coteau dévale vers la rivière, invisible entre des vernes et des peupliers, et si la pente en face ne se relevait brusque, le paysage entier prendrait l'air de douceur, de facilité propre à la Suisse peu montagneuse. Mais un coteau égal à celui que couronne C... borne l'horizon; il faut nous contenter des grandes ombres qu'y couche le crépuscule et des couleurs des bois, bleus comme les tapisseries de verdure anciennes.

Soudain, Tonin n'est plus sur le banc-de-vue. Ni nulle part. Mais personne ne s'en inquiète : il sera rentré à midi

Digitized by Google

sonnant, et Dieu sait si midi sonne, ici ! L'angélus passe en premier, tombant d'une lourde cloche. Puis une horlogerie liturgique sonne à son tour midi, et encore midi à midi cinq minutes.

— C'est le premier midi, ou le deuxième midi ? crie une ménagère, du pas de sa porte.

— Le deuxième, et encore ce n'est pas sûr, répond la mère de Tonin. Eh ! on ne sait plus où on en est, dans cette époque !

Elle ajoute, en réintégrant l'ombre de sa maison basse :

— Tout s'en mêle !

Parole sibylline, grosse de rancœurs. Tout s'en mêle : non seulement il y a cette guerre, traînant une queue d'armistice et ses dards, mais encore le mari, Tonin père, menuisier, se croise les bras. On ne s'occupe guère de mourir, ici. Qu'est-ce que c'est qu'un petit cercueil de loin en loin, je vous le demande ? Chacun raccommode et scie chez soi, et de trois planches fait une poutre. Et comment voulez-vous qu'on sache s'il est midi bientôt, puisque l'odeur annonciatrice de l'huile, chantant dans toutes les poêles en l'honneur des œufs, de l'escalope, des pommes de terre et du lard, a déserté le village ? Le beurre, adieu ! L'huile, vit-on sans elle ? Heureux ceux qui ont forcé la provision de confit ! Chacun cache, chacun dissimule... Seul le « sertisseur » voit tout, puisque c'est lui qui clôt les boîtes de conserves. Sur le bord de la route, il vendait de l'essence, gonflait les pneus. Sa citerne est à sec, et le commerce du garagiste réduit au sertissage. Une jolie mécanique vous prend des mains la boîte ouverte, pleine de légumes ou de pâté, vous la ferme, sans soudure, d'un surjet bien propre et hermétique, et vous la rend prête pour la cuisson au bain-marie.

— Combien nous ferons de conserves ? Quelques misérables boîtes de pois et de mange-tout... Les pâtés ? Vous

Digitized by Google

voulez rire. De quoi les faire ? Cet hiver nous mangerons le vent, autant dire.

Le sertisseur est un sage. Entre les membres épars des bicyclettes inutilisables, les automobiles sans âme et les bidons exsangues, défilent à toute heure les boîtes pleines, qu'il a vendues vides, d'un blanc brillant de clinquant, et dont il sait le compte. Le sertisseur sertit, et il se tait.

Dans mon pays natal, on ne savait que fondre le beurre et tasser le cochon en quartiers au fond des jarres dans sa graisse. Ici, le haricot et les pois fins, le pâté et le confit, le champignon s'habillent de métal blanc. Ici, les caves et les garde-manger semblent la resserre de l'épicier et me font regretter nos caves romantiques, où je croyais, à y rencontrer les hautes jarres, minces du col et du pied, larges de la hanche, voir des femmes sans tête.

Midi, et re-midi. M. Tonin père, qui embaume le bois neuf, s'attable, pose sur la toile cirée écossaise sa main droite à laquelle manquent deux doigts. Il fait bon visage à cette main, qui l'a tenu loin de la guerre, il la pose toujours bien en vue, comme une référence...

— Où il est, le garçon ?

— Aie pas peur, il n'est pas loin, il suit son ventre.

Un petit ventre plat de levraut, un train de derrière de rien se glissent en effet sur la chaise de paille, en face de M. Tonin père.

— Où tu étais, encore ?

— J'étais dehors, par là...

Par là... Là, dans ce vague que désigne un mouvement du menton. Daphnis sans Chloé, Tonin offre à toute enquête le bleu ensommeillé de ses yeux. Tonin père n'insiste pas. Il regarde rarement son fils en face. Tant de bleu, et tous ces poils de cils, ça ne fait pas net. Ni cette manière de rentrer, de sortir comme une fumée. Mais quoi ? Le petit est en

Digitized by Google

vacances, et un menuisier n'as pas de bêtes à mener aux champs.

— Tu en veux, de la tomate ?

— Oui, maman.

— Tu en veux, du veau ?

— Oui, maman.

Il veut bien aussi du pain et encore du pain, et du gros fromage dur, et trois prunes qu'il glisse dans sa poche avec le restant de son pain. Pour finir, Mme Tonin mère abecque son fils d'une cuillerée de café pâle, où fond un morceau de sucre. Tonin fils rabat ses cils sur sa joue, avance ses lèvres en cœur. C'est toujours à ce moment-là que Tonin le père fronce les sourcils :

— Allons, c'est fini, ces manières ?

Mais il n'attend jamais de réponse et de lui-même détourne la conversation :

— Tu as entendu, ma femme, ce matin ? Plus d'essence que pour le médecin. Plus de pain, que deux cents grammes par tête. Défense de faire les confitures. Défense de vendre de la farine aux particuliers pour la pâtisserie...

Il y en a long. Une litanie de : « Défense... Défense de... Interdiction de... » Quand il se tait enfin, Mme Tonin, occupée à draper d'une serviette la tourte de pain, dit seulement d'un ton funèbre :

— C'est pour rire, non ? Tu entends, toi le garçon ?

Elle s'en prend au petit Tonin qui s'éveille en sursaut :

— Quoi ? Quoi c'est qu'on a dit ?

Son père, qui allait réintégrer le temple aux piliers de hêtre satiné, de sapin frais dont les nœuds en forme d'œil pleurent encore la résine, de chêne en billots qui fleurent le vinaigre, se retourne :

— D'où tu sors, toi dans la lune ? Tu y étais, à la radio. Tu n'es pas un étranger sauvage ? Tu n'es pas sourd ?

Digitized by Google

Tonin fils bat des paupières, ses cils s'emmêlent :

— Mais c'est qu'il cause mal celui-là de la radio... On le comprend seulement pas...

Tonin père attache sur son fils un regard qu'il croit pénétrant, et sort. Mme Tonin lave trois assiettes, trois fourchettes, trois couteaux et deux tasses. Tonin fils a gagné insensiblement le seuil...

— Où tu vas, Tonin ?

— Là dehors, maman.

— Tu ne vas pas loin ?

— Non, maman.

— Tu rentres à bonne heure ?

— Oui, maman.

Il est parti, il descend la côte. Il chantonne en marchant les dernières paroles sur lesquelles il a pris congé du monde extérieur : « Oui maman, non maman, non maman, oui maman... » Paroles dépourvues de conviction et qui n'engagent à rien, mais assurent la liberté et la paix temporaires.

Je n'entreprends pas de suivre ce chevreuil en espadrilles. Mais la curiosité, même bénigne, est un piège constamment béant. Curieuse de cet enfant parce qu'il ressemble à une fleur, à un gibier au doux pelage, parce qu'il est beau, parce que ses yeux font songer à l'aster mauve sous la rosée, parce que sans péché ni malice il est mystérieux comme tout ce qui est vide, je croise souvent son chemin, moi qui ne l'apercevais que de temps en temps, près de la fontaine avare, ou sous le vain déluge de la radio. Il erre au bord de la rivière, mais il a les mains ballantes et ne capture pas de grenouilles, ni ne pêche au moyen d'une ficelle et d'une épingle. Il n'assemble pas de bouquets, ne trouble pas les oiseaux, et ne tette pas les chèvres...

Une fois, me reposant sous les vernes aux feuilles froides dont l'image, dans la rivière, est si sombre, j'avisai Tonin

Digitized by Google

qui se balançait, trente pas plus loin, sur une racine à demi immergée. En se balançant, il balbutiait, récitait, étendait les bras. « Poète-enfant, jugeai-je. Sensibilité, lyrisme qu'un entourage effarouche... »

Je n'entendais rien de son murmure. La rivière, au tournant, heurte un ponceau rustique qui la repousse; elle bute, mécontente, contre l'îlot de cailloux qu'elle a elle-même charriés. Le double obstacle tire, d'une petite rivière, un gros sanglot grondant, une protestation véhémente où l'enfant poète peut-être cherchait, trouvait ses premiers rythmes. Tonin fut près, un moment, de choir dans l'eau. Il se rattrapa à des cheveux de saule, et sa bouche séraphique s'ouvrit toute grande pour crier un gros mot, que je devinai.

Le même soir, assis sur la marche du seuil paternel, il aidait sa mère à tresser les aulx. C'est un travail facile que d'entrelacer leurs fanes sèches. Avec un peu de tour de main, on obtient des guirlandes où les têtes d'ail pendent régulièrement espacées, comme aux girandoles d'un lustre les boules de cristal. Mais d'un coup d'œil je vis que Tonin n'avait pas le tour de main. Je ne m'en sentis que plus de bienveillance pour l'inspiré dont les yeux, sombres et célestes, voyaient plus loin que ses doigts, plus loin que l'humble besogne...

Je me promis de ne point épier les promenades farouches de Tonin le fils. Il continua à fuir adroitement le flux quotidien des « nouvelles » radiophoniques, dédaigna les renseignements complémentaires offerts en appoint par le livreur de canettes et de limonade. Il supporta, toutes portes ouvertes, le blâme paternel :

— Tu l'as pas compris, que nous sommes en armistice, non ? Tu le comprends pas, que c'est téribe ?

Je tendais l'oreille aux répliques contrites de Tonin :

— Si, je le comprends.

Digitized by Google

— Et ça te fait rien ?

— Si, ça me fait.

Il dut se défendre, un matin, contre une grenaille d'enfants qui lui donnaient l'assaut pour rire, et singeaient Mme Tonin mère, en criant : « Il le sait pas, non, qu'on est en armistice ? Il le sait pas, non, que c'est téribe ? » Je reconnus que si les arguments verbaux manquaient à Tonin, il réagissait fort bien, tant par des mots brefs, riches de sens et de sonorité, que par quelques coups de poing et d'espadrilles. Ses agresseurs furent promptement dispersés, et Tonin le fils, ayant rechaussé son pied nu, prit le chemin qui descend vers les aulnes, vers la fraîcheur un peu fiévreuse planant, en plein été, sur les prés qu'imbibent de secrets ruisseaux.

Je ne voulais ni le suivre, ni le gêner. Mais de même qu'une seule route, hors du hameau, rallie un sommet médiocre, une seule route aussi serpente entre le hameau et le bas de la vallée, et les paresseux de ma sorte se laissent aller sur la pente agréable. Après quoi, ils ont à la remonter. Il faut bien payer le plaisir de s'asseoir longuement, d'oublier dans un sommeil brusque et bref une soucieuse nuit, d'écouter l'eau, d'épier deux fourmis furieuses, un frelon pesant son poids d'or...

Cet après-midi-là, c'est le caverneux murmure d'un speaker de radio qui m'éveilla, et je lui en rendis grâces, car depuis certain tumulte d'artillerie qui fendilla de toutes parts une petite maison de la grande banlieue, il m'arrive de rêver d'abris précaires, qui craquent comme un pot d'argile à la cuisson.

Un somme léger d'après-midi sait discerner ce qui enfreint la vraisemblance, et avant la lucidité vint une sorte de conscience scandalisée de ce qui convient ou ne convient pas : comment la voix radiophonique pouvait-elle se mêler à celle

Digitized by Google

de la rivière, et aux « puic-puic » des pinsons ? Je m'assis, j'écoutai mieux. La voix avait sa source de l'autre côté de la haie serrée, clôture mitoyenne qui ne s'ouvrait que pour laisser courir la rivière...

— Ici Radio-Corrèze, disait la voix. Par décret en date du nous portons à la connaissance de nos auditeurs que l'armistice c'est pas vrai, et que tout va très bien au contraire. C'est pas vrai non plus que le fils Arnoux a été tué. Nos farouches adversaires ont voulu jeter le trouble dans nos rangs, en annonçant sa mort glorieuse et mensongère. Voici maintenant les informations. La vente du chocolat, qu'elle était limitée, est tout ce qu'il y a de libre par décret en date du sous forme de tablettes, croquettes et crottes à la crème, ainsi que le sucre que la ration en est portée de cent cinquante grammes à trois kilos. Par relais Radio-Toulouse, nous apprenons de source sûre que le bétail et la cavalerie réquisitionnés seront rendus à leurs propriétaires. En récompense de leur dérangement, les chevaux reviendront avec une voiture neuve au c... Mesdames, Messieurs, chers auditeurs, la séance est terminée. La *Marseillaise* vous sera interprétée par l'Amicale de Seyrac. Et un ban pour le courageux orateur. Un, deux, trois, quat', cinq, — Un, deux, trois, quat', cinq, — Un, deux, trois, quat', cinq, — Un ! Deux ! Trois !

Couché sur le dos, mirant l'azur entre ses cils, Tonin, à l'aide de ses deux mains en conque, changeait le son de sa voix, imitait de son mieux l'ample organe des speakers, qui si souvent semble prisonnier d'un arrosoir vide. Je ne m'étais donc pas trompée. Solitaire, exalté, Tonin se donnait tout entier à la mission du poète : oublier la réalité, promettre au monde des prodiges, chanter les victoires et nier la mort.

Digitized by Google

HIRONDELLES

Toutes les issues des deux châteaux démantelés avalent les martinets gris, et les rendent au centuple. Il y a aussi des hirondelles, bleu d'acier à ventre blanc. Elles sont plus petites, plus gracieuses, usent d'un vol moins planant. Circuits, descentes jusqu'au sol, faufilage des œils-de-bœuf, glissades, bonds verticaux dans l'air, retours en mèche de fouet, ces jeux commencent au petit jour de quatre heures, finissent à la nuit. L'accompagnement de cris féroces ne cesse pas non plus. Si on l'écoute, il fore l'oreille, et l'on serre mâchoires et paupières. Mais pourquoi l'écouter plutôt que le vent, l'averse ou l'avion ? Si ce sont cris de chasse, exclamations d'oiseaux qu'exaspère la victoire sur la mouche et l'éphémère, comment peuvent-elles ensemble happer et crier, boire l'insecte et pousser hors d'elles-mêmes ce cri presque sans fin ni reprise, ce long souffle de volatile puissant ?

Nous ne les gênons pas. Plutôt qu'amies, elles nous sont tolérantes. Si nous nous couchons dans l'herbe, leur réseau, un moment dérangé par notre passage, bientôt nous recouvre et nous ignore. Une grande aile nous fauche, un sifflement suraigu nous perce, il pleut des petites crottes blanches qui ne s'étalent pas et sèchent vite.

J'essaie de découvrir un sens à leur frénésie. Les nids sont vides, chaque trou, chaque brèche était un nid, sera un nid. Sous les mâchicoulis, les hirondelles ont maçonné des rangs ininterrompus de petites corbeilles d'argile, mais en juillet tous les jeunes sont partis. Tâchons de les suivre, au débouché de la plus haute crevasse d'où elles se plaisent à

Digitized by Google

jaillir en bouquets acérés, et à se jeter dans le vide la tête en bas, sifflant follement. De là, elles cernent la tour ronde, accèdent à une tour carrée. La règle du jeu, semble-t-il, est de « toucher but » contre la paroi verticale, serres agrippées au granit, ailes ouvertes. Un instant on voit le profil arrogant, le col court, le bec épais, un seul bel œil noir. Une après une, elles se suspendent, se décrochent, tombent dans une embrasure qui n'a plus de vantaux, flottent dans un escalier qui n'a plus de marches et se vissent autour de son âme de pierre restée debout, tordue, coxalgique, s'en échappent comme si le feu fût dans la ruine, avec des clameurs qui épouvantent les chardonnerets sur les chardons, les pinsons sur les sureaux... Où sont-elles maintenant ? Nulle part.

Le ciel est désert, et le silence brutalement décrété nous assourdit. Venons-nous d'assister à la fin des hirondelles bleues, des martinets gris ?... Garez-vous ! Ce n'était qu'une feinte. Baissez-vous ! Elles passent en trombe entre le feuillage des tilleuls et nos têtes. Elles vous crèveraient un œil, vous scalperaient d'un coup de leurs grands ciseaux, ne voyez-vous pas l'acier qui brille au soleil ?

Elles voulaient seulement nous effrayer. Vol miraculeux, qui nous effleure et n'écrit que sur l'eau ! Elles assaillent de nouveau la tour par toutes ses brèches. La plus rapide a visé un petit trou ovale et va s'y briser la tête... L'instant d'y aborder, elle plie ses deux lames à moissonner l'air, se change en navette, et tire toutes les autres au bout de son fil.

Digitized by Google

DANGER

DANGER. C'est peint sur un écriteau de bois, cloué sur le tronc d'un vieil acacia. Mais l'écriteau a l'air bien plus vieux que l'acacia, et trois lettres sur six sont effacées. Le danger lui-même ne vieillit pas, et s'entretient tout seul. Grâce à lui, nous pouvons évincer les amateurs de ruines. Ceux-ci se recrutent parmi les réfugiés belges et français, les évacués de Tours, les fugitifs de Limoges, les épouvantés de Brive, arrêtés en plein élan vers le Sud par la signature de l'armistice. Défense de visiter les ruines, défense de laisser jouer les enfants au pied des ruines. Mais libre à nous, qui habitons au sein du chaos, de cueillir la grande marguerite et la mauve dans la salle des gardes, tendre une ficelle dans un appartement d'honneur et y mettre le linge à sécher, quand il ne pleut pas. Toutes les poutres des planchers sont tombées. Là gît notre dépôt de bois de chauffage, qui durera plus longtemps que la paix elle-même. Sous la calotte d'une petite pièce voûtée, qui garde des traces de jolie peinture, la lessiveuse bout pour tout le monde, sous condition que chacun rembourse, en brocs d'eau froide, ce qu'il soutire en seaux d'eau chaude pour la toilette ou le blanchissage. Le bois ancien, même mouillé, brûle bien en plein air. De temps à autre un ver de bois, une tique, un large cloporte, un scolopendre tout chevelu de pattes pète dans le feu, et les deux chiens s'écartent : on leur a appris à s'élancer sur le malencontreux qui pousserait, la nuit, les vantaux de la grille sans serrure, mais ils n'ont pas reçu d'instructions au sujet du mille-pattes, du perce-oreilles et de l'œuf de fourmi explosifs. A chaque pou de bois qui

Digitized by Google

éclate, la chienne boxer frémit, ramène toute sa peau entre ses sourcils perplexes; le teckel omniscient et hâbleur remonte sur son banc, en alléguant que s'il s'éloigne du feu, c'est parce qu'il a trop chaud.

Quel motif amena les seigneurs de Plas et ceux de Saint-Hilaire, environ le XVe siècle, à construire si proches l'un de l'autre leurs deux châteaux que sépare, dans un étroit enclos au sommet du village, un espace de six ou sept mètres ?

Saint-Hilaire commença, Plas le suivit. Celui-ci aima le cylindre, et celui-là le cube. Nous ne savons rien sur eux et avons bien autre chose en tête, car la radio est muette, sourd le télégraphe, nous n'avons pas de beurre depuis trois semaines, ni de journal, ni d'essence. Le boucher vient quand il vient et n'a que du veau. Ce verdoiement autour de nous dispensera, l'automne venu, poires et pommes, noix et châtaignes. Jusque-là les fruits manquent. Ruissellement, dans la bouche, des pêches de juillet, insouciance, amitiés légères des étés passés... Chut ! La règle entre nous est de ne pas évoquer ce qui est savoureux et hors d'atteinte.

Nous n'aurions jamais cru qu'il suffirait, pour nous séparer du monde, que les fantoches rouges, debout sur les citernes d'essence, perdissent tous ensemble leurs trompes de pachydermes. La route appartient à un seul char à bœufs, un seul petit âne qui traîne le léger squelette d'une carriole. Les marges des voies ne sont que campanules, jacées, marguerites et chanvres roses; un orage a lavé, sur les fleurs, la poussière que soulevaient les camions chargés de soldats. Aucun soldat ne roulera plus vers le Nord. Ils reviendront égrenés, marchant vers le Sud. Les enfants peuvent se tenir par le bras et barrer la route en allant aux cèpes. La pluie aidant, les champignons saisonniers poussent en une demi-nuit. Ils croissent si vite qu'ils entraînent, par-dessus leur chapeau, un toit de feuilles mortes. La girolle est un petit

Digitized by Google

parapluie retourné, qui agrémente la sauce du veau. Mais le cèpe demande l'huile, et nous sommes bien forcés de la lui refuser. Nous lui donnons un gril sur la braise, une goutte d'huile quand il est grillé, un peu de sel et de l'ail haché. Il s'en contente et nous aussi.

DANGER... Chaque fois que nous sortons, chaque fois que nous rentrons, l'écriteau vermoulu nous avertit, inutilement. Pourtant, ce reliquat énorme de châteaux jumelés ne cesse d'être en voie de désagrégation. Par les heures de grand silence nocturne, les ruines bougent. A six heures, un matin, une grosse pierre tombe, atterrit au centre d'une tour, passe la porte béante, roule à ma rencontre comme une bête qui fait accueil. Sa petite traîne pulvérulente de mortier redevenu sable a marqué son trajet. Après une forte pluie la ruine murmure, s'étire, crache de la pierraille, épanouit des coquelicots neufs et des sédums. Une lézarde fait son chemin d'éclair en zigzag, de la base d'une tour à une belle cheminée qui plane à mi-hauteur comme une pièce d'ameublement de Dali, ou la matérialisation des songes qui visitent le sommeil du comte de Beistegui. Chaque orage foudroie, sec, la plus haute tour, et nous abasourdit. Danger, certes. La jeune fille aux couleurs de la nuit, très noire de cheveux, très blanche de peau, qui gravit les ruines et les fouille avec une sérénité de somnambule, nous dit : « J'ai vu une nouvelle oubliette... La corniche n'est plus à la même place... Une marche de l'escalier est descendue toute seule... » Mais oui, danger. L'attente d'un danger suspendu nous tenait éveillés et soucieux, sous le ciel illisible et voilé de Paris, en juin. Se peut-il qu'il n'y ait qu'un mois ? Ici, les jours perdent leurs noms... La vieille femme qui garde deux vaches et une chèvre se repose debout à la brèche de la haie, sur le chemin défoncé. Nous nous sommes arrêtés pour la regarder tricoter, sans aiguilles, les tiges de seigle dont elle façonne une sorte

Digitized by Google

d'éventail, qui s'ajuste en voilette sur le mufle des bœufs, et les préserve des mouches.

— On n'est pas dimanche, non ? nous demande la vieille femme.

Très âgée, décolorée, absente, elle est une des vieilles femmes qui n'ont jamais manqué, depuis trois quarts de siècle, à s'asseoir tous les jours sur leur seuil à la même heure, éplucher quelques pommes de terre, appeler les poules coureuses, écosser les pois, tailler le pain gris. Que sait-elle de l'invasion, de la défaite ? Elle regarde blanchir de fleurs les châtaigneraies, gouverne d'un cri fêlé la chèvre et les deux vaches. Elle nous a demandé le nom du jour, mais elle sait l'heure sans montre. Peut-être a-t-elle passé — les hommes mourant plus tôt que les femmes — l'âge d'avoir des fils vivants, un mari. Dans ces régions hautes, le travail de la terre n'exige pas beaucoup de bras d'hommes. Au bétail le pré, à l'homme la châtaigne et aussi ce peu de lait, ces maigres fromages blancs, qu'on nous servait les premiers jours et qui sont maintenant introuvables...

La vieille paysanne se retranche sous un chapeau de paille qui fut noir, car dans ce haut pays, les vieilles ne vont point tête nue. Courbe comme une faucille, elle nous a déjà oubliés. Ainsi elle nous rend la perception d'un danger que l'acacia perd son temps à nous signaler : danger d'oublier, d'être hors du monde, danger de ne plus souffrir, de ne plus aimer, d'être malgré nous préservés de ce qui nous fait mal. Nous qui avons vu depuis septembre Paris et sa banlieue changer, vieillir d'attente, nous n'aurions jamais cru qu'au sein d'un village épargné, rêveur loin de l'époque et de ses drames, nous attendait le comble de la tristesse.

DANGER... N'omettons pas le danger qui vient de la solitude, du manque de travail. Pourquoi se lever tôt ? Pourquoi manger quand midi sonne ? Pourquoi nous laver

Digitized by Google

au saut du lit, hâter le nettoyage des pièces que nous habitons ? Rien ne nous presse. Rien, sinon la survivance d'une dignité obtuse, le besoin d'une règle, fût-elle bénigne. « Allons, allons, pressons-nous ! » dis-je aux jeunes femmes, et je tape dans mes mains pour les chasser vers la lessiveuse à remplir, les lits ouverts, le couvert du petit déjeuner. « Il faut qu'avant midi tout soit net ! » Si elles n'étaient la bonne grâce même, elles me demanderaient : « Et pourquoi *faut-il ?* Prenons-nous le train ? Manquerons-nous la grand'messe ? »

C'est un peu ridicule d'être, comme je suis chaque jour, affairée sans urgence, avec un air d'avoir invité « du monde à déjeuner ». « Tu attends des visites ? » soupire ma fille qui s'éveille et s'endort en deux fois, l'œil gauche premier, l'œil droit ensuite... Elle ne croit pas si bien dire. Quand je nourris le feu de poutrelles, quand je glisse le bouquet de menthe sauvage sous ma courtepointe et que j'écoute sonner la petite église au bout du jardin : « Déjà dix heures ! », j'attends ma propre visite, j'appréhende ma propre sévérité; un lambeau de papier est aussi laid dans un amas de ruines que sur une allée de sable rose, et pendant ces longs jours mortifiés où à toute heure chacun descend en soi, je voudrais ne trouver en moi-même qu'une vacance pure. « Pressons-nous, pressons-nous ! » Il n'est peut-être pas saugrenu, le souvenir qui me vient en ce moment : un enfant se mourait, et pendant sa dernière journée il ne fut occupé que de désigner autour de lui, pour qu'on les fît disparaître, les flocons d'ouate, les compresses mouillées, une ampoule vide, l'enveloppe froissée d'un médicament... La chambre en ordre et le drap bien tendu, il ferma les yeux et se laissa aller à son épuisement.

Il n'était qu'un enfant immaculé, et déjà il voulait que tout le tangible éphémère fût à son image. Nous avons longtemps vécu parmi ce qui était indigne de nous contenter, et nous nous en contentions. Ce temps-là est loin, l'irrémédiable

Digitized by Google

est tombé entre lui et nous, comme au bout du jardin inculte une rue est tombée entre les ruines et deux petites tours de guet, toutes pareilles à celles qui sont restées de notre côté, debout et chancelantes sur les angles du mur d'enceinte. Celles-ci, celles-là n'ont plus rien de commun, la petite rue torrentueuse les sépare, et charrie la vie communale, la volaille égaillée, les vaches lourdes et adroites sur son terrain raviné, l'eau mousseuse des averses, les enfants en sabots et les femmes portant, en équilibre sur leur tête, la corbeillée de pâte à pain qui pèse douze livres.

Nous sommes une pincée de braves gens, mais, sauf trois jeunes femmes et filles, nous n'avons plus assez d'ingénuité pour ignorer ce que peut et ne peut pas, pour notre bien, le travail corporel. Certes, il nous aide. Son efficacité vaut celle d'une tasse d'infusion sur une grosse grippe : chaleur, assouplissement, excitation passagère, fierté de maîtriser un mal humiliant. Mais si nous le négligeons un seul jour, nous savons ce qui nous attend, — bien pis, si nous cessons un seul jour d'avoir l'air de croire en son urgence, tout est perdu.

DANGER : voyez, c'est écrit en haut de l'acacia, sur le panneau qui pend de travers et ne tient qu'à un clou. Danger de nous retrouver. tels qu'en vérité nous voici, pourvus de peu de linge, de peu d'argent, ayant accompli le même voyage maudit. Danger de percevoir que nous sommes vieillis, intelligents, tristes, étrangers à la sérénité qui nous entoure. Aussi nous conduisons-nous en conséquence, selon l'honorable code de ceux qui se gardent de pâtir en public.

Levés tôt, nous ne nous accordons que quelques instants de lucidité, de vertige, de peur, d'étonnement sans bornes, d' « est-ce possible ? ». Le reste de la journée appartient à la pudeur, au mensonge d'une activité scoutiste. Nous prétendons exhumer, des ruines et des effondrements, un potager,

Digitized by Google

retracer des allées; la « bonne main » de ma fille soigne et suscite des fleurs. La « bonne main », c'est celle qui glisse son fluide dans les canaux d'une bouture, qui sauve le greffon, le tient en vie et en sommeil. A grands éclats de voix, nous nous targuons du moindre geste : « Regarde mon tas de mauvaises herbes ! » « J'en suis à ma huitième brouettée de cailloux ! » « C'est moi qui ai monté du puits le seau d'eau fraîche ! » « J'ai trouvé une bêche dans la ruine ! »

Oui, c'est bien ainsi qu'il faut faire. Et crions, et rivalisons de compétences ! Mais non, mon petit, tu n'y connais rien. Ah ! mon pauvre vieux, refile-moi la hachette avant que tous tes doigts y aient passé. Et regarde-moi celle-là se servir d'un sécateur, elle croit qu'elle se taille les ongles ? Elle tiendrait emmanchée, votre pioche, ma chère amie, si vous l'aviez mise à tremper cette nuit dans la citerne...

Et gaussons-nous, et pérorons. Et courons au-devant des tâches. Et le soir, belote et rebelote. Défendons-nous ! Tout plutôt que de céder, de fondre en aveux, de nous asseoir sur ces ruines, sur nos ruines, de nous prendre la tête à deux mains, d'appeler les absents, de crier des noms d'amis dispersés et de villes perdues...

RUINES

Quand il pleut, l'humidité imbibe et ravive les couleurs d'une petite salle en rotonde, à quatre ou cinq mètres au-dessus de nos têtes, dans la ruine. Le temps sec pâlit et poudre ses peintures, qui semblent dater de la Renaissance. Nous les

Digitized by Google

contemplons d'en bas, faute de pouvoir appuyer une échelle à une paroi solide. Ces fresques inexpugnables, tout en géométries décoratives qui convergent vers la clef de voûte, couvrent étroitement un fond de pierre sombre. Elles égayaient de jaune, de bleu, de vert olive, la solitude d'une Dame qui se chauffait sans feu, les pieds recouverts de sa grande jupe bordée de vair.

C'est son alcôve que nous brûlons, en bois sculpté, ramagé de couleurs; sous la peinture il s'effrite et jute comme une éponge. De sa petite fenêtre carrée la Dame regardait monter l'envahisseur, l'allié, le marchand, elle voyait venir ce qui nous manque : son beurre frais battu, ses rayons de miel, ses redevances de poulets pendus par les pattes et de fleur de farine... Qu'elle fût de Plas ou de Saint-Hilaire, la Dame de céans du moins avait l'accoutumance de sa vie immobile. Le couvre-feu n'était pas, pour elle, l'heure qu'entre toutes nous redoutons, l'heure à laquelle chacun de nous ne doit plus compter que sur soi jusqu'à l'aube pure, froide comme en pays de montagnes, proclamée par cent chardonnerets debout sur l'extrémité des rames à pois.

De grands vantaux de fenêtres ballants, veufs de toutes leurs petites vitres carrées, attestent que sous Louis XV les maîtres du double château se mirent à la mode. Sous l'une d'elles un balcon, évasé doucement, tend sa lèvre inspirée de la coquille. Depuis la première décade de juillet, le dernier rayon du soleil, que n'arrête plus la façade écroulée à l'Ouest, touche cette fenêtre, et comme venu d'une fête nocturne rougit la lèvre du balcon. « Ah ! dit ma fille qui est poète, le bal des fantômes... »

Froid de juillet, orages qui se succèdent à la même heure d'après-midi, huit jours d'affilée, et versent l'eau du ciel pesant. Puis, ponctuellement, deux arcs-en-ciel concentriques

Digitized by Google

se peignent sur l'écran de la pluie qui recule... Autant de présages, qui s'expliqueront plus tard, dit-on dans le village. A quoi bon lire dans les nuées ? En nous se glisse un peu de la sérénité de ceux qui ont tout perdu. Et pour nous il n'y a plus de présages, bons ni mauvais. L'arc-en-ciel n'est qu'une architecture incomparable, planté d'un pied dans une prairie, l'autre pied solidement fiché, de ses sept métaux immatériels, au milieu de la petite rivière. Le reste de l'arc manque, une brèche d'azur laisse passer les oiseaux et les nuages. Puis le prodige septicolore se reconstruit, et face au couchant enjambe sommets et vallées. La pluie, qui l'a créé, l'efface.

Pendant quelques jours, on a vu des soldats. Embarrassés de leurs bras vides, de leur dos allégé, tous avaient coupé dans les haies des bâtons de promenade, écorcés et blancs. Ils entraient dans les « débits » et les sombres auberges, parlaient haut, jetaient dans le vide des plaisanteries militaires, usaient d'un répertoire appris dans les rangs; mais ça ne leur a pas duré longtemps. C'étaient pour la plupart des gars de la culture, et le silence paysan les a repris. Ils ont laissé leur bâton blanc, leur acquis de régiment, leur faconde de timides. Ils vont muets et les bras ballants quand ils n'ont pas les outils sur l'épaule. De nouveau ils regardent, ils écoutent, au lieu de parler. Ils savent à distance le nom d'un homme au loin qui aiguise sa faux, d'un autre qui gouverne à la voix une paire de bœufs, le nom de l'oiseau dont le petit chant court imite le son d'une poignée de billes de verre froissée dans la main. Et quand ils croisent une inconnue, au lieu de la toiser, ils lui disent pensivement bonjour.

— Moi, quand je n'ai rien à lire, je me gratte.

— Moi, il faut que je me retienne pour ne pas me ronger les ongles, quand je n'ai rien à lire.

Digitized by Google

— Moi, c'est parce que je n'ai rien à lire que je me suis mise à coudre.

— S'il y avait une bibliothèque ici, je fumerais moins... On m'a dit qu'à une lieue d'ici, un ancien instituteur a rassemblé deux ou trois cents volumes... Si la pluie cesse, j'irai jusque-là, voir un peu...

— ... et vous trouverez de vieux livres de distribution de prix, grince le plus privé d'entre nous. Peut-être *la Maison rustique des Dames,* un *Manuel du Parfait bricoleur* si l'instituteur a moins de soixante-dix ans, et s'il a plus de soixante-dix ans, quelques Alexandre Dumas.

Tous, nous sommes venus ici, poussés par la marée terrible; l'étrange est que nos chemins divers aient trouvé ici leur carrefour. Aucun des passagers de l'arche en ruines n'a mieux ni davantage qu'une valise et son contenu. Nous croyions nous arrêter ici quelques jours... L'épicière-aubergiste-mercière nous a vendu ses dernières salopettes bleues, qui permettent de ménager le précieux costume tailleur, le chemisier et même la chemise. Mais nous échangerions volontiers notre chemise contre cinq kilos de provende imprimée. La vraie disette, c'est l'absence de livres. Une vingtaine de volumes s'échangent de chambre à chambre, accomplissent le circuit et le recommencent. Cinq ou six Proust, trois Balzac sont très demandés. Nous apprenons à lire, nous faisons un sort aux pépites et aux scories. Pour la première fois depuis bien longtemps, la lecture se dépouille de son égoïsme : « Vous avez vu ? là, en bas de page, lisez, c'est délicieux. » Nous apprenons aussi à partager.

Mais le plaisir enfante la peine. Qu'est la petite punition de tremper, dans du café non adouci de lait, le pain tout nu, au prix de la certitude que nous n'aurons — ni ce soir, ni demain, ni après le repas, ni pendant la nuit — le journal frais, le roman vierge ? Ah ! les livres derrière leur vitre, et

Digitized by Google

le prodigue étalage de Stock accessible au passant, sa denrée répandue comme un blé multicolore ! Pour ce qui est des éditions de luxe, les « japon » nacrés, les « chine » un peu bleutés, les crémeux hollande, je pense froidement à ces bien vêtus. Comme tous ceux qui relisent beaucoup, j'aime un exemplaire rompu, sa ficelle de brochage lui pendant au derrière et qui, à quelque page qu'on l'ouvre, s'étale sur le dos, knock out.

Compagne des insomnies et des sommeils hachés, la vingtaine de volumes ici demande grâce, y compris le Montaigne sous toile verte. « Il est deux heures... il est trois heures du matin... », sonne la minuscule église. L'odeur du jardin entre par la fenêtre entr'ouverte : c'est que le jour va se lever. Une pluie fine sable les feuillages, rallumons la lampe. Un volume, sous mon coude, prévoit les sommeils courts, les fréquents réveils. J'en suis presque à le réciter comme une partition familière, qu'on suit des yeux bien qu'on la chante par cœur.

Comme partout où il n'est pas décimé, l'oiseau ici est autoritaire. Sur chaque piquet qui soutient chaque pied de haricot, un chardonneret en fleur s'épanouit. Hier deux traquets, en querelle sur une branche, ont mis pied à terre pour se battre plus commodément. Une roue rousse d'ailes et de becs furieux fouettait la poussière. Aucun des combattants ne se souciait de ma présence plus que si j'eusse été le mur ou le nuage. Les nuits de pleine lune, chouettes et chevêches invectivent librement contre la grande clarté incongrue, et les flaques de fiente blanche signalent la présence des chats-huants, sur les plus hautes marches de l'escalier interrompu en plein ciel, et qui est tout juste bon à un essor d'oiseau ou d'ange.

Digitized by Google

Dans la présence, la constance d'un « point d'eau », réside un charme, fait d'étonnement. Plus l'eau est souterraine et secrète, plus nous lui vouons de déférence. Les ruines ne recèlent pas d'eau, à peine si la baguette fourchue s'émeut nonchalamment, çà et là, entre mes doigts. D'un puits carré monte l'eau pour l'arrosage et les ablutions. Encore faut-il ne pas regarder de trop près la pellicule, pareille à un collodion en train de se figer, qui se forme sur les seaux et les brocs. Mais vingt pieds plus bas, à même le roc, sourd l'eau qui désaltère le hameau et nous. Source seigneuriale, c'est dire que tous ont droit, depuis des siècles, à son bienfait. Elle est banale, comme fut le four à pain. Les vieux d'ici, et leurs grands-pères, ne l'ont pas vue changer, ni décroître. A six heures, nous descendons avec les seaux. Une voisine, en face de la source, détient la corde, banale également, toujours mouillée et luisante comme une couleuvre, bouclée d'un bout pour passer la main et le poignet, munie à l'autre extrémité d'une gros mousqueton de fer.

L'eau, encastrée au pied d'une des épaisses murailles de la ruine, affleure à trois mètres sous sol et vous souffle au visage sa pure haleine. Elle s'est agencé une parure de cymbalaires et de capillaires, qui couronne votre image si vous vous penchez. A la remontée du seau resplendissent la limpidité teintée de bleu pâle, la mobilité d'une eau dansante, froide et douce. C'est une fée toute bonne. La méchante fée n'est pas loin. Elle somnole, paresseuse, jaune lorsqu'il pleut, au fond de son antre. « Mais, dis-je à la femme-à-la-corde, si la mauvaise eau s'infiltrait dans celle que nous buvons ? Elle n'aurait pas grand chemin à faire ? » La femme-à-la-corde me regarde d'un air scandalisé : « C'est des choses qu'elles n'arrivent jamais. » Et elle renoue, au garde-fou de son petit perron, la couleuvre de chanvre mouillée.

Digitized by Google

Main humaine, puissante, délicate, maladroite, perfectible... Elle essaie, ici, de rapprendre ce qu'elle a oublié. Les mains des femmes y réussissent mieux que celles des hommes. La femme découvre que, sous ce grand étalage de force qu'est le travail manuel, l'adresse surtout est efficace. Deux femmes, maniant la grande scie dite passe-partout, débitent les poutrelles prestement. A l'homme étonné, elles disent : « Ce n'est rien à faire; toi, tu pousses la scie et tu la tires, alors tu te fatigues. Il faut seulement tirer, chacun en sens contraire. » Aux heures chaudes, un homme chasse les mouches en agitant son mouchoir et s'exaspère. Une jeune femme décloue d'une vieille fenêtre un reste de toile métallique, y découpe un rectangle, qu'elle assujettit à une tige de fil de fer : en deux minutes elle a agencé un « fly-killer » efficace, inspiré des tape-mouches américains. Même la cognée et la hachette se soumettent aux doigts fins. Mais c'est l'épiderme qui les trahit. Il se fend comme une soie, saigne, se gonfle d'ampoules, et telle de nos pionnières qui, l'instant d'avant, s'environnait d'un tranchant tournoyant, oblique et bleu, laisse tomber la lame, suce sa paume, geint pour une écharde, pâlit pour une coupure.

L'homme, ici transplanté, avoue sa gaucherie et s'applique. Humble devant la nécessité, il a de la patience et de l'étonnement. « Comment, s'écrie-t-il, je ne suis capable que de nouer une cravate, de remplir un stylo, de le vider plumée à plumée sur le papier ? Quelle déchéance ! » Aussi voue-t-il au bricoleur expert une admiration sans bornes. Il se met à son école. Il apprend à fabriquer une ligne pour la pêche, comment on dispose en étoile le bois enflammé sous la lessiveuse; il écosse les pois et siffle comme un petit garçon en vacances. Cette douceur, cette entr'aide de naufragés, pourquoi s'empoisonne-t-elle à certaines heures ? Rien ne prépare la douleur de nous sentir soudain ennemis. Mais c'est la rançon

Digitized by Google

inévitable de la sociabilité. Un mauvais regard, un rire faux, la terrible envie de blesser, de vaincre en quelques paroles, l'horreur d'être groupés, la cruauté des incarcérés planent. Ils vont s'arrêter, condamner l'un de nous... Non, rien n'éclatera. Il y a davantage, il y a mieux à souffrir. Une couseuse jette par-dessus son épaule, d'un coup de tête véhément, un pleur suspendu à ses cils, sans quitter son travail. La fauve jeunesse, sur le point de nous maudire, se reprend et vient poser sa tête sur notre épaule... Encore une fois, nous pouvons la contempler inoffensive. Hélas, qu'elle est belle ! hélas, qu'elle est armée en vain, dans ce lieu qui est comme une tombe bouleversée et verdoyante !... Hélas, combien elle préférerait être jetée en plein feu, déchirée par l'amour, hérissée de flèches !... Encore une fois il nous est donné d'aimer son front couvert de hâle, ses cheveux qu'elle fauche sans pitié, sa bouche qui se refuse à la plainte, et de lui faire en secret le serment qu'elle souhaite : « Va, va, tu brûleras... Je te le promets. »

FIÈVRE

Battement du cœur, précipité mais égal, et qui semble avoir déserté sa source, le gros muscle propulseur, pour s'établir à la base du cou, dans les pouces, l'épaule qu'opprime le poids du corps couché... Ce sont les premiers timbaliers de la fièvre. Derrière eux résonne une pédale d'eaux non point courantes mais versées par masses, bruit léger d'eaux lourdes et lointaines...

Digitized by Google

La fièvre, quand elle ne signifie pas pour moi le réveil d'un vieux point de pleurésie et la toux, est une sorte de fête, et je suis loin de l'accueillir d'un esprit effrayé, de courir à l'aspirine. Un tel enchantement ne mérite-t-il que des antidotes grossiers ? C'est mal répondre à sa précaution que de l'endormir au moyen d'analgésiques brutaux quand il nous touche, lui, d'un doigt si subtil, là entre les côtes, juste où aujourd'hui je le sens, juste où les côtes se mettent à vibrer. Grelottement à peine sensible, avertissement premier qui monte jusqu'aux mâchoires...

Ce n'était rien, le doigt se retire, me voilà indemne, normale, quelconque. Un peu de raideur, peut-être, dans le jeu des paupières, et une bandelette imaginaire serrée autour du front... Une aversion, aussi, pour la lumière vive, — rien, moins que rien, en somme, sinon que l'odeur du tabac m'offense, et que le goût du vin... Comment ai-je pu aimer ce vin qui laisse une arrière-saveur d'encre ? Et ce café, quelle amertume ! Ou bien j'ai le palais perverti, et tous les sens, puisque sous mes doigts l'étoffe de ma jupe, d'un rideau, sont rêches, rêches... Rêches : voilà un bon mot plastique, façonné comme une râpe. Il donne soif. Rêche, — je boirais bien quelque chose de glacé. Mais nos ruines ne secrètent pas de glace et ignorent le frigidaire. En décembre, des stalactites de glace pendront aux balcons ruinés, aux mâchicoulis. Et si le soleil les touche, elles tomberont meurtrières, comme des épées, la pointe en bas. Décembre, c'est loin. Loin, comme Paris. Ai-je donc aujourd'hui le cœur si tendre, qu'au souvenir de Paris résigné, du petit appartement où s'épaissit la poussière, je me sente la gorge nouée ?

Point de glace, donc. Plutôt quelque boisson chaude ? Dommage qu'à la seule idée d'une vapeur de tilleul et de violette fade, je serre, d'appréhension, la bouche. D'ailleurs l'heure n'est pas de boire, ni de manger. L'heure est

Digitized by Google

de s'essayer au travail, de ramasser des feuillets épars et bleus, et... Et me voilà chue, assise sur le dallage, de par la décision de la fièvre qui me dépêcha, son doigt subtil n'ayant pas suffi, un de ses vertiges les mieux ailés. Un Vertige majeur qui a fondu en même temps que moi vers la jonchée de feuillets, mais pour arriver avant moi il m'a donné, de son épaule empennée, un bon coup sur la tête. Je l'ai presque vu au passage. Il tenait la moitié de la chambre, mais il n'avait aucune forme qui se puisse décrire. Patience, il en aura une, car son frôler vient de décider d'un état exceptionnel, et c'est lui qui fixe ma température aux environs de 38° 5. Tout s'éclaire d'une lâcheté excellente. Je me sens capable d'attendre, indéfiniment, le journal monocotylédone qui s'imprime dans la région, ses décisions préfectorales, sa chronique du doryphora et ses avis aux démobilisés.

La fièvre est affaire de consentement. Je pourrais exiger d'ajourner le rendez-vous qu'elle me donne jusqu'à... oui, jusqu'à dix heures du soir environ et d'ici là désherber, ajouter quelques cailloux au tumulus de dépierrage, soulever les vastes feuilles du plant de concombres qui d'un jour à l'autre, presque d'une heure à l'autre, nous fait la surprise d'un gros fruit courtaud, ovoïde : « Le concombre a encore pondu ! » annonce ma fille. Tout le rituel de nos journées au pied des ruines est encore à moi, si je veux. A quoi bon ? Une abdication, quelle qu'elle soit, comporte son moment de plaisir inavouable qui se consomme bras pendants, tête à la renverse, comme dans la volupté. Qui sait ce qu'éprouvent une amante convaincue de trahison, un chef qui vient de livrer son armée, un monarque déposé qui écoute le son, imaginaire, de sa couronne roulant sur sa tranche comme un cercle de futaille ? Ce roi, par exemple, ce grand jeune homme embarrasé de son corps, blond et gauche, connaîtrons-nous jamais ce qu'il ressentit alors que, convention-

Digitized by Google

nellement immobile, prostré en apparence, il était transporté par le vent furieux, par le paroxysme de la reddition ?

Si déjà je songe au roi des Belges, quels passants plus notoires ma fièvre n'accueillera-t-elle pas, la nuit close ? Retouchés selon sa guise, je ne puis tenir que d'elle créatures et paysages, tout autre espoir d'excursion tombant devant le manque d'essence, l'escarpement du coteau, une souffrance arthritique de la jambe. La fièvre va convoyer jusqu'ici des innommés qui ne sont pas des inconnus. Parmi ceux-là un certain nombre échappe au gabarit humain et n'ont jamais obéi à la loi d'évolution et de croissance. Dans un roman (*La Chatte*), j'ai voulu que les songes favoris d'Alain Amparat fussent dotés de mentons et de lunes, de grands et gros yeux, de parcelles vivantes et convexes qui éclatent à force de convexité. A en croire Huysmans, cette sorte d'éclatement, qui dissout le songe visiteur, caractérise les attaques démoniaques... Mais je n'en crois pas Huysmans. Pauvres démons que les miens, enfermés la plupart dans leur convexité comme une fleur dans un presse-papier de verre. J'ai prêté à mes héros mes fantômes les plus fidèles. Le reste des apports fébriles est précaire, naît et meurt de chaque accès, ne laisse qu'un souvenir poudroyant, une cendre de pétales, des images ourlées de feu faible, roulant sur un fond noir nuancé d'un autre noir, de deux, de trois autres noirs...

Il n'est pas aisé de parler des couleurs que peint la fièvre. Le grand poète Hélène Picard me contait qu'un resplendissement violet allégea toujours ses nuits de maladie. « Je le dis violet, ajoutait-elle, mais il mérite sûrement un autre qualificatif. Je le dis violet par impuissance, par ignorance d'un mot encore à naître, et que les songes ne m'ont pas confié... »

La nuit descend. Elle commence dans la maison qui s'assombrit, puis elle sort, coule sur deux marches et sur la façade nord. Où régnaient la sécheresse chaude, et le

Digitized by Google

millet d'or aérien des éphémères, s'étire une longue flaque d'ombre. Mais le haut des ruines rayonne dans son privilège de lumière. Là-haut, tout est encore soleil, hirondelles, sédums jaunes. La planète tourne vite. Ses petites mamelles de collines prennent, quittent le soleil, malaxent, épaississent le crépuscule. Je grelotte si franchement, maintenant, que je puis sans honte me diriger vers le lit, la poche d'eau chaude, et faire ma soumission.

Un écrivain pris de fièvre reste un écrivain. Même, pour quelques heures, il est un écrivain amélioré. Que de scrupule ! Ce n'est pas à cette heure que je voudrais mentir, improviser, m'embellir, gratter, jusqu'à ce qu'elle saigne un peu d'encre, la faculté d'inventer. Je n'oserais pas me contenter d'un mot provisoire et lui dire : « Attends-moi là, je reviens tout à l'heure, et je t'endimancherai. » Avec la fièvre, c'est à toute minute dimanche, et parure. Faudrait-il n'écrire que sous sa dictée, au son de ses tambourins ? Brûlante égide ! Si seulement j'étais assurée qu'elle me fût tutélaire... Pour qu'on me laisse libre de griffonner couchée, j'ai dû accepter, de ceux qui veillent sur moi, qu'un gros pyjama de mon mari m'ensachât. Par là-dessus, un sweater pour sports d'hiver, qui appartient à ma fille. Puis une veste tricotée, de provenance indécise, mais dont la couleur vert chimique provoque, si je la regarde, une insurrection des glandes salivaires.

Grelotter très fort rend l'écriture nouvelle. J'aime assez ces petits jambages, plus nombreux qu'il n'en fallut jamais pour écrire « jambages ». Indifférent aux lainages, au sac de caoutchouc plein d'eau bouillante, l'accès est si froid que je tire, jusqu'au bout de la dextre, ma longue manche de laine. La fièvre va son train, qui n'est pas ennuyeux. Elle souffle de grands « vvvou » autour de moi, avec une profusion de v;

Digitized by Google

elle semble avoir emprunté tous les v détenus par des mots largement aérés comme vent, vortex, vol... Elle est musicienne et m'apporte un fragment de mélodie, perdu depuis des années, Dieu sait si je l'ai cherché ! « Mettez-le, lui dis-je, sur la table de chevet, entre le réveille-matin et le verre de citronnade; je le prendrai avec moi quand je me lèverai. » Un garçon laitier passait en sifflant cet air (de bourrée probablement) à cinq heures du matin, rue de Saint-Senoch.

Quelquefois il râpait de la main les lames de mes persiennes en fer, qui sonnaient comme les touches d'un xylophone. Un son ne meurt donc pas, puisque j'entends si clairement l'harmonica des lames de fer et l'habile, le volubile flûtis qui s'imprégnait, à traverser la brume de Paris, d'une acidité de myrtilles ? Mon lit tremble et geint doucement, ces damnés sommiers anglais, en métal tissu, aussi grinçants qu'une selle neuve, se soucient de l'hygiène mieux que de l'indiscrète volupté. Ma fièvre émeut à peine celui-ci, quoiqu'elle approche, je pense, de son sommet. J'ai écrit peu de lignes, je n'ai pas senti passer le temps, suspendu qu'il est entre le vrai et le moins vrai, le frisson et la siliceuse chaleur... Siliceuse. J'ai bien pesé, tourné et retourné le mot dans le panier immatériel où je range les mots. Un était trop gonflé, un autre déjà ridé. Va pour siliceuse, car le dos de ma main, brûlant, sent la pierre à fusil.

Trente-huit, trente-huit cinq, sont des températures sans intérêt, qui ne vous apprennent rien. A trente-neuf commence la variété. Ou l'obstination, qui ne se distingue pas d'elle, puisqu'en me contentant d'un mot répété, de quelques mesures musicales, d'un jeu des doigts de pied, je puis multiplier les aspects optiques et sonores.

Le gros Vertige vient de retraverser la chambre, parce que je me suis penchée, à la vitesse d'une personne bien portante, pour ramasser mon stylo. Le gros Vertige venait

Digitized by Google

comme d'habitude du plafond, et il affectait la forme bien connue d'un roc à contours mous et variables. Aucun poids. Simplement il descend. Sa descente constitue toute sa menace. Quand j'avais dix ans et la variole, il m'en imposait, je le regardais évoluer comme un ludion dans l'eau épaissie de ma chambre d'enfant, monter, descendre, surtout descendre. Depuis longtemps je sais qu'il ne m'écrasera qu'une fois, la dernière, et cette fois-là n'est pas pour aujourd'hui.

Écriture. Repos. Écriture. Pourquoi la fièvre entraverait-elle la main puisqu'elle accélère le sang ? A vrai dire, elle ne provoque pas aux grandes œuvres. Mais ce n'est qu'une petite gageure que je me propose à moi-même, d'écrire jusqu'à la fin de l'accès.

Un charmant visage s'est penché sur moi. Il embaumait la nuit et l'arrosage du soir. L'attache robuste de son cou nu est frappée d'une fossette mouvante qui attire le regard et le ravit.

— Tu me promets, m'a dit le charmant visage, d'appeler si tu te sens plus mal, si tu as besoin de quelque chose ? Ou bien de taper du poing à la cloison qui est mince ?

Et le charmant visage rapprochait ses sourcils d'un air inquisiteur.

— Mon Dieu, ma fille, ai-je répondu, que tu ressembles à ton père !

Elle a baissé les yeux comme si je passais les bornes de l'inconvenance. Par le fait, ne venais-je pas de lui tenir un propos risqué ?

Trois poires cuites, un pichet plein d'eau bleue, c'est juste ce qu'il faut. Si, au lieu de ce griffonnage qui s'en va à la manière des ivrognes, tout à l'aise et en zigzag, j'écrivais mes dernières volontés, je n'écrirais pas autre chose que : « Donnez-moi des fruits sucrés, et de l'eau très claire. » Ils m'ont recommandé de boire beaucoup « pour laver les reins ».

Digitized by Google

Eh ! bien, je boirai. Ils apprêtent le coucher, de l'autre côté de la cloison, et font de leur mieux pour ne me point troubler. Mais j'entends tout, et davantage. Entre un aboiement de la chienne boxer et l'admonestation, à réveiller un sourd, qui le réprime, j'entends le i-i-i-i suraigu et le grand vvoû, apports particuliers de la fièvre. Même je vois, à travers la cloison, mes compagnons précautionneux marchant comme des ours, le dos rond, un broc d'eau chaude au poing. Chacun vient de puiser sa ration d'eau à la lessiveuse accroupie dans la ruine. Nous sommes en nuits de lune. Ils ne se doutent pas, car ils n'ont pas la fièvre, qu'ils rentrent tout passe-poilés de lumière nocturne... Les trois petites, comme je les nomme, ont les joues fardées de fatigue, les yeux languissants de sommeil. Henri de C..., variété hybride du lieutenant démobilisable, porte avec aisance une culotte kaki retour de campagnes, un reste de chemise d'hôpital militaire dont il a coupé les manches, et un petit pull-over rose à boutons de cristal, qui composent toute sa garde-robe actuelle. Maurice Goudeket ferme la marche, noir de barbe à cette heure avancée. Il entrerait bien me dire bonsoir, mais les dames mûres et fiévreuses ont, Dieu merci, le bon goût conjugal de défendre leur porte. Il se fait léger en passant... Pourquoi les intentions délicates trouvent-elles si rarement leur récompense ? Il bronche sur une dalle descellée, se rattrape à mon loquet. Qu'était le vacarme du bouclier d'Ethelred, dans *La chute de la maison Usher,* à côté de celui qu'éveille un broc d'émail, lâché en liberté sur le dallage ? J'entends les petites rire tout bas, et je ris à voix haute. Pourquoi ne pas rire ? Ce n'est pas triste, la fièvre. Après quoi un accord de voix me souhaite un bon repos, et la maison au pied des ruines laisse entrer, toutes baies ouvertes, la nuit, ses éventails, son murmure de rivière, ses chats voleurs, ses bombyx, ses petites rainettes aux cuisses déliées.

Digitized by Google

Non, ce n'est pas triste, la fièvre qui ne dépend pas d'un mal organique. C'est beaucoup moins triste que l'attente, la lucidité, la liberté sans issue qui règnent sur cette région préservée. Ma chambre non plus n'est pas triste. L'arrangement ingénieux d'un cloître rustique a respecté les piliers bas et frustes et le toit de vieilles tuiles, cloisonné la longue galerie. Comme au Palais-Royal on y compte les logis par arcades. A chaque hôte son cintre surbaissé. Un lit, un escabeau, un bahut à serrer les hardes, — involontairement j'use de mots désuets — et voilà ma chambre meublée.

J'avais éteint un instant ma lampe, je viens de la rallumer prudemment. Non pas que le jardin inculte, par le rideau relevé, entrât dans ma chambre, au contraire, c'étaient moi et la nacelle de mon lit qui allions nous promener sous le clair de lune. Inondée de blanc phosphore, percée de rayons, j'ai senti l'incongru d'une telle promenade. Je suis donc rentrée en gondole, et de nouveau la jaune lumière de la lampe combat, réchauffe le clair de lune. C'est incroyable ce que l'ombre de la ruine est encombrante à certaines heures. Il est une heure du matin. Cette ombre est à proprement parler aveuglante, âprement bleue, et couvre la maison si sévèrement qu'il faudra bien en venir à éloigner d'elle notre gîte, ou à reculer la ruine. J'en parlerai demain. Le poids des édifices à déplacer ? Peuh... Parlez-moi du poids autrement accablant que pèse une ombre.

Celle-ci, qui la lampe éteinte touche mon lit, empêche qu'une enfant, à peine visible, me rejoigne. La fillette occupe dans ma chambre l'angle opposé à mon lit. Je sais bien — la tête ne me chavire pas pour un accès chaud — que c'est une petite fille de la fièvre, et qu'elle ne date pas d'aujourd'hui, aussi a-t-elle les cheveux longs et plats, une robe en zéphir bleu, usagée, et des bottines jaunes à boutons. Elle n'a pas de révélations à me faire, et je suis sans curiosité.

Digitized by Google

Plus faible, plus nerveuse, je m'effraierais de la voir revenir, puisque je ne lui ai pas connu de vie terrestre. Mais elle est purement une enfant de la fièvre, et inoffensive. C'est une grande naïveté que de prendre le fantôme pour un épouvantail. On a les apparitions qu'on mérite. Ma fillette aux cheveux plats, sage comme moi-même, s'avance jusqu'à une limite permise, regarde par-dessus la barrière. Je ne lui fais pas de signes, ni ne m'avance à sa rencontre. Remarquez que c'est le Petit Chaperon Rouge qui, le premier, adressa la parole au Loup. Si, voyant un Loup en place de Mère-Grand, il avait passé son chemin, le Loup n'aurait jamais existé. Il en va des êtres insolites comme des animaux réputés dangereux : ne gesticulez pas, n'élevez pas la voix. Ou bien tout va se gâter et vous ne savez pas jusqu'où. Tenez, un exemple : chaque fois que j'étends mon bras emmailloté de laine pour atteindre une grelottante feuille de papier, une cuiller timorée qui tremble contre la soucoupe, un ridicule mouchoir qui bat de l'aile entre mes mains comme si je voulais lui couper le cou, chaque fois j'émeus, à l'intérieur du pichet de verre épais, une sorte de poisson d'argent qui a des doigts roses. (Pourquoi un poisson n'aurait-il pas de doigts ? Les trigles, au fond de l'eau, rêvent et guettent appuyés sur leurs barbillons comme les bassets sur leurs pattes de devant.) Vous jureriez, à voir ce prisonnier de la carafe, que c'est le reflet difforme de ma main et de mon avant-bras sur le ventre du pichet ? Vous ne perdriez pas une si belle occasion de vous fier aux apparences. Ainsi a fait le Chaperon Rouge qui a crié : « Au Loup ! au Loup ! » parce qu'un pli du bonnet à ruches sur la tête d'une vieille femme endormie ou morte, et un grand museau de Mère-Grand figuraient assez bien un semblant de Loup. Aussitôt l'apparence s'est dressée et a dévoré la petite fille. C'est la logique même. Mon poisson d'argent ne quittera pas l'inté-

Digitized by Google

rieur du pichet, en dépit de ses voltes séduisantes et de ses ongles roses. Il demande une pâture. Larve ingénue ! Tu resteras captif et à jeun. Tu as affaire à un Chaperon Rouge capable de te manger en friture. Prends exemple sur la Petite Fille, là, dans le coin. Je n'ai à souffrir de sa part ni extravagance ni grimace. Quelqu'un lui a dit sans doute : « Va regarder, mais ne touche pas. » Mains nouées derrière son dos, elle me contemple comme si j'étais un jardin. Toujours quelque obstacle, quelque flamme, quelque pensée s'interposa entre elle et moi. Durant que je grandissais, vieillissais, elle a eu la chance de rester petite fille. Elle date de loin. Aux heures de fièvre, Sido ma mère se penchait sur moi : « Tu veux boire, Minet-Chéri ? » Je voulais surtout qu'elle n'aperçût pas ma jumelle suspecte, la fillette aux cheveux plats qu'elle aurait pu aimer.

J'ai dû m'assoupir... Oui, un bon quart d'heure. De telles haltes me sont familières et ne dérangent rien de mon travail. Je garde le stylo aux doigts, les chevaux dorment tout harnachés. Pendant ma défaillance, la plume a glissé sur le papier et tracé un diagramme. C'est ce diagramme que je voudrais lire. Il a sûrement un sens caché. Cette écriture inconnue ne peut présager rien de bon. Des angles en clocher, des spirales vermiculaires... La chambre est vide. Lasse d'attendre et de contempler, la Petite Fille est partie. Pendant que je remplis mon verre, le poisson d'argent s'éteint. Une soif triste... Je sens que je vais rapprendre ce qu'un malade a le droit de bienheureusement oublier. Je pressens que dans un instant il y aura eu la guerre, que la lie de la guerre est encore à boire... A l'aide, gros Vertige ! Descends, et me lamine !

Mais rien ne prévaut contre le chant du coq. La gageure d'écrire pendant l'accès de fièvre, je vais la gagner, je la

Digitized by Google

gagne, et le coq chante comme à la fin de toutes les tentations. Je ne me suis que trop bien défendue. Ce qui tremble en moi, ce n'est déjà plus ce glaçon enrobé de cendres chaudes, la fièvre, c'est le pauvre corps victorieux, fourbu de sa victoire. Le coq chante, un tout petit coq coriace et brasillant avec une voix de girouette. Quelle illusion résisterait à ce petit coq, shérif villageois qui poursuit et défait les grands chiens ?

Le délire est bien difficile. Effaçons donc le diagramme illisible. Que rien de prodigieux ne demeure sur ce manuscrit. Voici revenir le jour, le hameau, l'anxiété dissimulée, partagée, la bonne volonté arborée comme un tablier de ménagère, les visages aimés, les travaux quotidiens qui sauvegardent la dignité du cœur... O dignité du cœur, que personne ne voie combien cette heure d'aube te violente, cherche en tous sens ta faille, exige des larmes... Le voilà dompté, ce sanglot de faiblesse. Une gorgée d'eau a eu raison de lui, eau défraîchie et qui perdit, à passer la nuit près de moi, les glaciales vertus du puits obscur... Eau bientôt restituée en buée le long des tempes, en moiteur sous le menton, sur la nuque, le dos... Je valais mieux, rajeunie par la fièvre, au profond de la nuit...

La cloche de l'angélus assigne à l'obscurité sa limite précise. Elle rend un son pauvre, troublé par une fêlure ancienne. Mais ce moment dessillé et l'éclatante arrivée du jour n'attendent pas d'autres annonciateurs que des cris rouillés, le coq, la cloche, une chaîne d'étable, une pompe, l'essieu d'un char à bœufs... Cette main droite qui tint, assez ferme pour écrire, le stylo pendant une nuit de fièvre, j'ai le droit de l'ouvrir et de la tendre, paume creuse, humblement, au donateur suprême, au sommeil.

Digitized by Google

PARTIS...

— Il est parti... Ils sont partis...

— Comment, partis ? Pour où ?

— Nous ne savons pas. Ils sont partis. Ils ont réussi à monter dans une voiture qui leur a promis qu'ils passeraient la frontière à ***... Et de là, il paraît qu'un bateau devait pouvoir emmener quelques passagers en Amérique du Sud, ou tout au moins aux îles ***.

— Mais comment... mais leur vie, là-bas... mais leur retour...

— Ils ne pensaient pas revenir.

Un pareil mot met fin à notre questionnaire. Nous n'ajouterons plus que des explétifs : « Fantastique... Une histoire inouïe... Ça dépasse tout ! » Surtout cela dépasse la conception que nous avions de lui, d'elle, depuis vingt ans, trente ans. Ils sont partis. La peur, ou la fierté, nous les a ôtés, en leur arrachant un aveu qui ne serait jamais sorti d'eux, s'il n'y avait pas eu la guerre, cette guerre-ci, et la paix, cette paix-ci.

L'étrange nouvelle nous est venue par le lent et capricieux chemin postal que suivent, pour arriver jusqu'ici, les rumeurs des régions habitées. Elles touchent une sous-préfecture où, paraît-il, des soldats gardent, baïonnette au canon, les épiceries qui vendent encore des bonbons acidulés et de l'eau de Cologne faible en alcool. Puis elles se détournent, gagnent un chef-lieu de canton où va les quérir le jeune garçon cycliste. Mais il arrive qu'elles se trompent de canton. Alors il leur faut patiemment revenir au chef-lieu, non sans fuir parfois en route comme un tonneau mal cerclé. Du chef-lieu,

Digitized by Google

elles repartent, finissent par monter au pas, puisqu'il n'y a ni voitures ni essence, une pente raide et verdoyante, en haut de laquelle nous les attendons affamés d'elles.

Seule à seul, nous nous interrogeons, nous protestons encore :

— Mais enfin, ce n'est pas vraisemblable ! Comment une pareille idée leur a-t-elle pu venir ? Tu sais bien comment il était, lui, si méticuleux, si casanier. Tu te souviens quand nous les blaguions aux départs d'été ?

— Et elle donc... Tu te souviens, au début de juin, qu'elle nous disait : « Mes petits enfants, je ne vous empêche pas de faire ce qui vous semble raisonnable, pourvu que vous me laissiez bien tranquille dans mon coin... »

Nous nous souvenons. Des figures lentement élaborées par vingt ans, trente ans de vie civilisée, étroite, gentiment laborieuse, il ne nous reste justement que le souvenir démenti par une actualité inimaginable : le mari, sa femme, sont sur un bateau, — quel bateau ? — ils n'ont presque pas de bagages, puisqu'ils ont été acceptés par une automobile... Peut-être aussi qu'ils ont peu d'argent. Elle a emporté son manteau clair d'été, et peut-être ce voile jaune qu'elle nouait sous le menton, à la russe, dès qu'il y avait du vent; elle a toujours détesté le vent. Et lui ? Est-ce qu'il a son gros paletot, et sur la tête cette affreuse casquette...

— Cette casquette qu'il n'a jamais voulu jeter, qu'il repêchait dans l'eau, qu'il retrouvait quand nous la lui cachions, tu sais bien...

Non. Nous ne savons plus rien. Nous dessinons de mémoire ce qui est effacé; mais nous manquons de force et d'audace pour inventer le vrai : une femme mûre et mince, sans poudre, sans rouge sur sa bouche dure, déjà indifférente au vent qu'elle détestait, et qui serre sur elle un manteau taché par l'eau de mer. Nous savons combien il est instinctif,

Digitized by Google

en naviguant, de tenir les yeux tournés vers l'avant. Le petit homme à dos rond regarde donc vers l'avant, cligne sous l'embrun et la fumée. Je voudrais savoir s'ils souffrent, s'ils nous regrettent, ou si, au contraire...

D'autres sont « partis ». C'est nouveau, ce verbe définitif, qui n'a pas de complément. Ces deux frères, par exemple, rudes au plaisir, rudes au travail, que nous connaissons tous... « Qu'est-ce qu'ils ont dû emporter comme jeux de cartes pour la belote, ces deux-là ! » dit maladroitement quelqu'un. Car il nous est plus commode de croire que les « partis » s'éloignent avec leurs habitudes, leurs jouets quotidiens, les insignes de la facilité. Je pense que la vérité est ailleurs. Un terrible coup entre les épaules leur a fait cracher, toute rouge, une vérité qui leur faisait la respiration courte, et délestés ils sont partis.

A Notre-Dame-du-Laghet, j'ai rencontré autrefois un homme qui, ayant échappé à un incendie, s'était empressé de suspendre, aux murs illustrés du Laghet, son ex-voto personnel. On y voyait, bien entendu, un sinistré en costume de nuit, debout sur le bord d'une fenêtre et environné de flammes. « J'avais une de ces peurs ! contait-il. Pensez, trois étages ! Et puis, j'ai profité de ce que j'avais si peur, et j'ai sauté. »

Digitized by Google

Digitized by Google

OUM-EL-HASSEN

14 novembre 38.

En bas, il pleuvotait, l'aube de novembre était moins claire qu'un minuit d'août. Entre le train de nuit et le car d'Air-France, entre les pesées et les fiches à remplir, nous courions avaler un café-crème, et nous quittions notre mère la terre en ingrats...

Mais l'avion s'est glissé entre deux nues, comme la mésange qui vise au-dessus d'elle la percée du feuillage et s'envole verticale, et nous roulons sur une sorte de labour à petites ondes régulières, qui n'a ni fin ni commencement et qui est rose. Rose sous un ciel vert pâle, pur, blessé d'une grande plaie brune et dorée à l'Est, où couve le soleil imminent. Rose au point que toute autre couleur semble bannie de la glèbe fallacieuse qui constitue notre sol provisoire. Rose sans accidents ni variantes, avec un pli d'azur au revers de chaque nue. La brise, et le vent de nos hélices pèlent délicatement la plaine qui n'existe pas, cardent, emportent un flocon, un duvet de cygne rose, une céleste graine rose de chardon. Sous un copeau immatériel, arraché à l'infini pommelé, paraît la terre lointaine, noyée d'ombre, et plate. La neige des

Digitized by Google

Pyrénées remet un peu de blanc dans l'univers rose, quand la chaîne monte vers nous; mais un élan ascendant — coup de talon du plongeur — la repousse et l'avion la franchit.

Fès n'est pas loin. Rien n'est loin. Une petite fille chantonne, s'ennuie comme dans l'autobus. « Maman, est-ce que tu permets que j'achète une tablette de chocolat à Barcelone ? — Tu nous ennuies, tu attendras Oran. » A Barcelone on a le temps de vider une tasse de café, de dérober une des fleurs épanouies sur une palissade. « Entendez-vous le canon ? » dit un habitué de la ligne, d'un air engageant, comme il dirait : « Je vous recommande notre Palais de Justice, il date du XV^e^. »

Nous voguons au-dessus de la mer, firmament inversé, au-dessus d'un vol de grands nuages blancs gesticulatoires. Dans quelques instants, ils seront là, les abords rougeâtres du Maroc, et les étroits plateaux, hissés sur leurs parois cannelées en gâteaux de Savoie. Puis nous aurons le car, et la route entre les eucalyptus et les jardins, — zinnias, bougainvillas, roses rouges — une bonne route à signalisations soignées, jalonnée d'Arabes assis sur des ânes, de propriétaires indigènes à cheval, de femmes à pied. Nous ferons halte à Meknès populeuse, piquée de feux qui devancent le soir, brillante de costumes militaires, de souks, d'enfants, de dents blanches, de beaux yeux. Et nous atteindrons le grand caïman gris, Fès, gisant dans son vallon, sous une fumée délimitée, qui recueillant ce qui monte de la datte blette, du bois de cèdre neuf, des déchets organiques, de l'arachide grillée, de la menthe, capte et compose l'encens d'une incomparable putridité.

Il y a quinze ans, un Pacha du Sud — celui qui connaît le mieux Paris, celui que Paris appelle familièrement le Glaoui — nous prêtait une de ses résidences fezzanes. Par chance c'était la plus ancienne, un palais indigène que le confort fallacieux n'enlaidissait pas. Entre des murs qui

Digitized by Google

avaient été roses, l'arrangement intérieur n'a besoin, pour que je l'évoque, que des mots qui peignent le luxe marocain : jardins prisonniers, tapis, divans, mosaïques, serviteurs, ceux-ci nombreux et beaux, et prolifiques à plaisir.

Au rez-de-chaussée nous disposions d'une salle, si grande que nous la pouvions nommer appartement. Deux grands vantaux de cèdre, odorants, aussi lourds que les portes d'une ville, la fermaient le soir; une cour dallée la prolongeait, au bout de laquelle les jasmins jaunes, les palmes, les daturas et les lilas se balançaient derrière les feuillages forgés de la grille. Pour notre sommeil, nous le promenions dans la même salle, tout le long de vingt-cinq mètres ininterrompus de divan, bourré de laine. L'intendant indigène nous dit qu'un pareil lit de repos contenait, cousus dans les soieries diverses, quatre mille kilos de toisons fines. L'heure du coucher venue, il ne fut pas question d'autres matelas, ni de draps à l'européenne. Mais les brunes petites mains de cinq, de dix, de vingt serviteurs enfants nous portèrent, comme en dansant, deux pièces d'une gaze rose de Bengale, bordées de festons bleus, tissées de papillons et de fleurs, avec un monceau de couvertures épaisses, d'un rouge profond. Ainsi nous dormîmes notre première nuit des Mille et une nuits.

La salle n'avait point de fenêtres, ni de vitres. Par les joints des vantaux de cèdre entraient la lumière du ciel nocturne, le froissement et le parfum des jardins, un bruit constant de rivière et de faibles cascades, car Fès ruisselle d'eaux courantes. Au bout de la brève et froide nuit d'avril, les pigeons roucoulèrent, une flèche rouge de soleil, horizontale, passa par le haut des portes, un reflet d'eau bondit au plafond, s'y tordit comme une salamandre, mille hirondelles sifflèrent. Je me glissai hors de mon linceul de gaze et de papillons, et m'en allai à quatre pattes coller mon œil au

Digitized by Google

joint de la porte : un grand œil ovale, son iris sombre et brun, sa double barrière de cils courbes, son long sourcil lustré m'épiaient, juste à la hauteur de mon regard. J'entendis un joli cri, et le tap-tap-tap des pieds nus qui s'enfuyaient. Ils ne s'enfuirent pas loin. La cour dallée retentit d'autres pieds nus, de petits souffles précipités, les ais disjoints furent autant de pièges à prendre autant d'yeux resplendissants : tous nos serviteurs enfants guettaient notre réveil.

Mais quand les portes bâillèrent, la cour était vide sous le ciel pâle de Fès et les palmes. L'intendant marocain, qui parut sans que nous eussions à l'appeler, nous promit que les enfants allaient revenir. Ils revinrent, graves, au nombre d'une demi-douzaine seulement. L'un faisait rouler sur sa tranche la table à pieds bas, pour le petit déjeuner. Suivait le reste du ballet oriental : une fillette étreignant une jatte couverte de son bonnet conique en paille, une autre jouvencelle assurant l'équilibre du plateau de cuivre chargé de pain compact et anisé, de café, de miel et de fruits; un chorégraphe d'une dizaine d'années marchait, fier et inutile, devant tous, sûr de nous émouvoir par son seul éclat tyrannique et qui ne condescendait pas au sourire.

La beauté bronzée, sous le climat qui l'a formée et la dore, est un danger de séduction profonde pour le septentrional, qu'elle éblouit. Aucune chronique par contre ne nous dit combien de beautés blanches asservirent un conquérant noir. Il est vrai qu'il n'y a pas — ou si peu — de chronique des harems. Dans la demeure de notre hôte, un petit peuple sans défaut circulait. L'intendant montrait en riant sa denture régulière, portait en collier une jeune barbe noire implantée dans ses joues lisses, un peu grasses. Ses enfants — une petite fille de deux ans surtout, scintillante déjà de bracelets, de colliers, de pendants d'oreilles — étaient pétris d'une argile

Digitized by Google

claire et variée, l'un blanc comme la chair des bananes, un autre brun-tabac, une autre rosée comme la terre cuite. La grâce africaine était sur eux tous, et sur eux tout entiers, de la nuque aux talons, du front cordé de ruban et de tresses à un petit ventre encore nu. Des fillettes servantes, à la veille d'être nubiles, ne fuyaient pas encore devant mon compagnon, et souriaient de leur bouche dévoilée qui fait songer à la prune noire, à la pêche nommée halleberge, à la figue violette, aux fruits foncés que leur maturité fendille.

La moindre cotonnade d'un rose cru, d'un mauve de bazar, s'enrichissait en se posant sur leur épaule vernissée, près de leur joue à pulpe élastique. Une blonde et blanche, elle aussi, a cent façons d'être blanche et blonde. Mais certaines latitudes la privent d'une partie de ses sortilèges; les contrastes africains eux-mêmes cessent de la servir. Ici la sombre amphore féminine convient au bleu brutal des ombres, au vert forcené des feuillages, comme au rose terreux des édifices, à la touffe de jasmin jaune qui couvre le coquillage d'une ténébreuse oreille.

La troupe des serviteurs puérils jouant, se battant sourdement, emporta desserte et table, sans autre bruit que le flac-flac des petits pieds nus, et nous fîmes l'essai de la cave-de-bain, retrait romantique, meublé d'une manière de samovar en cuivre, haut à toucher la voûte, dont le ventre jaune, sexué d'un robinet énorme, tenait en ébullition un bon mètre cube d'eau. Au lâcher du jet écrasé sur le sol, les dalles fumaient, et jamais le bain de nuées chaudes ne me parut meilleur.

Pour gagner les souks par les ruelles, l'intendant me fit seller une mule noire à pompons rouges. Le meneur de la mule avait dix-sept ans d'âge environ, et il était pareil aux adolescents qu'on voit, sur les miniatures persanes, entrer par le toit, descendre auprès d'une jeune femme dont le

Digitized by Google

vieux mari dort dans sa barbe. Qu'eût été son sourire ? Mais il ne souriait pas. Ce que voyant, l'intendant marocain lui prit d'une main le menton, appuya son autre main sur le front, et ouvrit l'adolescent comme on ouvre un fruit pourpre à pépins blancs, pour nous montrer qu'il était beau jusqu'au fond, jusqu'aux molaires inattaquables, jusqu'au gosier rouge comme la gorge d'un glaïeul. Il vient de loin, ce geste de marchand d'éphèbes. Mais il n'a pas perdu sa sensualité maquignonne, son habileté à troubler le spectateur.

Où sont à présent le meneur de mule, la très petite et merveilleuse enfant, une perle rouge à son oreille, qui me portait sur une feuille, le matin, quelques fraises printanières ? Où, le cavalier aux yeux jaunes, drapé de noir sur son cheval noir ? Cheval et cavalier étaient liserés, harnachement et djellaba, du même bleu vert ardent, bleu de néon et d'éclair. Ils s'avançaient sur nous comme un orage ourlé de phosphore, semblaient perdre au passage leur épaisseur, pour éviter de nous frôler comme ils évitaient de nous voir...

Je reviens, à l'automne, et mue par une curiosité sombre, non point pour connaître mieux Fès, — connaît-on jamais Fès ? — mais pour palper, flairer, ouïr un de ses secrets tachés de sang, qui, tout récent, semble remonter à la fondation même de la ville. Conçu à Meknès, il se dénoue à Fès, dans la ville moderne qui encercle la vieille cité découpée en îlots quadrangulaires, en dés d'argile aveugles, par-dessus lesquels un jasmin éperdu, un cyprès incliné, une palme digitée nous font signe.

Derrière les remparts de Meknès, en septembre 1936, un meurtre et ses victimes crièrent si haut qu'ils se firent entendre de toute la ville. L'alarme débute presque banalement : des enfants trouvent, dans un terrain broussailleux, un couffin grossièrement ficelé, d'où le crin végétal sort en

Digitized by Google

touffes. Dans tous les pays du monde, un couffin déchiqueté est un jouet appréciable; en outre, celui-ci pèse, et vaut qu'on l'ouvre. Au clair du jour paraît son chargement de pieds, de mains, une tête et sa chevelure, un tronc et ses jeunes seins... Autour du couffin et de son contenu dispersé s'assemblent quelques enfants hurleurs, leurs mères voilées et gémissantes. Le tout ne fait pas grand bruit sous un ciel pur, entre les jardins invisibles, les petites portes verrouillées... L'une de ces portes, la plus étroite, est l'issue secrète d'une maison qui appartient à Oum-el-Hassen, dite Moulay Hassen.

Si Moulay Hassen n'avait à son actif qu'une carrière de prostituée, commencée à Alger, où elle naquit vers 1890 sur les paliers de la Kasbah escarpée, elle n'aurait fait que grossir le nombre incertain et misérable des belles indigènes qu'une fortune imprévue, ou un crime, désigne un moment à l'attention, parfois à la pitié. Mais Moulay Hassen n'était pas une chèvre du banal troupeau. Ses yeux d'un vert de bronze, inoubliables, révélaient-ils la trace d'un sang occidental ? Son esprit délié, en effet, échappe à la passivité qui guette là-bas les femmes soumises à l'homme.

Qu'elle danse à Colomb-Béchar, qu'elle suive à Bou-Dénib les troupes de Lyautey, elle ne se plaît qu'avec les soldats de la France, avec les officiers français. Il ne s'agit pas que de brefs plaisirs. Moulay Hassen semble même oublier la cupidité. Elle vit heureuse avec les nôtres, prodigue son chant, sa danse, son amitié. Elle écoute, elle parle, recueille les confidences des hommes qui auprès d'elle rompent leur mutisme de solitaires.

Voilà qui semble annoncer une carrière d'espionne aventureuse ? Point. Un sentiment spontané attire, retient parmi les fils de France Moulay Hassen. La maison qu'elle ouvre toute grande aux officiers français, sous les murs de Meknès, a de la gaîté, du luxe, des danseuses jeunes, Berbères fines

Digitized by Google

et dures, Chleuhs indéchiffrables, passives filles du Sud. Mais aucune ne vaut Moulay Hassen et la sauvage amitié de son sang pour le sang français.

Au péril de sa propre vie, elle cache chez elle et sauve une précieuse poignée d'officiers menacés par les révoltes de 1912 et de 1925. C'est sa belle gorge, ce sont ses bras croisés qui barrent la route à l'émeute. Elle tue de sa main un assaillant, une balle la blesse à la main. La collecte à laquelle contribuent les officiers qu'elle a protégés ne prétend pas la dédommager, mais lui marquer leur gratitude. La vraie récompense, — la Légion d'honneur — plusieurs la demandent pour elle, sans l'obtenir.

Telle fut la femme que ses crimes proposent à notre étonnement, et qui va être jugée à Fès. On assure que la précoce vieillesse des Africaines a défait à peu près sa beauté. On conte qu'elle cherche dans le haschisch des consolations, des demi-sommeils hallucinés qu'elle prolonge en réalités criminelles. Comme par condescendance, elle a reconnu que le corps dépecé est celui d'une de ses pensionnaires... Elle ne nie pas non plus qu'au cours des perquisitions chez elle, derrière un mur, un ongle gratta faiblement. Éventrée sur-le-champ, la muraille vomit son secret : quatre fillettes et un garçon d'une quinzaine d'années. Ils vivaient encore un peu, très peu. Le dépérissement n'avait pas effacé sur eux toutes les marques de la torture. Sur les quatorze prostituées, en moins d'une année quatre sont mortes, trois ont disparu, sept sont débiles pour le reste de leur vie...

16 novembre.

Eh bien ! la voilà. C'est pour elle qu'une partie de la presse parisienne a fait en wagon, en avion et en car, quelques milliers de kilomètres. On nous l'annonça de loin, on essaya

Digitized by Google

de la montrer telle que le Maroc de la conquête l'a vue, jeune à éblouir, sur son petit arabe à tous crins, gantée de bracelets, sonnante de sequins et de louis d'or, et sa peau brune poudrée de rose par le sable volant du désert... La voilà, et si proche — le banc de l'accusée touche les tables réservées aux journalistes — que nous ne pouvons rien ignorer du présent d'Oum-El-Hassen, dite Moulay Hassen.

Si je me penche à droite, j'effleure presque les soies légères, les mousselines empesées et sans tache qui composent le costume de l'accusée; des pieds à la tête, elle est blanche, fraîchement repassée. Un long joyau lui pend du col au ventre, son visage dévoilé marque plus de quarante-huit ans. La voilà, qui choit du haut de sa légende et même de son éclatante mauvaise réputation. Par habitude marocaine, elle soutient sur le bas de son visage un mouchoir blanc; ainsi survit ce qui en elle est encore majestueux : un petit nez en bec de tiercelet et une paire d'yeux d'un vert brun très sombre, largement pourvus de koheul bleu. Mais elle écartera pour parler le mouchoir de soie, et la bouche gâte tout, non seulement à cause de la denture incomplète, mais parce qu'elle est plate, ingrate, façonnée pour le bavardage, l'invective et peut-être la cruauté.

De quels mots, de quelles images nous servir pour que nous fassions comprendre à Oum-el-Hassen ce que nous entendons par cruauté, et comment, accusée d'homicide et de sévices cruels, nous communiquera-t-elle sa conviction qu'elle est innocente ? Ce que nous appelons cruauté fut l'ordinaire, la sanglante et joyeuse monnaie courante de sa vie depuis l'enfance : les coups, la corde qui serre des membres fins, l'âpre étreinte de l'homme, la passion qu'elle eut de suivre, n'importe où et n'importe comment, nos premiers contingents français... Tout ce qui meurtrit, blesse, dessèche, fut d'abord son lot de fille aventureuse. Où eût-elle appris

Digitized by Google

qu'un châtiment exercé sur des femmes, c'est-à-dire des êtres qui n'ont proprement point de valeur, a des limites ?

Si je me penche à gauche, je touche le petit bazar macabre de pièces à conviction, rangées contre mes pieds et sur une table. Par inadvertance, je bouscule un des deux couffins qui enfermèrent, en onze fragments, un corps exsangue; à côté reposent le hachoir, la corde, un pilon qui pilait moins l'amande que le cuir chevelu, le couteau, le seau de fer-blanc. Voici, projetant son ombre ventrue sur un mur rose, la marmite ! Elle a contenu le cadavre en morceaux, et des aromates, beaucoup d'aromates, la menthe crépue, le fenouil, le thym, qui luttaient contre l'odeur de la chair bouillie...

Au-dessus de la marmite pend la corde des étrangleurs. Voici un revolver rouillé, avec deux petits réchauds d'argile sèche d'une sorte primitive, qui semblent exhumés d'Herculanum. Mais ces cotonnades roses et blanches, qui ensevelirent des membres débités sans art ni méthode, elles ne sont pas même tachées ? Le complice d'Oum-El-Hassen se chargera de nous dire pourquoi il n'y avait que très, très peu de sang : « La femme était trop maigre. »

Le complice, l'esclave, l'ennemi d'Oum-El-Hassen, Mohammed-Ben-Ali, est bien la plus noire figure du procès. Avec lui, nous entrons dans un conte des *Mille nuits et une nuit*. Sordide, fétide, il traîne d'immondes savates qui laissent passer ses orteils fins. Un strabisme convergent lui ôte le regard. Sept rangs de rides parallèles barrent son front. Quand tous ses traits cessent de danser nerveusement, il témoigne, dans l'aveu, d'une étrange liberté d'esprit, manie la corde, montre comment il tira d'un bout et Oum-El-Hassen de l'autre. Il se couche par terre, mime les attitudes de la victime. Un à un surgissent derrière lui des personnages millénaires. Le laveur de cadavres, qui purifia et emporta les morts, suspects ou non, et

Digitized by Google

toucha son obole, venait souvent, c'est un habitué furtif de la maison d'Oum-El-Hassen. Quant au chœur effaré des petites courtisanes à peine pubères, c'est à peine s'il murmure, s'il gémit tout bas, prosterné... L'une d'elles tire grand effet de son épouvante convulsive. A la vue d'Oum-El-Hassen, elle crie, se jette aux bras de l'interprète arabe, veut gagner l'issue du prétoire... De quel regard pèse, sur l'affolée, le mépris d'Oum-El-Hassen ! Mépris purement mondain, hauteur musulmane aussi. N'apprend-on plus aux prostituées à se taire en public ? Que l'on confie cette crieuse à Oum-El-Hassen, et l'on verra comment elle sait éduquer de la bonne manière — un brin de torture, la famine, quelque séquestration — toutes ces indiscrètes Zorah, Aïcha, Fatma...

A son tour elle se lève, et répond en arabe. La langue française lui est familière ?

— Oui, dit-elle, mais je préfère aujourd'hui parler arabe.

Elle met à profit le temps consacré par l'interprète à la traduction, écoute, réfléchit comme si elle était seule. Son prestige est celui du félin, qui n'aborde le danger que lustré, paré, les griffes soignées. Le démon bigle, dont l'odeur se perçoit à six pas, lui sert de repoussoir; repoussoirs encore, malgré leur jeunesse, leurs grosses lèvres fraîches, leur menton poli tatoué de bleu, repoussoirs que les victimes vivantes d'Oum-El-Hassen; gracieux bétail, mais bétail dont l'inattaquable, l'écrasante stupidité écœure. Séquestrées, battues, affamées, prostituées, Chella, Aïcha, Fatma et autres Zorah feront, à la même question : « Mais vous n'avez donc pas essayé de vous enfuir ? » la même réponse : « Nous n'y avons pas pensé. »

Elles n'y ont pas pensé. Un rire court dans l'assistance. Et comme les victimes ont eu le temps de récupérer, le cousscouss aidant, une chair jeunette, le rire grossit, des témoins indigènes s'esclaffent, les femmes d'officiers euro-

Digitized by Google

péens secouent leurs boucles, les avocats stagiaires la trouvent bien bonne, la déposition de Zorah-Fatma-Aïcha tourne au vaudeville, et les victimes obtuses rient par contagion. Mais Oum-El-Hassen dédaigne l'indécence des rires autant qu'elle honnit les cris, tout bien considéré, c'est elle qui a raison : nous nous tenons mal.

La fin de l'audience verra pourtant celle de son impassibilité. Le seul secours qu'elle attendît, c'était le témoignage des officiers de la conquête, amants, admirateurs, francs camarades, et parmi eux, le général X... qui la connut, l'aima uniquement durant des années... Tous l'abandonnent. Alors Oum-El-Hassen cache son visage dans le mouchoir de soie, et pleure avec simplicité.

Autour des meurtres, autour des légendes et des conjectures moins sinistres peut-être que la vérité, Fès impénétrable murmure sercinement. Le trajet du Palais de Justice au Dar Jamaï est une promenade crépusculaire qui fait croire au printemps.

Le lendemain matin, la même illusion nous rit dans le soleil, l'azur, la chaleur matinale. Comme au printemps, des enfants vendent dans les rues des bouquets de roses serrées, humectées, des gerbes d'arums blancs. Le fond de la salle s'est fleuri de soldats bleus, de djellabas blanches, de jeunes femmes qui ont les cils longs, l'œil largement fardé. Il n'est que neuf heures : minuit nous verra au Palais, attendant le verdict autour de la meurtrière. Aujourd'hui elle ne montre que ses yeux dont le regard ne cède devant aucun regard, et pour donner à comprendre qu'elle entre dans un long silence, elle a voilé sa bouche, et elle se tait.

La journée est dure pour elle. Son prétendu héroïsme ? Les témoins à charge l'ont nié. Les absents ne sont pas venus. Un ancien Maroc se détache d'elle, la laisse dénuée. A peine une goutte de rosée sur cette sécheresse : un vieil et correct

Digitized by Google

homme du monde, qui la vit adulée, entendit de cent bouches la louange des services qu'elle rendit aux nôtres lors des émeutes, vient dire ce qu'il a vu et entendu : « On baisait la main d'Oum-El-Hassen en public, comme à une Française. »

Aussitôt après lui commence le défilé des dames qui dirigent des maisons closes. Oum-El-Hassen n'attend pas qu'une manne miséricordieuse tombe du haut de ces édifices superbes, qui s'avancent énormes et blancs comme les grands nuages d'été. Fatma est brodée de rose et de bleu, pâle comme le beurre. Myriam est noire, avec le nez écrasé, gréée de mauve tourterelle. Ses dénégations balancent des pendants d'oreilles d'or lourd. D'or sont ses bracelets étagés sur ses gants de chevreau blancs, d'or les colliers. C'est une reine nonchalante, économe de ses paroles :

— Oui, Oum-El-Hassen était ce qu'on peut appeler une femme bien. Sa maison était une maison bien. Si elle n'avait pas été bien, je ne serais pas allée lui faire une visite.

Majestueuses, flottantes, bercées sur leurs bases débordantes, ces dames ne s'attardent pas dans le prétoire et regagnent leurs sphères accessibles.

Toutes les heures dorées de ce beau jour — deux cent quatorzième jour de l'année musulmane — accablent l'accusée, et surtout le moment qui voit paraître à la barre un enfant de treize ans, Driss, le séquestré. Chancelant, il comprend à peine, répond dans un souffle. Ce n'est qu'une petite poignée de substance jaune et friable. Victime ? Certes. Victime sans mémoire, il a oublié le cachot, les poux, la gale, la faim, les supplices...

Ils n'étaient pas de force, l'adolescent vide et les filles abouliques, à lutter contre une volonté féminine promptement irritée, avide de servir autant que de régner, et qui disposait de moyens peu nombreux, brutaux et efficaces. Retenons qu'elle avait juré, sur sa vie, de ne se donner jamais

Digitized by Google

qu'à des militaires de notre armée. Si, comme elle l'affirme, elle s'est tenu parole, elle n'aura goûté de l'existence que ce qui lui donnait du prix : la domination, la camaraderie des camps, un certain ordre de violences qu'elle estimait vénielles, et un idéal personnel de l'amour.

Minuit. Le verdict — quinze ans de travaux forcés — n'émeut pas l'accusée. Ses voiles immaculés remontent peu à peu, couvrent le haut des joues, les paupières... A travers les téguments du cocon qu'elle file, ainsi transparaissent les derniers mouvements de la larve, encore un peu vivante avant sa longue hypnose.

Digitized by Google

AUTOMNE

DE *l'imagination ; mais on sent un parti pris de se singulariser.* »
Elle m'est restée dans la mémoire, cette note écrite à l'encre rouge en marge d'une composition française. J'avais onze, douze ans. En trente lignes, je déclarais n'être point d'accord avec ceux qui nommaient l'automne un déclin, et je l'appelais, moi, un commencement. Sans doute je fis mal entendre ma pensée, qui n'a point changé, et je voulais dire que le vaste automne, insidieusement couvé, issu des longs jours de juin, je le percevais par des signes subtils, à l'aide surtout du plus sauvage de mes sens, qui est l'olfactif. Mais une enfant de douze ans dispose rarement d'un vocabulaire qui soit digne de traduire ce qu'elle pense et ressent. Pour n'avoir pas choisi le printemps diapré et ses nids, je n'eus qu'une note médiocre.

La fureur de croître, la passion de fleurir, se calment dans la nature à la fin de juin. Le vert universel s'est alors assombri, le front des forêts prend la couleur des prairies de zostères en mer peu profonde. Seuls au jardin la rose que l'homme, mieux que la saison, conduit, certains grands

Digitized by Google

pavots, des aconits, continuent le printemps, caractérisent l'été. Les sureaux sont tombés de fleur à graine, et les prés fauchés attendent le regain.

Tous les jaunes épars, qui multipliaient en avril la couleur du poussin, ont passé. Chicorée sauvage, bleuet, brunelle : voilà les derniers bleus de la saison, entre les vagues des blés pâlissants. Mais déjà la campanule sauvage, la jacée, les scabieuses, font songer au mauve des colchiques, veilleuses nées des premières nuits fraîches. Profonde verdure, illusion de stabilité, promesse imprudente de durée ! Nous disons en la contemplant : « C'est bien l'été », alors que dans une aube sans brise, un passage de secrète humidité, un cirque de vapeur qui dénonce, sur une prairie, l'eau souterraine, alors que prédit par un oiseau, par une pomme véreuse, brillante d'enluminure hectique, par une odeur de broussaille brûlée, de champignons et de vase à demi sèche, l'automne traverse un impassible été. Ce n'est qu'un moment. Juillet reprend sa torride avarice. La pomme et la poire sont aussi âpres que la noix verte. Un reliquat de durs bigarreaux pend à quelques cerisiers; les fraises, les groseilles et les cassis ont fondu en confiture... Quand, ah! quand viendra l'automne aux mains pleines ?...

Il est déjà là, si vous savez traduire, au revers de la feuille qui a chu sans cause, une transpiration étincelante, et lire le zigzag diamanté qu'a tendu l'épeire sur les cimes des buis. Aux deux bouts d'un jour encore démesuré, l'aurore et le couchant souffrent des mêmes feux, la sécheresse est sur nous, et l'orage seul fournit une écrasante rosée; cependant la sorbe rougit, aucun oiseau n'a plus la petite voix de l'oisillon, et quelques monnaies ovales se détachent des acacias, planent incertaines avant de tomber foudroyées. Deux mois plus tôt volait, teint du même jaune pâle que les feuilles caduques, le papillon Citron... Mais déjà le sort du papillon

Digitized by Google

Citron est réglé. Trouvez à sa place le merveilleux Paon-de-jour, semé de planètes bleuâtres, le Vulcain méfiant qui n'a jamais trop chaud, et la belle Argynne, car ceux-là persistent jusqu'aux gelées.

Un long couloir de verdure sombre nous reste à franchir. Nous voulons bien le nommer le bel été. Bel et grave, moutonnant, adouci quand il voisine avec la mer et les lacs, il a, même en France, ses zones terribles, et sous son poids le gibier sauvage maigrit. Les lièvres plats, terrés, battent des flancs. Où trouverait-elle de la glaise humide pour se faire un pansement, la bécasse à l'échasse brisée ?

Sur les étangs de ma province natale, les eaux baissant, août précurseur tendait une pellicule d'étain. Quand une couleuvre, longue et vigoureuse, traversait l'étang, ses petites narines au ras de l'eau, accompagnée de son sillage triangulaire, j'hésitais, enfant, à me baigner. Tant de vie secrète montait en cercles, en moires, en bulles, des vases hantées, tant de sources fusaient, de tiges tubulaires bougeaient vaguement... Pourtant la rainette, verte sur son radeau vert, pourtant la libellule brutale, et sans doute myope, me tentaient. Même un enfant ne peut répondre à tout. Mais ses antennes frémissent au moindre appel, et à tout il préfère ce qui est fermé, brumeux, innommé, imposant. Je dois à mes étangs épaissis par l'été, remués par l'automne, d'avoir aimé un petit marais méditerranéen, dont la bourrasque équinoxiale salait les eaux rousses, vers la mi-septembre. Le pré, la lande, le sous-bois, sont moins vivants qu'un marais. De l'hirondelle fauchante, happeuse de moustiques matinaux, jusqu'aux dernières glissades de la fauvette sur les tiges des roseaux, quelle allégresse !... Oiseaux, rats jaunâtres et mulots, papillons alourdis, appuyés sur la couche d'air surchauffé qui tremble comme un fiévreux mirage, bonds des grosses crapaudes qui se baignent brièvе-

Digitized by Google

ment parce qu'elles craignent le sel, voltes lentes d'un étrange serpent d'eau, noir et blanc, enfin départ mal assuré de la première chauve-souris, et miaulement de la chevêche qui irrite les chats, quelle allégresse sur le petit marécage des Cannebiers !... Il n'y a pas d'heures perdues, quand le temps s'écoule mollement au bord d'une eau presque cachée, ni douce ni tout à fait amère, fallacieuse prairie de joncs à graines comestibles, de carex, de millepertuis jaunes... A dater d'août, le statice couvrait mon marais de sa floraison mauve qui ne se flétrit point. Il ne faut craindre, quand on veut cueillir le statice, ni l'eau invisible qui happe le pied et le tient englué, ni la fuite des hôtes qui dormaient au tiède et qui sautent, serpentent, nagent, s'envolent. La tige des faux bambous récemment coupés taille la chair de son biseau tranchant...

Août, dans mon pays septentrional, était un mois de longue patience. Sevrés comme moi d'école, les enfants trouvaient lents les jours. Ils se tassaient, pendant leur loisir interminable, dans l'ombre au pied des maisons, car ils étaient las des chaumes tondus et des bois muets. A mesure que le soleil tournait, ils repliaient et garaient de lui leurs jambes poudreuses. Ils jouaient, nous jouions au tourne-couteau, aux trois cailloux, aux osselets. Ils mordaient dans les premières pêches mi-vertes — je n'écris pas nous mordions, car je me connus toujours le goût du fruit mûr et juteux. Nous regardions monter, sur les terrains ingrats, le grand candélabre des chardons à carder, dont la fleur, armée de toutes parts, prend feu, flambe violette juste avant la défaillance de l'été. Montaient de même les bouillons-blancs, tout couverts — feuilles pileuses, fleur couleur de route — de la pulvérulence caniculaire. Repus d'oisiveté, languissants à force de regretter l'école et de le taire, nous comptions les jours et nous mentions : « Ah ! la la, ça passe vite ! »

Digitized by Google

Rien ne passe vite, en été, sinon l'été. Une bourrasque d'août, soudaine, commençait dans le sec et le siliceux, levait jusqu'au ciel une poussière blanche en colonnes, retombait en un déluge dont les premières rafales crissaient sous les dents, arrachait aux mares taries des vols de petites grenouilles qui s'assommaient dans leur chute en faisant « ploc ! ». L'orage s'en allait, et derrière lui sa grande traîne de pluie verticale durait toute la nuit. Au matin, nous nous apercevions que tout avait changé, et qu'aussi bien les chattes étaient pleines... Septembre ! Septembre ! Il n'était pas là encore, mais il soufflait sa forte haleine de corruption délicate, un renouveau qui sentait la prune, la fumée, l'écale de noix. Bientôt septembre ! Les enfants renaissaient sous la pluie, l'Ouest ballonné versait une lumière bleue, ménagée, abrégée. « Mais c'est le soir ! s'écriait ma mère. Déjà la lampe ! » En moi-même je disais : « Enfin la lampe... » Encore huit jours, et les pêches mûres tombaient, et les sauges rouges étiraient leur épi, et l'aigre raisin opaque tournait à l'agate transparente... Encore quinze jours, et les deux chattes ponctuelles accouchaient le même jour, attestant la présence, cette fois, de septembre.

Le feu, le vin, les ciels rouges et venteux, la chair des fruits, les capiteux gibiers, les tonneaux, les sphères pulpeuses, roulent devant lui. Bogues de châtaignes, nèfles blettes, cormes roses, alises aigrelettes, l'automne chasse devant ses pas une profusion de fruits modestes que l'on ne cueille pas, mais qui tombent dans la main, qui attendent avec patience au pied de l'arbre que l'homme daigne les ramasser. Celui-ci n'a d'yeux et de soins que pour son dernier regain, et sa vendange.

Au-dessus de la Loire, il a d'ailleurs la vendange assez austère, ce pauvre homme de la glèbe, à tout moment puni dans son œuvre grêlée, noyée, transie, attaquée par l'invisible. Le jour même de la récolte est un jour déjà raccourci, un

Digitized by Google

labeur poursuivi par la mauvaise humeur d'octobre, une tâche pour laquelle la vigneronne noue son fichu, le vigneron boutonne sa veste de laine. Seul le Midi connaît, pendant qu'il vendange, l'expression d'une joie qui participe du climat, de la saison intacte, de la prompte et parfaite maturité du raisin, parfois si caressé du soleil qu'il appelle dans les vignes, fin août, ses milices bavardes. Il y a quelques années, tout le département du Var — et, je pense, ses voisins — dut dépouiller, à partir du 26 août, les ceps chargés, sauver les grappes longues et lourdes qui traînaient sur la terre et s'y brûlaient. Que de sucre et de flamme, quel bleu de pruine sur ces raisins pansus, quel mauve de violette sur l'épiderme du grain ovale qu'on nomme olivette !... La clairette est rosée et ronde, le picardan luxueux pèse au cep, le muscat blanc doré et un petit pineau tout noir, si l'on tarde, crèvent leur peau fine et se vident de leur richesse. Une année de folle abondance fournit des grappes de Chanaan. La petite vigne qui a cessé d'être mienne s'enorgueillit, cette année-là, d'une grappe que l'on brandit avec des cris : « Peuchère, celle-là ! Pas moins de huit livres, qu'elle fait ! »

Là-bas, les vendangeuses blanches, à cheveux noirs, se couvrent de grands chapeaux, rabattent leurs manches jusqu'aux poignets, et font les peureuses par coquetterie : « Vé, la tarente ! Bonne Mère, un serpent ! » Par coquetterie aussi les hommes « tombent » la veste et jettent la chemise. Où l'homme est beau demi-nu, les femmes rient volontiers, et chantent dans les layons. Fines, hautes voix, que le vent de ponant porte d'un golfe à l'autre... Les guêpes, ivres et sans défense, se collent aux comportes poisseuses; le soleil de septembre vaut celui d'août... Seuls les climats privilégiés peignent de tels tableaux, retiennent sur leur facile rivage des plaisirs aussi païens. Le vieux pressoir à bras visite encore Saint-Tropez, s'arrête de seuil en seuil, entouré de ses essaims

Digitized by Google

d'enfants et de mouches blondes. De ses sangles pourpres, de son bois teint d'un violet indélébile coule, engorgé de caillots, le vin neuf à qui chacun peut tendre son verre... Dès ce jour-là, dans les cuisines sombres, se fait le « vin marquis ». L'aimez-vous simple — vin nouveau bouilli, réduit au tiers — ou raffiné, rehaussé d'aromates et filtré, mis en bouteilles ? Celui-ci pour les dimanches, celui-là pour la semaine, c'est le mieux que vous puissiez faire...

Après le raisin vient, là-bas, la « figue seconde », qui est tout miel. Son cœur rosé est pareil à celui de la fraise dite belle-de-juin. Après la figue seconde descendent, des petites altitudes, les dernières pêches dures. Noix et noisettes sont déjà entassées sur les planchers sonores. Alors s'ouvre une sorte d'oisiveté agraire, un loisir local pendant lequel la figue sur les claies se rétracte, sue une sueur sèche de sucre... Si j'avais à choisir, je prendrais mes vacances en même temps que la Provence elle-même.

Puis j'irais remontant la France « de bas en haut », comme disent les enfants. Un tel parcours ne s'accomplit pas sans mélancolie. Mais je n'ai pas été habituée à aimer ce qui est le plus gai, à préférer ce qui est sauf d'amertume. Quitter le Midi de septembre équivaut à s'écarter d'une fête qui, derrière nous, continue mollement, conviant les jouvenceaux nus, les femmes travesties, les musiques ressassées. Passé Avignon, l'été jaunit, le pampre se pique, en même temps que le ciel s'abaisse je ne sais quelle aurore monte de la terre, la France récupère ses quatre saisons, ses crus avares, délimités et glorieux, et ses oiseaux migrateurs.

Long automne nuancé, fructification obstinée... Il est l'achevé, le fort, le fragrant qui a si longtemps assemblé sur ma tête les sansonnets, leurs sifflements de bise et de soie égratignée, si longtemps étiré le grand V des canards, le vol des grues et des oies sauvages, agrégé, puis emporté des

Digitized by Google

conseils massifs d'hirondelles... Commentés par les floraisons les plus brûlantes qui soient, par la sauge qui arde, le chrysanthème à chevelure romantique, les dahlias plus noirs que la rose noire, les balisiers écarlates, pouvais-je, à de tels mouvements, associer l'idée de sommeil et d'abdication ? Ajoutez-y la prodigalité qui nous assure la possession des biens gratuits comme l'alise rousse, la mûre, le cèpe, la faîne triangulaire, la châtaigne d'eau à quatre cornes...

Cette dernière, la cornuelle, je sais bien que Paris et maintes régions l'ignorent. Elle est d'ailleurs étrange et choisit ses étangs. Sa récolte veut un bachot plat, une godille, une vieille culotte, l'habitude de patauger en eau froide. Sinon, vous pouviez, comme moi autrefois, l'acheter — cent quatre cornuelles pour quatre sous — après avoir guetté le passage de Frisepoulet, sylvain majestueux dont la chevelure et la barbe de lin blanc servaient l'éclat noir d'un regard sorcier...

Châtaignes piquantes !
Châtaignes chatouillantes !
Qui chatouillent la cuisse,
Mais qui piquent la poche !

Il les criait, les vendait, mais n'adressait pas la parole au commun des villageois ni aux enfants. Avec lui venaient les premiers marrons. Après lui, il n'y avait plus que les prunelles bleues sur les haies, et dès la gelée qui posait une vitre légère sur les seaux pleins, près de la pompe, j'allais récolter les prunelles flétries, que ma mère infusait dans l'alcool « de bon goût ». Tant de petits miracles se peuvent-ils accomplir, aujourd'hui, sans le concours de Frisepoulet ? Je doute que les fromages de mon pays natal se parfassent à point, en l'absence irrémédiable d'un petit homme à qui je n'ai pas connu d'autre nom que « le bon Dieu », et qui en outre raccommodait les parapluies, sous un escalier...

Digitized by Google

— Va cri[1] mon parapluie qui doit être racmodé à la fin, dis au bon Dieu qu'i t'avoinde[2] un fromage...

Que deviendraient, privés de leurs personnages d'almanach, nos souvenirs d'enfance ? Si l'homme-à-la-rose, passant parfumé d'échalote jeune, de vert d'oignon, de laurier, était muet, c'est qu'éternellement une rose pincée entre ses vieilles dents lui fermait les lèvres. Pour le seul homme-à-la-rose, le rosier de Bengale n'avait ni trêve ni commencement...

Le style, l'espèce de ce que nous aimerons plus tard, se fixent dans le moment où la forte vue enfantine choisit, sculpte ses durables figures fantastiques. Je dressai les miennes sur des fonds indélébiles, tels que sapins accablés de neige, narcisses en rond autour des sources cachées, géraniums de feu, tables familiales et petites frairies ordonnées comme un massif floral, théière anglaise dont le chapeau était un liseron. Tout autour de la table, les tasses chinoises, les verres à pied pour le vin de Frontignan et, au milieu, le gâteau saucé de rhum. Automne, automne encore, ce gâteau brûlant, corsé d'alcool honnête. Car les goûters du chaud jardin, l'été, les meringues farcies de crème fraîche, les framboises, se perdaient dans un excès de lumière et de chaleur. En automne, les grandes manches de « Sido », voletantes, versaient à la table une lueur d'un blanc de veilleuse. Ses avant-bras nus avaient plus de grâce que le col d'une aiguière où les fruits en tranches nageaient dans du vin blanc rafraîchi, au sein d'un cristal épais bardé de filigrane... Les objets de l'époque ne se libéraient pas tout à fait d'un fatras gothique qu'on vit épars sur le milieu du XIX[e] siècle. Aussi leur souvenir reste-t-il frappant, empreint d'une élégance en quelque sorte forcenée, qui attache des anses trop légères à des flancs trop pansus, des dossiers maigres à des sièges de poids...

1. Pour *quérir*.
2. De l'ancien verbe *aveindre*.

Digitized by Google

Où ne m'entraînerait pas le souvenir du bras de Sido, prolongé par une chocolatière, et cette chocolatière à prétentions, et la chaise imitée de Louis XV sous Napoléon III ? Le bras de Sido dérivait d'un art pur. Mais je ne puis ni ne veux le séparer des erreurs agréables qui, disséminées autour d'un personnage, collaborent à sa conservation, à sa commémoration parfaite.

Quarante années ne pesaient guère au personnage principal de toute ma vie, à Sido, quand elle me mit au monde. Mais, après ma naissance, elle engraissa, devint ronde sans enlaidir, dut renoncer à des robes qui soulignaient sa taille de jeune fille. Aussi gardé-je une robe bleue qu'elle me dit avoir regrettée, une jupe de toile fine à guirlande blanche brodée, très ample en bas, dont le tour de ceinture mesure à peine quarante-huit centimètres.

C'est donc à cause de moi qu'elle entra dans son automne de femme, et qu'elle s'y établit sereinement. Même elle voulut porter les insignes qu'arboraient, autrefois, les vieilles dames, c'est-à-dire qu'elle coiffa, un temps, le bonnet à ruche, et le dimanche un « chapeau fermé ». Alors se dressèrent contre elle, unis, ses enfants indépendants et qui ne connaissaient d'autre cohésion qu'une tendresse obscure et dissimulée. Ils apparurent outragés, maudirent le bonnet, vitupérèrent la capote à brides et ses violettes funéraires. Ils refoulèrent vers le futur — « le futur, disait l'un de nous, c'est ce qui n'arrive pas » — une forme maternelle inadmissible, fixèrent au déclin de Sido d'inflexibles limites. L'automne, et rien de plus ! Pour eux, elle tint à honneur de faire que son octobre souvent se déguisât en août. Où le coup d'œil d'un étranger n'eût vu qu'une femme petite et âgée, vêtue comme une paysanne, ses pieds fins dans des sabots de jardin, nous cueillions, nous autres, le mot de prime-saut, vert, imagé, un son de voix dont le registre étendu ravissait, la gaîté de

Digitized by Google

ceux qui n'ayant plus rien à perdre excellent à donner, et les appellations d'un amour qui peut-être nous a rendus sévères aux autres amours : « Minet-Chéri... Mon soleil rayonnant... Beauté !... » Ce dernier nom n'était pas pour moi, mais pour l'aîné de mes frères, car un automne n'est jamais pur de passion. A un cœur de femme qui caressa chastement son œuvre préférée, à des yeux qui toisèrent, orgueilleux, un fils accompli, je n'aurais pas rougi d'avouer quel vivant secours déguisa, fit briller, plus tard, prolongea mon propre déclin. Mais Sido partit trop tôt.

Durant que j'écris, elle vient encore une fois, la saison qu'une ancienne écolière célébra parce que précocement elle l'aimait. Elle revient dorée pour inspirer la sagesse ou son contraire, pour que le marronnier fleurisse une seconde fois, pour que la chatte, qui sevra en juin sa portée, exige d'autres aventures, pour que l'hirondelle abusée recommence un nid, pour qu'une femme mûre s'ensoleille et soupire : « Je sais bien qu'il n'y aura plus jamais d'hiver... »

Digitized by Google

UN SALON EN 1900

Janvier 1939.

Puis-je dire que je l'ai vraiment connu, mon collaborateur illustre, l'auteur de *L'Enfant et les Sortilèges ?* Je rencontrai Maurice Ravel pour la première fois chez Madame de Saint-Marceaux, qui recevait le vendredi soir après le dîner. Il y a quarante ans, les réunions de l'hôtel Saint-Marceaux, mieux qu'une curiosité mondaine, étaient une récompense accordée aux fidèles de la musique, une sorte de récréation élevée, le bastion de l'intimité artistique. Deux salons de dimensions médiocres, réunis en un seul, furent longtemps le lieu qui consacrait des réputations de compositeurs et de virtuoses, sous l'égide d'une bonne musicienne. A la vérité, Madame de Saint-Marceaux semblait ne rechercher personne, et l'on briguait la faveur de devenir un familier des vendredis.

Un dîner, toujours excellent, précédait ces réunions, où la maîtresse de maison entretenait une atmosphère de « liberté surveillée ». Elle n'obligeait personne à écouter la musique, mais réprimait le moindre chuchotement. Libre à chacun d'arriver à toute heure, pourvu que les hommes fussent

Digitized by Google

en veston, les femmes en toilettes de ville. « Mes vendredis, expliquait Madame de Saint-Marceaux, accueillent des amis laborieux, fatigués d'une journée de travail, des voisins qui décident au dernier moment qu'ils quitteront le coin de leur feu pour venir s'asseoir au mien, des peintres attachés à leur négligé. J'ai mis vingt ans à leur ôter toute défiance, à les habituer au confort sans apprêt. Si Fauré, sortant en habit de chez ses duchesses, vient faire le beau chez moi, Messager, qui est la coquetterie même, se sentira humilié et fera sa tête de palikare triste. Non, non, pas de panachage ! »

La princesse Edmond de Polignac ne paraissait qu'en robe montante. Le caractère d'indestructibilité qui accorde son regard d'un bleu définitif à son menton de conquérant, je l'admirais, intimidée, d'un peu loin. Son mari ne se séparait pas d'un châle de vigogne, beige clair, qui tantôt drapait ses épaules frileuses, tantôt réchauffait ses genoux. Il était charmant, d'esprit jeune, et ressemblait à un grand oiseau ironique. Pour écouter Fauré au piano, ou Édouard Risler, ou Bagès qui chantait du Schumann, ou les brèves mélodies de Pierre Bréville, le prince de Polignac s'installait au fond d'un des canapés, et crayonnait. Comment s'est égarée la jolie petite charge, si flatteuse, qu'il fit d'après moi? Je la regrette.

De grosses lampes abritées, des tables accessibles, bien jonchées de revues, de journaux et de cigarettes, la chaleur en hiver, les boissons fraîches et les petits fours dans la salle à manger voisine... Nul ne trouvait mauvais que Saint-Marceaux s'absorbât dans une lecture, que les trois frères Baugnies, fils de Madame de Saint-Marceaux, se retirassent à l'étage supérieur, que les peintres Clairin, Billotte, Besnard, Jeanniot s'absorbassent dans une querelle de peintres, que Gabriel Fauré préférât à la musique le plaisir de dessiner en trois traits de plume le portrait de Kœchlin long et barbu, ou celui d'Henri Février, père de Jacques. Parfois la phalange

Digitized by Google

de musiciens se jetait sur de vieux cahiers de musique, jouait, chantait avec âme des mélodies de Loïsa Puget, pillait un répertoire de 1840 hanté de fous sur la lande, de fiancées bretonnes accoudées aux môles, de jeunes filles que la valse enivre... Une fine chienne bassette, Waldine, écoutait. Une ouistitite délicieuse venait manger des miettes de gâteau, un peu de banane, s'essuyait les doigts à un mouchoir avec délicatesse, attachait aux nôtres ses yeux d'or, actifs et illisibles... De telles licences, discrètes, quasi familiales, nous plaisaient fort. Pourtant nous nous sentions gouvernés par une hôtesse d'esprit et de parler prompts, intolérante au fond, le nez en bec, l'œil agile, qui bataillait pour la musique et s'en grisait.

Là, je vis entrer un soir la partition de *Pelléas et Mélisande*. Elle arriva dans les bras de Messager, et serrée sur son cœur, comme s'il l'avait volée. Il commença de la lire au piano, de la fredonner passionnément, d'une voix en zinc rouillé. Il s'arrêtait, reprenant : « Et ça ?... Et ça ?... » et pour chanter le rôle de Mélisande il fermait presque les yeux...

Souvent, côte à côte sur la banquette d'un des pianos, Gabriel Fauré et Messager improvisaient à quatre mains, en rivalisant de modulations brusquées, d'évasions hors du ton. Tous deux aimaient ce jeu, pendant lequel ils échangeaient des apostrophes de duellistes : « Pare celle-là !... Et celle-là, tu l'attendais ?... Va toujours, je te repincerai... » Fauré, émir bistré, hochait sa huppe d'argent, souriait aux embûches et les redoublait... Le quadrille parodique de Chabrier, à quatre mains, où se donnaient rendez-vous les leitmotive de la *Tétralogie*, sonnait souvent le couvre-feu...

C'est dans ce lieu sonore mais sensible au recueillement, jaloux de ses prérogatives mais capable de mansuétude, que je rencontrai pour la première fois Maurice Ravel. Il était jeune, en deçà de l'âge où vient la simplicité. Jules Renard,

Digitized by Google

en 1907, note que Ravel est « noir, riche et fin ». Des favoris, — oui, des favoris ! — de volumineux cheveux outraient le contraste entre sa tête importante et son corps menu. Il aimait les cravates marquantes, le linge à jabot. Recherchant l'attention, il craignait la critique; celle d'Henry Gauthier-Villars lui était cruelle. Peut-être secrètement timide, Ravel gardait un air distant, un ton sec. Sauf que j'écoutai sa musique, que je me pris, pour elle, de curiosité d'abord, puis d'un attachement auquel le léger malaise de la surprise, l'attrait sensuel et malicieux d'un art neuf ajoutaient des charmes, voilà tout ce que je sus de Maurice Ravel pendant bien des années. Je n'ai à me rappeler aucun entretien particulier avec lui, aucun abandon amical.

Vint le jour où Monsieur Rouché me demanda un livret de féerie-ballet pour l'Opéra. Je ne m'explique pas encore comment je lui donnai, moi qui travaille avec lenteur et peine, *L'Enfant et les Sortilèges* en moins de huit jours... Il aima mon petit poème, et suggéra des compositeurs dont j'accueillis les noms aussi poliment que je pus.

— Mais, dit Rouché après un silence, si je vous proposais Ravel ?

Je sortis bruyamment de ma politesse, et l'expression de mon espoir ne ménagea plus rien.

— Il ne faut pas nous dissimuler, ajouta Rouché, que cela peut être long, en admettant que Ravel accepte...

Il accepta. Ce fut long. Il emporta mon livret, et nous n'entendîmes plus parler de Ravel, ni de *L'Enfant*... Où travaillait Ravel ? Travaillait-il ? Je n'étais point au fait de ce qu'exigeait de lui la création d'une œuvre, de la lente frénésie qui le possédait et le tenait isolé, insoucieux des jours et des heures. La guerre prit Ravel, fit sur son nom un silence hermétique, et je perdis l'habitude de penser à *L'Enfant et les Sortilèges*.

Digitized by Google

Cinq ans passèrent. L'œuvre achevée et son auteur sortirent du silence, échappèrent à l'œil nyctalope et bleu des chats du Siam, confidents de Ravel. Mais celui-ci ne me traita pas en personne privilégiée, ne consentit pour moi à aucun commentaire, aucune audition prématurée. Il parut seulement se soucier du « duo miaulé » entre les deux Chats, et me demanda gravement si je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'il remplaçât « mouaô » par « mouain », ou bien l'inverse...

Les années lui avaient ôté, avec la chemise à jabot plissé et les favoris, sa morgue d'homme de petite taille. Cheveux blancs et cheveux noirs, mêlés, le coiffaient d'une sorte de plumage, et il croisait en parlant ses mains délicates de rongeur, effleurait toutes choses de son regard d'écureuil...

La partition de *L'Enfant et les Sortilèges* est maintenant célèbre. Comment dire mon émotion au premier bondissement des tambourins qui accompagnent le cortège des Pastoureaux? L'éclat lunaire du jardin, le vol des libellules et des chauves-souris... « N'est-ce pas, c'est amusant? » disait Ravel. Cependant un nœud de larmes me serrait la gorge : les Bêtes, avec un chuchotement pressé, syllabé à peine, se penchaient sur l'Enfant, réconciliées... Je n'avais pas prévu qu'une vague orchestrale, constellée de rossignols et de lucioles, soulèverait si haut mon œuvre modeste.

Je n'ai pas eu le chagrin de voir Ravel diminuer. A Montfort-l'Amaury, sa solitude et son étrange « Belvédère » le préservaient d'une publique déchéance. Alors qu'Hélène Morhange revenait à Paris, soucieuse : « Ravel est très, très malade », nous ne voyions pas encore beaucoup de différence entre le Ravel farouchement enfermé au sein de son travail, évasif, silencieux, et le Ravel qui s'enlisait. Mais sa confidente, son amie, la grande violoniste à qui il a dédié la *Sonate* pour violon et piano et confié l'honneur de la créer, Hélène Morhange, ne se trompait pas. La main qui oublie l'écriture

Digitized by Google

musicale et les autres graphismes, la lèvre que déserte la parole, tous les efforts conscients et vains, Morhange les a vus. Elle a vu s'éloigner de la musique celui qui, en 1907, disait à Jules Renard avec une sorte d'ingénuité : « Je n'ai pas l'intention d'ajouter, par ma musique, à la valeur des paroles, je veux seulement les interpréter. Je sens et je pense en musique, et je voudrais penser les mêmes choses que vous. Il y a la musique intellectuelle : d'Indy. Il y a la musique sentimentale, instinctive : la mienne. »

Avant la fin de sa vie, Ravel subit la pire période de l'obscurcissement mental, j'entends que son mal lui consentit les rémissions, les lueurs, les intermittences qui abusent et désolent tour à tour un génie condamné. Un dimanche, ses pas trouvèrent sans effort la petite route qui relie Montfort au hameau des Mesnuls, et il arriva chez Luc-Albert Moreau après le déjeuner. Maigre, gris-blanc comme le brouillard, il savait encore sourire. Il dit en me voyant : « Tiens, Colette... », d'un ton naturel. Mais il ne s'efforça plus guère de parler et, assis parmi nous, il avait pourtant l'apparence d'un être qui, d'un instant à l'autre, risque de se dissoudre. Il ressemblait au Ravel vivant comme le portrait que fit Luc-Albert ressemble à Ravel mort; un grand nez corrigé déjà par l'invisible main, le menton du Dante, la barbe vigoureuse et mal rasée des morts, une ombre accrue sous l'orbite et à la racine du nez... Je pense que ce jour-là Ravel prononça mon nom pour la dernière fois.

Digitized by Google

SIDO ET MOI

« Minet-Chéri, tu as encore jeté une pelure de châtaigne dans la cheminée. »

— Non, maman.

— Si, ma fille.

Et Sido, ma mère, brandissait au bout des pincettes, sous mon nez (« et pourquoi as-tu choisi de me ressembler par le nez, petite maladroite ? ») le corps du délit.

— Mes cendres ! Souiller mes précieuses cendres de pommier, de peuplier et d'orme ! Et la lessive, alors ? Je t'ai dit vingt fois...

Ce n'est pas par irrévérence que je n'écoutais pas la suite, qui m'était connue. L'attention d'un enfant obéit au plus averti de ses sens. Déjà le mien était l'odorat. Ma mère venait à peine de prononcer le mot « lessive », que je croyais respirer la douceâtre odeur des cendres, réparties sur le drap de chanvre qui couvrait le grand cuveau, dans la buanderie. A intervalles réguliers, la femme-de-lessive versait, sur le lit de cendres, un broc d'eau bouillante qu'elles filtraient dans la masse du linge... L'air obscurci, bleu de vapeur, roulait par nuées distinctes, voilait la grande chaudière ronde, son

Digitized by Google

tuyau qui perçait le plafond. Énorme, cuirassée de toile, la femme-de-lessive allait flottant d'un mur à l'autre, au mépris, semblait-il, des lois de la pesanteur. Une liasse de racines d'iris, blanches comme des ossements, pendait à un clou... Lave lisse et fumante, la couche de cendres retenait quelques braisillons noirs — raisins dans le cake, truffes dans le foie gras — et je les extrayais en m'échaudant les doigts.

— Tu avais qu'à n'y pas toucher, ma petite servante, me disait la femme-de-lessive.

Car les plus doux noms qu'une nourrice, qu'une domestique, qu'une mère puissent donner, dans mon pays, à l'enfant qu'elles ont vu naître, c'est « ma petite servante », « ma petite compagnie ».

— Je t'ai dit vingt fois, continuait Sido, que le tannin contenu dans les pelures de châtaignes tache en jaune le linge... Quand apprendras-tu, sinon maintenant, les choses qu'une femme doit savoir ?

— Quand je serai mariée, répondais-je sottement

L'effet d'une telle réplique, sur Sido ma mère, dépassait mon attente. Ses lunettes-du-lointain lui tombaient des yeux. Elle saisissait son face-à-main raccommodé avec du fil de fer, le braquait sur moi comme pour être sûre qu'un maléfice issu de la réponse ne m'avait pas déjà remise, âgée de quinze ans seulement, aux bras d'un ravisseur. Ses sourcils se joignaient de part et d'autre d'une courte ride verticale, et tirant sur ses paupières infligeaient à ses yeux la forme d'un losange.

— Charmant ! s'écria-t-elle. Tu tiens de ton père ce goût de la plaisanterie délicate !

— Mais ce n'est pas une plaisanterie, maman. Je pense que je me marierai. Tu t'es bien mariée deux fois, toi.

— Faites ce que je dis et non ce que je fais, citait Sido, sentencieuse.

Digitized by Google

— Si papa t'entendait...

— Je l'entends, disait une voix mâle et magnifique, derrière le journal *Le Temps,* déployé.

— Et il ose prétendre qu'il devient sourd ! murmurait ma mère avec indignation.

Mais elle avait rougi : ses joues de jeune fille, roses à cinquante ans passés, s'empourpraient vingt fois le jour, selon qu'elle partait en guerre contre ses enfants, cassait une tasse bleue, ou qu'elle se faisait prendre en flagrant délit d'aimer mon père.

Lui donnais-je beaucoup de souci ? Peut-être oui, peut-être non... Elle comptait sur moi et me prenait au sérieux, pourvu qu'il ne s'agît pas de notions pratiques et d'usages ménagers. J'écoutais et retenais tout ce qu'elle enseignait, je n'en ai rien oublié encore. Mais si je savais tailler, dans un radis, une rose, si je n'avais pas ma pareille pour façonner une flûte d'herbe, changer en or un vieux décime, écumer à mon profit la mousse rose qui monte des fraises et des groseilles sur la bassine à confitures, par contre je laissais brûler le beurre, je cousais plus mal qu'un soldat et, en train d'essuyer la glace de ma cheminée, je m'arrêtais pour lire, debout, un livre ouvert sur la tablette...

— Et s'il n'y avait que la lessive ! continuait Sido. Mais la cendre pour les pommes de terre, tu sais pourtant qu'elle exige une pureté absolue...

La cendre pour les pommes de terre reposait, comme si ce fût celle d'un héros, dans une urne. Par urne j'entends un chaudron de fonte noire à trois pieds assez hauts et divergents, coiffé d'un couvercle bombé qui n'avait qu'une oreille. Vu de loin et dans l'ombre, on pensait : « Quel est cet étrange animal ? » Son contenu de cendres fines, blanchissantes, tamisées, inhumait douillettement quelques grosses pommes de terre non pelées, puis on plantait le tout en pleines braises,

Digitized by Google

capitonnées de cendres. Cuites sans eau, sans vapeur, les pommes de terre « farinaient » à merveille, il n'y fallait plus que le beurre frais sur l'assiette et la pincée de sel. Sous leur peau poudreuse, je trouvais plat de résistance et dessert, car je mêlais aussi, à leur chair friable, de la marmelade de pommes très sucrée. A même la cendre mollissaient également les betteraves rouges, amies de la mâche en salade...

— Puisque tu ne rêves que de me quitter, disait Sido, va me chercher de la mâche. Prends le couteau à bout rond.

Elle ne me l'ordonnait pas deux fois. Je dévalais la rue déjà, que Sido, sur le seuil, criait les derniers conseils urgents :

— Ne passe pas par les prés du Petit-Moulin, ils sont inondés ! Ne va pas du côté de Thury, il y a des voitures de bohémiens ! Surtout, reviens avant la tombée de la nuit ! Ne mange pas les prunelles sur les haies, ni les sinelles ! Ne mets pas à même tes poches la salade pleine de terre !...

Hors de vue, je haussais furieusement les épaules et je me demandais quelle idée — « non, là, vraiment, tout de même ! » — les parents se font de leurs enfants, et si ma mère — « ça, vrai, ah ! la la, voyons, enfin ! » — se rendrait compte un jour que j'atteignais, autant dire, quinze ans.

Passée la limite où la voix maternelle — un soprano nuancé, étendu, qui n'était jamais discordant — pouvait m'atteindre, je me dirigeais avec décision vers le Petit-Moulin et ses prés inondés. Cinq cents pas plus loin, je me repaissais de prunelles et de sinelles, celles-ci fades, celles-là d'une âpreté à décaper les muqueuses. Après quoi, j'étais toute à la récolte de la mâche. Et comme, de pied de mâche en pied de mâche, je m'éloignais du vieux panier troué, j'accumulais ma récolte dans mes poches...

Gestes rituels, où la désobéissance raisonnée n'entrait pour rien. La campagne déserte constituait, depuis que je

Digitized by Google

savais marcher, mon domaine incontrôlable. Qui eût décidé, sinon moi, que la prunelle, la fraise sauvage, la noisette étaient mûres ? Qui tenait secrets, sinon moi, les gîtes préférés du muguet, des narcisses blancs, des écureuils ?... A chacun son fief. Contestais-je à Sido la souveraineté de la maison familiale ? La rencontre d'une ronde de mousserons m'entraînait à en chercher une autre, et une autre... Les colchiques mauves, les « veilleuses » des prés, je les assemblais en bouquet, mêlés aux dernières scabieuses. Le crépuscule d'automne descendait, et son odeur enivrante de feuilles de chêne macérées et de marais fertile. C'était l'heure où Sido se plantait sur le seuil de notre maison et guettait mon retour. Arriverais-je par le bas de la rue, par le haut de la rue ? Elle tournait la tête, de droite à gauche, de gauche à droite, comme une couveuse au bord du nid. C'était l'heure de son grand tourment. Pour m'attendre, elle jetait sur ses épaules, sur sa tête, n'importe quel vêtement, décroché en passant aux portemanteaux du corridor. De sorte que je lui voyais tour à tour un pardessus de mon père, ma vieille petite pèlerine bonne au plus pour le jardin, et même un tablier bleu dont elle nouait les cordons sous son menton. Elle était l'Inquiétude elle-même, sous ses insignes variables... D'autres insignes — un pince-nez, deux pince-nez, une paire de lunettes, une loupe — proclamaient qu'elle était aussi la Découverte. Son grand mot : « Regarde ! » signifiait : « Regarde la chenille velue, pareille à un petit ours doré ! Regarde la première pousse du haricot, le cotylédon qui lève sur sa tête un petit chapeau de terre sèche... Regarde la guêpe qui découpe, avec ses mandibules en cisailles, une parcelle de viande crue... Regarde la couleur du ciel au couchant, qui annonce grand vent et tempête. Qu'importe le grand vent de demain, pourvu que nous admirions cette fournaise d'aujourd'hui ? Regarde, vite, le bouton de l'iris

Digitized by Google

noir est en train de s'épanouir ! Si tu ne te dépêches pas, il ira plus vite que toi... »

Mais dès que je tournais, en haut, en bas, le coin de la rue, Sido disparaissait, pour n'avoir pas l'air de m'attendre. De mon côté, je feignais d'ignorer qu'elle avait suivi de loin mes quinze ans parés de longs cheveux, d'une taille déliée, d'une petite figure de chat aux tempes larges et au menton pointu, mes quinze ans et leur confiance en un pays natal où ils n'avaient jamais fait de mauvaise rencontre... Sous le dôme vert pâle de la suspension, un regard gris, presque dur à force d'acuité, me parcourait tout entière, lisait, de ma joue griffée à mes souliers boueux, dénombrait les dommages : « Un fil de sang sur la joue, un accroc près de l'épaule, l'ourlet de la jupe décousu et mouillé, les souliers, les bas comme des éponges... C'est tout. Ce n'est que cela; Dieu merci, ce n'est, encore une fois, que cela... »

Digitized by Google

LA CHAUFFERETTE

Vocation, signes sacrés, poésie enfantine, prédestination ?... Je ne retrouve rien de tel dans ma mémoire. Au commencement de ma carrière fut une chaufferette... Chaufferette ! Il faudra bientôt, pour me faire comprendre, décrire un accessoire qui n'existe presque plus. Permettez que j'ouvre un dictionnaire : « Chaufferette, boîte de métal où l'on enfermait des braises allumées mêlées de cendre, et sur laquelle on posait les pieds pour les garder chauds. » Déjà le dictionnaire parle d'elle au passé... Une chaufferette, donc, règne sur les débuts de ma vie intellectuelle, — disons scolaire. Dans les glaciales et vastes demeures de la campagne, parmi les courants de bise, l'hiver, la chaufferette était un objet de première nécessité. Chez mes parents, il y avait la chaufferette de la cuisinière, celle de la couturière en journées, la chaufferette de ma mère et, enfin, la mienne, celle que j'emportais à l'école, garnie de braises de peuplier recouvertes de cendres fines... On me donnait la plus belle, parce que c'était la plus solide, un magnifique objet tout en fer forgé, indestructible, qui pesait autant qu'une valise pleine. Aux

Digitized by Google

récréations, a-t-on idée de ce que pouvait donner ma chaufferette en fer forgé employée comme arme offensive ou défensive ? Je porte le témoignage ineffaçable d'un de ces combats à coups de chaufferette : le cartilage de l'oreille gauche cassé. Chaufferette, bouclier, projectile, calorifère, confort primitif d'un petit pays qui ignora si longtemps toute espèce de confort ! Chaque petite fille avait la sienne, dans la première classe — six ans à huit ans — de l'école pauvre et nue. De massives émanations d'oxyde de carbone montaient de tous ces braseros. Des enfants s'endormaient, vaguement asphyxiées...

Mon premier hiver scolaire fut un grand hiver, j'allais à l'école entre deux murs de neige plus hauts que moi... Qu'a-t-on fait de ces grands hivers d'autrefois, blancs, solides, durables, embellis de neige, de contes fantastiques, de sapins et de loups ? Après avoir été aussi réels que mon enfance, ils sont donc aussi perdus qu'elle ? Aussi perdus que la vieille Mlle Fanny, immatérielle institutrice fantôme, qui vivait de romans et de privations ? Parfois Mlle Fanny sortait de son rêve romanesque, et poussait un hennissement qui annonçait la leçon de lecture... Cette année-là, nous apprîmes à lire dans le *Nouveau Testament*. Pourquoi le *Nouveau Testament ?* Parce qu'il se trouvait là, je pense. Et la vieille demoiselle fantôme institutrice scandait, à coups de règle sur son pupitre, le rythme des syllabes sacrées, psalmodiées en chœur : « *En ! — ce ! — temps ! — là ! — Jé ! — sus ! — dit ! — à ! — ses ! — dis ! — ci ! — ples !...* » Parfois une élève-bébé, qui s'était assise sur sa chaufferette pour se réchauffer, poussait un cri aigu, parce qu'elle venait de brûler son petit derrière. Ou bien une colonne de fumée montait d'une chaufferette, propageant l'odeur d'une châtaigne, d'une pomme de terre, d'une poire d'hiver, que l'une de nous essayait de cuire dans la chaufferette... Tout autour

Digitized by Google

de nous, c'était l'hiver, un silence troublé de corbeaux, de vent miaulant, de sabots sabotant, l'hiver et la ceinture des bois autour du village... Rien d'autre. Rien de plus. Une humble, une rustique image...

Mais je crois que si une petite magie inoffensive pouvait me rendre ensemble l'arome de la pomme bavant sur la braise, de la châtaigne charbonnant, et surtout l'extraordinaire vieux tome du *Nouveau Testament*, rongé, loqueteux, moisi, où Mlle Fanny conservait, entre les pages, des pétales de tulipes séchés, transparents comme l'onyx rouge, des petits cadavres gris de violettes, les figures à barbe carrée des pensées du printemps, je crois, oui, que je serais bien contente. Je crois que j'emporterais avec moi, je respirerais ce grimoire à dévoiler le passé, cette clef qui rouvre l'enfance, et qu'il me rendrait mes six ans qui savaient lire, mais qui ne voulaient pas apprendre à écrire. Non, je ne voulais pas écrire. Quand on peut pénétrer dans le royaume enchanté de la lecture, pourquoi écrire ? Cette répugnance, que m'inspirait le geste d'écrire, n'était-elle pas un conseil providentiel ? Il est un peu tard pour que je m'interroge là-dessus. Ce qui est fait est fait. Mais dans ma jeunesse, je n'ai jamais, *jamais* désiré écrire. Non, je ne me suis pas levée la nuit en cachette pour écrire des vers au crayon sur le couvercle d'une boîte à chaussures ! Non, je n'ai pas jeté au vent d'Ouest et au clair de lune des paroles inspirées ! Non, je n'ai pas eu 19 ou 20 pour un devoir de style, entre douze et quinze ans ! Car je sentais, chaque jour mieux, je sentais que j'étais justement faite pour ne *pas* écrire. Je n'ai jamais envoyé, à un écrivain connu, des essais qui promettaient un joli talent d'amateur; pourtant, aujourd'hui, tout le monde le fait, puisque je ne cesse de recevoir des manuscrits. J'étais donc bien la seule de mon espèce, la seule mise au monde pour ne pas écrire. Quelle douceur j'ai pu goûter à une telle absence de vocation

Digitized by Google

littéraire ! Mon enfance, ma libre et solitaire adolescence, toutes deux préservées du souci de m'exprimer, furent toutes deux occupées uniquement de diriger leurs subtiles antennes vers ce qui se contemple, s'écoute, se palpe et se respire. Déserts limités, et sans périls; empreintes, sur la neige, de l'oiseau et du lièvre; étangs couverts de glace, ou voilés de chaude brume d'été; assurément vous me donnâtes autant de joies que j'en pouvais contenir. Dois-je nommer mon école une école ? Non, mais une sorte de rude paradis où des anges ébouriffés cassaient du bois, le matin, pour allumer le poêle, et mangeaient, en guise de manne céleste, d'épaisses tartines de haricots rouges, cuits dans la sauce au vin, étalés sur le pain gris que pétrissaient les fermières... Point de chemin de fer dans mon pays natal, point d'électricité, point de collège proche, ni de grande ville. Dans ma famille, point d'argent, mais des livres. Point de cadeaux, mais de la tendresse. Point de confort, mais la liberté. Aucune voix n'emprunta le son du vent pour me glisser avec un petit souffle froid, dans l'oreille, le conseil d'écrire, et d'écrire encore, de ternir, en écrivant, ma bondissante ou tranquille perception de l'univers vivant...

J'avais d'abord pensé que je ferais rire en contant l'aventure de l'écrivain qui ne voulait pas écrire. Et voilà que je m'avise en finissant que c'est une aventure mélancolique. Car, lorsque à dix-sept ans l'amour arriva dans ma vie, malgré l'amour et malgré les dix-sept ans, je n'eus pas non plus envie de l'écrire, ni de le décrire, et je pensais que l'amour peut se passer de lettres d'amour, réfléchir sur lui-même dans le silence, et se satisfaire d'une souveraine présence au lieu d'écrire son propre roman.

Pourtant, ma vie s'est écoulée à écrire... Née d'une famille sans fortune, je n'avais appris aucun métier. Je savais grimper,

Digitized by Google

siffler, courir, mais personne n'est venu me proposer une carrière d'écureuil, d'oiseau ou de biche. Le jour où la nécessité me mit une plume en main, et qu'en échange des pages que j'avais écrites on me donna un peu d'argent, je compris qu'il me faudrait chaque jour, lentement, docilement écrire, patiemment concilier le son et le nombre, me lever tôt par préférence, me coucher tard par devoir. Un jeune lecteur, une jeune lectrice n'ont pas besoin d'en savoir davantage sur un écrivain caché, casanier et sage, derrière son roman voluptueux. C'est une langue bien difficile que le français. A peine écrit-on depuis quarante-cinq ans qu'on commence à s'en apercevoir.

Digitized by Google

LE CŒUR DES BÊTES

Je ne fais qu'un demi-somme de sieste, mais la chienne dort. Elle dort à la manière des bouledogues, c'est dire qu'elle n'est que tressaillements, courses en rêve, convulsions légères des babines, efforts pour s'évader, pour crier, peut-être pour parler. Au plus sombre d'un songe, ses paupières s'ouvrent. Mais ses grandes prunelles, brunes et pailletées comme un schiste, ne voient rien que l'envers dramatique du sommeil. Ma joue, proche de son flanc, perçoit les soulèvements inégaux de son souffle, et les battements désordonnés de son cœur, cinq petits coups, rapides comme les toc-toc... toc-toc-toc... de l'insecte percuteur, appelé horloge-de-mort, qui hante les vieilles boiseries. Puis un seul choc suspendu entre deux silences interminables, un seul, le dernier?... Non, au moment où j'allais moi-même, par contagion, suffoquer, trois palpitations folles se succèdent. Puis quatre; puis un mortel silence, puis une reprise de vie, en série de sept battements...

Tel est le cours normal d'un cœur de chienne bouledogue. Combien de temps celle-ci survivra-t-elle à ses émotions? Un

Digitized by Google

petit bull français, je commence à le savoir, s'use en dix années. Encore lui faut-il une hygiène spéciale. Mes longs silences, l'immobilité de mon travail le sauvent de lui-même, de sa curiosité passionnée, de sa crainte, à toute heure, de se sentir orphelin, et calment sa faim morbide d'écouter et de retenir des paroles humaines...

Elle dort, la chienne-bull-de-toute-beauté. Ainsi l'appelait l'homme auquel je l'ai achetée. Il montrait un pedigree sale, coupé aux pliures, et qui avait dû servir de pièce d'identité à plus d'une chienne bull. Car je remarquai vite qu'elle le suivait, que son style « d'accompagnement », comme disent les éleveurs, était irréprochable, qu'elle se mettait debout quand il se levait, qu'elle se couchait quand il s'asseyait. Mais le cœur — toujours le cœur, viscère ou sentiment — n'y était pas. Et je vis qu'elle continuait, collée à lui, d'attendre... qui ? Son regard, sa secousse nerveuse dans la patte antérieure gauche quand on sonnait à la porte, une sorte de fixité absente, tout cela sentait la bête dépaysée, volée; laisse-t-on dans un chenil d'élevage une telle chienne pendant quatorze mois ?

Ainsi parut chez moi Cessy von Heschtfurth, — à quelques consonnes près — qui s'appelle maintenant Souci. Elle dort, elle s'abandonne à son repos cahoté. « Un, deux... Un, deux... Un, deux, trois, quatre, cinq... Un... Un... Un... » compte son cœur près de ma joue. Elle est chaude, elle exhale la bonne odeur du chien qui dort, lait et herbage relevés d'une pointe d'iode et de romarin, à cause du bain de mer et de la haie que nous longeons en revenant de la plage, l'odeur amicale, consolante, à la faveur de laquelle une créature humaine se flatte secrètement : « C'est ici qu'il ferait bon aborder une fois pour toutes, ici qu'il ferait bon verser enfin les vieilles, les sereines larmes, mises de côté depuis des années... » Pas de fol espoir. Cette chienne ne

Digitized by Google

supporterait pas mes pleurs. Tout au plus me fut-il permis, sans qu'elle en mourût, de me casser une jambe... Toujours son cœur. Le premier moment passé, — on ne souffre pas beaucoup d'une jambe rompue — j'eus donc le loisir de m'inquiéter, sur ma civière : « Attention à la chienne... Attention... » car la chienne, incapable de parler ni de gémir, s'agitait comme dans le cauchemar, cherchait l'air et montrait une langue d'un mauve crayeux : « Donnez-lui de l'eau froide. Pressez-lui un citron dans la gueule, vous ne voyez donc pas qu'elle va s'évanouir ? » Cependant, on me versait de l'eau de Cologne sur les tempes, à moi qui ne risquais plus rien...

Eh ! oui, s'évanouir, comme je vis faire une chatte de Perse, le jour qu'elle surprit son fils pendu à la tétine d'une rustaude noire, pourvue de lait autant qu'une chèvre... La chatte angora pressentit de loin la trahison, exigea que s'ouvrissent toutes les portes : « Laissez-moi passer, laissez-moi passer ! » Elle tourbillonnait par les escaliers comme un plumage furieux, et ne s'arrêta que pour tomber en faiblesse, sur le flanc, à trois pas de la voleuse d'enfant et du nourrisson gorgé.

« Un, deux, trois... Un, deux... Un... Un... » compte le cœur de la chienne endormie. Dans notre ombre palpite, enfle et se rompt le cœur des bêtes. Au mépris de toute anatomie, j'évoque ce cœur et sa forme de cœur consacrée par l'image pieuse. Il a une gracieuse pointe effilée en bas, deux sommets arrondis comme des seins rapprochés; il est percé d'une flèche, flamboyant, couronné de roses, couché sur des lys, blessé, trois petits joyaux de sang frais au bord de sa blessure. Ou bien c'est un fruit, le cœur-de-pigeon, cerise peu colorée. Rouge-noir est le cœur du lévrier, ce lévrier « plein de cœur » à la course, tellement qu'il en crève. La jument grise aussi avait « beaucoup de cœur », la jument de mon frère aîné le médecin de campagne. Jument et

Digitized by Google

médecin menaient un mauvais métier. Tous deux manquaient de placidité et d'indifférence. Par nuits d'hiver, par canicule, ils allaient, soutenus de la même foi, liés de la même amitié. Contre les portes des fermes, la jument collait sa tête intelligente, sa charmante et féminine tête à courtes oreilles. Elle écoutait une voix d'homme, qui se mêlait aux pleurs d'enfants, aux longs cris des femmes en couches. Quand résonnait le « Eh ! bien, au revoir », la jument aubère se secouait, se replaçait coquettement dans son vieux harnais, se faisait belle en dépit de l'ombre, de l'heure, de la fatigue, et au trot !... Au trot sans fouet, sans claquement de langue; mais elle partait sur un air du *Roi d'Ys,* l'air de Rozenn : *En silence, pourquoi souffrir ?* car son maître était bon musicien et plein d'une ironique conscience de son destin amer. Une jument entre les juments, qui n'accepta ni la retraite, ni le pré vert. Privée de son maître, de l' « Eh ! bien, au revoir », du *Roi d'Ys,* des trajets nocturnes et des somnolentes stations pendant lesquelles elle se reposait sur trois jambes, une hanche haute et l'autre abattue, elle languit et préféra mourir. Ce n'est pas moi qui m'en étonnerai.

Ils font grand cas de nous, tous ces frères effrayés qui portent yeux latéraux, oreilles dressées, bec, canines longues, sabots. Ils ne se ressemblent que par la terreur et l'amour que nous leur inspirons. Rien ne détourne de nous leur espoir. Que me voulais-tu, petite ombre dans le jardin, toi qui ne traversais pas les espaces découverts ? Caché tu m'épiais, beau chat timide, nommé Muscat. Tu attendais que j'allasse enlever les têtes défleuries, arracher le chiendent dans les deux bordures touffues de fleurs étagées. Pour ne rien gâter, j'y devais aller pieds nus, avancer pas à pas comme dans la forêt vierge. C'est alors que deux fondantes pattes et un nez fiévreux serraient, baisaient mes chevilles, mes orteils nus. Au bout du parterre, la caresse me quittait.

Digitized by Google

Mais pour que le craintif esprit sût que nous restions liés, je lui chantais des chansons improvisées où je mêlais son nom, des airs flottants et incertains, suscités par le râpeux épi du millet, interrompus par le câprier épineux, renoués par le volubilis et la chevelure du plumbago. Je n'ai jamais connu d'amoureux plus muet, plus attentif que ce chat... N'ai-je pas déjà trop, et trop souvent, parlé du chat ? Tant pis pour mon lecteur, car je n'ai pas fini de chanter le Chat. Je ne me refuse pas à louer, attendrie, le chien. Ni à chercher les moments fugitifs où s'approchent de moi, apportés, repris par un souffle, l'aile bigarrée, l'œil à facettes, la nocturne et silencieuse rémige, la trompe aussi des grands sphinx.

Pourquoi ne peindrais-je pas Baptiste lui-même, Baptiste, lapin de choux, au cœur valeureux ? Des années durant, il monta la garde autour de sa maîtresse, la fruitière de la rue de la Tour. Énorme, l'oreille en franges, l'œil à tout, il trônait sur le seuil, entre les cageots. Malheur au chien passant ! Malheur à l'intrus qui serrait le bras ou la taille de la fruitière ! Ma chienne a tâté des perçantes dents du champion, qui perdait toute retenue et traversait la rue entre les taxis, aux trousses des chiens épouvantés...

Car le chien est un classique. Un léger coup de pouce à l'ordre établi, et notre fidèle ami perd contenance. Il a, du chien et du gibier, une idée précise, mais rudimentaire. Il dit au gibier : « Tu es le gibier, et moi je suis le chien. » Aussi me souviens-je, en riant, d'un matin ancien où je m'éveillai, ayant passé la nuit dans un rendez-vous de chasse, près des cent vingt-quatre chiens de meute, qui rêvaient tout haut avec des voix de cloches lointaines... Sous ma fenêtre, on lâcha une lévrière russe, qui brillait comme du verre filé, et la petite sanglière son amie. Puis on donna la liberté à un terrible lapin angora, et si la sanglière, toute jeune, fit à peu près bonne figure, la borzoï cria comme un

Digitized by Google

renard, et s'enfuit. Le maître malicieux des terres et des meutes s'était amusé à élever le lapin en limier, et lui criait : « Taïaut ! Taïaut ! » en lui montrant les chiens. Mais il n'avait en rien modifié les principes de la borzoï qui, devant la férocité du lapin, perdait chaque fois contenance.

Les gros chiots qui tettent debout — Romulus et Remus — sous les stalactites d'une lice pleine de lait, je les ai eus chez moi, autrefois. J'ai connu, aimé la capiteuse senteur de phosphore et de lait frais, qui est la leur tant qu'ils ne prennent pas de nourriture impure. Bien léché, bien allaité, un chaton sent le foin. Peut-être que la bonne odeur, chez les créatures à la mamelle, est fonction de bonheur ? Alcool de lavande mis à part, ma fille avant le sevrage exhalait une insaisissable odeur de blé battu. Je pensais, ô Francis Jammes, à l'odeur de pain chaud, douce odeur de la Lucie endormie dans les bras de Jean de Noarrieu...

Aux petits danois qui roulent dans leur peau, mesurée largement pour habiller un chien et demi, je préfère les petits bas-rouges de la Beauce, race réfléchie, bergers pensants, chez qui le caractère se marque dès six semaines. Identiques sous la robe noire et feu, portant le double ergot postérieur et l'arête saillante sur le crâne, ils cessent de se ressembler, cérébralement, bien plus tôt que ne le font des jumeaux humains. Sur la portée de cinq que m'avait donnée ma belle chienne, il fallait que j'en donnasse quatre... Lequel garder ? Après la septième semaine, j'élus une petite femelle qui jouait un peu moins que les quatre autres, qui regardait sérieusement devant elle par moments, qui remuait à tous bruits ses oreilles encore non taillées, recevait sans broncher ni glapir les morsures des frères et sœurs, s'essayait déjà à grimacer des menaces. Quand je la soulevais par la peau abondante de sa nuque, elle reconnaissait ma main et pendait confiante, comme morte. Un peu plus tard, elle s'asseyait pour écouter

Digitized by Google

une réprimande, au lieu de fuir. « Tu seras donc ma chienne, lui dis-je, et tu t'appelleras Belle-Aude, à la mode des bergers de mon pays. »

J'eus l'orgueil et la joie de voir que sa mère la chienne avait fait le même choix que moi et qu'un amour sévère, un peu dissimulé, présidait à l'éducation de Belle-Aude. A elle les avis sans faiblesse, et même ces petits coups d'incisives, bien pinçants, qui forment l'esprit et les manières d'une bas-rouge en son premier âge. A elle ces soins scrupuleux imposés par l'hygiène, ces bousculades de langue-éponge qui retourne rudement paupières et oreilles, noie la puce, lustre le ventre puéril et nu ! Mais à Belle-Aude aussi un arrière-sourire chargé de pensée, une profonde rêverie contemplative, et la meilleure place pour dormir au long du flanc maternel...

Entre sa mère et moi Belle-Aude grandit, passa osseuse et gauche la périlleuse adolescence, ignora la « maladie ». Elle profita de tout ce qu'enseignait une règle maternelle étrange, hautaine, attentive, qui, la croissance à peine finie, n'admettait plus le jeu ni la familiarité. Mais quand la mère chienne mourut brusquement d'un accident cardiaque, — ah, ce cœur... — elle me légua son double élégant, sa parfaite ressemblance, une de ces rares compagnes qui se taisent à propos, respectent notre travail et notre sommeil, gémissent de nos pleurs, et ferment les yeux avec une discrétion amère devant tout ce que leur dérobe — baiser d'amant, tendre embrassement d'enfant — la changeante amitié humaine.

Toutes les fois qu'il se mettra à ma portée, je fêterai l'oiseau libre, en mémoire du temps où deux hirondelles apprivoisées se séparaient, à ma voix, d'un nuage sifflant d'hirondelles, et venaient atterrir sur ma tête. Et j'attends l'occasion de protéger encore une fois une mère souris, grosse comme un gros frelon, qui se soulevait, quand je lui donnais à manger, au-dessus des quatre petits qu'elle allaitait.

Digitized by Google

N'échapperons-nous pas, à force de crimes, à la confiance des bêtes ? Elle tient bon. Non, je n'ai pas fini de chanter le chat, le cœur du chat. Il me reste à célébrer le chat qui passa deux fois, en nageant, le Doubs torrentueux pour aller retrouver ses maîtres. Et la chatte qui dompta son horreur du bruit et du mouvement pour voyager avec moi en automobile. Et la panthère africaine, à qui le départ de son maître ôta le goût de vivre. Il sut, au loin, qu'elle ne mangeait pas et dépérissait. Il revint, pour elle. A sa vue, elle ressuscita un moment, puis l'embolie ferma les plus beaux yeux du monde...

Il me paraît juste, urgent, que je raconte comment une chatte rayée, que j'avais dû donner à ma mère, courut sur ma trace dans la neige, me chercha pendant cinq jours et quatre nuits, revint épuisée, et ne se soucia guère de son nouveau-né, qu'elle avait laissé mourir... Ce n'est pas, bien entendu, de la mort du chaton que je m'enorgueillis. Je cherche pourquoi elle l'a laissé mourir, et pourquoi, ayant accepté de vivre une année sans moi qui voyageais au loin, elle trahit pourtant, rien que de m'avoir revue, sa race et sa descendance...

Puisqu'il n'y a pas d'amour sans dommage, j'accepte d'être, dans le cœur du félin, la préférée qu'un passage étroit et brûlant mène jusqu'au cœur du chat. Quand je m'en reviens, il arrive qu'on me reçoive ici en exploratrice un peu suspecte. N'ai-je pas, là-bas, mangé mon semblable ? Ou pactisé criminellement ? Il serait temps que la race strictement humaine s'en inquiétât... De fait, elle s'en inquiète. Sur ma table, un article de journal s'intitule gravement : *Madame Colette a-t-elle une âme ?*

Digitized by Google

LE PETIT CHAT RETROUVÉ

Le petit chat est revenu ! J'en ai donné la nouvelle à tout le voisinage, occupé depuis trois jours du petit chat perdu. De la Piade à la Treille muscate, des Salins à Borély, des Cannebiers à la Belle-Isnarde, les hérauts bénévoles criaient son signalement provençal :

— Vous n'auriez pas vu un chat, petit comme ça, peuchère, pas plus que huit semaines, et qu'il a tout partout des raies et des raies, et sur le devant une bavette blanche, Grignoulet qu'on l'appelle ?

La mère chatte, douce et fine, faisait moins de bruit que nous, mais quand elle appelait, c'était toujours du même accent. Elle appelait son fils par son nom ignoré des hommes, et pas trop haut, pour ne point attirer l'attention des seigneurs matous. Ceux-ci sont une clique bonne à pendre... Il n'y a, pour en être sûr, qu'à voir le père de l'enfant perdu, un rôdeur qui marche de biais, guette les poussins, bat les chattes rétives, couche dehors et mange des lézards.

La mère chatte cherchait donc son fils. Elle attendait que finissent nos grandes manifestations, nos « mini-mini »

Digitized by Google

suraigus, nos « Grignoulêêê ! » prolongés en lamentation. Elle ne courait pas de côté et d'autre, ni ne se jetait la tête aux murs, mais elle se postait à des endroits connus d'elle et de sa gent, des rendez-vous de l'odeur et du son, sur des murs que heurtent au passage le ruisseau d'air et l'écho. Elle gravissait un certain arbre, recueillait des indices mystérieux au ras de la route. Quel avertissement la décida ? Elle partit, et ne revint de trente heures. Devions-nous déjà la pleurer ?

Le surlendemain matin, vers neuf heures, sur une de ces pistes étroites qui sont, entre les vignes, des « servitudes » qu'établit le bon voisinage, je vis de loin venir la chatte, qui ramenait son petit chat. Elle avait choisi, pour faire une route peut-être longue, le matin éclatant qui intimide, matous compris, tous les nocturnes. Un roucoulement maternel stimulait la fatigue du petit chat, le pressait d'avancer; elle allait donc à grands pas, laissant peiner à son flanc le fils trottinant et déjà amaigri. Pattes brèves dans l'ombre des longues pattes, triolets boitant sur des croches, ainsi vont le poulain mené par la jument, le chamelet au bas de la haute chamelle, l'agneau sous la brebis, — ainsi courait le petit chat.

Heureux, le nôtre ne valait presque plus la peine qu'on s'empressât, qu'on s'exclamât autour de lui. Après avoir connu le renom et le malheur d'être le petit chat perdu, il n'était plus qu'un banal petit chat retrouvé. Il ne méritait que le lait tiède, le poisson coupé menu, et voilà pour lui. Toute mon attention s'attachait à la mère chatte dont les larges yeux fiers, pleins d'un défi universel, le port de tête encapuchonné, le vague sourire errant, le doux langage enroué proclamaient : « C'est moi qui l'ai retrouvé, moi, moi, et nul autre... »

Le retrouvé n'encourut naturellement nulle punition, redevint le fat, l'hurluberlu, le maladroit qui casse un vase,

Digitized by Google

l'imprudent qui grimpe d'un trait au faîte d'un arbre et y prend le vertige, l'inopportun qui marche sur le papier à mouches. Un petit chat très ordinaire, je vous assure. Mais sa mère n'est pas de mon avis. Elle l'aime. Elle l'admire. Il n'y a pas d'enfants martyrs chez les animaux.

Digitized by Google

PAPILLONS

Verte, un peu bleutée comme le chou lui-même, la chenille de la Piéride du chou se cache mimétiquement à l'envers de la feuille qu'elle détruit. Et je tue, avec une vigilance indignée, la chenille dévastatrice. Mais il m'est plus pénible, au printemps, d'anéantir les Piérides écloses, aussi blanches que la fleur des fèves et comme elle marquées de noir. Dans l'air adouci les premiers Citrons, sur les prés les premières primevères sont d'un jaune pareil, acide, proche du vert universel. Puis, jaune à l'égal des pissenlits, des crocus, des renoncules sauvages et des ajoncs, naît le beau Souci prudent et qui ne se laisse guère approcher. Mais fût-il confiant et sociable comme le Paon-de-jour, je ne porte pas la main sur ses ailes aux coins arrondis, margées de velours sombre. Depuis longtemps, pour moi l'heure est passée où je pouvais tuer les Papillons, semeurs de chenilles. La bête qui vit quatre fois, je l'épargne sous sa forme la plus belle, et qui nous paraît la plus innocente.

Il n'en a pas été toujours ainsi. Mes deux frères aînés, quand ils avaient l'un seize, l'autre douze ans, se mirent en

Digitized by Google

tête de former une collection de Papillons. Les avides adolescents d'aujourd'hui imaginent difficilement ce qu'était une longue jeunesse loin des villes, avant la bicyclette, le cinéma et les musiques captives, sans automobiles, sans sports raisonnés. J'oserai affirmer que nous étions pourtant très heureux... Il nous restait l'étude, la lecture forcenée et ses muets délires, il nous restait la botanique et l'amour de collectionner les Papillons, en admettant que l'un puisse aller sans l'autre. Les noms des plantes, je les appris pendant que mes frères collectionneurs traquaient le Papillon sur sa fleur nourricière.

Une volonté d'enfant est presque toujours méconnue. L'adulte la pénètre mal, traite légèrement sa profondeur et sa grave ténacité. Elle excelle d'ailleurs à dissimuler, refuse de donner en risée l'objet de sa passion. Le choix que fit, entraînant son cadet, l'aîné de mes frères, fut d'abord secret, parce qu'à tous les âges un secret caresse l'instinct de la propriété et exalte chez l'enfant une poésie foncière. Puis le désir, le projet s'épanouirent libres, ne rencontrant d'autre obstacle que l'impécuniosité, dont les deux garçons ligués triomphèrent patiemment. Ils eurent, peu à peu, les étaloirs en bois tendre, les épingles de laiton, une seule boîte de chasse qui suffisait pour deux inséparables. Sur le fond des cases vitrées, construites par le menuisier du village, mes frères fixaient eux-mêmes, à la colle forte, des bouchons débités en rouelles, socles des Papillons roidis.

L'étrange est que la collection, en dépit d'un matériel rudimentaire, devint belle par sa qualité. Les deux chasseurs n'y admirent que des exemplaires sans tare, des lépidoptères au maximum de leur taille, au plus vif de leur coloris. Pour une écaille de nacre tombée, une antenne chavirée, mes frères rejetaient leur capture, repartaient vers les bois taillis d'où jaillissent le chanvre rose et le bouillon blanc, vers les

Digitized by Google

ronciers en fleur qui sentent la fraise, les étangs jonceux et les bruyères rouges. Ils maigrissaient sous les soleils d'août, parmi la pierraille bleuâtre d'une colline qu'élurent de tout temps le rare Apollo, marqué de quatre petites planètes rouges sur un ciel blanc, et l'Argus d'azur qui s'assemble en bouquet sur la rosace bleue de la chicorée sauvage, sur le chardon mauve... Ils couvraient, long-jambés, ardents, les cantons du sud-est de notre département natal. Ils savaient qu'à telle espèce convient le guet immobile, que telle autre exige une course de rallye, — ainsi du grand Mars farouche, qui emporte en plein ciel la flamme violette de ses ailes et survole les forêts. Pour ce beau Mars inaccessible, mes frères couraient, tombaient durement, se blessaient, perdaient pied dans une mare verdie de conferves, rentraient harassés, et leur sommeil rêvait d'ailes.

Moins rare que le Mars, le Morio les menait loin. Car ils voulaient la sombre Vanesse intacte, parfaite, tête de nègre et fourrée, près de la jointure de l'aile et sur l'abdomen, d'un long duvet mordoré. Ils la voulaient bordée d'un jaune tendre et crémeux, piquetée de six points d'un bleu céleste... J'entends encore les verdicts dédaigneux de mes deux garçons peu bavards : « Trop pâle », dit l'un. « C'est un vieux Papillon », décrète l'autre. Penchés sur des prodiges plus légers que la feuille, peints d'or, de nacre, de pourpre, ils font les difficiles et suppriment les condamnés, encore que je mendie : « Donne-les-moi ! » Le second frère secoue sa tête mal coiffée : « Non, tu le garderais. Il n'est pas assez beau pour être gardé ! » A sept ans, huit ans, j'apprenais déjà que la beauté seule mérite de durer, et que rien ne satisfait les orgueilleux enfants des hommes...

Parfois, — comme l'épouse irréprochable, en tirant l'aiguille, caresse la forme d'un passant qu'elle ne reverra point — mes deux frères aux prénoms héroïques, Achille

Digitized by Google

et Léo, feuilletaient l'atlas de Dorbigny où sont portraiturés des Papillons exotiques, et les admiraient sans espoir. Entre leurs fronts de vagabonds, embaumés de menthe et de foin frais, je me glissais pour reconnaître le Porte-lanterne au nez de feu, le Caligo qui effraie l'oiseau en lui montrant, au verso de ses ailes, deux yeux de chouette, l'Uranie Riphée, joyau multicolore, le Morpho Menelaus uniquement bleu, cent fois bleu, de tous les bleus, jamais du même bleu... Guérin, Dorbigny furent mes contes de fées. Mais mes frères, sages à leur manière, aimaient moins l'Uranie, les deux Priam — l'un d'or, l'autre d'émeraude — que notre Grand Paon nocturne lourd comme un passereau, que le Machaon aux nervures gothiques, que le Grand Nacré doublé de miroirs...

Elles sont poussière, maintenant, toutes ces ailes de notre enfance. Mais le goût, la curiosité du Papillon me sont restés, et une connaissance qui dépasse un peu celle de l'amateur moyen. Quand le Papillon vole au loin, je le vois mal, mais je le nomme d'après son allure, sa manière de se comporter dans l'air. Comment confondre le vif battement du Machaon, par exemple, et le magistral vol du Flambé qui plane, épanoui ? Mon œil pourrait se tromper aux couleurs du Vulcain et du Paon-de-jour, si le Vulcain soupçonneux ne fuyait la présence humaine. Le Paon-de-jour au contraire se pose, interroge chaque fleur, muse, s'enivre sur le chanvre rose, perd toute prudence, se laisse saisir entre deux doigts...

J'écris ces lignes un 14 juillet, en Provence, par le plus beau temps du monde, à midi. Deux fois j'ai cueilli sur une branche, sans qu'elle se tût, une des cigales qui étendent sur le pays un voile torride de chant : elle était toute chaude, épaisse de corps et douce au toucher, brune et jaune et les yeux poudrés d'or. Elle est retournée au tumulte que je nomme silence. L'heure est propice, et mes fleurs communes aussi, aux Papillons. De longs hyménoptères cuirassés

Digitized by Google

délogent des volubilis les frelons trapus. Le budleya est une Cocagne qui réconcilie toutes les espèces; l'odeur de ses grappes — vanille et lilas, un peu écœurante — éveille avant l'heure les Sphinx. Grands Sphinx verts et roses, gris et roses des lauriers, Sphinx violets et verts des pétunias, ils sont innombrables, séduits par l'arrosage quotidien, fidèles aux fleurs dont ils portent les couleurs. Ils déploient leurs douze, quinze centimètres de trompe subtile, pompent le nectar, se désaltèrent aux gouttes d'eau suspendues. Quand vient l'instant de nous attabler sous la tonnelle, les crépusculaires, en ronde, donnent du front contre la lampe. Les Sphinx aux gros yeux qui reflètent en rouge la lumière tombent, étourdis, dans la corbeille de figues et de pêches. Puis ils recommencent, car ils n'ont pas de rancune. Et, comme j'ai abdiqué toute malice, je leur tends ma main, mouillée d'un vin rosé qui plaît à ces grands buveurs dont la trompe, sur mes doigts, est plus rapide et plus immatérielle encore que la petite langue de la couleuvre.

Ce sont là des instants légers, innocents. Notre vie difficile et troublée a plus que jamais besoin d'images sereines. Plus que jamais nous aimons un certain romanesque scientifique, figuré, sur les pages des belles entomologies, avec tous les attraits d'une féerique vérité.

Digitized by Google

PLEIN AIR

Je le suivais, d'assez loin, depuis un bout de temps. Je lançais ma chienne à travers le taillis, dans sa direction. Il furetait, du pied et de la main, à même la belle herbe qui, au Bois de Boulogne, se fait haute en juin. Armé d'un couteau ouvert, l'homme au cabas se penchait, plantait sa lame en terre, lui imprimait un mouvement semi-circulaire, rappelant le coup de poignet de l'ouvreur d'huîtres. Moyennant quoi il détachait une plante et sa racine, dont je ne distinguais pas l'espèce.

— A la fin, Monsieur, qu'est-ce que vous récoltez ?

Avant qu'il parlât, j'étais renseignée. La vigoureuse, l'apéritive odeur de l'ail sauvage régnait autour de lui.

— Petit, mais estra dans la soupe, dit-il. Pas trop cuit, le temps d'un bon bouillon, une miette de beurre si j'en ai, et je verse sur le pain taillé. Vous pouvez me croire, il n'y a pas meilleur.

Il vit bien à ma figure que je le croyais, et nous marchâmes de compagnie. Je ne tarissais pas de questions, mais j'y mettais de la réserve, comme il faut faire avec un certain

Digitized by Google

genre d'errants tranquilles. J'avais affaire à un petit homme négligé, entre deux âges, pas tout à fait loqueteux, mais rapiécé avec du gros fil et des épingles. C'est la livrée de la solitude. Sous son informe casquette, il avait des yeux étroits et agiles, de l'entraînement à voir vite et bien. Quand il fut au fait de ma connaissance personnelle du Bois de Boulogne, une confiance naissante le porta à tenir conversation. Mais sauf des notions intéressantes, touchant les champignons comestibles qui soulèvent l'herbe vers la fin d'août, et les fouines qui, à deux pas des nurses et des enfants, sont capables de saigner, presque sous votre nez, un lapereau, l'homme à l'ail demeura discret sur lui-même. Il dit, incidemment : « J'habite par là », avec un geste vague qui désignait ensemble Auteuil et le Mont-Valérien. Il dit encore : « Des fois, quante je me réveille... » et son bras indiquait aussi bien Bagatelle que le quartier Saint-James...

En une année, je rencontrai deux ou trois fois l'homme à l'ail sauvage. Il me saluait d'un sourire, puis disparaissait avec cette aisance lente, cet art de fondre qui est proprement la science de la fuite. Je pense à lui chaque fois que les journaux signalent l'existence d'un farouche habitant, innocent ou criminel, des gîtes sans toit. « On a trouvé, dans la forêt de Compiègne, un homme qui depuis dix ans vivait sans contact avec les hommes... » Nous nous ébahissons, nous nous demandons : « Mais ce n'est pas possible... Mais comment vit-on, si loin, si près de la civilisation, privé d'argent, d'âtre, d'amitié ? Criminel ou innocent, se sustente-t-on aujourd'hui de chair crue, de baies et de racines ? » Et notre vue mentale d'imaginer, en frémissant, les crépuscules glacés, les longues nuits, la crainte panique, l'inanition... Car nous ne concevons pas qu'un être semblable à nous se satisfasse de ce qui nous serait mortel. Et toujours nous mettons « crainte » où il faudrait parfois « amour », amour de toute liberté, connivence

Digitized by Google

subtile avec des forces ignorées, folle palpitation d'un cœur exceptionnel mais non unique, régression téméraire vers ce que la sociabilité nous enleva.

Pour l'inanition, c'est une autre histoire. Sans aller jusqu'à soutenir que le régime d'un homme des bois, fugitif décidé à ne rejoindre aucun clan, n'est pas sensiblement plus sévère que celui d'une star ou d'un mannequin, la forêt et la brande nourrissent leur hôte, surtout si l'hôte est doué d'une prudence d'écureuil, capable d'engranger, sous la terre effritée et la mousse sèche, les denrées qui ne coûtent rien et n'appartiennent à personne. Mais alors il doit compter avec l'instinct de ses supérieurs par le flair et l'œil, avec son frère le rongeur, son rival l'oiseau, son éducateur le carnivore, qui deviennent ses ennemis et lui disputent ses maigres butins. Pauvre homme réfugié loin de l'homme, de quelle vigilance il te faut acheter le droit de vivre mal !... Pourtant tu vis. Même la terre avare, battue, souillée, épuisée, d'une sylve comme le Bois de Boulogne — j'y ai vu ta trace, j'y ai vu ton empreinte sur les journaux et les papiers humides qui te servent de couche — laisse choir, miséricordieuse, les noix des noyers que le promeneur ignore, que nous ramassons, toi et moi, — je te laisse la grosse part. A ta manière je croque, cru, le mousseron. Mais nous ne révélons pas les endroits où de beaux vieux merisiers, fin juin, répandent leurs fruits. Pour la châtaigne, il n'y a qu'à se baisser. Si l'on pousse jusqu'au parc de Saint-Cloud, jusqu'à la forêt de Marly, on la ramasse à pleins sacs. Tandis qu'on néglige les derniers alisiers, et qui donc connaît la corme, rose comme une pomme naine, bien plus fine que la nèfle ? Quand je parle de la succulente châtaigne d'eau, qui a ses racines au fond des étangs et délègue sa fleur blanche, ses fruits à quatre pointes vers la surface, les gens ouvrent de grands yeux, ici... Et la faîne savoureuse, donc ! A vingt mètres du Lac Supérieur, j'emplis mes poches

Digitized by Google

de faînes mûres, sous les yeux des enfants de Paris, qui ignorent la délicate amande triangulaire...

Elle s'est éteinte, l'octogénaire qui avait choisi pour patrie et pour grenier la forêt de Rambouillet. Agée de soixante-dix-huit ans elle couvrait, de ses vieux pieds à peine chaussés, dix, quinze, vingt kilomètres. A ne contempler que la forêt, le bleu charmant de ses yeux n'avait point passé. Ne possédant rien, qu'une chambre entre quatre murs, elle vivait des bois profonds. Pendant le temps — trop court — que j'eus au-dessus de Montfort-l'Amaury une jolie petite retraite, je fus une bonne cliente de Mme Gaduel. L'année commençant, elle cueillait, bottelait la violette. L'anémone sauvage, veinée de mauve, fleurissait le même mois. Puis venait la jacinthe bleue, haute sur sa tige, amie des eaux souterraines, et qui annonçait la primevère et le narcisse trompette.

Enfin l'on fêtait mai, et la fleur rambolitaine. Il y a tant de muguet autour de Rambouillet que les ramasseurs qui l'enlèvent par camions, les enfants de la région, les Parisiens en bande n'arrivent pas à l'épuiser. La mère Gaduel partait seule avant le jour, prospectait des « claims » lointains, revenait chargée, odorante au point qu'on l'eût suivie les yeux fermés. Mais elle ne disait ni le lieu, ni la région, et si on la suivait, elle donnait le change comme un dix-cors.

Juillet approchant, la fraise des bois rougissait, et la mère Gaduel s'accrochait aux hanches, au cou, aux reins, une guirlande de petits paniers vides qui revenaient pleins. Elle écrasait, sur une longue tartine de pain, un lit de fraises et déjeunait de ce pain rose...

Toute l'année, ma vieille dryade exploitait son vert royaume. Car la superbe digitale rouge prend possession des coupes fraîches en même temps que les charbonniers, et derrière elle s'avancent les noisettes, puis les mûres, puis la prunelle bleue qui confit dans l'alcool après les gelées...

Digitized by Google

Sous la neige, quelque « doucette » se garde tendre pour la salade. Croirai-je que la mère Gaduel respecta toujours le pommier des champs d'enclaves, et la rangée de pommes de terre qui jouxte le fossé ? Il est juste que cette libre innocente, qui se contenta de ce que l'on n'achète pas, picora la graine et la pulpe sans maîtres, accepta de régler sa faim sur les saisons, ait eu en partage la douce indigence refusée à l'échappé des geôles, au meurtrier traqué pour qui la fraise même se fait amère, et qui ne s'abrite point sous le platane, parce que l'ombre de sa feuille a la forme d'une main.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROVENCE

I

Très loin d'ici, dans le Nord, nous avons laissé un printemps d'Ile-de-France qui chargeait d'un poids de neige les cerisiers fleuris. Neige de Pâques sur les vergers et les prés, neige sur les boys-scouts résignés, sur les familles déçues, sur les « hostelleries » sans espoir...

Hier, tous les pêchers ayant déjà passé fleur, la vallée du Rhône brilla, sous la pluie, du vert doré qui dure quinze jours, le temps que s'étire et s'épaississe la feuille des arbres fruitiers.

Aujourd'hui c'est la Méditerranée, c'est le mistral qui tarit la pluie mais dépouille les glycines et les rosiers, couche les tulipes, referme les villas entr'ouvertes pour Pâques et les petits magasins autochtones qui craignent la chaleur en été, le froid en hiver, les courants d'air en toute saison.

Là-haut, dans le Nord, s'agitent des violences électorales, les grands soucis de la solidarité et de l'inimitié des nations, là-haut règne une rumeur que des cris individuels déchirent, puis qui retombe au son plein et confus d'une trompeuse unanimité. Mais ici, nous sommes très loin du Nord. La mer

Digitized by Google

déserte, ravagée par le mistral, tonne et ne parle ni de bateau ni de pêcheurs. C'est presque par humeur de contradiction que je songe à Paris, à un travail inachevé, à des amis auxquels je ressemble lorsque je suis auprès d'eux. D'ici j'envisage tout ce lointain avec placidité sinon avec indifférence, comme si j'avais franchi la moitié de la terre et la largeur des océans.

La région que j'ai atteinte et son rivage sont puissants à isoler l' « estrangier » qui s'éprend d'eux, de leurs saisons froides et chaudes, de leur population familière et distante, pleine d'un quant-à-soi local que nous ne comprendrions pas si nous ne demandions, au climat, des lumières sur les hommes qu'il modèle. La Provence ignore le printemps réfléchi du Nord et du Centre, le renouveau qui couvre la terre d'une avance égale. Ici, de décembre à mars, l'hiver lui-même étincelle de facettes printanières. Mais il arrive aussi qu'un caprice d'orientation morose, de sécheresse souterraine, refuse au mois d'avril toutes les grâces végétales. Sur ma route, le printemps s'est ouvert vingt fois, vingt fois refermé entre Avignon et Saint-Raphaël. En Avignon, les platanes déjà feuillus murmuraient. Aux environs d'Aix ils dormaient encore, tout nus. Cavalaire s'épanouit, mais Saint-Tropez se réserve. Si la Citadelle mire son versant Est dans une mer hivernale, du moins telles anses du golfe ont chacune leur printemps égoïste et délimité, pourvu de sa rose précoce, de son petit artichaut violacé, de son jeune oignon et de son rossignol.

Je ne fais que d'arriver. La rue, le port sont privés de l'encombrante figuration d'été. Aucun touriste ne soulève, pour les admirer mieux, les marteaux de cuivre des portes anciennes, façonnés en petites mains délicates, assoupies et les doigts joints. Que fais-je ici, par grand mistral, dans une ruelle vide, sinon goûter le plaisir d'être ici et non ailleurs ?... Un enfant danse de froid, s'envole. Une femme, poursuivie

Digitized by Google

par le vent, court, crie comme si on l'attaquait, se réfugie dans une épicerie, que je rouvre derrière elle.

Il est étrange que nul méridional ne se soit jamais accoutumé au mistral. Chaque fois qu'il souffle, tout le pays parle de lui. L'épicerie retentit de ses exploits, recueille ses victimes. Une belle brune, coiffée de serpents déchaînés, entre avec la bourrasque, se tient d'une main le cœur, de l'autre le front :

— Je veux me battre ! Me battre contre ce vent ! crie-t-elle. Il me fâche ! il m'éclate la tête ! Il faut que je me venge de ce vent !

Elle saisit un minuscule poisson en chocolat, daté du 1er avril, le brandit :

— Té ! Tu paieras pour lui !

Elle le croque dramatiquement, rouvre la porte à sonnette et disparaît, n'ayant étonné que moi.

Les petits magasins sont glacés. Les mains d'une jeune fille tremblent en aunant des bourrelets pour les fenêtres. La dame qui me vend une salière de buis serre ses doigts sous ses aisselles. Je proteste :

— Qu'il fait froid chez vous !

— C'est bien vrai, peuchère, qu'il y fait froid !

— Pourquoi ne chauffez-vous pas ?

Elle risque vers le port balayé, vers la nacre impitoyable du ciel, un regard indécis :

— C'est que nous n'avons pas l'habitude...

Elle excuse son magasin d'être « en négligé ». Par là elle entend qu'il manque de cache-sexes, d'huile à brunir, de sandales à hauts talons en semble-cuir. Je ne lui dis pas combien je le trouve aimable d'avoir remis en évidence les égrugeoirs à gros sel, les fiasques de verre aplaties en poire et les cages à grillons. Il fleure l'olive ridée et la fève crue.

Nous échangeons les compliments de bienvenue. Ceux que je reçois sur ma bonne mine, mon Dieu, ils sont de

Digitized by Google

politesse pure. Mais ceux que je donne ne mentent pas. Car autour de ses feux parcimonieusement nourris, le commerçant de la côte a hiverné, blanchi et pris un frais embonpoint. Ici et là, j'écoute la chronique parlée d'un pays qui me tient au cœur. « Quel hiver ! Six mois sous l'eau ! » En juillet on me dira : « Cette chaleur, dites ! quel calvaire ! »

Façons de dire, et qui me plaisent. Le Provençal a cent manières d'orner et de déguiser sa pensée. Je suis bien contente de le retrouver pareil à lui-même, fin et fermé, passionné de politique locale, ami du plaisir et du négoce, averti de ce que rapporte l'adroite exploitation du superflu, et terriblement prompt à juger ses guides :

— Celui-là maire, est-ce un homme pour nous ? Il ne donne pas de fêtes !

Digitized by Google

II

DANS ce pays de temps serein, la lune en son plein est un peu effrayante, et je lui préférerai toujours les nuits sans planète proche, les constellations, Vénus, le Chariot qui, vu de la terre, se tient juste au-dessus du golfe, timon en l'air. Mardi, la lune démesurée haussait le front au-dessus de l'horizon, impatiente que le soleil mourût en face d'elle.

Le temps qu'elle se détachât des collines basses, elle avait déjà passé par un rouge morne, deux ou trois tons de rose à petites stries grises horizontales. D'une zone verte, puis d'un halo irisé, elle s'échappa et prit la couleur de miel presque blanc qu'elle n'abdique qu'à son coucher, à l'heure où l'horizon la happe de nouveau.

Si belle, et voguant au-dessus d'un des plus beaux pays du monde, je ne l'aime pas beaucoup. Mercredi, elle avait son sommet droit déjà un peu écrasé. Mais elle affolait encore les chauves-souris, qu'elle éblouit. Les chiens ont à cause d'elle des hallucinations, et s'élancent contre leurs amis. Mettez un masque, ou seulement un chapeau un peu étrange, par soirée de pleine lune, votre chien refusera de vous suivre.

Digitized by Google

Ici, la lune frappe d'insomnie et de songes tout le peuple qui recherche l'ombre. Le hérisson s'arrête imprudemment au milieu de l'allée. Au lieu de fuir la roue et le pied, le crapaud regarde la flaque d'encre qu'épanouit, sous son ventre, le clair de la lune. Une charmante effraie loge dans le lierre d'un reste de mur, qui ne sert à rien sauf que l'effraie, de jour, s'y repose. Elle nous connaît. Quand Pauline va étendre le linge, l'effraie encadrée de lierre ouvre seulement tout grands ses yeux pour faire peur à Pauline. Mais notre nocturne se plaint des nuits aveuglantes. Seule, la chatte semble goûter le clair de lune qui n'est comme elle-même que cendre bleue, argent, lueurs brèves et brisées. Un élytre énorme brille et vibre, une étoile filante glisse, un hydravion traîne là-haut son feu : la chatte révérée, assise sur son mur, paie à toute étincelle voyageuse un tribut paisible d'attention et de rêverie.

Par ces nuits magnifiques, d'un éclat triste et sans mystère, ceux que la Provence nomme « touristes » et « estrangiers » ne songent guère à se coucher. Ils ne sont pas tous jeunes mais tous sont costumés. Le déguisement fouette l'humour, sinon les sens. Puis-je employer un autre mot que déguisement, quand il s'agit de ces petits, ces très petits jupons écossais, de ces boléros empruntés à l'ancienne Espagne, imprimés à Manchester de dessins tahitiens ?

Séville et Papeete, le Japon et l'Ukraine s'entassent dans des autos, montent à Ramatuelle pour le plaisir de dîner sur le bord du grand ravin sombre, au delà duquel une flaque de lune révèle la présence de la mer. Tous feux éteints, les voitures montent, le prudent conducteur qui allume son « code » se fait huer par les vrais amants de la nature et de la nuit, ceux qui roulent sereins sur une route étroite, sinueuse, et désignent, quarante pieds plus bas, le pâle et attrayant petit lit de brume blanche...

Digitized by Google

Ils vont à Gassin. Ils vont à Ramatuelle. La pleine lune l'exige. Ils partent bruyants, pendant qu'il fait encore jour, en cabriolets décapotés. Ils feront un détour et se tremperont encore une fois dans la mer, sur les longs sables de Cavalaire. Bien peu sont laids, dans ces voitures qui débordent de bras de bronze et de foulards. A la poupe souvent se dresse une petite Ménade presque noire, l'œil bleu féroce et les dents à l'air, qui crie, ou qui chante. Si elle tombe, elle tombera en chantant, mais ses compagnons entassés la retiennent par ses belles jambes dures qu'ils enlacent. Tous montent vers les vieux villages escarpés, qui ont vu d'autres assauts, et imposé silence à de pires clameurs. Car là-haut, miraculeusement tous se taisent. Je ne pense pas qu'un tapage nocturne ait jamais résisté à Gassin altier et roux, à Ramatuelle déplié, replié comme un paravent, dont une face est noire et l'autre d'un bleu glacé. On ne fait pas la « bringue » entre un porche sans fond et une façade antique à volets clos.

Certaines rues tolèrent les fillettes qui, d'un ruban froncé au milieu, noué dans le dos, se font un corsage, et leurs compagnons demi-nus. Mais ces petits passants comprennent tout de suite qu'ils risquent de rencontrer, au tournant éblouissant d'une ruelle obscure, les maîtres véritables : un grand fantôme anguleux à long nez, une robe noire sans tête, debout sur ses plis bruissants de faille rigide, un chat à cornes, une épée qui danse toute seule. Alors les petits passants bronzés redescendent, et s'en vont à Saint-Tropez où tout est mouvement et tumultueuse réalité. Le yacht à quai touche l'automobile garée. Vingt bateaux luxueux, qui nous cachent la mer, sont eux-mêmes en pénitence derrière deux cents voitures, en attendant que septembre défasse ce double barrage...

Que faisons-nous là, nous autres gens tranquilles, dans ce petit café qui n'a pas de musique ni de danse, mais qu'offen-

Digitized by Google

sent l'accordéon de droite, le jazz de gauche ? A Saint-Tropez les gens tranquilles ne sont pas plus malins que les autres, à la différence que nous buvons du lait malté et non du gin-fizz. Nous sommes venus, comme serpents charmés, au spectacle qui séduit et désarme notre insociabilité. Entre l'eau du port et les terrasses des restaurants passent et repassent les figurants bénévoles, en mal de mouvement. Les femmes cette année portent cache-sexe et robe longue ouverte par-devant jusqu'à la taille. Selon les lumières elles sont vertes, ou rouges. Elles ont des diamants aux oreilles et des bracelets en bois peint, parfois un coquillage sur les seins. Entre leurs jambes, leurs jupes, leurs chiens, courent et jouent les enfants du pays, bruns, agiles et très petits, qu'on ne couche jamais.

Sur un fond de ciel, les blancs agrès des voiliers s'entrecroisent comme des itinéraires. La belle rousse a passé, repassé au moins dix fois. Maintenant, elle danse. Les cinq jeunes filles qui se tiennent par le bras, les deux bébés jumeaux d'environ dix-huit mois, bien éveillés dans leur voiture, la vedette de cinéma, la campeuse qui casse tout le temps, exprès, sa bretelle de paréo, l'homme étrange qui arbore des bas, un canotier, un pince-nez et une moustache, et tant, et tant d'autres, jusqu'à quel moment passeront, repasseront-ils ? Je demande l'heure et personne ne me répond. Il est nuit d'été, et pleine lune.

Digitized by Google

III

C'EST fatal comme la marche vers l'Ouest. Les campeurs compteront en France pour gens de qualité et hôtes désirables, s'y multiplieront et s'y feront une place considérée. Si, en dépit des climats bénins du Sud-Ouest et du Sud-Est, des rivages profondément découpés, des grandes ressources forestières, la tente et la remorque sont rares chez nous, c'est que le campeur n'est encore ni instruit d'un code strict, ni pénétré de son honneur de nomade. Mais c'est aussi parce que la bonne compagnie — toutes les classes ont leur dessus de panier — hésite encore et n'ose pas entrer dans le jeu. J'attends que le snobisme s'en mêle, entraîne ses fidèles vers les clairières, les sources, les petites montagnes accueillantes, qu'il crée et lance une élégance de chemineaux, un chic de la belle étoile. Il ne tardera pas à prêter attention à un sport économique, car le sens de la parcimonie ne lui a jamais manqué tout à fait.

Les temps d'errer lentement, de prolonger une halte sous la tente et la remorque, je les prédis, en déplorant que le campeur français soit enclin à cueillir la pomme et les raisins

Digitized by Google

d'autrui, à confondre le vert et le sec quand il ramasse du bois pour son feu, et qu'il sème sur son passage papiers gras, boîtes de fer-blanc où luit une étincelle d'huile, enveloppes de cigarettes — et je ne dis pas tout ! — autant que le fait une famille qui déjeune sur l'herbe, au Bois de Boulogne.

Sur nos rivages provençaux, l'été délègue le meilleur et le pire, qui pareillement rechignent devant l'hôtel torride, la mouche, les repas bâclés et coûteux, les lits bossus, le café au lait pâle. Meilleur et pire en ont assez. Assez de tout, et surtout de leurs semblables. Alors, ils s'en vont, un peu au hasard, emportant une humeur de loups maigres, et s'amarrent dans les pins, les chênes-lièges, la pierraille d'où fuse le figuier sauvage. Nos épis de maïs laiteux, nos mirabelles paient une partie de leur expérience. C'est dommage... C'est peut-être nécessaire. Les dures cités ne peuvent pas essaimer que des anges.

Les nouveaux sauvages, qui ont à rapprendre le sommeil sous les astres, le feu en plein air, l'aube qui délie les membres et l'eau qui les baigne, se formeront. Une vie qui coûte peu leur rend d'ailleurs l'optimisme ; elle leur rend même la pudeur, du moins celle qu'enseigne l'animal, celle de la litière nette et de l'ordure bien cachée. Deux ou trois camps nombreux entre la Foux, Cavalaire et Pampelonne sont, paraît-il, des modèles d'ordre et d'harmonie.

En Provence, le campeur rustaud rencontre l'exemple utile du virtuose-campeur, presque toujours étranger. Il y a deux ans, un beau jeune couple roux, nordique, eut, pour tout abri pendant les mois d'été, une motocyclette et deux couvertures. En dehors de quelques ustensiles de cuisine, tout sur eux, autour d'eux, y compris leur peau magnifique habituée au sel et au soleil, tout était roux, cheveux, couvertures, et les vêtements de sport qu'ils revêtaient pour aller parfois dîner et danser sur le port. Roulés chacun dans leur

Digitized by Google

vigogne rousse, ils dormaient sur une petite plage, confiants, couleur de renards...

A cinq cents mètres d'ici campe un Anglais. Dans le Midi, on dit « un riche Anglais ». Par le fait, je crois que Mister P..., s'il voulait une villa, aurait une villa. Mais il ne voyage et ne s'arrête, toute l'année, que dans sa roulotte-remorque, anglaise comme lui, car j'ai reconnu la carrure lourde de sa maison roulante, et ses fenêtres sans protection extérieure : Mister P... vient d'un pays où le camping, respecté, n'a pas besoin de défenses. Au petit matin, rien ne bouge dans la remorque plantée entre mer et vignes, sauf un ouistiti pas plus gros qu'un merle, qui lève vers le ciel encore rosé sa petite figure de reine d'Égypte, et siffle aux oiseaux...

Mes voisins les plus proches, l'été dernier, furent des boy-scouts campeurs venus d'une grande ville, une poignée de garçonnets guidés par deux chefs adolescents. Sur un lé de pré sableux en bordure de mer, de l'autre côté de ma clôture à peu près idéale, ils établirent une colonie régie à petit bruit par les deux jeunes mentors, maîtres dans l'art de laver et de fourbir au sable une vaisselle de fer-blanc, de creuser autour du feu une tranchée de sûreté, de faucher le jonc, de griller l'entrecôte et le poisson sur des sarments. Le soir, vers neuf heures et demie, le petit camp chantait avant de dormir, et le chœur finissait sur une mélopée de muezzin, un souhait jeté à la ronde, un remerciement païen et pur... Ils partirent un matin, au jour levant, sans que je les entendisse, et laissèrent place nette; leur soin rituel dispersa même les cendres du dernier feu, et accrocha une fleur à mon grillage.

La plus ingénieuse des roulottes de campeur, je la trouvai sur la route devant ma porte, un jour qu'avril tempétueux assemblait dans le ciel le noir et le bleu, l'arc-en-ciel, de grosses perles de pluie, le soleil, des pétales de rose tourbil-

Digitized by Google

lonnants, les hirondelles qui venaient de passer la mer. D'un camion arrêté descendirent deux garçons en cotte bleue, et l'un d'eux me tendit un estagnon d'huile, un sourire, et mêla, au joli « adieu » qui veut dire bonjour, une citation, bien imprévue, de la *Naissance du jour*. Cinq minutes après, camion et conducteurs n'avaient plus guère de secrets pour moi. Ouvert, le gros cinq tonnes me montra, agencés de main d'amateur, ses deux couchettes, son vestiaire, ses ustensiles de toilette, sa cuisine, vingt petits compartiments-placards, et sa bibliothèque.

Les deux garçons se révélèrent marchands d'huile par nécessité, vagabonds par vocation, et poètes irrésistiblement. Poètes comme on l'est ici, où le lyrisme se moque volontiers de lui-même et collabore avec la finesse commerciale; enfin deux gars bâtis pour courir le monde, s'enrichir en route, et chanter conquêtes et paysages sur le mode lyrique. De trois mois ceux-ci ne voulaient s'endormir sous un toit, s'éveiller entre quatre murs, et le camion aménagé devenait leur complice...

— Hier soir, me confia l'aîné, nous étions en forêt... Ah ! Pierre ! que je dis à mon copain, c'est trop beau, n'allons pas plus loin, cette pleine lune-là, elle est à souhait pour nous. Sur les chênes-lièges, elle coulait en argent... Ce soir, nous camperons aux Salins, le soleil couchant d'un côté, la pleine lune de l'autre, les golfes tout autour...

— La bouteille au milieu, dit Pierre. Bien pleine, elle aussi.

L'aîné s'enflamma :

— La bouteille ? Est-ce que je pense à la bouteille ? Je vis par les yeux, je vis par le cœur, et crève la réalité ! Et qu'elle crève aussi, la boutique d'huile, là-bas, en ville !

Pierre cligna de l'œil vers moi :

— Il peut toujours le dire sans se faire mal...

Digitized by Google

Il ouvrit une dernière cachette du camion, dévoila tout un arrière-train fortifié de bonbonnes :

— C'est le moment qu'on pense aux estrangiers de l'été, aux salades et aux fritures... Le temps de camper trois fois, nous avons placé soixante-huit estagnons d'huile. Pure olive, — pour vous servir.

Digitized by Google

IV

En Provence, il n'est de sécurité que passé les temps d'équinoxe. Mai lui-même boude parfois, effeuille sous l'averse ses harnais de roses. Il se fait attendre, le consentement définitif qui donne à ce pays sa bénédiction : l'été.

Sur la route, au nord d'Avignon, nous avons traîné le demeurant d'une chaleur poisseuse, datant de Paris, de l'aube urbaine sourde et sans brise. La Bourgogne cuisait à l'étouffée sous un singulier brouillard, qui mouillait d'eau tiède mains et visages et présageait la chaleur de Lyon, où nous passâmes muets et altérés, pressés de toucher Vienne, anxieux surtout d'atteindre un certain point innommé et connu, un petit mamelon modeste après lequel il semble chaque année que la route facile, le ciel peu à peu éclairci, le paysage à grandes ondes n'aient plus d'embûches. C'est un point que ne marque aucun village, que nous ne savons désigner que par ces mots : « Tu sais bien, cet endroit, après Valence, cet endroit où on entend *la* cigale ! »

Car au sommet de la colline, dès les premiers cent mètres d'une pente déroulée vers le Sud, s'allume une seule cigale,

Digitized by Google

minuscule et fidèle jalon, chantante braise qui proclame juillet et le Midi. Isolée, nous distinguons qu'elle a une grosse voix de chevreau, des bêlements un peu espacés. Elle est collée à un jeune platane, à moins que, sur le premier mûrier, elle ne boive, par ses beaux yeux de myope, sa cuirasse brune et tous ses tympanons, le soleil. Elle est la seule pour qui nous freinons, par gratitude : « Écoute-la ! » Plus loin, nous n'entendrons que cette sorte de silence assourdissant, cette frénétique et universelle pulsation qui accorde son rythme, pendant la sieste, à celle de notre sang échauffé par l'eau marine lourde de sel, le vin frais, l'ail blanc, le poivre noir; nous n'entendrons plus, par millions et millions, que *les* cigales...

Aux cœurs qui ont choisi la Provence, il n'est que juillet, qu'août, pour rendre, neufs, annuels, invariables, tous les étonnements et tous les dons. Le cruel et sonore azur de janvier, en Avignon, le mistral qui transperce et blanchit Aix en décembre, je les ai connus, je frissonne encore à me les rappeler. Où grelottai-je plus fort que sur les bords d'un petit golfe du Var, brouillé de furieuse écume, en hiver ? N'aimez la chaleur qu'aux pays chauds, la Provence que dans sa gloire d'été ! M'y voici revenue, par un chemin au-dessus duquel les platanes à peaux de serpents agitent un murmure de rivière. Au long de la vallée du Rhône, les abricots mûrs nous pleuvaient dans les mains et les cueilleuses de pêches nous faisaient fièrement largesse : « Eh, prenez toujours ! Combien ? Vous croyez que nous savons combien ça se vend, dix pêches ? » Leur bonne grâce orgueilleuse, leur sourire, c'était déjà le faste des vendanges méridionales...

Courtes nuits, jours généreux qui laissent leur cicatrice rougeâtre à côté de la place où va se lever l'aube, lune chaude qui surgit et vogue, nette, nue, à travers les étoiles : Dieu merci, c'est encore juillet, sa verdure massive et, sous la vague,

Digitized by Google

le sable blanc est plus tiède que l'eau. Bon pour les gensses du Nord de se baigner à midi, se faire peler le dos et fondre la cervelle ! Le bain de l'aube rend léger et ouvre la faim. Imprudent, nouveau débarqué qui lamentez votre épaule mordue de frais, l'abri n'était pourtant pas loin : nulle part l'ombre n'est si fraîche et si protectrice qu'en ce pays. La feuille du figuier est de cuir, le mûrier rassemble sous lui son double, rond, d'un bleu compact. Abandonnez-vous, intrus, la confiance et la prudence vous viendront en même temps; nos commensaux eux-mêmes sont sans venin. Sur le mur rose la tarente se charge du moustique; le grand lézard vert happe la mouche incommode; la couleuvre chasseresse fait la police du jardin et vous laisse par surcroît sa peau usée, dentelle à réseau gris. Sous l'ampoule qui éclairera ce soir mon seuil, je vous montrerai un cénacle de crapauds qui attend la nuit, la lumière et la manne volante des bombyx... Été de la Provence, ô plénitude, aménité...

Digitized by Google

V

FALLAIT-IL que nous l'eussions laissé mourant sur le chemin ? »

Une si belle phrase, qui sent son XVII^e siècle, fleurit pourtant ici sur des lèvres illettrées. Une journalière provençale avait trouvé sur la petite route, devant ma porte, il y a trois ans, et tous deux gisants, un jeune homme de-ci, une bicyclette de-là. A grand renfort de compresses et de « Eh ! le povre... Eh ! peuchère... Bonne mère de Jésus... », elle avait soigné le jeune homme d'ailleurs ivre qui, pansé, se releva, enfourcha sa bicyclette et s'en alla sans remerciement.

— Ça vous apprendra, dis-je à la brave femme.

Elle leva ses bras ligneux, me flétrit d'un regard et me répondit par le reproche cornélien que je cite plus haut.

Je commence, depuis dix ans, à m'y faire. Mais à chaque joyau de beau langage, recueilli tout brillant dans la blanche poussière provençale, j'admire qu'une syntaxe de grand style refoule l'alluvion d'argot, de patois sportif, de prétentieux humour qui afflue de toutes parts. Les bien disants qui résistent vivent, c'est vrai, entre le champ et le pressoir, fréquentent peu les petites villes et les ports. Ils parlent

Digitized by Google

comme parlait leur grand-père, qu'un grand-père enseignait. Ces beaux prétérits incisifs, ces imparfaits du subjonctif s'éteindront peu à peu. Mais ma gardienne dit couramment : « Ce feu d'herbes, il faudrait que nous le fissions au lever du jour, à l'humide... »

Que sait-elle du latin, elle qui use des mots dans leur esprit de latinité ? Soignant une hirondelle battue du vent, qui s'était abritée sous nos tuiles à godrons : « Laissez, dit-elle, demain elle aura repris ses vertus. »

Sous ce sol ancien dorment des jarres ensevelies, que la pioche découvre. Quittez la route d'asphalte sillonnée d'automobiles, aventurez-vous sur les étroites voies transversales : vous ne faites pas trois cents mètres que tout est silence, amer parfum, rigidité païenne, encore que la trace romaine évidente, la colonne, l'arc, l'aqueduc et l'arène y soient rares. Ce qui fut païen ici l'est encore et se respire dans l'air. On sacrifie encore la colombe et son sang chaud coule sur la tête d'un enfant malade. Une sibylle autochtone vous dira qu'un patient guérira, moyennant qu'un bol d'eau, magiquement retourné, se vide, ou ne se vide point. « Je l'ai vue, de mes yeux, l'eau demeurer dans l'air, comme bouillonnante ! » m'assure-t-on. Plus d'un « charme » du vendredi survit aux autels de Vénus. A ces régions qui l'adorèrent, Apollon n'est pas toujours bienveillant. L'année qui me vit la jambe cassée et plâtrée, je totalisai un bon nombre de lésions accidentelles, et quelqu'un ici hocha le front : « C'est un *soleil* que vous avez sur vous, qu'il faut qu'on vous lève. N'ayez crainte, je vous le fais ôter à distance. Je connais une femme... »

— Que fait-elle ?

— Elle fait une manière d'autrefois. Elle ne le dit à personne.

L'œil humain n'est jamais tout à fait inoffensif. Ne vous

Digitized by Google

étonnez donc pas qu'un ailloli, qui montait et blanchissait à ravir, fonde soudain en grumeaux dans son huile :

— Eh ! vous me l'avez regardé, aussi ! s'exclament les cuisinières humiliées.

Croyance ne veut pas toujours dire révérence. Le tonnerre lui-même en sait quelque chose. Que fait-on contre l'orage, qui pousse son ombre massive sur la mer ? « Vous allez à son encontre, vous lui grimacez, grimacez et grimacez, il se vexe et tombe à rien. » Heureux l'élu qui contemple, distincte entre les arborescences de la foudre, la figure du tonnerre vexé ! Dans les nuages, je n'ai jamais vu que ce que vous voyez vous-même : Victor Hugo barbu, un cheval effiloché et la houppe de clown qui coiffait Henri Rochefort.

La force des mots sonores est grande, elle va jusqu'aux portes de la mort. Tous remèdes inutiles, un appel parfois arrête-t-il, hésitant, le voyageur qui nous quittait ? Un pêcheur mourut, ici près. Le curé et le médecin partis, comme s'approchaient les femmes ensevelisseuses, le frère du défunt se pencha sur le lit, mit sa bouche contre l'oreille froide :

— Eugène ! appela-t-il. Venga pescar leïs ourseïns ! Eugène ! Pescar ! Pescar leïs ourseïns ! Venga !

Mais le mort ne bougea pas.

Il ne ressuscita ni pour la barque, ni pour l'oursin violet qui roule sous la verte mer matinale... Alors le frère se redressa, fit signe aux femmes :

— Va bien, dit-il. Cette fois il est mort.

Quand les mots ne sont pas assez beaux, la langue d'oc les pare. Ainsi fait-elle pour les mets, entourés d'ail, de citron mi-fondu au four, farcis de maigre, farcis de gras, plantés de ramilles de sauge et de farigoulette, embrochés sur des fiches de fer en friandises alternées : un petit foie, un petit

Digitized by Google

lard, un brin de laurier, un petit foie, un champignon, un demi-rognon d'agneau, un petit lard... Et allez, sur la braise vive ! Et un collier d'ail tout autour du poisson, dans le four...

— Il est fameux, ce poisson ! Comment l'appelez-vous ?

— Qui le sait ? Nous lui donnons un nom d'ici, le sotto coffi, que nous disons.

Habillé à la provençale, auriez-vous reconnu le nom du vulgaire stockfish ? Moi, j'y ai mis le temps. Qui donc affirma qu'on ne se nourrit point de vent ? Un éclatant démenti sort des lèvres provençales, quand elles content, par exemple, le pourchas d'un lièvre de vignes, et la cartouche gaspillée :

— Je vise, je tire, je le manque — net ! Comme ça grand, il était. Madame, quelle ripaille !...

Entre le réel et l'imaginé, il y a toujours la place du mot, le mot magnifique et plus grand que l'objet. Les enfants s'y prennent tout petits. A son cadet qui urinait sur la place avec arrogance, l'aîné, âgé de six ans, crie :

— Eh ! toi, tu as fini de faire le libre-penseur ?

L'une de ces petites filles noires, vives, maigres comme sauterelles, qui deviennent vers quinze ans si blanches et si belles, joue à me raconter son futur mariage, qu'elle veut fastueux. Elle le voit, par delà dix années, et le décrit :

— Et que de monde, et que de monde ! Bou Di !...

— Il y aura un grand repas, j'espère ? Un bon déjeuner ?

Elle pince sa bouche étroite, arquée, bouche de femme dédaigneuse :

— Vous me faites rire ! Un banquet, oui, qu'il y aura !

— Ce n'est pas la même chose ?

Elle montre tout le blanc bleuté de ses yeux, ouvre les mains, brasse l'air comme un tribun véhément :

— Un déjeuner, c'est que manger, allons... Mais le banquet ! Que c'est beau ! Vous les voyez toutes ces chaises, toutes ces chaises, toutes ces chaises !...

Digitized by Google

VI

Un serpent ! Un serpent dans la cuisine ! »

J'accours. L'enflure méridionale a, cette fois, respecté la vérité : il y a un serpent dans la cuisine, et même sur la table de la cuisine, une belle couleuvre un peu rousse, à tête fine. Apportée dans une panerée d'oignons, le bizarre est qu'elle ne veut pas s'en aller. Sans armes, elle nous menace — disons, moins modestement, qu'elle me menace. Elle a marqué mon entrée par un sursaut d'attention et de fierté. Maintenant, elle me suit, jusqu'au seuil. Au seuil, elle rebrousse chemin, enlace un pied de la table, et sur les cases en damier de la toile cirée joue sa chance, se tord en chiffres et en lettres...

Je lui tends un doigt trempé dans le lait. Elle le lèche d'un pistil bifide et noir, puis le dédaigne. Mais, dressée d'une demi-coudée, elle me regarde à la figure. O croisement des regards ! Lien que la bête tente de nouer et que l'homme toujours dénoue ! Comme le chat, comme le cheval et le chien, la couleuvre connaît, interroge la fenêtre de l'œil. Elle quête, elle comprend. Bien qu'elle m'ait sacrée personne d'importance, que puis-je faire pour elle ?

Digitized by Google

— Écoute, couleuvre, il faut pourtant qu'on épluche les oignons, qu'on hache la viande qui va les farcir, tu vois bien que la cuisinière refuse de régner ici en même temps que toi.

Cela, c'est de la littérature humaine. Nous cédons tous, plus ou moins, au besoin de bêtifier avec l'enfant et l'animal. Ni l'un ni l'autre ne s'y laissent prendre. Quand je veux saisir la couleuvre par son col délicat, elle m'échappe, écrit avec irritation cinq, cinq, zéro, ou bien S, O, W, sur la toile cirée, et attache aux miens ses petits yeux dorés. A la fin, je lui tends une canne, qu'elle tâte, accepte et change en caducée; alors je porte le tout dans le jardin. Mais là, elle est prise de nostalgie, gravit en courant, si j'ose ainsi m'exprimer, les deux marches, et remonte sur la table. Que sa vitesse nous est étrange !... La moitié antérieure de son corps se précipite, semble jaillir d'elle-même, se crée, croît, quand l'autre moitié attend encore de se mettre en marche pour la rejoindre... A deux reprises, la sociable couleuvre rousse reconquiert la cuisine, il me faut la pousser, la balayer comme une épluchure. Encore ne se résout-elle pas à s'éloigner, et elle s'établit dans une touffe d'asters violets, au pied desquels le joint desserré d'une prise d'eau entretient une petite flaque, cernée d'ailes. Papillons, libellules, longs hyménoptères dégingandés, sans compter les hôtes des laitues, voilà l'affaire de la couleuvre.

— Eh ! qu'elle reste, dit ma cuisinière, attendrie. Je l'appellerai Malvina.

Il ne faut pas que Malvina compte sur une sollicitude égale à celle qui choie, par exemple, l'oiseau baigneur. Mais l'oiseau baigneur a gagné, en deux ans, révérence et affection. Qui me dira le nom de ce petit hydrophile brun-roux ? Si Delamain lit ces lignes, qu'il m'éclaire... L'oiseau baigneur attend l'arrosage, l'appelle d'un cri monotone suivi d'un râle discret : « Psi... Psi-crrr... » et perd toute retenue à l'heure où la lance s'empanache d'une grande plume d'eau. Il vole,

Digitized by Google

s'ébroue à même le jet, le traverse vingt fois, secoue en volant une roue de perles. Consultées sur l'identité de l'oiseau, les compétences voisines ne se sont pas mises d'accord :

— C'est un quique-quique.

— Eh ! non, c'est un darnaga.

— C'est un-de-murailles.

Mais celle qui épanouit et guide sur le jardin la fusée d'eau, le poudroiement neigeux, la cascatelle, celle que suit l'oiseau émet un avis invariable :

— Et moi je vous dis que c'est l'oiseau de l'arrosage...

D'autres ailes l'escortent. Neuf hirondelles tournoient, se reposent sur le fil du téléphone...

— Ces quatre petitonnes de gauche, dit-elle, ce sont les nôtres...

Petitonnes, en effet, un peu grises, et la fourche de la queue encore courte, ce sont bien les nôtres.

Tous les ans, deux couples reviennent. L'un frappe à la croisée du petit bâtiment de garage. La fenêtre s'ouvre et ne se referme plus, car les hirondelles maçonnent leur nid entre le plafond et la rondelle-réflecteur qui abrite l'ampoule électrique. D'avril à octobre, elles mènent à bien deux couvées. En montant sur une chaise, nous pouvons admirer, le soir, le mâle assis de biais, incommodément, sur le bord de la coupe d'argile, la femelle élargie sur sa couvée, tous deux tranquilles et aux aguets. « Elles écoutent le phono », assure ma gardienne. L'autre couple a choisi le linteau de la porte.

Le printemps dernier vit un drame : le torchis d'un nid, trop sec, céda, répandant une nichée piaillante et sans plumes. Un ouvrier du bâtiment travaillait dans le voisinage; il accourut, pétrit un nid de mortier, y enchâssa vivement le lacis de brins d'ouate, de crin, de duvet, d'herbe fine, que la chute n'avait pas rompu, recoucha les oisillons et nous confiâmes le tout au hasard, qui fut bienveillant : le couple

Digitized by Google

d'hirondelles accepta l'ouvrage de l'homme, et reprit sur l'heure ses soins. Il est si difficile de retirer à la bête sa foi têtue... Elle écarte d'abord l'idée de piège, vient au-devant de la moindre prévenance humaine. L'abreuvoir de verre, suspendu dans un arbre, suscite des cris de joie. Versez une libation de lait, emplissez d'eau une jatte : le hérisson lape, la tortue noire et jaune se hâte à travers les pins et leur litière d'aiguilles brûlantes, l'une et l'autre élisent domicile, se rapprochent de vous, reconnaissent la voix et le pas...

Pendant que j'écris, une paix frénétique, un silence exaspéré de cigales couvrent la campagne vide. A deux kilomètres d'ici, la population tropézienne aujourd'hui bout, rôtit, se mouille de sueur et s'éponge, en l'honneur de la foire Sainte-Anne, dont les charmes sont déjà fanés pour moi qui m'y rendis de bon matin. J'y ai écouté le bonimenteur de génie, celui qui compose des « lots » comme dans le feu de l'improvisation, empoignant ici un couvre-lit de coton, là une savonnette, plus loin six mouchoirs, une trousse à coudre « tout anglais garanti », un collier de verroterie, un presse-purée, une paire de bretelles mauves... Il précipite le tout dans un seau de fer-blanc et le brandit vers la plus froide, la plus circonspecte et dédaigneuse des clientèles, celle du Midi, qui pince la bouche, touche du bout des doigts, se tait et s'éloigne...

J'ai fait affaire avec la noire marchande corsetée qui criait : « Fouillez ! Brassez ! Contentez-vous avec le restant d'un grand malheur ! Tout ce que nous avons sauvé d'un incendie ! » J'ai souri au forain doré, sanglé, pommadé, troubadour qui chante son étalage de lingerie féminine : « Les mignons — Pantalons, — Pantalons, Mesdames ! Si je vous — Les essaye, — C'est cinque francs de moins... Ah ! ah ! ah !... » Sa lingerie, n'en parlons pas, mais quel joli *si bémol !*

Enfin, nantie d'un sécateur « breveté », de quelques pièces

Digitized by Google

de boissellerie — égrugeoirs à sel, poivrières de buis jaune qui gardent la forme élancée des aiguières à eau de rose, cuillères rondes à pêcher l'olive dans les grands bocaux verts, — je pense avoir payé mon tribut au commerce local et à la sociabilité, et acheté le droit de dormir. Le milieu du jour derrière les persiennes est demi-songe, demi-nuit, flottement, torpeur consciente et légère. La tubéreuse elle-même se repose d'embaumer. Une cendre solaire tombe du haut du ciel, s'étale sur la mer qu'elle ternit. La feuille des mimosas plumeux se détourne de l'ardeur qui la flétrit, et ne montre que son revers blanc. Où sont les volubilis bleus, miroirs du matin ? Ils cessent de vivre quand le soleil arrive au zénith.

Midi, en Provence, ne devrait éclairer que la fertile terre déserte. Mais les étrangers troublent en battant l'eau, en peuplant routes et plages, un ordre sévèrement établi par le climat. Le chat prostré, l'oiseau reployé, le chien pâle et poudreux, notre couleuvre apaisée, l'âne effacé dans l'ombre des cyprès se retirent à midi de l'absurde vie des hommes.

Au lent passage de l'astre, le moindre tesson abandonné dans les forêts polluées s'allume, et darde un rayon. Une seule des feuilles du peuplier-tremble bat de l'aile. Une seule rame raye le golfe, et ramène un seul pêcheur attardé, qui craint la chaleur et prend, pour gagner sa maison rose, le chemin bordé de figuiers sauvages, traverse une grande flaque de trèfle tendre que le matin voit souvent foulée, mais à l'heure de midi le passant n'y surprend aucun couple.

Trêve imposée par un pays voluptueux, la chaste, l'écrasante méridienne sépare les amants moites que la nuit de Provence, transie juste avant l'aube, noue et rejette à leurs plaisirs.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE KÉPI

Digitized by Google

Paru en 1943, à la librairie Arthème Fayard. Il a été tiré 20 exemplaires sur hollande, 100 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma. Il a été réservé pour l'auteur 60 exemplaires de l'édition originale sous couverture orange.

Digitized by Google

LE KÉPI

Çà et là j'ai parlé, selon mes souvenirs, de Paul Masson, dit Lemice-Térieux. Ex-président du Tribunal de Pondichéry, mystificateur de grand mérite, — et de grand péril — il était attaché au Catalogue de la Bibliothèque Nationale. A cause de lui, à cause de la Bibliothèque, je connus la femme de qui je vais conter l'unique aventure amoureuse.

L'homme mûr, Paul Masson, et la très jeune femme que j'étais, nouèrent quelque huit années durant une amitié assez solide. Sans gaîté Paul Masson se dévouait à m'égayer. Je pense qu'il ressentait, à me voir très seule et casanière, une pitié qu'il dissimulait, et qu'en outre il était fier de déchaîner facilement mon rire. Nous dînions souvent tous deux dans le petit troisième de la rue Jacob, moi en robe de chambre à prétentions botticelliennes, lui toujours vêtu de noir, poussiéreux et correct. La barbiche en pointe, un peu rousse, la peau fanée et l'œil mi-clos, son absence de signes particuliers attirait l'attention comme un camouflage. Familier, il évitait de me tutoyer, et donnait, chaque fois qu'il sortait de son

Digitized by Google

impersonnalité surveillée, les marques d'une très bonne éducation. Jamais il ne s'assit pour écrire, pendant que nous étions seuls, au bureau de celui que je nomme « Monsieur Willy », et je ne me souviens pas qu'il m'ait, en l'espace de plusieurs années, posé une question indiscrète.

Par ailleurs, sa causticité m'enchantait. J'admirais qu'il fût à toute heure prêt à être agressif en termes modérés et sans trace de flamme. Et il hissait jusqu'à mon troisième étage, outre les anecdotes de Paris, une série de mensonges ingénieux, que j'aimais comme des contes fantastiques. S'il rencontrait Marcel Schwob, quelle chance pour moi ! Les deux hommes feignaient de se haïr, jouaient à s'insulter sur le ton de la courtoisie, à mi-voix. Les *s* sifflaient entre les dents serrées de Schwob, Masson toussotait, distillait un venin de vieille dame. Puis ils s'apaisaient, causaient longuement, et je m'échauffais entre ces deux esprits fins et faux.

Les heures de loisir, consenties à Paul Masson par la Bibliothèque Nationale, m'assuraient sa visite presque quotidienne, tandis que la phosphorescente conversation de Schwob était une fête plus rare. Seule avec la chatte et Masson, je pouvais me taire, et cet homme tôt vieilli se reposer en silence. Il notait fréquemment Dieu sait quoi, sur les pages d'un calepin à couverture de moleskine noire. La salamandre versait une torpeur carbonique sur notre attente, nous écoutions somnolents le coup de canon de la porte cochère, je m'éveillais pour manger des sucreries ou des noix salées, et je réclamais de mon hôte, qui fut peut-être, en s'en cachant, le plus dévoué de tous mes amis, qu'il me fît rire. J'avais vingt-deux ans, une mine de chatte anémique, un mètre cinquante-huit de cheveux que chez moi je défaisais en nappe ondée jusqu'à mes pieds.

— Paul, raconte-moi des mensonges.

Digitized by Google

— Lesquels ?

— N'importe lesquels. Comment va ta famille ?

— Madame, vous oubliez que je suis célibataire.

— Mais tu m'avais dit...

— Ah ! oui, je me rappelle. Ma fille adultérine va bien. Je l'ai menée, pour son dimanche, déjeuner en banlieue, dans un jardin. La pluie avait collé sur la table en fer de grandes feuilles jaunes de tilleul. Elle s'est bien amusée à les décoller et nous avons mangé des frites tièdes, les pieds sur le gravier trempé...

— Non, non, pas ça, c'est trop triste. J'aime mieux la dame de la Bibliothèque.

— Quelle dame ? Nous n'en chômons pas.

— Celle qui travaille à un roman hindou... que tu dis.

— Elle peine toujours sur son feuilleton. Aujourd'hui j'ai été grand et généreux, je lui ai donné quelques baobabs, quelques lataniers pris sur le vif, un fakir, une menue monnaie de formules conjuratoires, de maharattes, de singes hurleurs, de sikhs, de saris et de lakhs de roupies...

En frottant l'une contre l'autre ses mains sèches, il ajouta :

— Elle touche un sou la ligne.

— Un sou ! me récriai-je. Pourquoi un sou ?

— Parce qu'elle travaille pour un type qui touche deux sous la ligne et qui travaille pour un type qui touche quatre sous la ligne, qui travaille pour un type qui touche dix sous la ligne.

— Mais ce n'est donc pas un mensonge que tu me racontes ?

— Il ne peut pas toujours y avoir des mensonges, soupira Masson.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Son prénom est Marco, comme vous auriez pu le deviner, car les femmes d'un certain âge n'ont guère le choix,

Digitized by Google

quand elles appartiennent au monde artiste, qu'entre quelques prénoms tels que Marco, Léo, Ludo, Aldo... Tout ça nous vient de cette bonne Madame Sand...

— D'un certain âge ? Elle est donc vieille ?

Paul Masson laissa tomber sur mon visage, qui redevenait enfantin lorsqu'il était perdu dans mes longs cheveux, un regard indéfinissable :

— Oui, dit-il.

Puis il se reprit cérémonieusement :

— Pardon, je me suis trompé. Non, voulais-je dire. Non, elle n'est pas vieille.

Je triomphai.

— Tu vois ! Tu vois que c'est un mensonge puisque tu ne lui as pas même choisi un âge !

— Si vous y tenez... dit Masson.

— Ou bien tu déguises, sous le nom de Marco, une dame qui est ta maîtresse.

— Je n'ai pas besoin de Madame Marco. J'ai une maîtresse qui est, Dieu merci, ma femme de ménage.

Il consulta sa montre, se leva :

— Vous m'excuserez auprès de votre mari, je dois rentrer, je n'aurais plus d'omnibus. En ce qui touche la très réelle Madame Marco, je vous ferai faire sa connaissance quand vous en exprimerez le désir.

Il récita, très vite :

— Elle est la femme du peintre V..., un camarade de collège à moi qui l'a rendue abominablement malheureuse; elle a fui le domicile conjugal où ses perfections l'avaient rendue impossible; elle est encore belle, spirituelle et sans le sou; elle habite une pension de famille rue Demours, où elle paie quatre-vingt-cinq francs par mois pour la chambre et le petit déjeuner; elle fait des travaux d'écriture, du feuilleton anonyme, des bandes de journaux et des adresses sur

Digitized by Google

enveloppes, donne des leçons d'anglais à trois francs l'heure et n'a jamais eu d'amant. Vous voyez que ce mensonge-là est aussi déplaisant que la vérité.

Je lui remis la lampe Pigeon allumée, et le conduisis jusqu'à l'escalier. Pendant qu'il descendait, la petite flamme colorait en rouge, par en dessous, sa barbe en pointe un peu relevée du bout.

Quand j'en eus assez de me faire raconter « Marco », je demandai à Paul Masson de me présenter à elle, et non pas de l'amener rue Jacob. Il m'avait confié qu'elle avait le double environ de mon âge, et je me disais qu'il convient à une jeune femme de se déplacer pour rencontrer une dame moins jeune. Naturellement Paul Masson m'accompagna rue Demours.

La pension de famille qu'habitait Mme Marco V... a été démolie. Vers 1897, cette villa n'avait gardé de son jardin d'autrefois qu'une haie de fusains, une allée de gravier, un perron haut de cinq marches. Dès le vestibule je m'attristai. Car certaines odeurs, je ne dirai pas culinaires, mais échappées à une cuisine, sont des révélations affreuses de la pauvreté. Au premier étage, Paul Masson frappa à une porte et la voix de Mme Marco nous pria d'entrer. Voix parfaite, ni trop aiguë, ni trop grave, gaie, et bien placée... Quelle surprise ! Mme Marco semblait jeune, Mme Marco était jolie, portait une robe de soie, Mme Marco avait de jolis yeux presque noirs fendus comme ceux des chevreuils, un petit sillon sur le bout du nez, les cheveux touchés de henné, frisés très serré, en éponge, sur le front, comme la reine d'Angleterre, bouclés courts sur la nuque à la manière qu'on disait « excentrique » de quelques femmes peintres ou musiciennes.

Elle m'appela « petite madame », indiqua que Masson lui avait beaucoup parlé de moi et de mes longs cheveux, s'excusa, sans insister, de n'avoir à m'offrir ni porto ni bonbons.

Digitized by Google

Elle désigna avec simplicité le lieu dans lequel elle vivait et son geste me fit apparaître le morceau de moquette qui cachait une table guéridon, l'étoffe lustrée de l'unique fauteuil, et sur les deux chaises deux petits coussins-galettes élimés à dessin algérien. Il y avait aussi certaine carpette, par terre... La cheminée servait d'étagère à livres.

— J'ai séquestré la pendule dans le placard, dit Marco. Mais je vous jure qu'elle ne l'avait pas volé. Par chance, un autre placard me sert de cabinet de toilette. Vous ne fumez pas ?

Je fis signe que non, et Marco passa en pleine lumière pour allumer sa cigarette. Alors je vis que la robe de soie se coupait à tous les plis. Le peu de linge visible au col était très blanc. Marco et Masson fumèrent et causèrent ensemble, Mme Marco ayant tout de suite compris que j'aimais mieux écouter que parler. Je m'efforçais de ne pas regarder le papier de tenture, à rayures vieil or et grenat, ni le lit et son couvre-lit en damas de coton.

— Regardez plutôt la petite peinture, là, me dit Mme Marco. C'est de mon mari. Elle est si jolie que je l'ai gardée. C'est ce coin d'Hyères, vous vous souvenez, Masson.

Et je considérai avec envie Marco, Masson et la petite toile, qui tous trois étaient allés à Hyères... Comme la plupart des êtres jeunes, je savais me retirer en moi-même loin de mes interlocuteurs, puis les retrouver par un bond mental, puis les quitter encore. Le temps que dura ma visite chez Marco, grâce au tact délicat de celle-ci qui m'épargna questions et répliques, je pus aller et venir sans bouger, observer et fermer les yeux. Je la vis telle qu'elle était, pour m'en affliger et m'en réjouir, car si ses traits bien en place étaient beaux, elle avait ce qu'on appelle une grosse peau, un peu grenue, masculine, rougie à certaines places du cou et sous les oreilles. Mais en même temps je pouvais être ravie par

Digitized by Google

la vivacité de son sourire intelligent, la forme de ses yeux de chevreuil, un port de tête exceptionnellement fier, éloigné de l'afféterie. Plus qu'à une jolie femme, elle ressemblait à un de ces aristocrates fins et fermes qui ont paré le XVIIIe siècle et n'avaient pas honte d'être beaux. Elle ressemblait surtout, me dit Masson, à son grand-père le chevalier de Saint-Georges, brillant ancêtre qui n'a point de rôle dans mon récit.

Nous nous liâmes, Marco et moi. Et après qu'elle eut terminé son roman hindou, — quelque chose comme *La femme qui tue,* ainsi en décida le type qui touchait dix sous la ligne — Monsieur Willy rassura la susceptibilité de Marco en lui demandant des travaux de bibliothèque, moyennant quoi elle acceptait de petits honoraires, consentait, quand je l'en priais avec instance, à partager impromptu notre repas. Je n'avais qu'à la regarder pour apprendre les meilleures façons de manger. Monsieur Willy faisait profession d'aimer la distinction, il eut de quoi se contenter avec les charmantes manières de Marco et la tournure de son esprit, qu'elle avait courtois sans souplesse et un peu cinglant. Née vingt ans plus tard elle eût fait, je crois, une bonne journaliste. L'été venu, c'est Monsieur Willy qui proposa d'emmener, dans un village de montagne franc-comtois, cette compagne extrêmement aimable, et pauvre avec tant de dignité. Elle y emporta un bagage d'une légèreté à fendre le cœur. Mais je disposais moi-même, à l'époque, de fort peu d'argent, et dans l'unique étage d'une auberge sonore nous nous établîmes au mieux. Le balcon de bois, un fauteuil d'osier suffisaient à Marco qui ne marchait guère. Elle ne se rassasiait pas du repos, ni du violet vif que le soir apportait sur les montagnes, ni des framboises à pleins bols. Elle avait voyagé, et comparait à d'autres paysages les vallées que creusait le crépuscule. Là-haut je me rendis compte que Marco ne recevait pas d'autre courrier que les cartes postales illus-

Digitized by Google

trées de Paul Masson, et les « meilleurs souhaits de bonnes vacances », toujours sur carte postale, d'un collègue tâcheron de la Bibliothèque Nationale.

Par les chauds après-midi, sous le store du balcon, Marco entretenait son linge. Elle cousait mal, mais avec soin, et je tirais vanité des conseils que je lui donnais, tels que : « Vous cousez avec du fil trop gros pour des aiguilles fines... Il ne faut pas mettre de la comète bleu ciel aux chemises, le rose est plus joli dans le linge et près de la peau. » Je ne tardai pas à lui en donner d'autres, qui visaient sa poudre de riz, la couleur de son rouge à lèvres, un dur trait de crayon dont elle cernait le beau dessin de sa paupière. « Vous croyez ? Vous croyez ? » disait-elle. Ma jeune autorité ne fléchissait pas. Je prenais le peigne, j'ouvrais une petite brèche gracieuse dans sa frange-éponge, je me montrais experte à lui embrumer le regard, à allumer une vague aurore au haut de ses pommettes, près des tempes. Mais je ne savais que faire de la peau ingrate de son cou, ni d'une ombre longue qui creusait sa joue. Cette flamme flatteuse, dont je dotais son visage, le transformait tellement que je l'effaçais aussitôt. Poudrée d'ambre, mieux nourrie qu'à Paris, elle s'animait avec modération, me racontait quelqu'un de ses voyages d'autrefois, alors qu'en bonne épouse de peintre elle suivait son mari de bourgade grecque en village marocain, lavait les brosses et faisait frire dans l'huile les aubergines et les poivrons. Elle cessait promptement de coudre pour fumer et soufflait la fumée par ses douces narines d'herbivore. Mais elle me nommait des sites et non des amis, contait les incommodités et non les chagrins, et je n'osais pas lui en demander davantage. Les matinées, elle les employait à écrire les premiers chapitres d'un nouveau roman à un sou la ligne, que le manque de documentation, en ce qui touchait les premiers chrétiens, retardait sensiblement.

Digitized by Google

— Quand j'y aurai mis des lions dans l'arène, une vierge blonde jetée aux soldats et un exode de chrétiens sous l'orage, disait Marco, je serai au bout de mon érudition personnelle, et j'attendrai pour le reste le retour à Paris.

J'ai dit : nous nous liâmes. Cela est vrai, si l'amitié se borne à une rare perfection de rapports, à des précautions soigneusement dissimulées, à un émoussage de toutes les pointes et de tous les angles. Je ne pouvais que gagner à imiter Marco et ses dehors de « dame ». En outre elle ne m'inspirait aucune défiance. Je la sentais nette, dégoûtée de ce qui peut nuire, retirée de toutes les compétitions féminines. Mais la différence des âges, dont l'amour se rit, est plus sensible à l'amitié, surtout entre deux femmes, surtout quand l'amitié commence et voudrait, comme fait l'amour, mettre les bouchées doubles. La campagne me gonflait d'une envie terrible d'eaux courantes, de prés mouillés, de remuante oisiveté...

— Marco, vous n'avez pas envie de nous lever tôt demain, d'aller passer la matinée sous les sapins où il y a des cyclamens sauvages, des champignons violets ?

Marco frissonnait, nouait l'une à l'autre ses petites mains :

— Oh ! non... Oh ! non... Toute seule, allez-y toute seule, jeune chèvre...

Car j'oubliais de dire que Monsieur Willy, la première semaine écoulée, était retourné à Paris « pour affaires ». Il m'écrivait de courts billets. Sa prose, qui procédait de Mallarmé et de Félix Fénéon, il la pimentait d'onomatopées en caractères grecs, de citations allemandes et de formules tendres en anglais...

Je montais donc seule vers les sapins et les cyclamens. Le contraste entre un brûlant soleil et le froid, nocturne encore, des herbes à base de mousses avait de quoi me griser. Je pensai plus d'une fois à ne pas rentrer pour le déjeuner de

Digitized by Google

midi. Mais je rentrais à cause de Marco, qui goûtait le repos comme si elle eût eu à purger une fatigue accumulée depuis vingt années. Elle se reposait les yeux fermés, pâle sous sa poudre, avec un air d'accablement et de convalescence. A la fin de l'après-midi, elle marchait un peu sur la route qui cessait à peine, pour traverser le village, d'être une route forestière sinueuse, admirable, sonnant clair sous le pied.

Il ne faut pas croire que les autres « touristes » s'agitaient beaucoup plus que nous. Les gens de mon âge se souviennent qu'un été à la campagne, vers 1897, ne ressemblait pas aux villégiatures mouvementées d'aujourd'hui. Un ruisseau froid, pur et ardoisé, servait de but de promenade aux plus remuants, qui emportaient des pliants, un ouvrage d'aiguille, un roman, le goûter, d'inutiles cannes à pêche. Par les soirées de pleine lune, après le dîner qui sonnait à sept heures, des jeunes filles et des jeunes gens s'éloignaient en bandes sur la route, revenaient, s'arrêtaient, se souhaitaient le bonsoir. « Pensez-vous aller demain à bicyclette jusqu'au Saut-de-Giers ? — Oh, nous ne faisons pas tant de projets. Cela dépendra du temps... » Les hommes portaient une ceinture-gilet, à deux rangs de faux boutonnage, sous le veston d'alpaga noir ou crème, une casquette quadrillée ou un chapeau de jonc. Les jeunes filles et les jeunes femmes étaient rondes, gourmandes, en robe de toile blanche ou de tussor écru. Quand elles retroussaient leurs manches on leur voyait des bras blancs, et sous les grands chapeaux le hâle vermeil ne leur montait pas jusqu'au front. Des familles aventureuses pratiquaient ce qu'on appelait « la baignade », se trempaient l'après-midi dans la rivière élargie, à une petite lieue du village. Le soir, autour de la table d'hôte, les cheveux mouillés des enfants sentaient l'étang et la menthe sauvage.

Un jour que mon courrier était riche de deux lettres, d'un article découpé dans *Art et Critique,* de quelques autres

Digitized by Google

broutilles, Marco, pour me laisser lire, prit son attitude de convalescente, ferma les yeux, appuya sa tête au coussin en rabane du fauteuil d'osier. Elle portait le peignoir de toile écrue qu'elle revêtait pour ménager le reste de sa garde-robe, quand nous étions seules dans nos chambres ou sur le balcon de bois. C'est vêtue de ce peignoir qu'elle appartenait fidèlement à son époque et à son âge, de par une série de traits précis, flatteurs et mélancoliques, tels que certain pli, intentionnel, des cheveux qui accusait l'étroitesse des tempes, certaine courte frange qui n'accepterait jamais d'être dirigée dans un autre sens, le port du menton imposé par un col baleiné, les genoux joints et jamais croisés, le mauvais peignoir lui-même qui au lieu de se résigner à la simplicité d'un vêtement de travail, s'ornait de fausse dentelle en jabot, en manchettes, et d'un petit drapé sur les hanches...

Ces signes d'époque et de caractère, ma génération à moi était en train de les renier. La nouvelle coiffure à l'ange, les bandeaux de Cléo de Mérode s'accommodaient du canotier en auréole, des blouses chemisier genre anglais et de la jupe droite. La bicyclette et la culotte bouffante avaient gagné toutes les classes. Je commençais à m'engouer des cols de linge empesés, des lainages bourrus venus d'Angleterre. La divergence des deux modes, la récente et la toute neuve, se faisait trop frappante pour ne pas humilier les femmes dénuées d'argent, qui tardaient à adopter l'une et à quitter l'autre. Bridée parfois dans mes élans de coquetterie, je souffrais pour Marco, héroïque dans deux robes exténuées et deux blousons clairs...

Je repliai lentement mes lettres, sans que mon attention quittât la femme qui feignait le sommeil, la jolie femme de 1870, 1875, qui renonçait, par modestie et par indigence, à nous suivre jusqu'en 1898... Avec l'intransigeance des jeunes femmes, je me disais : « A la place de Marco, je me coifferais

Digitized by Google

comme ci, je m'habillerais comme cela... » Puis je lui faisais excuse : « Mais elle n'a pas d'argent. Si j'avais plus d'argent, je l'aiderais... »

Marco entendit que je pliais mes lettres, ouvrit les yeux et sourit :

— Bon courrier ?

— Oui... Marco, osai-je lui dire, le vôtre ne vous rejoint pas ici ?

— Mais si. Je n'ai pas d'autre courrier que celui que vous voyez arriver.

Comme je ne disais rien, elle ajouta d'un trait :

— Je suis, comme vous savez, séparée de mon mari. Les amis de V... sont restés, Dieu merci, ses amis et pas les miens. J'ai eu un enfant, il y a vingt ans, et je l'ai perdu tout petit. Et je n'ai jamais eu d'amant. Vous voyez que c'est tout simple.

— Jamais eu d'amant.... répétai-je.

Marco rit de mon air consterné.

— C'est ce qui vous frappe le plus ? Remettez-vous. C'est ce à quoi j'ai le moins songé, jusqu'à ce que je n'y aie plus songé du tout.

Mon regard allait de ses beaux yeux, reposés par l'air pur et le vert des châtaigneraies, au petit sillon sur le bout de son nez spirituel, à ses dents d'un blanc un peu teinté, mais saines et bien rangées :

— Mais vous êtes très jolie, Marco !

— Oh ! dit-elle gaîment, j'ai même été charmante. Sans quoi V... ne m'aurait pas épousée. A ne rien vous cacher, je suis convaincue que le sort m'a épargné un grand souci : celui de ce qu'on appelle le tempérament. Non, non, le sang qui monte aux joues, les prunelles révulsées, les narines qui palpitent, j'avoue que je n'ai ni connu ni regretté tout ça. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Digitized by Google

— Oui, oui, dis-je machinalement, en regardant les mobiles narines de Marco.

Elle posa son étroite main sur la mienne, avec un abandon qui, je le savais, ne lui était pas facile :

— Beaucoup de pauvreté, mon enfant, et avant la pauvreté le métier de femme d'artiste, dans ce qu'il a de plus... manuel, de plus voisin de l'emploi de servante à tout faire... Je me demande où j'aurais trouvé le temps d'être oisive, soignée, élégante en secret, de courir à des rendez-vous, enfin d'être amoureuse...

Elle soupira, passa sa main sur mes cheveux, les rebroussa vers mes tempes.

— Pourquoi ne dégagez-vous pas un peu le haut de votre visage ? Dans ma jeunesse, je me coiffais ainsi...

Et comme j'avais horreur qu'on mît nues mes tempes de chat de gouttière, j'échappai à la petite main, j'interrompis Marco en m'écriant :

— Pas du tout ! Pas du tout ! C'est moi qui vais vous coiffer, j'ai une idée épatante !

Confidences brèves, amusements de recluses, heures qui ressemblent tantôt à celles d'un ouvroir, tantôt aux loisirs d'une convalescence, je ne me souviens pas que nos agréables vacances aient engendré une intimité véritable. J'étais portée à un sentiment de déférence envers Marco, et contradictoirement à ne faire presque aucun cas de ses opinions en matière d'actualité ou de sentimentalité. Quand elle me disait qu'elle aurait pu être mère, je me rendais compte que notre bonne entente ne ressemblerait jamais à ma véritable filialité passionnée, ni à la camaraderie que j'aurais nouée avec une jeune femme. Mais je ne connaissais à cette époque-là fille ou femme de mon âge avec qui déployer une gaîté sans précautions, une complicité sans paroles, une vitalité dépensable en fous rires, en rivalités physiques, en contentements un peu

Digitized by Google

brutaux que l'âge de Marco, sa délicate complexion et son caractère éloignaient d'elle et de moi.

Nous causions, nous lisions aussi. J'avais lu follement dans mon enfance. Marco s'était instruite. D'abord, je crus que je pouvais puiser à tout moment dans la mémoire et l'esprit bien ornés de Marco. Mais je m'aperçus qu'elle répondait avec une certaine lassitude, et comme méfiante de ses propres paroles.

— Marco, pourquoi vous appelez-vous Marco ?

— Parce que je m'appelle Léonie, répondit-elle. Léonie, ce n'était pas un nom pour la femme de V... Quand j'avais vingt ans, V... me faisait poser en bonnet grec à gland, penché sur l'oreille et en babouches cornues. En peignant, il chantait cette vieille romance :

Aimes-tu, Marco-la-Belle,
La danse aux salons en fleurs...
Aimes-tu, dans la nuit sombre...
Ta na na, ta na na na...

J'ai oublié le reste...

Je n'avais jamais entendu Marco chanter. Sa voix était juste, faible, claire comme la voix de certains vieillards.

— On chantait encore ça dans ma jeunesse, dit-elle. Les ateliers de peintres ont fait beaucoup pour la propagation de la mauvaise musique...

Elle semblait ne vouloir sauver de son passé qu'une ironie superficielle... J'étais trop jeune pour discerner chez elle les formes sereines et pudiques du renoncement.

Vers la fin de notre villégiature franc-comtoise il arriva pourtant à Marco quelque chose d'étonnant. Son mari, qui peignait en Amérique du Nord, lui fit envoyer par son notaire un chèque de quinze mille francs. Elle ne fit pas d'autre commentaire que de dire, en riant :

— Il a un notaire, à présent ? Mâtin !

Digitized by Google

Puis elle remit dans leur enveloppe chèque et lettre notariale et ne s'en occupa plus. Mais à dîner elle laissa voir un peu de fébrilité, et demanda tout bas à la femme de service si l'on pouvait avoir du champagne. Nous en eûmes. Il était sucré et tiède, avec un petit goût de bouchon, et nous ne bûmes que la moitié de la bouteille à nous deux.

Avant de fermer entre nous, comme chaque soir, la porte de communication, Marco me posa, d'un air distrait, quelques questions :

— Est-ce que vous pensez qu'on portera encore l'hiver prochain ces manteaux de velours, à manches larges, vous voyez ce que je veux dire ? De chez qui venait donc ce charmant chapeau que vous aviez au printemps, avec les bords inclinés comme un toit ? Je l'aimais beaucoup, — pour vous, s'entend...

Elle parlait légèrement, semblait écouter à peine mes réponses, et je feignais de ne pas deviner combien elle avait caché sa faim et sa soif de vêtements honorables et de linge frais.

Le lendemain matin, elle s'était ressaisie.

— En somme, me dit-elle, je ne vois pas pourquoi j'accepterais cette somme que m'offre ce... enfin mon mari... S'il lui plaît à présent de me faire des aumônes, ce n'est pas une raison pour que je les accepte...

Elle tirait en parlant des fils arrachés par la blanchisseuse à la dentelle commune qui bordait son peignoir, dans l'entrebâillement duquel paraissait une chemise de jour plus que modeste. Je m'irritai, et je grondai Marco comme une aînée eût gourmandé une fillette. Au point que j'en eus un peu honte, mais elle riait :

— La, la, ne vous fâchez pas ! Puisque c'est votre volonté je me laisse entretenir par le sieur V... C'est bien mon tour.

Je mis ma joue contre la joue de Marco. Nous restâmes à

Digitized by Google

regarder le rude et roux soleil gagner le zénith, boire toutes les ombres qui divisaient les montagnes. Le tournant de la rivière palpitait au loin. Marco soupira :

— Est-ce que ça coûte cher, un joli petit corset-ceinture tout en rubans, avec des roses rococo sur l'extrémité des jarretelles ?...

Le retour à Paris rendit Marco à son roman-feuilleton. Je revis son chapeau à trois chardons bleus, son costume d'un noir pâli, ses gants gris foncé et sa serviette d'écolier en carton-cuir. Avant de songer à ses élégances personnelles, elle voulut changer de domicile et loua pour un an deux pièces et un cabinet de toilette meublés, avec quelque chose comme une cuisine-placard, au rez-de-chaussée. Il y faisait nuit en plein jour, mais les cretonnes du lit et des fenêtres, blanches et rouges, n'avaient pas trop souffert. Marco se sustentait à midi dans une crèmerie chaude près de la Bibliothèque, et le soir prenait chez elle du thé et des tartines, quand je ne réussissais pas à la garder chez moi, autour d'une table où les olives farcies et les rollmops remplaçaient potage et rôti. Parfois Paul Masson apportait de chez Quillet, le pâtissier de la rue de Buci, un excellent « Quillet » au chocolat.

Toute à sa besogne résignée, Marco n'avait acquis encore, octobre se faisant pluvieux, qu'une sorte de caban caoutchouté qui sentait l'asphalte. Un jour elle vint, l'anxiété peinte dans ses yeux de chevreuil coupable.

— Voilà, avoua-t-elle, je viens me faire gronder. Je crois que j'ai acheté ce manteau trop vite, j'ai l'impression que... que ce n'est pas ça.

Sa timidité de cadette m'égaya, mais je cessai de rire en examinant le manteau. Un sûr instinct conduisait Marco, par ailleurs si fine, vers la mauvaise étoffe, la coupe déplorable, la fâcheuse soutache...

Digitized by Google

Dès le lendemain, je pris le temps de sortir avec elle et de l'équiper. Nous n'en étions, ni elle ni moi, aux couturiers, mais j'eus le plaisir de voir Marco mince et rajeunie dans un tailleur sombre, dans une robe de serge bleu marine à plastron blanc. Avec le petit paletot droit en caracul, deux chapeaux et la lingerie, il y en avait, s'il vous plaît, pour quinze cents francs : on voit que je n'avais pas ménagé les fonds envoyés par le peintre V...

J'aurais bien eu à redire à la coiffure de Marco. Mais justement cette saison-là le volume et l'arrangement des cheveux changeaient, et Marco put avoir l'air de devancer la mode. En quoi je l'enviai sincèrement, car mes longs cheveux, que je les tournasse « à la Cérès » autour de ma tête, ou que je les laissasse pendants jusqu'à l'ourlet de ma jupe, — « en corde à puits », disait Jules Renard — m'assombrissaient l'existence.

Ici se place le souvenir d'une soirée... Monsieur Willy ayant affaire au dehors, nous restâmes ensemble après le dîner, Marco, Paul Masson et moi. Seuls tous trois, nous devenions à l'habitude gais clandestinement, un peu puérils et comme rassurés. Masson lisait parfois à voix haute le feuilleton d'un quotidien, un roman interminablement riche de marquises altières, de fêtes costumées dans des jardins d'hiver, de coupés emportés « au triple galop » par des pursang, de jeunes filles en proie à mille dangers, pâles mais résolues. Et nous riions de bon cœur.

— Ah ! soupirait Marco, je ne saurai jamais faire aussi bien. Je ne serai jamais, dans le feuilleton, qu'un petit amateur.

— Petit amateur, dit un soir Masson, voici votre affaire, que je cueille dans la *Correspondance privée* : « Homme de lettres portant nom connu, accepterait guider dans leurs débuts jeunes écrivains deux sexes. »

Digitized by Google

— Deux sexes ! dit Marco. Passez, Masson, je n'en ai qu'un, et encore je crois que j'exagère de moitié.

— Je passe donc, dit Masson, à « Lieutenant de l'active, garnison proche Paris, sentimental, cultivé, désire entretenir correspondance avec femme d'esprit et de cœur ». Très bien, mais ce militaire ne veut entretenir, semble-t-il, que la correspondance. Nonobstant écrivons-nous ? Écrivons. La meilleure lettre gagne une boîte de Gianduja Kohler à la noisette.

— Si c'est une grande boîte, dis-je, je veux bien concourir. Et vous, Marco ?

Son nez fendu penché sur un bloc-notes, Marco écrivait déjà. Masson pondit une vingtaine de lignes où l'obscénité sournoise le disputait à l'humour. Je m'arrêtai dès la première page, par paresse. Mais que la lettre de Marco était donc jolie !

— Premier prix ! m'écriai-je.

— *Margaritas*... murmura Masson. On l'envoie ? Poste restante, Alex 2, bureau 59. Donnez, je m'en charge.

— Pour ce que je risque, dit Marco.

Nos jeux ayant pris fin, elle revêtit son imperméable, coiffa devant le miroir son étroit chapeau — de mon choix, celui-là — qui lui faisait la tête si petite et les yeux si grands sous son bord abaissé :

— La voilà, s'écria-t-elle, la voilà, la dame mûre qui débauche les lieutenants sentimentaux et cultivés !

La lampe Pigeon au poing, elle précéda Paul Masson.

— Je ne vous verrai guère cette semaine, me dit-elle. J'ai deux pensums : la course en chars, et les chrétiens dans la fosse aux lions.

— Est-ce que je n'ai pas lu déjà quelque part... insinua Masson.

— Je l'espère bien, repartit Marco. Si ça n'avait pas traîné partout, où me documenterais-je ?

La semaine suivante, Masson apporta un numéro de jour-

Digitized by Google

nal, et de son ongle dur et cannelé désigna trois lignes de la *Correspondance privée : « Alex 2 supplie auteur lettre délicieuse commençant par « Quelle présomption » donner adresse. Discrétion d'honneur. »*

— Marco, dit-il, vous avez gagné non seulement la boîte de Gianduja, mais encore, comme dit Pierre Veber, un coquetier à choisir dans la rangée du haut.

Marco haussa les épaules.

— C'est malin, ce que vous m'avez fait faire. Il va bien penser qu'on s'est moqué de lui, ce pauvre garçon.

Masson fit ses plus petits yeux inquisiteurs :

— Déjà de la pitié, ma chère !

Ces souvenirs sont lointains, mais nets. Ils surgissent de la brume inévitable qui noie les longues journées de la même époque, les divertissements monotones, répétitions générales et soupers chez Pousset, mes alternatives d'allégresse animale et de trouble chagrin, le partage de moi-même entre une sauvagerie effrayée et une grande facilité d'illusion. Mais c'est une brume qui laisse indemnes et bien éclairés les visages amis.

C'est encore par une pluie de fin octobre ou de novembre que Marco vient me faire compagnie un soir, je me souviens de l'odeur de houille du caban imperméable. Elle m'embrasse. Son doux nez est mouillé, elle soupire d'aise devant la salamandre qui rougoie, elle ouvre sa serviette :

— Tenez, lisez, dit-elle. Est-ce qu'il n'a pas un gentil tour de main, ce... ce soudard ?

Si je m'étais, après la lecture, permis une critique, j'aurais dit : trop gentil. Une lettre travaillée, recopiée, un brouillon, deux brouillons jetés à la corbeille. La lettre d'un timide, un peu poète comme tout le monde...

— Mais, Marco, vous lui aviez donc écrit ?

La sage Marco me rit au nez.

Digitized by Google

— Charmante fille de Monsieur de La Palisse, on ne peut rien vous cacher ! Écrit ? Récrit, même ! Le crime me donne faim. Vous n'avez pas un gâteau, une pomme ?

Pendant qu'elle mangeait délicatement, je faisais parade de mes notions graphologiques :

— Regardez, Marco, avec quel soin votre « soudard » a camouflé un mot commencé. Signe de savoir-faire, et aussi de susceptibilité. Le scripteur, comme dit Crépieux-Jamin, n'aime pas qu'on se moque de lui...

Marco approuvait, distraitement. Je la trouvais jolie, animée; elle se regardait dans la glace, joignait les dents en écartant les lèvres, grimace que peu de femmes se refusent en face d'un miroir, quand elles ont les dents blanches.

— Comment donc s'appelle cette pâte dentifrice qui rougit les gencives, Colette ?

— *Cherries* quelque chose...

— Merci, je sais, *Cherries tooth paste*. Voulez-vous me faire plaisir ? Ne racontez pas à Paul Masson mes excentricités épistolaires. Il a la taquinerie longuette. Je n'accorderai pas à mes relations avec l'armée active le temps de devenir ridicules. Ah ! j'oubliais... Mon mari a encore envoyé quinze mille francs.

— Heulla-t'y possible, comme on dit dans mon pays... Et vous oubliiez simplement cette nouvelle-là ?

— Mais oui, dit Marco. Simplement.

Elle haussait les sourcils d'un air étonné, pour me remontrer, avec élégance, qu'une question d'argent est toujours d'importance secondaire.

A partir de ce moment-là, il me semble que pour Marco tout va très vite. Peut-être est-ce l'effet de l'éloignement. Un de mes déménagements — le premier — m'entraîne de la rue Jacob au haut de la rue de Courcelles, d'un noir petit

Digitized by Google

gîte à un atelier qui admettait par sa verrière le froid, le chaud, l'excès de clarté. Je veux montrer ce que je sais faire, contenter de naissants — et modestes — appétits de luxe : j'achète des peaux de chèvre blanche, et un appareil à bains, pliant, de chez Chaboche.

Marco, amie du demi-jour, de la rive gauche et des bibliothèques, cligne ses beaux yeux sous la verrière de l'atelier, regarde les divans blancs façon ours, n'aime pas ma nouvelle coiffure, un chignon haut, tordu jusque sur le front : le genre Casque-d'Or gagnait les nuques les plus honnêtes...

Un si modeste remue-ménage ne vaudrait pas d'être mentionné, s'il ne servait à faire comprendre que je n'eus, pendant quelque temps, que de rapides images de Marco, qui se succèdent saccadées comme les vues du zootrope. Quand elle m'apporta la deuxième lettre du lieutenant sentimental, j'avais passé les ponts. Je vis arriver Marco dans le logis clair et nouveau. Je me rendis compte qu'elle était réellement plus jolie que l'année dernière. Elle s'assit sur mes chèvres ursines, qui laissaient des poils à tous les séants. Elle avança, sous l'ourlet de sa jupe, un pied fin, heureux dans la chaussure qu'il méritait. Elle regarda tantôt sa main gantée, tantôt l'appartement inconnu, à travers sa voilette bien tendue sur le petit sillon du bout de son nez, mais elle semblait ne voir nettement ni l'un ni l'autre. Elle endura, avec une patience enjouée, que je manœuvrasse les rideaux : elle admira la baignoire pliante qui, relevée, avait un vague aspect de cercueil vertical. Elle fut si patiente et si absente qu'à la fin je m'en avisai et je lui demandai crûment :

— A propos, Marco, et le soudard ?

Elle posa sur les miens ses yeux qu'adoucissaient le fard et la myopie :

— Mais il va bien, figurez-vous. Ses lettres sont charmantes, décidément.

Digitized by Google

— Décidément ? Combien en avez-vous reçu ?

— Trois en tout. Je commence à penser que c'est assez. Ne trouvez-vous pas ?

— Non, puisqu'elles sont charmantes, et qu'elles vous amusent.

— Je n'ai pas de goût pour la poste restante. C'est un endroit... Tout le monde y fait figure de coupables... Tenez, si cela vous intéresse...

Elle jeta sur mes genoux une lettre qu'elle tenait pliée toute prête, dans sa main gantée. Je la lus assez lentement, tant j'étais occupée de son accent sérieux, détourné de tout humour.

— Quel exceptionnel lieutenant avez-vous rencontré là, Marco ! Je suis sûre que s'il n'était pas retenu par sa timidité...

— Sa timidité ? protesta Marco. Il en est déjà à espérer que nous échangerons des correspondances moins anonymes ! Quel toupet ! Pour un timide...

Elle s'interrompit pour relever sa voilette sous laquelle s'échauffaient sa peau à gros grains, ses joues rougissantes par places. Mais elle savait à présent se poudrer adroitement, aviver la couleur de sa bouche. Au lieu d'une femme de quarante-cinq ans découragée, j'avais devant moi une femme de quarante ans fringante, le menton haut sous le col baleiné qui cachait les secrets du cou. Encore une fois, à cause de ses yeux très beaux, oubliant les altérations de tout son visage, je soupirai à part moi : « Quel dommage... »

Nos nouveaux logis nous dépaysèrent, je voyais Marco un peu moins souvent. Mais je m'occupais d'elle. Le rythme affectueux qui dans une paire d'amies confère à l'une l'autorité, à l'autre le goût d'être conseillée, faisait de moi un jeune guide intransigeant. Je décidais que pour Marco la jupe serait plus courte, la taille plus sanglée. J'évinçais la soutache

Digitized by Google

qui fait vieux, la couleur qui date, certains chapeaux surtout qui, coiffant Marco, la condamnaient mystérieusement et sans appel. Elle se laissait mener, hésitait un moment : « Vous croyez ? Vous êtes bien sûre ? » et sa belle prunelle glissait vers moi dans le coin de son œil.

Nous aimions nous rencontrer dans un petit thé au coin de la rue de l'Échelle et de la rue d'Argenteuil, un « British » étroit, chaud, imprégné de l'âcre odeur du Ceylan. Nous « prenions le thé » comme les gourmandes de ces temps lointains, avec force gâteaux, qui succédaient aux toasts. J'aimais le thé bien noir, tout blanchi de crème, très sucré. Je croyais que j'apprenais l'anglais quand je demandais à la serveuse : « Edith, please, a little more milk, and butter... »

C'est au petit « British » que je perçus, chez Marco, un changement aussi frappant que si elle fût en quelques jours devenue blonde ou toxicomane. Je craignis un danger, je supposai que le mauvais mari l'avait reprise, effrayée... Mais effrayée elle n'aurait pas eu, errant de la table aux murs, ce regard agile, inexpressif, et profondément indifférent à tout ce qu'il effleurait...

— Marco ?... Marco !

— Chère amie ?

— Eh bien, Marco, qu'est-ce qu'il y a ? D'autres galions sont arrivés ? Ou quoi ?

Elle me sourit comme à une inconnue :

— Galions ?... Non.

Elle vida sa tasse de thé sans reprendre haleine et dit tout bas :

— Oh ! mais, c'est stupide, je me suis brûlée...

La conscience et la douceur remontèrent du fond de son regard. Elle vit que le mien était étonné, et elle rougit à sa manière, mal, inégalement :

— Pardon ! dit-elle en posant sa petite main sur la mienne.

Digitized by Google

Elle soupira, se détendit :

— Ah ! dit-elle, quelle chance qu'il n'y ait personne ici... Je suis un peu... comment dirai-je... mal à mon aise.

— Buvez encore ? Buvez très chaud...

— Non, non... Je crois que c'est ce porto que j'ai pris avant de venir ici. Non, rien, merci.

Elle s'appuya au dossier de sa chaise et ferma les yeux. Elle portait son costume le plus nouveau; une petite broche ovale, genre bijou de famille, épinglait à la base du cou le col baleiné de sa blouse crème. L'instant d'après, elle était ranimée, naturelle, consultait le miroir de son sac neuf et s'élançait au-devant de mes questions :

— Ah ! je vais mieux ! C'est ce porto, j'en suis sûre. Oui, ma chère, du porto ! Et en compagnie du lieutenant Alexis Trallard, le fils du général Trallard.

— Ah ! m'écriai-je soulagée, ce n'est que ça ? Vous m'avez fait peur. Enfin vous avez vu le soudard ! Comment est-il ? Il ressemble à ses lettres ? Il bégaye ? Il zozote ? Il est chauve ? Il a une tache de vin sur le nez ?

Par ces sottises et d'autres, je prétendais faire rire Marco; mais elle m'écoutait d'un air rêveur et distingué, en mordillant un toast refroidi.

— Ma chère, dit-elle enfin, si vous me laissiez placer un mot, je pourrais vous dire que le lieutenant Trallard n'est ni un infirme, ni un monstre. Ce que je savais d'ailleurs depuis la semaine dernière, puisque à ses lettres il avait joint sa photographie.

Elle prit ma main :

— Ne soyez pas fâchée. Je n'ai pas osé vous en parler. J'ai eu peur.

— De quoi ?

— De vous, chérie, d'un peu de moquerie. Et puis peur tout court.

Digitized by Google

— Mais pourquoi peur ?

Elle fit un signe d'ignorance, d'excuse, serra ses bras contre son buste.

— Voilà l'objet, dit-elle en ouvrant son sac. C'est, naturellement, un très mauvais instantané.

— Il est beaucoup mieux que la photo — naturellement ?

— Mieux, mon Dieu... Il est très différent. Surtout dans l'expression.

Elle se pencha en même temps que moi sur le portrait, comme pour le protéger contre un jugement trop cru.

— Le lieutenant Trallard n'a pas cette ombre en coup de sabre sur la joue. Le nez, aussi, est moins long. Il a les cheveux châtains, et la moustache presque blonde.

Après un silence, Marco ajouta timidement :

— Il est grand.

Je me rendis compte que c'était mon tour de parler :

— Mais il est très bien ! Mais il a un vrai physique de lieutenant ! Mais quelle ravissante histoire, Marco ! Et les yeux ? Comment sont les yeux ?

— Châtain clair comme les cheveux, dit Marco avec élan.

Elle se reprit :

— C'est-à-dire, autant que j'ai pu en juger.

Je cachais mon étonnement d'avoir devant moi une Marco de qui les paroles, l'embarras, la naïveté, passaient ce qu'eût ressenti, à prendre le porto avec un lieutenant, n'importe quelle jouvencelle. Je n'aurais jamais cru que chez une femme mûre, mariée, rompue autrefois à vivre au milieu des artistes, je dusse trouver une novice timorée. Je me retins de le dire à Marco; mais je pense qu'elle m'entendit quand même, car elle essaya de tourner son rendez-vous, son malaise et son lieutenant en plaisanterie. Je l'y aidai de mon mieux.

— Et quand revoyez-vous le lieutenant Trallard, Marco ?

— Pas de sitôt, je pense...

Digitized by Google

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il faut le laisser s'énerver dans l'attente ! Le laisser cuire ! décréta Marco en levant un index docte. Cuire ! Tels sont mes principes !

Nous rîmes enfin, beaucoup, assez sottement. Cette heure-là, dans ma mémoire, m'apparaît comme la dernière halte, le dernier palier où s'arrête, reprenant son souffle, mon amie Marco. Les jours qui suivirent, je me vois travaillant (moi non plus je ne signais pas) sur le papier américain, mince et craquant, que j'aimais entre tous, et Marco travaille de son côté, à un sou la ligne. Un après-midi, elle revient me voir.

— Bonnes nouvelles du soudard, Marco ?

Elle fait « oui, oui » malicieusement, du menton et de l'œil parce que Monsieur Willy est de l'autre côté de la porte vitrée. Elle me soumet l'échantillon d'une robe, qui ne saurait se passer de mon agrément. Elle est gaie, et je pense qu'en femme sensée elle a réduit à sa véritable importance le lieutenant Trallard Alexis. Mais toutes seules dans ma chambre, mon refuge tapissé de nattes qui sentent le roseau humide, elle me tend une lettre sans rien dire, et sans rien dire je la lis et la lui rends. Car les accents d'amour n'inspirent que le silence et la lettre que j'ai lue est pleine d'amour. Gravement, printanièrement pleine d'amour. Pourquoi fallut-il qu'un mot, celui-là même que j'aurais dû retenir, m'échappât ? Je dis, pensant à la fraîcheur des mots que je venais de lire, au respect qui les imprégnait, je dis imprudemment :

— Quel âge a-t-il ?

Marco mit ses deux mains sur sa figure, eut un sanglot brusque, murmura :

— Mon Dieu ! C'est affreux !...

Presque aussitôt elle se domina, dévoila son visage, et se gourmanda d'une voix dure :

— Pas de blagues. Je dîne avec lui ce soir.

Digitized by Google

Elle voulait essuyer ses yeux mouillés, je l'en empêchai :

— Laissez-moi faire, Marco.

De mes deux pouces, je lui soulevai vers le front les paupières supérieures, pour que les deux larmes prêtes à couler se résorbassent, et que le mascaro des cils ne se fondît pas à leur contact.

— Là ! Attendez, ce n'est pas fini.

Je retouchai tous ses traits. Sa bouche tremblait un peu. Elle se laissait faire patiemment, en soupirant comme si je la pansais. Pour finir, je chargeai la houppe de son sac d'une poudre plus rosée. Nous ne parlions ni l'une ni l'autre.

— Quoi qu'il arrive, lui dis-je, ne pleurez pas. A aucun prix ne vous laissez dominer par les larmes.

Elle regimba, rit :

— Tout de même, nous n'en sommes pas à la scène de rupture !

Je la conduisis au miroir le plus éclairé. Devant son image Marco tressaillit des coins de la bouche.

— C'est bien, Marco ?

— Trop bien.

— Jamais trop bien. J'aurai de vos nouvelles ? Quand ?

— En même temps que moi, dit Marco.

Le surlendemain, elle revenait malgré un temps désordonné, presque tiède, qui secouait les trappes de tôle des cheminées et rabattait dans le choubersky la fumée et l'odeur du charbon.

— Dehors par cette tempête, Marco ?

— Aucune importance, j'ai un sapin en bas.

— Vous ne préférez pas dîner avec moi ?

— Je ne pourrais pas, dit-elle en détournant la tête.

— Bon. Mais vous pouvez renvoyer le rongeur, il n'est que six heures et demie. Vous avez le temps.

Digitized by Google

— Non, je n'ai pas le temps. Comment est ma figure ?

— Bien. Et même très bien.

— Oui, mais... Vite, je vous en prie ! Faites-moi la même chose qu'avant-hier. Et puis, qu'est-ce qui est le mieux pour recevoir Alex chez moi ? Un costume de ville, n'est-ce pas ? D'ailleurs je n'ai pas de robe d'intérieur qui convienne...

— Marco, vous savez aussi bien que moi...

— Non, interrompit-elle, je ne sais pas. C'est comme si vous me disiez que je connais l'Inde parce que j'ai écrit un feuilleton qui se passe au Pendjab. Voilà, il fait envoyer chez moi... une sorte d'en-cas, un chaud-froid de volaille, du champagne, des fruits... Il dit qu'il a comme moi horreur des restaurants... Ah, j'y pense, j'aurais dû...

Elle pressa sa main entre sa frange et son front.

— J'aurais dû acheter samedi dernier cette robe noire que j'ai vue chez la revendeuse... Juste à ma taille, la jupe en liberty et le corsage en dentelle... Dites-moi, est-ce que vous pourriez me prêter des bas très fins ? A cette heure-ci je n'ai plus le temps...

— Mais oui, mais oui...

— Merci. Ne pensez-vous pas qu'une fleur pour éclairer ma robe... Non, pas de fleur au corsage. Est-ce vrai que le parfum d'iris soit passé de mode ? Il me semble que j'avais encore des tas de choses à vous demander... des tas de choses...

Quoique à l'abri chez moi, près du poêle ronflant, Marco me faisait l'effet d'une femme que se fussent disputée le vent et la pluie qui cinglait la verrière. Je croyais assister à une sorte de départ de Marco, à un épisode d'émigration, comme si autour d'elle j'eusse vu flotter une cape claquante, un tartan déployé dans le vent.

Assiégée, bientôt envahie... Je ne pouvais douter qu'un assaut commençait contre la plus désarmée des créatures.

Digitized by Google

Silencieuses comme autour d'une mauvaise action, nous nous hâtions. Marco essaya de rire :

— Nous foulons aux pieds les coutumes les mieux établies, car c'est d'habitude la plus vieille sorcière qui lave la plus jeune pour le sabbat...

— Chut, Marco, ne bougez plus, j'ai fini tout de suite.

Je roulai dans un papier, avec la paire de bas de soie, un petit carafon qui contenait de la chartreuse jaune.

— Vous avez des cigarettes chez vous ?

— Oui. Qu'est-ce que je dis ? Non. Mais *il* en aura sur lui, il fume des khédives...

— Je mets dans le paquet quatre petites serviettes rigolotes, ça fait plus dînette. Voulez-vous aussi le napperon ?

— Non, merci, j'en ai un brodé, que j'ai acheté autrefois à Brousse.

Nous chuchotions bas, rapidement, sans sourire. Sur le seuil, Marco se retourna pour me donner un grand regard humide, fardé, égaré, où je ne pus rien lire qui ressemblât à de la joie. Ma pensée la suivit, dans le fiacre qui l'emportait à travers pluie et nuit, sur le pavé noyé de flaques où le vent dessinait, autour des réverbères, de faibles risées. Je voulus ouvrir pour la regarder s'éloigner, mais toute la nuit impétueuse entrait dans l'atelier, et je refermai la fenêtre sur cette voyageuse qui s'en allait par un chemin peu sûr, lestée d'une paire de bas de soie, de fard rose, de fruits, d'une bouteille de champagne.

Je ne prêtais encore au lieutenant Trallard qu'une réalité relative, quoique j'eusse vu son image photographique. Une figure très française, le nez un peu long, un front bien coupé, les cheveux en brosse et la moustache indispensable... Mais l'image de Marco l'effaçait, Marco pleine d'angoisse, belle, rehaussée de mes artifices, et respirant vite, comme palpite un chevreuil qui entend confusément une rumeur, un pié-

Digitized by Google

tinement lointains de chasse... J'écoutais pluie et vent, et je supputais ses chances de traversée, de débarquement, de salut : « Elle était très jolie ce soir. Pourvu que sa lampe à abat-jour froncé l'éclaire bien... Ce jeune homme l'occupe, la flatte, peuple sa solitude, en somme la rajeunit... »

Une bouffée de mauvais temps pesa rageusement sur la verrière. Un petit reptile noir, qui partait du bas de la fenêtre, se mit à ramper lentement... A quoi je connus que la fenêtre fermait mal et que l'eau commençait à imbiber le tapis, j'allai chercher des « wassingues » et le secours de Maria, l'Aveyronnaise qui me servait à cette époque-là. En cours de route, j'ouvris la porte à Masson qui venait de sonner trois coups. Le temps qu'il dépouillât une flasque pèlerine de caoutchouc, qui tomba ruisselante sur le dallage comme une panerée d'anguilles, je m'écriai :

— Tu n'as pas croisé Marco ? Elle descend à l'instant. Elle a regretté de ne pas te voir...

Le mensonge doit exhaler une odeur que perçoivent les êtres aux sens subtils. Paul Masson huma l'air dans ma direction, remua brièvement sa courte barbe et s'en fut retrouver Monsieur Willy dans son cabinet de travail blanc, qui ressemblait vaguement, brise-bises, moulures en baguettes et petites vitres, à un salon de confiserie désaffecté.

Tout va vite, désormais, pour Marco. Pourtant elle revint, après la nuit agitée, et ne me fit pas de confidences. Il est vrai qu'un tiers les empêchait. Ce jour-là ma hâte de savoir était bridée par la crainte que sa confiance ne me livrât quelque chose qui m'eût fait un peu horreur, à cause de je ne sais quel air furtif et puni sur toute sa personne. Du moins, c'est ce que je crois me rappeler. Mes souvenirs, après, sont beaucoup plus nets. Comment aurais-je oublié que Marco subit une transformation magique, l'espèce de puberté indiscrète

Digitized by Google

qui ne peut tromper personne ? Elle résonnait à tout choc. Pour un doigt de frontignan elle eut le feu aux joues et aux yeux. Elle rit sans motif, regarda dans le vide avec stupeur, se servit à tout propos de sa houppe et de son miroir. Tout allait vite. Je ne pus différer longtemps le « Alors, Marco ? » qu'elle devait attendre.

Un soir d'hiver pinçant et clair, Marco était avec moi. Je bourrais le choubersky. Elle tenait son regard fixé sur la rosace ajourée du poêle et ne parlait pas.

— Vous avez assez chaud dans votre petit appartement, Marco ? La grille à charbon suffit ?

Elle sourit au hasard comme une sourde, ne répondit pas et je dis enfin :

— Alors, Marco ? Contente ? Heureuse ?

C'est le dernier mot, le plus grand, je pense, qu'elle repoussa de la main.

— Je ne croyais pas, dit-elle à mi-voix, que cela pût exister...

— Quoi donc ? Le bonheur ?

Elle rougit çà et là, par plaques d'un feu sombre. Je lui demandai, naïve à mon tour :

— Mais pourquoi n'avez-vous pas l'air plus contente ?

— Est-ce qu'on peut se réjouir de quelque chose de terrible, qui ressemble tellement à... à un maléfice ?

A part moi, je me permis de penser qu'employer un mot si noir et si lourd c'était, comme on dit, coiffer d'un bien grand chapeau une petite tête, et j'attendis la suite... qui ne vint pas. Là se place une courte période de silence. Je ne voyais pas de mal à ce que Marco se tût sur ses amours, c'est plutôt à ces amours elles-mêmes que j'en avais, pensant — injuste et sans mémoire — qu'elle avait tôt fait de récompenser un passant, ce passant fût-il militaire, fils d'un général, et châtain clair par-dessus le marché.

Digitized by Google

Au laps de la réserve succéda la saison de la félicité. Un bonheur accepté est rarement discret; celui de Marco, en s'organisant, parla peu, mais banalement. Je sus qu'elle avait rencontré, comme tout le monde, un « être unique », de qui tous les actes s'épandaient en bénédictions sur l'amante éblouie. Il ne me fut pas permis d'ignorer qu'à une « âme élevée », Alexis joignait un « corps de fer ». Et si Marco n'appartenait pas, Dieu merci, à la gent de ces chuchoteuses précises et vantardes que j'appelle les Madame-combien-de-fois, elle eut une muette manière d'exprimer, par la confusion, par des réticences bouleversées, ce que je me serais très bien passée de savoir.

Cette victime honnête du tardif amour, de la surprise voluptueuse, ne se résigna pas tout de suite au foudroiement et à la béatitude. Mais elle ne put échapper au piège que lui tendait sa nouvelle condition, dont le plus inévitable est l'éloquence, mimique et verbale.

Quelques semaines la firent premièrement maigre, les yeux fiévreux et resplendissants, la bouche séchée. « Un Rops ! » disait Paul Masson quand elle n'était pas là. « Madame Chantelouve ! » renchérissait Monsieur Willy. « Que diable peut bien faire cette brave Marco, pour avoir une tête pareille ? »

Masson rapetissait ses petits yeux, haussait une seule épaule : « Rien, disait-il froidement. Ce sont des phénomènes ressortissant à la simulation, je dirais à la grossesse nerveuse. Peut-être que, comme beaucoup de femmes, cette brave Marco se croit la fiancée de Satan. C'est la phase des joies infernales. »

Je détestais que l'un ou l'autre des deux amis appelât Mme V... « cette brave Marco ». Je n'appréciais pas davantage la froideur critique qui glaçait les propos des deux hommes désabusés, surtout quand il s'agissait d'amitié, d'estime ou d'amour.

Digitized by Google

Une grande accalmie vint éclaircir le visage de Marco. Rassérénée, elle perdit par degrés son éclat de damnée, et engraissa légèrement. Sa peau parut plus unie, elle avait quitté l'essoufflement qui révélait sa palpitation et sa hâte. Son poids un peu accru ralentissait sa démarche et ses gestes, elle fumait paresseusement.

— Nouvelle phase, annonça Masson. La voilà qui ressemble maintenant à une Marco d'autrefois, quand elle venait d'épouser V... C'est la phase de l'odalisque.

J'arrive à une époque où ma propre existence plus remuante, plus chargée de travail aussi, espaça nos entrevues. Je n'osais pas me rendre impromptu chez Marco, où j'appréhendais de rencontrer le lieutenant Trallard en petite, en fort petite tenue, dans le logis minuscule qui n'avait autant dire pas d'antichambre. Thés différés, rendez-vous manqués, le hasard nous sépara, puis nous réunit enfin chez moi, un très beau jour de juin qui soufflait, par la verrière soulevée de l'atelier, le chaud et le frais.

Marco sentait bon, Marco étrennait une robe noire rayée de blanc, Marco me souriait. Son roman amoureux durait déjà depuis huit mois. Elle me parut si considérablement épaissie que le fier port de tête ne sauvait plus le menton, et sa taille, visiblement sanglée, ne jouait plus à l'aise, comme l'an passé, dans le gros grain de la ceinture...

— A la bonne heure, Marco ! Vous avez une mine magnifique !

Ses longs yeux de chevreuil s'inquiétèrent :

— Vous me trouvez ronde ? Pas trop, au moins ?

Elle baissa les paupières, sourit mystérieusement :

— Un peu d'embonpoint, cela fait les seins si beaux...

Elle ne m'avait pas habituée à de tels propos, et c'est moi, je crois bien, qui me sentis gênée comme si Marco — la même Marco qui dans l'auberge franc-comtoise se barrica-

Digitized by Google

dait : « N'entrez pas, je passe mon peignoir ! » — se fût délibérément mise nue au milieu de mon salon-atelier.

L'instant d'après, je me disais que je manquais de générosité et de solidarité, que je devais me réjouir sans réserve du bonheur de Marco. Pour prouver ma bonne volonté, je m'écriai :

— Je parie qu'un de ces jours je vais trouver dans votre ombre, à ma porte, le lieutenant Trallard ! Je suis trop magnanime, Marco, pour lui refuser la tasse de thé et la tartine de fromage blanc. C'est dit ?

Marco me glissa un vif regard, où je ne la reconnus pas. Si vite qu'elle le détournât, elle ne put me dérober le coup d'œil virulent, méfiant, qui passa rapide sur moi, sur mon sourire, mes longs cheveux, sur tout ce que la jeunesse prodigue à un corps et un visage de vingt-cinq ans...

— Non, dit-elle.

Elle se reprit, me rendit son regard de biche :

— C'est trop tôt, dit-elle avec grâce. Laissons le « soudard » mériter une si grande faveur !

Mais je restais consternée d'avoir entrevu, dans un regard, une fauve femelle, toute noire de suspicion, d'inimitié, de passion possessive. Pour la première fois la différence de nos âges nous devenait sensible, blessante, irrémédiable. C'est la différence d'âges qui, révélée au fond d'un bel œil de velours, faussa nos rapports, gauchit notre lien amical. Quand je revis Marco après le « jour du regard » et que je m'enquis du lieutenant Trallard, la Marco nouvelle manière, dodue, blanche, reposée, — nous dirions aujourd'hui « mémère » — eut pour me répondre un ton faussement modeste, un ton de propriétaire gourmande et repue. Je l'envisageais avec stupeur, cherchant sur elle ce que l'amour inespéré et goulu lui avait ôté. Je cherchais en vain sa maigreur fine, la roideur de sa taille mince, son menton un peu osseux et bien dessiné,

Digitized by Google

les profondes arcades où s'abritaient les yeux de velours presque noirs... Elle comprit que je mesurais son changement, abdiqua sa dignité de sultane bien nourrie, s'inquiéta :

— Que faire ? J'engraisse.

— C'est passager, dis-je. Mangez-vous beaucoup ?

Elle haussa ses épaules épaissies.

— Je ne sais pas. Oui. Je suis plus gourmande, c'est sûr, que... qu'avant. Mais je vous ai souvent vue manger sans retenue et vous n'engraissez pas !

Je fis signe, pour me disculper, que je n'y pouvais rien. Marco se leva, se planta devant la glace, étreignit à deux mains sa taille et la pétrit :

— L'an dernier, quand je faisais ça, je me sentais fondre entre mes mains serrées...

— L'an dernier vous n'étiez pas heureuse, Marco.

— Ah ! voilà, dit-elle âprement.

Elle toisait de tout près son reflet comme si elle eût été seule. Quelques kilos acquis faisaient d'elle une autre femme, ou plutôt un autre genre de femme. Sur sa charpente légère, la chair se répartissait malencontreusement. « Elle a un derrière de cordonnier », pensai-je. Dans mon pays, on dit que le séant du cordonnier, toujours assis, s'aplatit mais se développe en carré. « Et avec ça des seins en méduses, très larges et manquant de saillie. » Car la femme, même affectueuse, juge durement la femme...

Marco se retourna brusquement.

— Quoi ? dit-elle.

— Je ne dis rien, Marco.

— Pardon. J'avais cru.

— Si vous voulez réellement lutter contre une tendance à engraisser...

— Tendance, répéta Marco entre ses dents. Je retiens tendance.

Digitized by Google

— ... pourquoi n'essaieriez-vous pas de la gymnastique suédoise ? On en parle beaucoup.

Elle m'interrompit par un geste d'intolérant refus.

— Ou bien supprimez le petit déjeuner ? Prenez le matin à jeun de la citronnade sans sucre...

— Mais j'ai faim, le matin ! cria Marco. Tout est changé, comprenez donc ! J'ai faim, je m'éveille en pensant au beurre frais, à la crème épaisse, au café, au jambon... Je pense que le grand déjeuner suivra le petit déjeuner, je pense à ... ce qui vient après le grand déjeuner, ce qui rallume cette faim, toutes ces faims, que j'ai maintenant, qui sont tellement aiguës...

Elle laissa retomber ses mains qui rudoyaient sa taille et sa gorge, m'interpella sur le même ton de récrimination :

— Est-ce que je pouvais prévoir, moi, franchement...

Elle changea de voix :

— Mon Dieu, il dit que je le rends tellement heureux...

Je ne pus m'empêcher de la prendre par le cou :

— Marco, ne pensez pas à tant de choses ! Ce que vous venez de dire là répond à tout, explique tout, réfute tout ! Soyez heureuse, Marco, rendez-le heureux, envoyez promener le reste !

Nous nous embrassâmes. Elle partit rassérénée, bercée sur ses nouvelles hanches élargies. C'est l'époque où nous partîmes pour Bayreuth, Monsieur Willy et moi, et je ne manquai pas d'envoyer à Marco beaucoup de cartes postales couvertes d'emblèmes wagnériens enlacés de leit-motive. Dès mon retour, je donnai rendez-vous à Marco dans notre « thé ». Elle n'avait pas maigri, ni rajeuni non plus. Comme d'autres se développent selon la courbe et la circonférence, son embonpoint visait au carré.

— Et vous n'avez pas du tout quitté Paris, Marco ? Rien n'est changé ?

Digitized by Google

— Rien, grâce à Dieu.

Elle effleura du doigt le bois du guéridon pour conjurer le sort. A défaut d'autres détails, son geste m'apprit que Marco, âme et corps, appartenait toujours au lieutenant Trallard. Signe non moins éloquent, Marco ne me posa, sur mon séjour à Bayreuth, que des questions de pure politesse, — encore devinai-je qu'elle n'écoutait guère mes réponses.

Elle rougit quand je lui demandai à mon tour :

— Et le travail, Marco ? Feuilletons sur la planche pour la saison prochaine ?

— Oh ! pas tellement... dit-elle avec ennui. Une maison d'édition voudrait un roman pour enfants de huit à quatorze ans... Comme si je savais faire ça ! D'ailleurs...

Une expression douce et bestiale passa comme une nue sur son visage, et elle ferma les yeux.

— D'ailleurs, je me sens si paresseuse... Mais si paresseuse !...

Quand Masson, averti de notre arrivée, vint sonner trois coups, il se hâta de me dire qu'il savait « tout », de la propre bouche de Marco. A ma surprise, il parla favorablement du lieutenant Trallard. Il ne le traita pas de gigolo de dixième ordre, ni d'alcoolique promis à la précoce calvitie, ni de lovelace pour ville de garnison. En revanche, je le trouvai assez dur pour Marco, et plus froid encore que dur.

— Mais enfin, Paul, qu'est-ce que tu reproches à Marco dans cette histoire ?

— Peuh... rien, dit Paul Masson.

— Et ils sont follement heureux ensemble, tu sais !

— Follement ne me paraît pas exagéré.

Il rit à petit bruit, imité par Monsieur Willy. Rires détestables, qui se moquaient de Marco et de moi, et qu'accompagnèrent des estimations sans ménagement, des pronostics

Digitized by Google

pessimistes formulés avec une certitude et une indifférence complètes, comme si l'aventure qui illuminait l'arrière-saison de Marco ne fût qu'un vieux fait divers.

— Physiquement, disait Paul Masson, Marco en *était* arrivée à la phase dite de la jument de brasseur. Quand une gazelle se tourne en pouliche fessue, c'est mauvais pour elle. Le lieutenant Trallard a été parfaitement correct. C'est Marco qui a compromis le lieutenant Trallard.

— Compromis ? Tu es fou, Masson ! Tu affirmes des choses, vraiment...

— Petite dame, un enfant de trois ans vous dirait comme moi que le premier, l'urgent devoir de Marco *était* de rester maigre, charmante, crépusculaire, furtive, humide de pluie, de n'éclater point de santé, de ne pas faire peur aux foules en criant : « Ça y est ! ça y est ! je... »

— Masson !...

Je m'indignais, je fouettais Masson de ma corde de cheveux. Je ne comprenais rien à une bizarre sorte de rigueur exclusivement masculine, exercée contre une innocence exclusivement féminine. Les jugements échangés entre les deux hommes qui ôtaient au « cas Marco » toutes circonstances atténuantes, je les écoutais comme un cours de mathématiques spéciales...

— Elle n'*était* pas de taille, décrétait l'un. Être à quarante-six ans la maîtresse d'un jeune homme de vingt-cinq, elle a pris ça pour une aimable aventure.

— Tandis que c'est un métier, disait l'autre.

— Plutôt un sport.

— Non. Un sport, c'est un métier sans bénéfices. Mais elle ne comprendra même pas qu'une rupture, c'est pour elle l'inespéré...

Je n'étais pas encore devenue insensible au mélange de cynisme affecté, de paradoxe littéraire, qui maintenait haut

Digitized by Google

dans leur propre estime, vers 1900, des hommes cultivés, amers et sans avenir.

Septembre était sur Paris, son beau temps sec, ses ciels rouges le soir. Je boudais la ville, et les décisions maritales qui avaient écourté mes vacances. Un jour, je reçus un « petit bleu » que je regardai étonnée, car je connaissais peu l'écriture de Marco, régulière, dont les lettres séparées trahissaient pourtant une agitation du cœur. Elle voulait me parler. Je l'attendis à l'heure où, le soleil s'abîmant, la rougeur céleste troublait d'une couleur de vin la verrière aux rideaux jaunes. Je fus contente de ne remarquer sur elle aucune trace de désordre. Comme s'il n'y avait qu'un sujet possible de conversation, Marco dit tout de suite :

— Figurez-vous qu'Alex part en mission.

— En mission ? Où ça ?

— Le Maroc.

— Quand ?

— Incessamment. C'est l'affaire peut-être d'une huitaine. Désigné par le Ministère de la Guerre.

— Et... c'est inévitable ?

— Son père, le général Trallard... Oui, son père, s'il intervenait personnellement, pourrait... Mais il estime que cette mission — qui est loin d'être sans dangers — constitue une grande faveur... Alors...

Elle ébaucha un petit geste qui retomba inachevé, et se tut en regardant dans le vague. Sa carrure alourdie, ses joues bien remplies et pâles et ses yeux tragiques lui donnaient l'air d'une reine de théâtre.

— C'est long, Marco, une mission ?

— Je ne sais pas, je n'en ai aucune idée. Il parle de trois, quatre mois, peut-être cinq...

— Eh bien, Marco, dis-je gaîment, qu'est-ce que trois ou quatre mois ? Vous l'attendrez, voilà tout.

Digitized by Google

Elle ne parut pas m'entendre. Elle semblait étudier attentivement une marque d'encre violette, écrite par le teinturier à l'envers de son gant.

— Marco, risquai-je, vous ne pouvez pas l'accompagner là-bas, habiter la même région ?

Et je regrettai aussitôt d'avoir parlé. Marco, les malles, les robes, Marco en favorite européenne, ou bien Marco en épouse indigène, joyaux d'argent, couscous, foulards frangés. Les tableaux qu'essayait mon imagination me firent peur, — peur pour Marco...

— Naturellement, me hâtai-je d'ajouter, ce n'est pas pratique...

La nuit descendait, et je me levai pour donner la lumière, mais Marco me retint.

— Attendez, dit-elle, il y autre chose. J'aimerais ne pas vous en parler ici. Voulez-vous venir demain chez moi ? J'ai du bon thé chinois, des gâteaux salés du boulevard Malesherbes...

— Si je veux, Marco ! Mais...

— Je n'attends personne demain. Venez, vous pouvez peut-être me rendre service. N'allumez pas, la lumière de l'antichambre me suffit bien.

Le petit « meublé » de Marco avait changé, lui aussi. Un agencement de rideaux sur un châssis de bois, derrière la porte d'entrée, le dotait d'un semblant d'antichambre. Le lit de cuivre était devenu lit-divan, et quelques meubles nouveaux me parurent honorables, ainsi que des tapis orientaux. Une glace vénitienne à rosettes, sur la cheminée, reflétait des dahlias blancs et rouges. Dans le parfum qui errait je reconnus celui de Marco, mais marié, si je puis écrire, à une autre fragrance corsée.

La seconde pièce plus petite servait de cabinet de toilette,

Digitized by Google

j'entrevis un tub blanc, un réservoir-douche près du plafond. Je dis, en entrant, quelque chose comme :

— Il fait bon chez vous, Marco !

Septembre agité, précocement froid, ne pénétrait pas dans l'étroite demeure, où les murs épais et les fenêtres closes retenaient un air immobile. Marco s'occupait déjà du thé, disposait nos deux tasses, nos deux assiettes. « Elle n'attend personne », pensais-je. Elle me tendait une soucoupe pleine de reines-claude, échaudait la théière.

— Quelles belles petites mains que les vôtres, Marco !

Elle heurta soudain une tasse, comme si le moindre son inattendu risquait de compromettre l'équilibre surveillé de ses mouvements. Nous fîmes ce semblant de repas qui déguise et retarde la gêne des explications, des ruptures, des silences, et nous n'en arrivâmes pas moins au moment où Marco devait me parler. Aussi bien il en était temps, je la voyais presque à bout de résolution. Nous sommes portés à trouver étrange, sinon comique, qu'une personne rondelette donne des signes d'épuisement, et je m'étonnais que Marco pût être ensemble rebondie et défaillante. Elle s'affermit; je lui revis sa figure d'aristocrate belliqueux. La cigarette qu'elle alluma avidement après le thé acheva de la remettre. Un reflet de henné, sur ses cheveux courts, l'avantageait.

— Eh bien, je crois, commença-t-elle d'une voix claire, que c'est fini.

Sans doute elle n'avait pas préparé, pour son début, un tel mot, car elle s'arrêta comme stupéfaite.

— Fini ? Quoi, fini ?

— Vous me comprenez très bien, dit-elle. Si, comme je le crois, vous m'aimez un peu, vous chercherez à m'aider, mais... Je vais quand même vous dire...

Ce furent à peu près ses dernières paroles pondérées. Le récit que j'entendis, je suis bien obligée d'en évincer ce qui

Digitized by Google

le rendait, dans la bouche de Marco, si désordonné et si terriblement clair.

Elle racontait comme racontent beaucoup de femmes, en remontant loin et inutilement dans un passé qui était celui de son unique, de son éblouissante aventure d'amour. Elle se répétait, rectifiait des dates : « C'était donc un jeudi vingt-six décembre... Qu'est-ce que je dis ? Un vendredi, puisque nous avions été chez Prunier pour dîner maigre... Il est catholique pratiquant, et fait maigre le vendredi... »

Puis la minutie du récit se défit, s'égrena. Marco se laissa aller à des explétifs, des « bon, enfin passons », des « ah ! la la, je ne sais plus où j'en suis », des « n'est-ce pas » multipliés. La force gesticulatoire du chagrin exigeait qu'elle se frappât les genoux du plat de la main, lui jetait la tête à la renverse sur le dossier de son fauteuil...

Tant qu'elle ne se dégagea pas de la prolixité, de la banalité qui donnent, à toutes les plaintes amoureuses, un air de famille, tant qu'elle mêla, à l'impudeur de certaines périphrases, une mimique de longues paupières baissées, de front détourné, je ne fus que tiédeur, envie de m'en aller, et même crispations des mâchoires pour réprimer des bâillements nerveux. Je trouvais Marco par trop ordinaire en amante, et aussi qu'elle tardait à m'apprendre comment tant de louange d'un beau jeune militaire aboutissait à un malheur, exceptionnel comme tous les malheurs.

— Voilà qu'un jour... dit enfin Marco.

Elle s'accouda aux bras de son fauteuil. Je l'imitai et nous nous penchâmes l'une vers l'autre. Marco émergea de son lamento nébuleux et je vis luire, dans ses yeux plaintifs et doux, une lumière guetteuse, un regard capable de ne pas se tromper. Elle changea aussi de ton, et je tâche à résumer la partie dramatique de son récit.

Elle n'avait pas oublié, dans son verbiage du commen-

Digitized by Google

cement, de mentionner la « folie des étreintes », la généreuse insurrection du jeune homme qui, fougueux, poussait la porte entrebâillée, écartait la portière, et de là ne faisait qu'un saut sur le divan où Marco l'attendait, gisante. Il ne souffrait ni biais, ni discours. L'impétuosité a ses rites. Marco me fit comprendre que lieutenant, gants et képi s'abattaient épars, le plus souvent, sur le divan. La poésie, la causerie douce ne venaient qu'après. A ce point de son récit, Marco fit une pause pleine d'orgueil, et dirigea son regard vers un cadre à photographie, nickel et cristal biseauté. Son silence et son regard m'invitaient à des conjectures variées, et peut-être à un peu d'envie.

— Voilà donc qu'un jour... dit Marco.

Un jour faste, certainement. Un de ces jours où la pluie de Paris, on ne sait quelle moiteur qui dépolit les miroirs, quel besoin de rejeter les vêtements, provoquent les amants à s'enfermer et faire du jour la nuit, « un de ces jours, dit Marco, qui sont la perdition de l'âme et du corps... ». Il fallut bien que je suivisse mon amie et que je l'imaginasse — elle m'y contraignit — demi-nue, sur le divan-lit, au sortir d'un de ces bonheurs si physiques et si rudes qu'elle les nommait « maléfices »... C'est à ce moment que sa main, errant égarée sur le lit, y rencontra le képi, et qu'elle céda à un des réflexes les plus féminins : elle s'assit dans sa chemise froissée, se planta le képi sur l'oreille, l'assujettit d'une tape espiègle, et fredonna :

Tambours, clairons, musique en tête,
V'là qu'il arrive un régiment...

— Je n'ai jamais vu, conta Marco, jamais vu Alex faire une figure pareille. Une figure... incompréhensible. Une figure, je dirais affreuse, s'il n'était pas si beau... Je ne peux pas vous dire ce que j'ai ressenti...

Digitized by Google

Elle s'interrompit, regarda le lit-divan vide.

— Et puis, Marco, qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Mais rien, j'ai ôté le képi, je me suis rajustée, levée, nous avons pris le thé... Enfin tout s'est passé comme d'habitude. Mais c'est depuis ce jour-là que j'ai surpris chez Alex, deux ou trois fois, un retour de cette figure, et une si singulière expression du regard... Je ne peux pas m'ôter de l'idée que ce képi m'a été fatal. Est-ce que cela lui a rappelé un mauvais souvenir ? Je voulais votre impression. Dites-la sans ménagement.

Je pris garde, avant de répondre, de composer mon visage tant j'avais peur qu'il ressemblât à celui du lieutenant Trallard par la consternation, le blâme et le scandale. O Marco ! En un moment je vous perdis, je vous pleurai, — je vous vis. Je vous vis telle qu'Alexis Trallard vous avait vue. Je honnis les larges seins, les épaulettes glissantes de la chemise violentée. Et le cou grenu, sillonné, et les plaques rougies de la peau sous les oreilles, le menton livré à lui-même, irrémédiable... Et le pli de ruisseau asséché qui excave, après l'amour, la paupière inférieure, et cette flamme avinée qui ne s'éteint pas assez vite sur des traits mûrs qu'elle consume... Là-dessus, le képi ! Le képi, son fond rigide, sa visière coquine, en auvent sur l'œil gaminement cligné...

Tambours, clairons, musique en tête...

— Je sais bien, continuait Marco, qu'entre amants une vétille suffit pour assombrir une atmosphère électrisée... Je sais bien...

Hélas ! que savait-elle ?

— Après, Marco ? La fin ?

— La fin ? Mais je vous la dis. Il ne s'est rien passé de plus. La mission au Maroc a surgi. Sa date s'est par deux fois

Digitized by Google

rapprochée. Mais ce n'est pas uniquement à cause d'elle que j'ai perdu le repos. D'autres indices...

— Quels indices ?

Elle n'osa pas préciser. Elle repoussa de la main ma question, détourna la tête.

— Oh ! rien, des... Des différences...

Elle tendit l'oreille vers la porte.

— Je ne l'ai pas vu depuis trois jours, dit-elle. Évidemment les démarches que nécessite cette mission... Mais...

Elle sourit de côté.

— Mais je ne suis pas une enfant, dit-elle d'un ton détaché. D'ailleurs il m'écrit. Par petits bleus.

— Comment sont ses lettres ?

— Oh, charmantes. Naturellement, charmantes. Il a beau être très jeune, lui non plus n'est pas tout à fait un enfant.

Comme je m'étais levée, Marco devint soudain angoissée, humble, me prit les mains :

— Qu'est-ce que vous pensez que je doive faire ? Qu'est-ce qu'on fait, dans ces cas-là ?

— Comment voulez-vous que je le sache, Marco ? Je crois qu'il ne faut rien faire qu'attendre... Je crois que de toute manière il n'est pas de votre dignité...

Elle éclata d'un rire inattendu :

— Ma dignité ! Ah, vous me faites bien rire ! Ma dignité ! Ah ! ces jeunes femmes...

Son rire et son regard me furent insupportables.

— Mais, Marco, vous me demandez conseil, je vous réponds selon mon cœur...

Elle riait toujours et haussait les épaules. Tout en riant elle ouvrit cavalièrement la porte devant moi. Je croyais qu'elle allait m'embrasser, que nous nous donnerions rendez-

Digitized by Google

vous, mais j'étais à peine dehors qu'elle refermait sa porte sans m'avoir dit un autre mot que :

— Ma dignité ! Ah ! non, c'est trop comique !

Si je m'en tiens aux faits, l'histoire de Marco est finie. Marco avait un amant, Marco n'eut plus d'amant. Marco avait « touché à la hache », c'est-à-dire coiffé le képi fatal, et dans le pire moment... Dans le moment où l'homme est une harpe triste qui frémit encore, un explorateur qui revient d'un pays qu'il a entrevu et n'a pas atteint, un pénitent lucide qui jure « je ne le ferai plus » et se meurtrit les genoux...

Je m'entêtai à revoir Marco, après quelques jours. Je sonnai et frappai à sa porte, qui ne s'ouvrit pas. Je recommençai, car je sentais Marco seule, dure et fiévreuse, derrière le battant. La bouche contre la feuillure, je dis « c'est moi » et Marco m'ouvrit. Tout de suite je vis qu'elle regrettait de m'avoir ouvert. D'un air distrait, elle lissait la peau trop large de ses petites mains, en la faisant glisser vers le poignet comme une manchette de gant. Je ne me laissai pas intimider et je lui dis que je voulais, que j'exigeais qu'elle dînât le soir même à la maison. Et je profitai de mon autorité pour ajouter :

— Je suppose que le lieutenant Trallard est parti ?

— Oui, dit Marco.

— Combien de temps lui faut-il pour arriver là-bas ?

— Il n'est pas *là-bas,* dit Marco. Il est à Ville-d'Avray, chez son père. Ça revient au même.

Quand j'eus fait « Ah », je ne sus plus que dire.

— Au fait, reprit Marco, pourquoi n'irais-je pas dîner avec vous ?

Je m'exclamai, je la remerciai, je l'entourai d'une joie de fox-terrier, dont je crois qu'elle n'était pas tout à fait dupe. Quand elle fut assise chez moi, au chaud, sous ma lampe, parmi des réverbérations claires, je mesurai non seulement

Digitized by Google

le déclin de Marco, mais une sorte de réduction singulière. Diminution de volume, — elle maigrissait — diminution de sonorité, — elle parlait d'une petite voix distincte. — Elle avait dû oublier de se nourrir, et voulu forcer le sommeil.

Masson vint après le dîner, rencontra Marco avec autant d'appréhension qu'en pouvait exprimer sa physionomie illisible. Il la salua de biais, en crabe.

— Tiens, Masson, dit Marco indifférente. Bonsoir, Paul.

Ils nouèrent ensemble une conversation de vieux amis, c'est-à-dire dénuée d'intérêt. Je les écoutais et je pensais qu'une telle somme de lieux communs devait délasser Marco. Elle partit de bonne heure et nous restâmes seuls, Masson et moi.

— Crois-tu qu'elle a mauvaise mine, hein, Paul, cette pauvre Marco...

— Oui, dit Masson. C'est la phase du curé.

— Du... quoi ?

— Du curé. Quand une femme, jusque-là très féminine, commence à ressembler à un curé, c'est le signe qu'elle n'espère plus, de l'autre sexe, ni faveurs, ni sévices. Une certaine blancheur jaune, le nez qui s'attriste, le sourire qui rentre, la bajoue qui descend : voyez Marco. Le curé, vous dis-je, le curé.

Il se leva pour partir, et ajouta :

— Entre nous, j'aime mieux ça pour elle que la phase de l'odalisque.

Je m'attachai, par la suite, à ne pas négliger Marco. Elle maigrissait grand train. Il est malaisé de retenir quelqu'un qui fond, je devrais écrire : qui se résorbe. Elle déménagea, c'est-à-dire qu'elle emplit sa malle et l'emporta dans un autre petit meublé. Je la voyais souvent, et jamais elle ne parlait du lieutenant Trallard. Puis je la vis moins souvent, et la mauvaise volonté venait d'elle bien plus que de moi. Elle

Digitized by Google

prenait curieusement à tâche de se changer en vieille petite dame grêle. Le temps passait...

— Mais, Masson, que devient Marco ? Il y a des éternités... Tu as des nouvelles de Marco, toi ?

— Oui, dit Masson.

— Et tu ne me dis rien !

— Vous ne m'avez rien demandé.

— Vite, où est-elle ?

— Presque tous les jours à la Nationale. Elle a traduit de l'anglais un extraordinaire reportage dans l'Oubangui. Comme le manuscrit est un peu court pour faire un volume, elle l'allonge sur la prière de l'éditeur, et elle se documente à la Bibliothèque.

— Elle a donc repris la même vie, dis-je pensivement, la même qu'avant le lieutenant Trallard...

— Oh ! non, dit Masson. Il y a un grand changement dans son existence !

— Lequel ? Va donc, il faut tout t'arracher !

— A présent, dit Masson, Marco touche deux sous la ligne.

Digitized by Google

LE TENDRON

Vous qui n'avez aucun sujet de rester à Paris, disais-je en mai 1940 à mon vieil ami, — comment vais-je l'appeler ? mettons Chaveriat, oui, Albin Chaveriat; les Chaveriat sont assez nombreux en France, venus du pays basque, enracinés dans la Franche-Comté et un peu partout, pour qu'aucun d'eux ne réclame contre l'usage que je fais de son nom — vous qui ne ferez que languir à Paris tant que durera la guerre, fixez-vous pour un bout de temps à la campagne. Pourquoi n'iriez-vous pas retrouver Curnonsky à Riec-sur-Belon, chez Mélanie ? »

— Je n'aime pas le vent de mer, dit Chaveriat. Et je ne veux pas non plus manger trop bien. Je perdrais ma taille.

— Le Midi ? Saint-Tropez ? Cavalaire ?

Chaveriat hérissa sa courte moustache blanche :

— Décors de fête... la fête morte, c'est sinistre.

— Vous sentez-vous une vocation d'hôte payant ? Allez en Normandie, chez les Hersent qui ne bougeront de leur propriété que si on les en déloge par le fer et par le feu. Il y a une rivière, un billard, un tennis mal entretenu,

Digitized by Google

un jeu de croquet... Toute la famille est bien portante, et rien qu'avec leurs filles et nièces, ils font le plein de jeunes filles...

— Pas un mot de plus, vous venez juste de dire ce qu'il fallait pour m'en détourner.

— Ni le vent, ni la bonne chère, ni le Midi, ni les jeunes filles... Vous êtes difficile à caser, Albin.

— Je l'ai toujours été, chère amie. C'est ce qui a fait de moi, finalement, la perle des célibataires...

Chaveriat marcha, sans canne, jusqu'à l'une de mes trois fenêtres. Quand il faisait attention, il boitait peu. L'an dernier, « une goutte remontée au cœur », comme on disait autrefois, l'a mis en repos, avant qu'une impotence définitive ait humilié sa prestance d'homme resté mince à soixante-dix ans. Blanc de poil, l'œil noir vif, la moustache taillée aux ciseaux, on disait de lui qu'il avait dû faire, en son jeune temps, bien des malheureuses. Mais je puis affirmer que dès 1906 il n'était qu'un brun assez banal.

Bon marcheur, il aimait les trajets à pied autant que les coiffeurs aiment la pêche à la ligne. A la campagne, Albin qui ne chassait pas se promenait longuement avec un fusil. Il rapportait, en guise de gibier, un petit pêcher rose rompu par une rafale de grêle, un chat abandonné, un plein mouchoir de cèpes. De pareils traits le rendaient sympathique. Je cherchais en vain, de loin en loin, ce qui manquait à notre amitié limitée par les secrets, très bien gardés, de la vie amoureuse d'Albin Chaveriat. Avant sa mort, il ne m'en livra qu'un, justement ce jour où je lui proposai de passer la guerre — nous ne savions pas, en mai 1940, la portée de ces mots-là — dans une propriété tout éclairée de jeunes filles. Car je revins sur son refus, auquel il avait donné l'accent réservé, la forme réticente qui provoquent l'interlocuteur à une réplique inévitable : « Vous, mon bonhomme, vous

Digitized by Google

ne sortirez pas de chez moi sans m'avoir raconté toute l'histoire ! »

Albin ne sortit pas de chez moi. Je le gardai d'autant plus aisément qu'il y avait à dîner du poisson très frais, des champignons retirés du feu avant qu'ils fussent réduits à l'état de loques sans saveur comme on les sert sur presque toutes les tables françaises, et une crème au chocolat semi-liquide, pour contenter ceux qui la veulent manger à la cuiller et ceux qui aiment la boire à même le petit pot... En 1940, nos marchés de Paris étaient encore si riches que nous traversions le quartier des Halles pour le plaisir des yeux. Notre langage adoptait des expressions telles que « drôle de guerre », « guerre larvée », et nous étions un peu, tous, comme des bêtes sans flair...

J'offris à mon convive, pour le délier de sa discrétion, mon reste de bon marc :

— Ce sont les Hersent qui vous éloignent de la Normandie, ou leur abondance de jeunes filles, mon colonel ?

Depuis longtemps Chaveriat ne riait plus quand on l'appelait ainsi. Je crois qu'il aimait assez qu'on saluât d'un grade de fantaisie sa brosse de cheveux blancs, sa moustache et sa boiterie sans disgrâce.

— Ni l'une, ni les autres, chère amie. Rien ne me plaît autant que la Normandie, et j'ai toujours chéri les jeunes filles, ou plutôt la jeune fille.

— Tiens !

— Ça vous étonne ? Pourquoi ? Nous ne nous connaissons guère que depuis vingt-cinq ans, et j'en ai soixante-huit. Pensez-vous que durant quarante ans environ, je n'aie été occupé que de ressembler à l'idée que vous vous faites de moi et qui est sans doute très différente de celle que je m'en fais ? Oui, j'ai préféré à tout les jeunes filles et la chasse. Maintenant, je ne viserais pas un geai, et une jeune fille m'a, non pas guéri,

Digitized by Google

mais écarté des jeunes filles... Vous voulez une histoire, vous allez l'avoir. Elle n'est pas belle, loin de là. Mais elle ne peut plus faire de mal à personne, et son héroïne a, je le crains pour elle, des fils de dix-huit ans.

« Par où m'est venu le goût des jeunes filles ? Je crois que c'est par une amitié virile. Entre quinze et vingt ans, j'ai eu un ami, un de ces compagnons d'adolescence auxquels un garçon normal est plus fidèle de cœur qu'à une maîtresse. Passé la vingtième année, une femme, la période militaire, un métier, font irruption dans la vie et gâtent cette belle entr'aide sentimentale. Encore le service militaire compta peu pour Eyrand et moi : nous l'avons subi ensemble. La première trahison vint de lui, j'appelai ainsi son mariage. Se marier à vingt-trois ans et demi, ma famille décréta que c'était une « imprudence ». Moi, je viens de vous dire le nom que je donnai à notre séparation. Non, merci, un verre de marc me suffit. Si je buvais davantage, je raconterais mal et d'une manière pas assez impartiale.

« Je me souviens que je refusai raidement à Eyrand de passer les vacances chez lui, la première année de son mariage, dans un petit manoir qui représentait, entouré d'une trentaine d'hectares, le plus clair de la dot de sa femme, et qu'il fit valoir lui-même. Il eut beau me récrire, m'envoyer en instantanés les portraits de sa jeune femme, de ses bœufs, de sa métairie, je restais de mauvais poil, je répondais des lettres stupides parce que je pensais que sa femme les lisait... Et aussi parce que celles de mon ami ne reflétaient qu'un bonheur épais. Jamais un doute, ni un ennui, ni une inquiétude, ni quoi que ce soit dont j'aurais pu le consoler... Au fait, je veux bien une goutte de marc. Une goutte, pas plus haut que l'étoile taillée dans le verre...

« A la fin Eyrand se lassa, vous pensez bien. Quand je vis

Digitized by Google

perdu, et beaucoup par ma faute, un ami que je ne songeai pas à remplacer, je ne me fis sociable qu'auprès des créatures féminines très jeunes, où je trouvais de la brusquerie sincère, un intérêt presque toujours affecté, la beauté en esquisse, le caractère en projets. Elles avaient dix-sept, dix-huit ans, un peu plus, un peu moins, pendant que j'avançais, moi, vers la trentaine, et qu'à leurs côtés je croyais avoir le même âge qu'elles. A leurs côtés... Je peux dire plus véridiquement dans leurs bras. Qu'est-ce qu'il y a, dans une jeune fille, d'achevé, de prêt à servir, d'enthousiaste, sinon sa sensualité ?... Non, ne discutons pas là-dessus, je sais que vous n'êtes pas de mon avis. Vous ne m'empêcherez pas, et pour cause, d'avoir porté une préférence presque épouvantée pour ce qui couve de frénésie, de décision, de prodigalité et de prudence ensemble, chez une jeune fille qui a, comment dire... qui a passé certaines bornes. Il faut avoir connu un assez grand nombre de jeunes filles pour savoir que, comparées aux femmes faites, la plupart d'entre elles sont des championnes du risque, des inspirées de l'espèce, et que dans des conjonctures dangereuses rien n'égale leur sérénité. L'opinion générale a sa formule : « le lâche qui s'attaque aux jeunes filles... ». Seigneur ! Je peux vous dire qu'il faut au contraire un tempérament bien particulier, et un spécial empire sur soi pour leur résister. Simplement, ôtez-vous de l'idée que mon penchant ait tourné à la monomanie, et à une vilaine exclusivité. En amour, j'ai été souvent un homme comme les autres, chargé, un temps, d'une liaison, attiré vers un mariage raisonnable, puis le fuyant non moins raisonnablement, irrésolu — je vous dis, un homme pareil aux autres hommes.

« En 1923, je ne chassais déjà plus, mais j'acceptais des invitations de chasseurs. Un de mes amis, un pharmacien retiré des affaires, — il y a eu des régions où tous les grands domaines, un moment, passaient aux mains des ci-devant

Digitized by Google

pharmaciens — venait d'acheter une si belle propriété dans le Doubs que j'aménageai toute mon année en vue d'une villégiature d'arrière-saison, entre le 15 août et le 15 octobre. J'y fus moins content que je ne l'espérais, à cause d'une fournée assez mal composée, et de la gloutonnerie fastueuse qui y régnait. Chère et boissons, tout était en excès, et quotidiennement. Au point que je me déguisai en rêveur atteint du foie, pour avoir droit à la solitude et à la sobriété. Les châtelains régionaux me tapaient sur l'épaule après les repas, en éructant discrètement : « Alors, ça ne va pas ? Vous devriez voir quelqu'un... » Je m'abstenais de leur répondre que j'eusse préféré au contraire ne voir personne, et je prenais le large. A moins que je me chargeasse d'enseigner à une assez belle femme, une cousine du châtelain, comment on dresse le catalogue d'une bibliothèque, et quelques autres occupations agréables des heures chaudes.

« Quel pays, chère amie, que cette région du Doubs ! Et quel domaine ! Le nouveau châtelain n'avait pas eu le temps de l'embellir grièvement, ni de modifier cet aspect, brûlant encore plus que brûlé, qui est là-haut celui de septembre. Les jours raccourcis restaient torrides, à vous cuire la peau des mains quand on déjeunait dehors, et, la nuit, par les fenêtres ouvertes entrait avant l'aube un froid merveilleux, dont les feuillages des cerisiers sortaient tout rouges, et ceux des marronniers et des ormes précocement jaunes. Aucune saison n'a été si jaune, y compris les herbages, qui manquaient de pluie et ne donnaient pas de regain. Mais à cause de l'épaisseur des futaies, les sous-bois restaient humides, champignonneux à souhait. Il y a beaucoup de « violets » en Franche-Comté. Le violet est un champignon délicat.

« Des éperviers, dorés eux aussi, m'escortaient un bout de chemin, tournaient sur ma tête très haut pour pénétrer

Digitized by Google

mes intentions, et comme j'étais pur de tout dessein, ils m'abandonnaient.

« Bon marcheur (je vous parle d'une vingtaine d'années), j'allais par combes et par collines; je découvrais un petit éclusage dans le parc, ses vannes pourries, sa mare séchée, un reste de sainte sculptée dans sa niche, un ancien « point de vue » d'où on ne voyait plus rien depuis longtemps, envahi de crottes de lapins et de fragon piquant. Je sortais du parc sans m'en apercevoir parce que le pharmacien aimait mieux installer des salles de bain partout que de faire relever ses murs de clôture; mais cinq cents mètres au delà le paysage se polissait, se découpait en petits carrés de culture limités par les murs bas sans mortier, chaudes retraites des vipères. Malgré le canton assez étroitement mamelonné, je ne m'égarais pas. Je ne m'égare jamais, figurez-vous. Qu'est-ce qui vous fait sourire ? Bon, j'ai compris. Non, merci, plus de marc. Un verre d'eau fraîche me fera plaisir.

« Peut-être trouvez-vous que j'abuse du paysage. Mais c'est que cette saison ancienne m'a laissé un souvenir si rudement solitaire... Certains matins, la rosée valait une gelée blanche, et puis on cuisait jusqu'au soir inclus, et les raisins — du petit raisin noir, en grappes tellement serrées qu'une fourmi n'y pouvait pas entrer — mûrissaient en avance sur les murs de la ferme, sur les maisons des gardes-barrières, en même temps que les scabieuses bleues et mauves affirmaient que cet été enflammé s'appellerait bientôt l'automne. J'étais content, content sans paroles, sans beaucoup de pensées; je me hâlais, je me trouvais un air agréable de gentilhomme campagnard. Un jour... Oui, vous voyez, j'y arrive.

« Un jour, j'étais hors du domaine. J'avais semé tous les amateurs de beau temps. J'étais à flanc de coteau dans les bois, je montais la pente assez raide d'une voie forestière, herbue

Digitized by Google

mais marquée de roues. Je marchais entre des bouleaux auxquels le vent enlevait déjà des feuilles d'or, petites et très légères, qui volaient longtemps avant de se poser. Vers le haut du coteau, je vis que les bouleaux cédaient la place à des pommiers, en lisière d'un pré. Derrière les pommiers un beau bosquet de sapins un peu tristes masquait plus qu'à moitié une habitation ancienne, à pignon de vieille tuile, très joliment posée de biais, comme avec recherche, en haut du coteau. Un grand manteau de vigne vierge, rose par places, lui couvrait l'épaule. Un potager attenant, un jardin envahi de verdure, une vallée dont la brume était d'un bleu-violet franc-comtois... Je pensais : « Comme c'est joli, comme c'est négligé... » et j'entendais un murmure d'eau, en outre. Une eau libre, c'est une bénédiction rare dans ces petites montagnes... De l'autre côté du mur bas et éboulé, un front cornu de chèvre toucha ma main, une paire de pupilles fusiformes me dévisagea. J'étendis la main pour gratter le joli front noir, marqué d'une étoile, qui ne se détournait pas.

« — N'y touchez pas, n'y touchez pas, elle va vous courser ! cria une jeune voix.

« L'accent du pays traîne sur les voyelles, comme vous savez. « N'y touchée pas ! Elle va vous coursée ! » Naturellement, j'avançai ma main, et d'un bond la chèvre fut à mes trousses, jolie comme un diable, poursuivie par une enfant qui criait : « Attends, môvaise, attends ! » Une enfant... non. Je n'appelle pas enfants, moi, les personnes qui ont environ quinze ans. J'y perdrais trop. La jeune fille saisit la chèvre par ses cornes et la versa adroitement sur le flanc. La chèvre se releva et s'éloigna par petits bonds des quatre pieds.

« — Elle est vexée, dit la jeune fille.

« Elle reprenait haleine et respirait la bouche entr'ouverte. Une blonde, même un peu plus que blonde, à la limite de la rousseur, des grains de son sur les joues et le front, les cils

Digitized by Google

couleur de feu. Mais rien des roux albinos, au contraire une vigueur extraordinaire de teint sous sa volée de taches de son, et les yeux sablés, comme les joues, de petits grains marron sur un iris gris-vert. Un des premiers traits que je vis, c'est la couleur de ses petits cheveux, au bord du front, sur la nuque (elle portait chignon prétentieusement) et qui frisaient, des cheveux presque roses, traversés par le soleil de midi. Car il était midi, midi à vous peler le bout du nez, sur ce sommet de coteau découvert.

« Je lui dis :

« — Vous venez simplement de me sauver la vie, Mademoiselle.

« Elle rit, en remuant les épaules comme une fille coquette qui ignore les bonnes manières. L'intérieur de sa bouche, comme elle riait le menton levé, s'éclaira jusqu'aux molaires, et je crus qu'elle faisait exprès de renverser la tête. C'est toujours assez rare, une denture sans défaut, chez les campagnardes. Campagnardes... Ma jeune fille n'avait pas de tablier, et elle était plutôt maladroitement que ruralement vêtue. Un blouson de confection bleu à pois blancs, une jupe mal coupée et une ceinture de cuir — c'est tout pour le dessus. Là-dessous, il y avait une jeune créature... Le mot rondelette, si oublié, peint un genre de beauté qui, croyez-moi, est proprement enivrant quand la beauté est adolescente. Pendant que je faisais rire la petite avec des plaisanteries faciles, je songeais, devant ce tendu, ce plein et ce délié, cette provocation involontaire, je songeais aux dessins que Boucher fit de Louise O'Morphy, qui n'avait pas seulement fini de grandir que tout son corps potelé proclamait sa mission urgente et criait aux amants : « Délivrez-moi de moi-même, ou j'éclate ! »

« Ma petite O'Morphy comtoise finit par rougir, mais c'était seulement en se souvenant qu'elle avait passé à son

Digitized by Google

cou, comme font tous les enfants à tous les automnes, un collier de « bonnets carrés », vous savez, ces baies rose vif, quadrilobées, d'un fusain sauvage... Je suis bête, bien sûr que vous savez. Rageusement, elle cassa le fil et je lui dis :

« — C'est dommage, il vous allait très bien. Est-ce que je peux savoir le nom de ma protectrice ?

« — Louisette... Louise, corrigea-t-elle dignement.

« Je repartis que je me nommais Albin, et d'un petit mouvement de la bouche, elle me signifia que ça lui était bien égal. Elle m'examinait en dessous, mettant sa main sur ses yeux comme pour se garder du soleil. Une voix l'appela, et elle répondit un « oui » suraigu.

« — Je demeure là, me dit-elle avant de me quitter. Là, dans le château.

« Elle me nomma sa demeure, avec un orgueil maniéré. Puis elle se mit à courir vers son « château » à grandes enjambées garçonnières.

« Je ne pense pas vous étonner en vous disant que... Non, pas le lendemain. Le surlendemain, je bravais le soleil d'onze heures et demie, au même endroit. La veille, j'avais profité d'une auto qui faisait le marché, pour aller « en ville » acheter un petit collier en grains de corail, tout à fait du même rose vif que les baies de bonnet carré... Pardon, vous dites, chère amie ? Que c'est un vilain procédé, et classique ? Permettez que je me défende. L'amant des jeunes filles n'est ni si simple, ni si résolu, que d'imaginer comblées les intentions qu'il n'a même pas eu le temps de préciser. Mais je reconnais que sa manière d'agir s'en réfère souvent à un ordre banal, qu'enseigna à Faust un démon pauvre en stratagèmes. Badinages de seigneur à paysanne... Je m'embusquai donc, à la lisière du bois, par ce même beau temps cuisant qui semblait ne jamais devoir finir, par cette même lumière exaspérée d'onze heures, qui mûrissait tôt les pommes, les fruits des ronces, et ces

Digitized by Google

pêches de vigne qu'on appelle, pour cause, des durons. Et là, je ne vis point de Louisette, mais j'entendais couler l'eau libre, qui marquait son chemin sur l'autre flanc du coteau par une voie d'herbages plus verts, des vernes, quelques saules. J'avais marché vite, je mourais d'envie d'y aller boire. Tout à coup, ma jeune fille fut là, à trois pas, sans bruit de pas ni froissement de branches. Elle me regardait avec une fixité si intense que je ne la pourrais traduire que par des apostrophes brèves, comme : « Eh bien ! Vous voilà ? Qu'est-ce que vous voulez ? J'attends. Parlez. Agissez ! » Je ne me risquai pas à employer le même langage, et je la saluai poliment comme eût fait tout homme, animé ou non de mauvais desseins.

« — Bonjour, Mademoiselle Louisette.

« Elle me tendit la main en jeune fille qui ne sait pas donner la main, une petite patte impersonnelle.

« — Bonjour, Monsieur.

« — Je vous rapporte le collier que vous avez rompu avant-hier...

« Et j'offris mon petit collier tout nu. Louisette eut un mouvement de cou dont je me délectai. Une enveloppe de chair si exactement remplie, une rondeur qui ne dénonçait rien de sa secrète armature, je n'ai vu cela, porté à un point de succulence extraordinaire, je n'ai vu cela qu'à elle... Et puis je n'avais pas affaire à une fille bronzée des plages. A part le coloris triomphant de la figure et un petit triangle hâlé dans l'ouverture de la chemisette, la couleur de son corps commençait tout de suite à la base du cou, une couleur si claire, à peine rosée...

... comme un lys sous de pourpres cieux...

« Oh ! vous pouvez rire. J'ai bien des fois senti monter en moi le poème, au-dessus de l'émotion physique. Le poème

Digitized by Google

a souvent, dans des circonstances analogues, sauvé une jeune fille, et moi, de moi...

« J'offrais donc mon collier, fermé d'un petit barillet d'or. Mais Louisette le refusa d'un hochement de tête.

« — Non, ajouta-t-elle.

« — Vous n'en voulez pas ? Vous le trouvez laid ?

« — Non. Mais je ne peux pas le prendre.

« — C'est un objet sans valeur, dis-je bêtement.

« — Ça ne fait rien. Je ne peux pas le prendre à cause de maman. Qu'est-ce qu'elle dirait, maman, de me voir un collier ?

« — Vous pourriez... l'avoir trouvé ?

« Elle fit un petit sourire désabusé. Elle tenait toujours ses yeux, sablés de marron, fixés sur les miens. Des taches de soleil dansaient de ses cils d'or à son menton. Je n'ai jamais vu un teint comme le sien, une ciselure aussi légère de la bouche, des ailes du nez... Comment ?... Si elle était jolie ? C'est vrai, je ne vous ai pas dit si elle était jolie. Je ne crois pas qu'elle fût très jolie, au fait. Mal arrangée en tout cas. Dans ses rayonnants cheveux, je voyais les laides épingles en fer déverni qui les disciplinaient. Je voyais que ses bas, en fil ou en coton beige, n'étaient pas très nets. Pour certaines choses, j'ai un œil imbattable...

« Elle me regardait si... comment dire ?... si crûment que je m'inquiétai un instant de mon aspect, un instant seulement. Ma tenue était si simple qu'elle ne pouvait pas me desservir : une chemise à col bas, un pantalon en étoffe sèche qui n'accrochait pas les ronces, mon veston sur le bras et... dix-neuf ans de moins qu'aujourd'hui. Avant que la mode en ait été lancée, je me promenais tête nue, tout couvert que j'étais de mes gros cheveux, blancs, hélas ! de bonne heure. Et sec de corps comme vous m'avez toujours vu.

« Naturellement, je regardais aussi Louisette, mais j'y

Digitized by Google

mettais plus de précaution, mettons plus de civilisation. Mais je vis tout de même qu'elle avait prolongé l'angle extérieur de ses paupières au moyen de deux petits traits de crayon. Une coquetterie aussi saugrenue, aussi bête me fit éclater de rire, comme devant ces enfants qui fêtent le mardi gras en portant gravement une barbe de crin.

« Vous pensez que ma jeune fille ne fut pas contente. Elle comprit très bien et passa ses deux index dans le coin de ses yeux. J'en profitai pour prendre de l'autorité.

« — C'est du joli, lui dis-je. A votre âge ? Vous me refusez une babiole par peur de votre mère, et vous ne craignez pas de vous maquiller les yeux !

« Elle tourna les épaules comme savent le faire toutes les filles mal élevées. Mais aucune fille, mal élevée ou non, ne fit mouvoir dans son blouson de telles épaules, et la jeune paire de seins qui s'y attachait étroitement. J'espérai qu'elle allait pleurnicher un peu, et que je la consolerais.

« — Prenez ce petit collier, lui dis-je. Ou bien je vais le jeter.

« — Jetez-le, dit-elle promptement. Je ne le ramasserai sûrement pas. Vous feriez mieux de le donner à une autre.

« — Vous avez une si grande crainte de votre mère ?

« Elle répondait toujours « non » de la tête avant de parler.

« — Non. Je crains qu'elle pense du mal de moi.

« — Et votre père, il est rigoriste ?

« — Il est quoi ?

« — Il est sévère avec vous ?

« — Non. Il est mort.

« — Pardon... Il était âgé ?

« — Cinquante-deux ans.

« C'était, à quelques mois près, le chiffre de mon âge et machinalement je me redressai.

« — Alors, vous vivez seule avec votre mère ?

Digitized by Google

« — Et puis les Biguet qui font le métayage.

« — C'est à vous, cette eau, que j'entends couler ?

« — Oui. C'est la source.

« — Une source ! Et une source assez abondante pour qu'on l'entende d'ici... C'est une fortune !

« — Il n'y a pas plus beau qu'elle, dit Louisette simplement.

« Elle changea d'expression, me lança un regard courroucé :

« — Vous n'êtes pas encore un de ceux qui veulent nous l'acheter ?

« Qui veûlent nous l'achetéée... » Son accent, renforcé sur certains mots, ne me déplaisait pas, au contraire. Je la rassurai :

« — Non, non, Louisette ! Je suis en villégiature à *** ... chez le nouveau propriétaire. Je ne veux pas vous prendre votre source... mais je crois que je la boirais toute, tant j'ai soif.

« Elle fit un signe de regret et d'impuissance, en écartant les mains :

« — Ça, je ne peux pas vous mener boire. Ma mère trouverait drôle que je parle à quelqu'un qu'elle ne connaît pas. A moins qu'en passant par le dehors...

« — Et où est-ce, le dehors ?

« Elle m'adressa avec les sourcils, les paupières clignées, la bouche avancée, un langage de complicité que je n'espérais pas et qui m'enchanta. Je la vis destinée à la dissimulation, la connivence défendue, enfin le péché. De mon mieux, je répliquai par une mimique analogue, et nous redescendîmes, elle devant, moi la suivant, le chemin abrité dans la lisière du bois, le long du mur bas et à demi éboulé que la chèvre avait franchi pour me « courséé ».

« — Où est mon ennemie la chèvre, Mademoiselle Louisette ?

Digitized by Google

« — Elle est en champs. Nous en avons trois. Mais c'est celle-là la plus gentille.

« Louisette me répondait sans tourner la tête, et j'étais bien assez content de détailler à mon aise la nuque que découvrait son chignon épinglé haut, les petites oreilles d'un rose ardent, les omoplates bien placées, effacées, et la faible et élastique saillie des hanches au-dessous de la ceinture de cuir serrée... Je vous dis, une œuvre sans angles ni disgrâces, sans autre noblesse d'ailleurs que son état de précoce perfection... Une jeune créature si directement offerte à un emploi précis, qu'un imbécile l'aurait crue cynique. Mais je ne suis pas un imbécile, chère amie. J'ai besoin de vous l'affirmer, puisque sur le tard j'en suis à vous présenter un Chaveriat inconnu, qui tint longtemps à le demeurer. Car je n'ai jamais eu la coquetterie de mes vices, si vices il y a.

« Je suivais donc cette petite, en l'admirant. Je cherchais pour elle une définition, un classement imposés par son effronterie native, son appétit à servir ma curiosité, à trahir la surveillance maternelle. Déjà, je l'appelais « la plus jolie petite bonne de France ». Tout le monde peut se tromper.

« Au coude du mur éboulé, nous quittâmes le sous-bois. Le chemin n'était plus qu'une sente qui dévalait assez raide, et le mur se haussait d'autant, nous cachant le « château ». Un vieux mur, fleuri comme une plate-bande. Les scabieuses, les dernières digitales, des valérianes, que j'ai toujours vues très rouges en Franche-Comté, et des bignoniers un peu suffoqués par le lierre...

« — Quel beau mur ! dis-je à Louisette.

« Elle ne répondit que d'un signe, et je pensai qu'elle préférait qu'on n'entendît pas sa voix mariée à une voix inconnue. Le mur d'enceinte se plia encore une fois à angle droit, et me découvrit en même temps l'autre face du coteau et l'entrée de la propriété. L'entrée était d'ailleurs réduite à

Digitized by Google

deux piliers sommés de petits lions de pierre, poncés par le temps qui leur avait fait des museaux de moutons. Une allée de sorbiers, chargés de baies et d'oiseaux, conduisait au « château » dont l'habit de lierre masquait le délabrement. Si vous avez habité la Franche-Comté... Oui, vous l'avez habitée. Vous connaissez donc ces gentilhommières épaisses, charpentées pour supporter, l'hiver, des charges de neige. Mais celle-là était vraiment en mauvais état. De loin, elle faisait illusion, et régnait sur une vallée qui, à midi, ne quittait pas son voile d'air bleu, parce que la source, tantôt souterraine, tantôt encaissée dans le lit qu'elle creusait elle-même, la fournissait de vapeurs.

« Louisette s'arrêta brusquement avant le premier pilier, si brusquement que je me heurtai à son dos charmant, à sa nuque blond-roux, à toute sa personne ronde et dure comme une pêche de vigne.

« — Il ne faut pas aller plus loin, dit-elle. Vous voyez la source ?

« Je ne la voyais qu'à demi, c'est-à-dire que dans une niche de pierre, au bout de l'avenue de sorbiers, j'apercevais un sautèlement fougueux, comme si la niche, tendue de plantes amies de l'ombre et de l'eau, fût hantée de gros poissons d'argent. Je voyais aussi qu'une draperie liquide épousait la margelle et s'écoulait sans doute dans un bassin en contre-bas... Mais je ne voyais pas le moyen de me désaltérer sans franchir le barrage des lions moutonniers... Louisette entra sans moi, et revint porteuse d'un petit arrosoir plein, à long bec.

« — Buvez avant moi, Louisette.

« Et je n'eus pas honte d'ajouter :

« — Je connaîtrai vos pensées...

« Mais elle répliqua par un refus très sec : « Je n'ai pas souâf. » C'est une boisson incomparable que l'eau, quand elle sort mystérieusement froide de la terre.

Digitized by Google

« — Redescendez par le même chemin, m'ordonna Louise. La vraie entrée c'est ici, mais on pourrait vous voir de la maison si vous descendiez par la grande route.

« J'obéis sans parole. A l'endroit où le mur surplombait le sentier de trois ou quatre mètres, je reçus sur la tête un petit gravier. Louisette, perchée là-haut, me regardait partir. J'agitai la main, je lui dédiai un baiser sans qu'elle sourît ou simulât la confusion. Une tête dorée, immobile aux aguets entre des touffes de scabieuses et d'orpin jaune, un regard sérieux et presque insociable, c'est tout ce que j'eus d'elle ce jour-là. Je me souviens qu'en descendant vers le domaine du pharmacien, je me disais : « Elle aurait pu me jeter une fleur au lieu d'un caillou, tout de même ! » et je reprochai à cette fillette, dans mon for intérieur, de manquer de poésie.

« Je ne vous ennuierai pas, ma chère amie, avec le détail des rendez-vous d'une première semaine... D'ailleurs, nous n'avions pas de rendez-vous, Louisette et moi, à proprement parler... Je gravissais le petit mont vers l'heure torride, onze heures, onze heures et demie. La sécheresse, et non la saison, faisait tomber les feuilles. Chez mon hôte, les chasseurs donnaient de mauvaises nouvelles du gibier maigri et altéré. Mais je ne les écoutais guère. Mon ponctuel gibier, à moi, je le rencontrais tantôt ici, tantôt là, frais et point éprouvé par la chaleur, ni diminué. Chose étrange, mon commencement d'aventure, qui s'avérait plus agréable qu'amusante, ne progressait pas. Louisette, qui riait facilement, ne montrait pas de gaîté foncière. Quinze ans et demi, une solitude extrême et dangereuse, une quasi-pauvreté probable, ne constituent pas, c'est vrai, des conditions d'existence très gaies... A mes questions, elle ne répondait que le strict nécessaire. Ainsi, je lui demandais :

« — Vous vivez très seule ?

Digitized by Google

« — Oh ! oui, répondait-elle.

« — Cela ne vous paraît pas un peu triste ?

« — Oh ! non, répondait-elle. Nous avons de la visite, les dimanches. Des personnes de connaissance.

« Elle ajoutait :

« — Pas tous les dimanches. Ce serait beaucoup.

« Ses petites mains, marquées de fossettes à la base des doigts, m'en disaient plus qu'elle sur les gros travaux ménagers qu'on leur imposait. Oisives, elles auraient été bien jolies, et ressemblantes à Louisette, un peu courtes, potelées, le bout des doigts retroussé. En marchant à côté de moi, elle cueillait une branchette pointue et s'en servait comme de cure-ongles. Je lui disais encore :

« — Vous lisez beaucoup ?

« Elle faisait « oui, oui » de la tête, d'un air compétent.

« — Papa nous a laissé une grande bibliothèque.

« — Vous aimez les romans ? Voulez-vous que je vous donne des livres ?

« — Non, merci.

« Le refus était toujours très net. Je ne pus lui faire accepter ni livres, ni flacon de parfum, ni ceinture de daim, ni bracelet de pacotille, ni mouchoir fin... Rien, vous m'entendez ? Comme elle le disait elle-même : « Rien de rien. » Cette rigueur ne céda sur aucun point. « Et maman, qu'est-ce qu'elle dirait ? » Elle m'assenait cet argument unique, d'un accent sévère et victorieux.

« — C'est une mère terrible que la vôtre, risquai-je un jour.

« Louisette me lança le même mauvais regard que lorsqu'elle avait parlé de vendre la source.

« — Non pas. Elle ne fait jamais rien de mal, elle. Si elle savait que je vous parle, ça n'irait pas. A tant faire que de lui cacher que je vous parle, il faut que je le cache bien.

Digitized by Google

C'est la moindre des choses, je pense, que de m'en donner la peine.

« Et sur un ton !... Mademoiselle m'enseignait sa morale personnelle, et c'est moi qui recevais des leçons. Pour l'amadouer et lui plaire, je l'écoutais d'un air pénétré. Elle m'épiait en dessous, comme si elle attendait quelque chose de moi, et je ne savais pas ce qu'elle voulait ou ne voulait pas. Nous autres, amoureux des jeunes filles, nous ne nous risquons guère qu'à coup sûr. Il n'y a que la simplicité qui nous déconcerte et nous retarde, d'abord parce que nous n'y croyons guère, ensuite parce que notre réussite est affaire d'à-propos. De nos entrevues écrasées de lumière, pendant lesquelles Louise avait toujours un œil, une oreille du côté de sa mère, je rentrais énervé et fatigué de soleil. En rentrant à ***, il m'arriva de trouver du charme au bridge sur une terrasse plantée, à l'orangeade apaisante, aux journaux illustrés dont le vent frais de six heures feuilletait les pages. Jusqu'au jour où j'eus l'idée, la semaine révolue, de dire à Louisette : « Je n'ai plus que dix jours à passer ici. » Elle tressaillit des coins de la bouche, mais ne dit que : « Ah ! »

« — Hélas, oui. Et le châtelain de *** organise demain une série d'excursions en voitures, de déjeuners dans les beaux points de la région... je ne pourrai pas faire toujours bande à part. Mais si je venais, au lieu de m'y rôtir, prendre le frais sur cette petite montagne, le soir, je ne vous rencontrerais pas ?

« Je vous assure que je me faisais timide à merveille, et que je ne lui tenais même pas la main. J'eus la surprise de la voir s'agiter, se mordre un ongle, planter et replanter, dans son chignon d'où les petits cheveux s'échappaient comme une fumée de feu, les vilaines épingles de fer. Elle regarda autour d'elle, dit précipitamment : « Je ne sais pas, je ne sais pas... » et ses bras levés m'encensèrent d'une odeur

Digitized by Google

féminine. Je me donnai l'apparence d'hésiter, puis de perdre la tête, et je saisis Louisette par sa taille mince de fille potelée. Je lui dis, dans ses cheveux, sous son oreille : « Ce soir ?... Six heures ?... » et je me gardai de l'embrasser sur les lèvres avant de m'éloigner à grands pas précipités. Je dévalai le sous-bois pour qu'elle n'eût pas le temps ni l'idée de me rappeler, et déjà loin d'elle je m'avisai que nous n'avions pas prononcé un mot qui sentît la tendresse, le désir ou l'amitié.

« Chère amie, ce n'est pas seulement pour vider ce verre d'eau que je m'interromps. Non, merci, je ne suis pas fatigué. A parler de soi, on ne sent la fatigue que quand on a fini. Mais je vous vois un air d'appréhension, pour ne pas dire de désapprobation. Pourquoi ? Parce que mon héroïne n'est âgée que de seize ans moins trois mois ? Parce que j'ai porté les yeux sur une trop jeune fleur ? Ne vous pressez pas trop de me juger, et surtout de plaindre la tendre agnelle. C'est mon tour de ne pas vous comprendre. A quinze ans, et même moins, on jetait une Dauphine à un Dauphin, d'ailleurs inoffensif. A treize ans, les reines se mariaient. Pour chercher plus haut que les trônes ma justification, faut-il vous rappeler ce qu'à quinze ans Juliette entendait par « écouter le rossignol » ? Si mes souvenirs sont exacts, n'est-ce pas à seize ans que vous vous déclariez, vous-même, éprise d'un homme chauve qui, à quarante ans, paraissait âgé du double ? Le mot est de vous, je crois. Un âge est pour le tendron, nos pères l'affirmaient avec une bonhomie libertine. Je réclame l'indulgence, du moins la vôtre, moi qui fus, à quelques exceptions près, féru du tendron presque toute ma vie, sans en avoir flétri ou engrossé aucun. Aussi, je reprends un récit que vous avez provoqué, et je ne baisse ni les yeux, ni la voix.

« J'avais donc sollicité un rendez-vous à la tombée du

Digitized by Google

jour; mais à cause de ma fuite délibérée, je n'étais pas sûr de rencontrer Louisette. Je la rencontrai pourtant, dans un paysage que l'heure faisait nouveau, parmi des ombres longues qui détachaient l'une de l'autre et haussaient les petites montagnes. Vous connaissez le pays, vous savez qu'au déclin de la journée les vallées s'y empreignent d'une couleur très différente du bleu méridional. L'azur pervenche, le lilas coupé de jaune clair et de vert sombre, le paysage bossué et compliqué que l'heure féroce de midi m'avait jusque-là dérobé, l'odeur des feux de bois allumés pour la soupe du soir, tout m'enchantait, et je ne m'ennuyai pas du tout en attendant Louisette. Pour être franc, je me consolais déjà de ne pas la voir, quand elle arriva courant et se jeta comme par jeu dans mes bras, où elle fut très bien reçue. Tout de suite, j'admirai que par un mouvement fougueux elle eût évité les « c'est enfin vous », les « ah ! que c'est gentil ! ». A quelque niveau social qu'elle appartienne, la créature féminine ne nous laisse pas un grand choix de phrases d'accueil. Louisette se jeta donc hors d'haleine dans mes bras, comme si elle jouait « au loup » et touchait but. Elle riait sans pouvoir parler, ou du moins paraissait ne pas pouvoir parler. Ses vilaines épingles de fer quittèrent son prétentieux petit chignon, elle eut autour de sa tête sa chevelure, pas très longue, mais qu'une frisure vigoureuse répandit et enflamma. Et pour sa palpitation, je m'assurai, d'une main creusée en coupe, qu'elle était sincère. Notre intimité physique s'établissait en un moment d'une manière inespérée, sur des positions toutes neuves. Je dis physique, faute de pouvoir dire intimité tout court. Je crois qu'un homme ordinaire, j'entends un amant ordinaire, aurait cru rencontrer en Louisette la plus effrontée des demi-paysannes. Mais je n'étais pas un amant ordinaire.

« Je laissai à Louisette le temps de s'apaiser avant de lui

Digitized by Google

donner des baisers, qu'elle reçut avec un naturel, un empressement... Ne haussez pas ainsi les sourcils, chère amie; est-ce que je vous étonne tant que cela ? Oui, un empressement qui eût bien fait l'affaire d'un amoureux négligent et pressé tout ensemble, comme ils sont presque tous. Mais je n'étais pas un amoureux négligent. Louisette se prêtait donc à l'agrément d'être embrassée, et pendant les pauses, elle me souriait, me donnait son regard joyeusement, clairement, comme si elle se réjouissait d'avoir trouvé la vraie manière de causer avec moi, de ne plus s'ennuyer auprès d'un inconnu. Le crépuscule déjà descendu fut traversé, dans le haut du ciel, par un long cirrus qui recevait encore la lumière du soleil, et j'eus, sur mon bras qui soutenait Louisette, un heureux visage, d'exubérants cheveux, des yeux non point mi-clos pudiquement, mais grands ouverts, le tout réverbérant la couleur du nuage. C'était bien beau, et je n'en laissai rien perdre, je vous assure. Un cri retentit du côté de la maison, et Louisette m'arracha tout ce que je tenais, sa petite bouche dure, son torse étroit et rond, ses pieds que je serrais entre les miens. Elle écouta, attendit un second cri, tendit les yeux et l'oreille pour situer le point précis d'où partait l'appel et partit à toutes jambes, sans autre adieu qu'un petit signe de la main.

« Le même soir, je fis faute sur faute au bridge. Loin de Louisette, je m'avouai mieux que j'étais assez déconcerté. En sa présence — vous pensez bien que je la retrouvai dès le lendemain — je me laissais guider non seulement par mon expérience, mais aussi par Louisette elle-même. Sans me complaire à beaucoup de détails qui nous gêneraient vous et moi, j'avoue que je n'avais rien rencontré qui ressemblât à Louisette, tant par la simplicité que par le mystère qu'elle engendre. Pour me faire comprendre, je crois que la sensualité d'une femme faite qui se serait comportée comme

Digitized by Google

Louisette m'eût été odieuse. Louisette était avide comme les enfants sont criminels, avec grâce, avec majesté. La confiance physique est toujours belle. Celle de Louisette la mettait à l'abri des derniers dangers, c'est vrai, mais il faut dire aussi qu'elle a eu de la chance de tomber sur moi et non sur un autre. Elle usa du plaisir comme d'un bien légitime, mais rien ne me donna à penser qu'elle en eût, avant moi, l'habitude. Cette étrange aventure dura plus que le beau temps et me retint, assez incommodément, chez mon ami le fastueux pharmacien honoraire.

« Au bout de quinze jours, je me disais de bonne foi : « En voilà assez. Plus serait trop. » Peut-être qu'au fond j'étais... comment dire ? J'étais choqué, j'étais... voyons... un peu scandalisé que la ponette prise au pré ne me vouât pas un peu... que diable, un peu de sentiment, un peu de...

« Comment, chère amie ? Pardon, je ne suis pas une brute, — j'en témoignais au moins une fois par vingt-quatre heures — et je ne croyais pas trop demander en espérant que Louisette adoucie, contentée, en arriverait à traiter en ami son amant désintéressé. Si bien qu'un jour c'est moi, en proie à un énervement bien compréhensible, c'est moi qui dis à Louisette, penché sur sa petite oreille en coquille : « Vous n'oublierez pas tout à fait votre vieil ami quand il sera loin ? » J'étais assis sur un gros granit qu'une écorce de lichen sec rendait moins dur. Louisette, assise plus bas, appuyait sa tête dorée contre mon flanc. Elle renversa vers moi sa figure couleur de fruit, leva ses yeux qui, à ce moment, étaient très clairs sous leur pointillé marron, et je crus que j'allais entendre pour la première fois... un mot gentil, une naïveté, un soupir... Elle dit simplement : « Oh ! non ! » comme les enfants à qui un parent imbécile a posé l'imbécile question : « Tu n'aimes pas mieux maman que papa, n'est-ce pas ? » et je la quittai ce jour-là plus tôt que d'habitude, sans qu'elle

Digitized by Google

parût d'ailleurs s'en apercevoir le moins du monde. Nous parlions si peu... Elle m'écoutait, certainement. Mais elle écoutait bien davantage des bruits que je n'entendais pas, et me faisait signe, parfois âprement, de me taire. Surtout un jour... J'étais en train de lui raconter Dieu sait quoi, pour me faire croire que nous avions plaisir à causer ensemble, et à voir la fixité de ses belles prunelles tigrées, sa bouche entr'ouverte dont je venais d'aviver l'éclat, je me sentais flatté de son attention. Elle était à demi étendue, et nous occupions une de ces clairières minuscules qui se dénudent entre les bruyères hautes. Assis, je me tenais penché au-dessus d'elle, et elle se mit à battre des paupières, dominée par une lassitude qui m'enorgueillissait. Un des charmes de Louisette, c'était d'avouer soudain : « J'ai faim » ou « J'ai sommeil », de bâiller d'appétit, de dormir brusquement, pesamment, pendant quelques instants. Elle battait donc des paupières et ses cils roux s'enflammaient à chaque clin d'œil, quand tout à coup elle ouvrit grands les yeux, s'assit, me saisit aux épaules et me coucha par surprise sur le sol, où elle me maintint avec force. Je voulais me relever, mais elle me menaça de son poing suspendu et son visage d'enfant se fit terrible. Cela dura le temps de dix battements de cœur... Puis Louisette me lâcha, ses joues et ses lèvres blanchirent et elle plia toute molle sur l'herbe sèche. Recolorée, elle s'expliqua :

« — Votre tête dépassait. Il y avait quelqu'un sur le chemin.

« — Qui ? demandai-je.

« — Quelqu'un de par ici.

« Je pense qu'elle avait reconnu le pas de sa mère. Elle rajusta sans embarras son corsage ouvert. Tout ce qu'elle me laissait voir d'elle-même eût réjoui ce qu'on appelle un « bon vivant ». Au contraire du bon vivant et du libertin, je devenais

Digitized by Google

grave à voir combien l'enfance et le frais accomplissement féminin peuvent participer l'un de l'autre. Sur tant de beautés, pas d'autres parures qu'une lingerie de coton, un petit ruban bleu, des bas communs... Pas d'autre parfum que la fragance un peu roussotte des cheveux. Aux instants d'émotion, je respirais sur elle l'odeur de cette plante... allons, cette papilionacée à fleurs roses... qui sent la blonde en moiteur... La bugrane, merci. Loin de Louisette, je pensais à ce qu'elle eût pu être, ce qui est toujours une sottise. Je rêvais de la remodeler, de la découvrir, je l'imaginais nymphe penchée sur la source, et nue comme elle méritait de l'être... Nous ne nous élevons jamais très haut quand nous prétendons mêler d'art et de littérature le sentiment religieux que nous inspire un beau corps.

« Au bout de quelques jours Louisette changea l'heure de nos entrevues, et pour mon hôte je dus jouer le poète et le noctambule, afin de pouvoir monter au « château » vers dix heures le soir. « Pourquoi si tard ? » demandai-je à ma petite amie.

« — Parce que maman se couche à neuf heures. Elle se lève avant cinq heures toute l'année. Le soir à huit heures et demie, j'ai juste fini de ranger le couvert et tout. Après, je peux faire ce que je veux, en prenant bien garde.

« — Vous ne dormez donc pas près de votre mère ?

« Elle abaissa ses sourcils blond-roux :

« — Assez près... Que je vous montre...

« Elle me guida jusqu'à l'entrée aux lions, par le chemin étroit où elle marchait comme en plein jour :

« — La tour carrée, derrière la source... Il n'y a qu'une chambre par étage. Maman a celle du haut et m'a donné l'autre parce que c'est la meilleure. Mais dès qu'il fait froid maman descend son lit dans la mienne qui est plus chaude. Le froid vient tôt, dans le pays.

Digitized by Google

« Elle se tut. J'entendais la source et ses poissons imaginaires sauter dans leur vasque.

« — Mais, Louisette chérie, dis-je, c'est dangereux pour vous, de sortir le soir...

« — Oui, dit-elle.

« Il y avait si loin de ce « oui » réfléchi, presque morne, au cri d'une amoureuse qui s'élance follement au-devant du danger, que je fis taire ma gratitude. Un « oui » qui n'avait même pas l'air de penser à moi. Elle regardait vaguement le pignon carré, et les bonds d'argent de la source, au bout de l'allée. C'était un soir de lune brouillée, rosée dans ses vapeurs. Si près de la « grande entrée », on aurait pu nous voir. Mais je me fiais entièrement à ma petite compagne, qui savait à propos nous rendre invisibles, me faire longer le pied obscur du mur d'enceinte, me refouler dans l'ombre opaque d'un laurier qui lui parfumait les mains. Nous ne rencontrions que des passants de qui elle était sûre, — un chien muet, coupable de chasser pour son propre compte; le cheval blanc du « château » qui traînait mollement sa chaîne et profitait de la nuit tiède... La lune brouillée ne donne que peu d'ombres portées, mais de temps en temps elle émergeait de son halo, et je voyais devant nous mon ombre longue, soudée à une ombre plus courte.

« Vous n'avez pas l'impression que je vous raconte une histoire un peu triste ?... C'est curieux, moi aussi. Pourtant, l'histoire de Louisette débute comme une chose à peu près charmante, n'est-ce pas ? Mais ce soir je m'attendris aisément. C'est d'ailleurs le propre de ce genre d'aventures que de vieillir très vite, de se défraîchir. Ou bien il faut, pour les garder vivaces et mordantes, qu'elles puissent nous mettre, nous les dévots d'une certaine espèce de femmes, aux prises avec de jeunes démons, comme il en existe, oui, comme il en existe pas mal. Louisette n'était qu'une jeune fille fleurie de

Digitized by Google

toutes parts, une jeune fille qu'en somme je désennuyais, car je n'avais pas la fatuité de croire que je la déniaisais. Chez les filles des champs, il n'y a guère d'innocence physique. Louisette acceptait, même elle fixait le caractère de nos relations. Elle ne me donnait presque jamais mon prénom; quand elle m'appelait « Albin », c'était d'un air emprunté. J'ai toujours pensé qu'elle se retenait de me dire « Monsieur », et je n'en aurais pas été désobligé. Au contraire. Cette réserve redoublait l'étonnement — je dirais aussi : l'appétit — que m'inspirait Louisette.

« Un jour, je lui apportai une petite bague, un anneau formé d'une poussière de brillants, un bijou d'enfant et, par surprise, je le lui passai au doigt. Elle devint rouge comme... un brugnon, comme un dahlia, comme ce qu'il y a de plus beau et de plus rouge au monde. Mais c'était de colère, figurez-vous. Elle arracha de son doigt l'anneau, me le rejeta brutalement : « Je vous ai déjà commandé (elle dit *commandé !*) de ne rien me donner ! » Quand j'eus repris, penaud, mon joyau modeste, elle s'assura que la petite boîte de carton, le papier de soie, le bolduc bleu n'étaient pas restés sur notre siège de rochers et de lichen. C'est bizarre, n'est-ce pas ?

« Mais je n'avais par ailleurs qu'à me réjouir d'une idylle si vive, et si conforme à ma pente naturelle. Si le mutisme de Louisette n'était qu'indigence d'esprit, j'avais rencontré d'autres sottes, et moins plaisantes qu'elle. Pourtant, par moment, je sentais venir d'elle à moi quelque chose qui ressemblait à la tristesse. J'avais pitié d'un destin aussi incertain que celui de Louisette. Et puis mes vacances doublement brûlantes me laissaient assez las. Je m'impatientais de ne rien comprendre à une jouvencelle qui courait les bois, la nuit, avec moi, mais s'élançait comme au feu, pâlissait et tremblait des jarrets si elle entendait le pas ou la voix de sa mère...

Digitized by Google

« Tout ça, ma chère, c'est du passé. Mais du passé qui est resté dans le silence. Je l'éclaire en vous le racontant, puisqu'il me semble, il me semble bien que mon aventure n'est pas si gaie que je le croyais. Dans le moment, je me demandais parfois si Louisette n'en usait pas avec moi comme un libertin avec une fille complaisante. Cette idée ridicule m'irrita au point que j'en eus un petit accès rageur bien imprévu. Non pas devant elle, mais au bridge, chez mon hôte, un soir que je n'avais pas de rendez-vous avec Louisette. Personne n'en vit rien, sinon que je jouai très médiocrement. J'écoutais le bruit du vent qui, pour la première fois depuis mon arrivée, pleurait sous les portes et nous apportait par la terrasse ouverte — il faisait très doux — une odeur poignante d'humidité avant la pluie, de fleurs après la saison des fleurs. Le chant du vent, le parfum d'automne, je savais qu'ils parlaient tous les deux de mon retour à Paris, et j'en étais agité à un point qui m'étonna. Je pensais à mon départ, à l'existence, en hiver, de deux femmes dans le « château » mal clos, je m'efforçais d'imaginer les sorbiers sans leurs feuilles vertes d'une part, argentées de l'autre, sans leurs ombelles de fruits rouges, la source scellée par le froid, son eau vivante pressée entre de grosses loupes de glace limpide...

« Je me couchai tôt, et le repos, dont j'avais grand besoin, arrangea presque tout. Le lendemain, je m'accordai une longue matinée de paresse, de rocking-chair sur la terrasse, de conversations banales. Je me trouvai débarrassé de ce sentiment soucieux et indiscret qui m'inclinait vers la vie cachée de Louisette. Indiscret, je dis bien. Elle-même ne le jugeait-elle pas ainsi, puisque j'en étais encore, après un mois d'entrevues quotidiennes, à attendre une confidence ? Je trouvai du plaisir à écouter, regarder ce qui m'entourait, à traiter *in petto* de vieillards des commensaux cinquantenaires comme moi, parce qu'ils étaient mariés et bedonnants. La

Digitized by Google

journée coula rapide, tiède, purgée des grandes chaleurs récentes, et dans un calme tel que je ne pensais presque pas à Louisette. Mais vous savez quel est le danger de l'habitude amoureuse; il est du même ordre que l'accoutumance au tabac, que l'exigence engendrée par les stupéfiants. Quand l'aiguille du cartel inévitablement Louis XIV hissa sa tête ouvragée vers un chiffre X en écaille, je n'y tins plus, et je me levai.

« — Encore, Chaveriat ! me dit mon hôte. Les matous eux-mêmes ne sortent pas le jabot plein.

« — Je ne suis pas un matou, répondis-je. Je suis un martyr de l'hygiène et de la coquetterie. Si je ne prends pas une heure au moins d'exercice après mes repas, je perdrai ma taille et mon estomac.

« — Faites attention, le temps est en train de changer.

« — Par pleine lune ? C'est contre toute probabilité. Après ma défaite d'hier soir, cherchez une autre victime.

« Je pris cependant un imperméable et ma lampe de poche, de laquelle Louisette m'interdisait l'usage dès que j'approchais de son « château ». Une lune de Gustave Doré semblait bondir de nuage en nuage, plonger derrière des cumulus ourlés de feu d'où elle sortait nue, éclatante, un peu bossue. A ces jeux d'astre et de nuages rapides je m'aperçus que le vent s'était levé, et je me promis de ne passer qu'un instant près de Louisette. C'était une sage résolution. Juste comme j'abordais, à l'endroit où le mur d'enceinte surplombait de haut le chemin et lui donnait son plus profond refuge, — c'est là que m'attendait ma petite amie — juste au moment où je refermais mes bras sur un très cher corps, aussi beau debout qu'étendu, jamais assez librement contemplé, jamais assez librement offensé, juste au moment où le baiser d'arrivée m'assurait, dans l'obscurité, d'une présence qui n'eut jamais de rivale en réalités élastiques abandonnées à ma loyauté, le

Digitized by Google

vent se leva en rafale sèche. Je n'en serrai que mieux ma compagne. Par ses cheveux invisibles et sa bouche framboisée, par son corsage d'avance ouvert, et d'où montait vers mes narines l'assurance que je tenais contre moi une femme et non pas une enfant, j'aurais deviné ses couleurs roses et rousses. Le vague remords de ma journée d'indifférence augmentait ma ferveur. Dieu sait où un remords de cette sorte nous peut conduire !... Ne craignez rien, chère amie, cette dernière phrase n'amorce pas une digression. Elle vient pour vous indiquer que ce soir-là je fus bien près de me comporter en bonne brute normale, en homme qui ne connaît pas deux manières de s'approprier la femme qu'il désire. Et je ne suis pas sûr que Louisette, égarée autant que moi-même, m'en eût empêché.

« C'est à cet instant-là que la pluie, en marche à travers les parfums de la terre et les chants des insectes qui croyaient au retour de l'été, s'abattit sur nous. Une pluie en nappe, une pluie en plafond décroché, diluvienne, écrasante. Je jetai sur Louisette ma pèlerine imperméable, et très adroitement elle en drapa la moitié sur mes épaules, mais quelle étoffe eût suffi ? L'averse descendait en cascatelles jusqu'en bas de la pèlerine et nous noyait les pieds. Louisette n'hésita pas longtemps, elle m'entraîna. La lumière diffuse de la lune masquée me montra que nous franchissions les lions gardiens d'une grille absente, les sorbiers, la source fouettée d'une eau verticale; mes pieds foulèrent des dalles, et je me penchai sur l'oreille ruisselante de Louisette pour me faire entendre malgré les tambours roulants de la pluie : « A demain, chérie... Rentre vite ! »

« Mais elle ne lâchait pas ma main et me guidait, je sentis que je foulais un dallage sec, un air moins sonore m'enveloppa et je compris, à l'obscurité plus dense, que j'avais franchi un seuil, le seuil du « château » de Louisette.

Digitized by Google

« Par la porte ouverte la clarté orageuse de la nuit n'entrait que faiblement. Je respirais, refoulée à l'intérieur par le rideau raide de la pluie, l'atmosphère de ces vestibules rustiques où l'on accroche les vieux chapeaux de paille, où l'on range les galoches et les premiers fruits tombés...

« — Je ne peux rien allumer, me souffla Louisette. Donnez-moi la main.

« Elle me poussa, laissant la porte béante, jusqu'à un de ces longs canapés paillés, strictement inconfortables, qu'on trouve aussi bien en Provence que dans les gentilhommières bretonnes. Un mince matelas piqué couvre leur siège sans l'améliorer. Je vous en ai connu un, en Bretagne, vers 1908. Nous nous assîmes. A tâtons, je m'assurai que l'averse n'avait pas imbibé les minces vêtements de Louisette. Et si elle frémit, ce ne fut pas de froid. Mais mon esprit d'agression se trouvait limité par le gîte inconnu et l'obscurité complète; je me méfiais autant de l'une que de l'autre.

« — Dès qu'il pleuvra moins, vous partirez, chuchota Louisette.

« En moi-même, je répondis que je ne me le ferais pas dire deux fois. Et j'installai Louisette contre moi, bien honnêtement, ses pieds étendus sur la partie libre du canapé, sa tête contre mon épaule. Elle glissa son bras sous le mien, et nous restâmes immobiles. Je déchiffrais peu à peu les dimensions et l'arrangement de la pièce; un escalier à balustres de bois y prenait naissance juste derrière nous. Un bouquet de fleurs pâles s'éclaira progressivement sur une table assez grande que je pouvais toucher en étendant la main. Une fenêtre sans persiennes bleuit peu à peu à ma droite. Je tendais mes yeux et mes oreilles, et je serrais les mâchoires. Sans doute ce qui me rendait inquiet rassurait Louisette, que je sentais souple et tiède contre mon bras et immobile comme un petit lièvre dans un creux de sillon.

Digitized by Google

« — Je crois que la pluie diminue, chuchotai-je dans son oreille.

« A peine j'avais parlé que le déluge redoubla et l'obscurité s'épaissit sur nous. Je ne peux pas assez vous dire, chère amie, combien j'avais envie de fuir cet endroit. J'allais m'y décider et déjà je goûtais comme un plaisir l'obligation de courir, derrière le halo de ma lampe de poche, vers une demeure sûre, quand je m'aperçus, à la mollesse de son petit torse, que Louisette s'assoupissait. Je vous ai dit comme elle obéissait, avec la promptitude des tempéraments robustes, aux suggestions de la faim, du sommeil et d'autres émotions... Je faillis l'éveiller, mais c'était une sensation si nouvelle que de la tenir endormie à mon flanc, que je voulus attendre encore un peu. J'étais, comprenez-moi, je me croyais tutélaire, pour la première fois... Et je fermai moi aussi les yeux pour me donner l'illusion brève de reposer amoureusement. Mais au moindre craquement j'ouvrais les yeux, et Dieu sait si tout craquait dans cette baraque !

« Une clarté vague descendit sur nous, et je voulus éveiller Louisette pour lui annoncer et le retour de la lune et mon départ. Mais je m'aperçus que la clarté ne venait pas de la porte ouverte, ni de la fenêtre de droite. Bien pis, la lumière se mit en mouvement et éclaira un palier supérieur, dans l'escalier. Il y a beaucoup de différence entre les lumières d'origine électrique et les autres. C'était une flamme de lampe, je n'en pus pas douter, qui venait vers nous, et les ombres des balustres se mirent à tourner lentement dans la cage de l'escalier. Je criai tout bas, dans le buisson de cheveux humides qui me couvrait l'épaule : « Louisette ! On vient ! » La petite eut un tressaillement terrible, et je me dressai pour... Oh ! ça oui, pour m'enfuir, mais elle s'accrocha à moi, avec cette force qui m'avait une fois, dans les bruyères, renversé. Je ne réussis qu'à provoquer un grand bruit de pieds de canapé

Digitized by Google

et de table, et tout ce qui me vint aux lèvres, ma foi, fut un commencement de grand blasphème. Les ombres des balustres achevèrent leur ronde sur les murs, et je vis paraître, la lampe au poing, une femme assez petite, en peignoir mauve serré à la taille. Sa ressemblance avec Louisette ne me laissa aucun doute, aucun espoir. Mêmes cheveux mousseux, mais déjà presque entièrement blancs, et des traits fanés, qui seraient plus tard ceux de Louisette, et les mêmes yeux, mais avec un grand et magnifique regard que n'aurait peut-être jamais Louisette, un regard qui ne chavirait pas d'angoisse, qui voulait impérieusement tout voir, tout savoir... Que cela paraît long, un pareil moment, et comment l'ennui, oui, le pur ennui, un ennui à bâiller, à tout planter là, comment tant d'ennui se glisse-t-il entre des fragments de secondes dramatiques ? Et la petite idiote, qui se cramponnait à moi, qui ne voulait pas me lâcher... D'une secousse, j'arrachai ma manche à ses doigts et je me levai. Je me souviens que je dis :

« — Madame, n'ayez pas peur...

« Et puis, j'en restai là. La petite, encore allongée sur le canapé, se soutenait sur un bras comme le *Gladiateur blessé*. Et de son coude plié elle rejetait ses cheveux en arrière. Elle fit, la pauvre fille, ce qu'elle avait à faire, elle appela à son secours :

« — Maman !

« Et elle se mit à pleurer. L'étonnant est que je n'en fus guère touché, parce que j'étais, à travers une exaspération contre tout et moi-même, j'étais requis par le personnage de premier plan qui venait d'entrer en scène, la mère. Elle posa sa lampe à pétrole, se tourna vers Louisette et lui dit :

« — C'est donc cet homme-là, ma fille ?

« La petite releva le front, montra ses yeux mouillés, une bouche carrée comme celle des enfants larmoyeurs et cria :

« — Non, maman, non, maman !

Digitized by Google

« — Pas tant de bruit, ma fille, dit la femme aux cheveux blancs. C'est pourtant bien cet homme-là qui t'a détournée tous ces temps-ci. Je t'ai vue, va. Je t'ai vue avec lui dans la pièce de taillis vers les bruyères. Mais lui, je ne suis pas fâchée de voir sa figure, non, je ne suis pas fâchée...

« Elle se tourna vers moi, d'un mouvement prompt. En face de la lampe sans abat-jour, elle ne clignait pas des yeux. Je ne pus m'empêcher de remarquer le contraste entre l'expression de son visage et les mots sur lesquels elle s'arrêtait. Je pensai que je devais sortir de mon silence... Vous n'imaginez pas la place que tient, dans un moment aussi imprévu, le souci de ce qu'il convient de faire, ou de ne pas faire... La décision que je pris ne fut pas la meilleure...

« — Madame, dis-je, malgré les apparences, qui sont déplorables, je puis vous affirmer que je ne me suis pas comporté, vis-à-vis de... de Mademoiselle Louise, de manière à...

« La dame aux cheveux blancs appuya ses poings au creux de sa taille. Cette attitude de commère ne lui nuisait pas, au contraire.

« — De manière à... répéta-t-elle.

« — De manière à la mettre dans une situation...

« — Je comprends ce que parler veut dire, interrompit-elle avec sécheresse. Vous pensez que c'est une excuse. Moi pas. Faudrait-il que je vous dise merci ?

« Les sanglots de la petite s'arrêtèrent. En même temps, l'averse se tut et cette double trêve emplit la pièce d'un grand silence qui avait l'air d'attendre ma réponse. Il est bien rare qu'un homme qui comparaît, à son désavantage, devant deux femmes, ne soit pas tenté de perdre patience et de répondre quelque sottise... C'est ce qui m'arriva.

« — Eh ! Madame, je ne suis pas un saint, c'est entendu, mais je n'ai forcé aucune bonne volonté ici, et la beauté de votre fille...

Digitized by Google

« Les pieds du canapé de paille, repoussé en arrière, raclèrent les dalles et j'eus devant moi Louisette, tout enflammée de ses larmes mal essuyées :

« — Je vous défends de parler à ma mère sur ce ton-là, dit-elle d'une voix rude et basse.

« — Oh ! dis-je, si je vous ai toutes deux contre moi, je préfère...

« Et j'esquissai un mouvement de retraite, qui resta inachevé, parce que la petite dame rogue se trouvait entre la porte et moi, et qu'elle ne fit rien pour dégager la sortie.

« — Vous n'êtes pas là pour nous faire part de vos préférences, dit-elle.

« Elle avait des yeux réellement admirables, un visage vernissé aux pommettes et sur l'arête du nez, brûlé par le soleil et le vent, et elle me regardait à me trouer la cervelle, tellement que je me rebiffai :

« — Alors, Madame, si vous voulez bien me dire dans quels termes je puis vous présenter l'expression de mes regrets...

« — Monsieur, interrompit-elle avec insolence, peut-on savoir votre âge ?

« Si je m'attendais à une question, ce n'était sûrement pas à celle-là. En outre, je m'étonnais que cette étrange mère, trouvant sa fille trop près d'un homme, n'eût recours à aucun des arguments et des vitupérations classiques. Elle avait une bouche faite pour la véhémence, une aisance mi-paysanne, mi-bourgeoise. Sa question saugrenue fit que je m'abandonnai, troublé, à une série de gestes idiots, comme de me passer la main dans les cheveux, d'assurer sur mes reins ma ceinture de cuir et de me redresser avantageusement :

« — Je ne vois pas, Madame, ce que le chiffre de mon âge vient faire ici. Je consens néanmoins à vous confier que j'ai quarante-neuf ans.

Digitized by Google

« Un moment, je crus qu'elle allait rire. Pourquoi ne pas tourner la scène en badinage ? La bonne femme me semblait douée d'esprit, et très loin de la timidité. Une sorte de rire, en effet, passa sur ses traits. Elle empoigna sa fille par le bras, la colla contre elle, mêla ses cheveux blancs aux cheveux roux, et chuchota passionnément :

« — Tu l'entends, ma fille ? Tu le vois, cet homme-là ? Ma fille, il a trois fois tes quinze ans et demi, et même plus ! Tu t'es fait détourner par un homme de cinquante ans, Louise ! Un garçon jeune comme il y en a par ici, je comprendrais encore, mais un homme de cinquante ans, Louise, de cinquante ans ! Ah ! tu peux avoir honte !

« Si je ne m'étais pas contenu, je vous réponds que j'aurais bousculé, et comment, les deux pécores. Leurs deux têtes ressemblantes et jointes me dévisageaient. Et cette lampe aveuglante sans abat-jour... L'aînée lâcha le bras de la cadette, tendit vers moi l'index de sa main brune et fanée et éleva la voix :

« — Si ton père était encore en vie, ma Louise, il aurait juste l'âge de cet homme-là !

« Louise poussa un petit gémissement aigu et cacha son visage dans la toison blanche de sa mère, qui ne la repoussa pas et continua de parler :

« — Oui, tu ne veux plus le voir à présent, il est bien temps, Louise ! Il faut pourtant que tu le regardes ! Regarde-le, l'homme qui est né la même année que ton père !

« D'une main enfoncée dans les cheveux de sa fille, elle lui tourna la figure de mon côté. Comme elle eût brandi une tête décapitée, elle la tenait par sa chevelure, si dur que la petite en avait les yeux bridés.

« — L'homme qui aurait eu cinquante ans de plus que son enfant s'il t'avait mise enceinte, Louise !

Digitized by Google

« Sur ce cri, Louisette se dégagea et se prit en effet à me regarder. La vocifératrice n'en avait pas fini avec moi, et elle ne ménageait plus le silence de la nuit :

« — Tu vois ce qu'il a là sur les côtés de la tête ? Des cheveux blancs, Louise, des cheveux blancs, comme à moi ! Et ces rides, qu'il a sous les yeux ! Il a tout partout la marque de la vieuseté, ma fille, de la vieuseté !

« Elle criait ce mot paysan, avec un air de réjouissance meurtrière, une allégresse qui me flétrissait. Louisette restait stupide et grave comme les enfants qui s'éveillent, la flamme de la lampe se mirait jaune dans ses yeux. Elle ferma son corsage ouvert, tira les plis de son blouson, rajusta la boucle de sa ceinture, et parla bas à sa mère :

« — Vous voulez que je le course, ma mère ? On va le « courséé », nous les deux, vous voulez ?

« La mère n'avait pas eu le temps de répondre que je m'élançais au dehors. Oui, au dehors, et le diable ne m'aurait pas retenu. Vous ne comprenez pas ? Vous ne pouvez pas comprendre que j'aimerais mieux n'importe quoi que de combattre contre une femme, — ou deux... Le pugilat entre hommes, même la guerre, nous fait moins peur à nous autres hommes, moins nerveusement peur qu'une fureur de femme. Nous ne pouvons rien prévoir d'une femme déchaînée. Nous ne savons jamais si elle va nous traiter de « goujat » avec un grand air de dignité, ou bien tenter de nous arracher les ongles, nous ôter le nez d'un coup de dents. Elle non plus, d'ailleurs, n'en sait rien. Ça lui vient de trop loin. Ah ! je courais vite. Et je faisais bien attention, attention aux cailloux, attention aux ornières. S'il m'est arrivé de rire de ma mésaventure, ce ne fut fichtre pas à ce moment-là. Le terre-plein, la source, l'allée des sorbiers, les piliers aux lions, je les dépassai comme en songe. Je distançai mes deux poursuivantes et je pris le chemin étroit qui longeait le mur de

Digitized by Google

clôture. Mais la lune avait marché dans le ciel et c'est le chemin qu'elle éclairait. A la hauteur des lauriers odorants, je m'arrêtai. Je n'entendais plus de pas derrière moi et je me forçai à reprendre haleine en contemplant, pour me prouver mon sang-froid, la vallée qui était redevenue d'un bleu clair, fumante de buées tièdes, pomponnée de bouleaux légers dont les troncs satinés luisaient comme en plein jour. Je m'essuyai le front et la nuque et en cherchant une cigarette je m'aperçus que mes mains tremblaient.

« Un frisson d'insécurité précisa mon malaise; je levai la tête et juste au-dessus de moi, juste sur le faîte du mur dégradé, je vis la mère et la fille, à mi-corps, qui me guettaient. Ce n'est qu'au prix d'un effort que je ne partis pas à toutes jambes. Je me gourmandai, et je pris le pas du promeneur nonchalant qui rêve sous la lune. Deux têtes conjuguées suivirent mon mouvement : elles repartaient à ma poursuite. En effet, les deux têtes reparurent plus loin, et m'attendirent. Cheveux blancs, cheveux blonds voyageaient dans l'air comme les semences des peupliers.

« En les voyant immobiles au-dessus de moi, je m'arrêtai. J'ai fait dans ma vie des choses moins difficiles... Puis je me remis en marche lentement, sur la pente accrue du sentier. Je passai au-dessous des deux femmes... C'est alors qu'un moellon de belle taille tomba du haut du mur, me frôla l'épaule, roula à mes pieds et me précéda sur le raidillon. Je l'enjambai et je continuai ma route. Un peu plus loin, un second caillou tout pareil m'écorcha une oreille dans sa chute, avant de me contusionner assez sérieusement un orteil — je n'avais aux pieds que des souliers de toile. J'arrivais à une brèche qui abaissait le niveau du mur. Mes tourmenteuses se tenaient sur la brèche et m'attendaient. Une bonne colère, une colère d'homme offensé me prit enfin, me jeta à l'assaut de la brèche et des deux péronnelles. En trois sauts, j'étais

Digitized by Google

là-haut. Sans doute elles recouvrèrent, elles aussi, la raison, et la conscience de leur condition de femelles, car après avoir hésité, elles s'enfuirent et fondirent dans le jardin à l'abandon, derrière des quenouilles d'arbres fruitiers et les feuillages vaporeux d'un plant d'asperges.

« N'importe ! Je m'étais reconquis. Je restai là. Je criai Dieu sait quelles menaces dans la direction de mes fuyardes. J'empoignai un échalas que je brandis comme une épée. C'était ridicule, mais cela me fit beaucoup de bien. Après, je redescendis jusqu'au sentier et je gagnai le sous-bois tacheté de lune comme une peau de léopard. Des lapins trottaient déjà et j'effarai des oiseaux. Mais je tressaillais bien plus que ce menu peuple peureux. Mes nerfs ne me trahirent pourtant pas tout à fait; j'essuyai mon oreille saignante et je commençai à boitiller à cause de mon pied meurtri.

« Le lendemain, je cédais à ce qu'on appelle un « bon » accès de fièvre dû, je pense, à l'humidité chaude, à l'imprudence de n'avoir pas emporté un chandail... A l'émotion aussi, je ne suis pas assez bête pour le nier. Aucune rencontre ne m'a étonné comme celle de cette moraliste, la petite dame aux cheveux blancs frisés. Qu'une mère indignée nous réclame, par exemple, un dédommagement, bon, c'est logique, — qu'elle exige même la suprême réparation, le mariage, bon encore. Ce genre d'exigence finit toujours par s'amadouer. Mais cette mère-là, avec sa tête floconneuse, ses yeux, sa manière de charger l'ennemi... Elle m'aurait lapidé à mort, si elle avait pu. Si, si, elle l'aurait fait. Qu'est-ce qu'elle risquait ? Un mur qui croulait tout seul... La petite, je crois que c'était une brave idiote adorable...

« Aussi mon accès de fièvre fut-il long et violent, et traversé de grelottements qui faisaient tinter le lit, de songes, même d'un peu de délire, — j'ai toujours été nerveux. Je voyais des chattes jaunes et féroces, des têtes jumelles portées

Digitized by Google

par un seul cou. Mon hôte me soigna parfaitement, trouva à propos, dans ses tiroirs, des analgésiques « maison ». Il perfora une de mes pantoufles pour que l'orteil lésé et son enflure y trouvassent place. Et sa parente agréable cousit, dans mes pyjamas, mainte médaille d'une réputation éprouvée.

« Non, je ne revis pas Louisette. Je ne cherchai pas à la revoir. J'avais perdu d'un coup le goût des crépuscules comtois, des bouleaux satinés, des bruyères clairsemées. Mais il ne fut pas question, pour cause, de l'oublier. Quand je pensais à elle, le froid, le chaud, le nauséeux, le déformant accouraient et éteignaient ses charmes. Bien pis, ma chère, la plus belle... non, la plus laide peur de ma vie revint malencontreuse pour insinuer entre peau et chemise, entre Louisette et moi, entre d'autres Louisettes et moi, son petit serpent glacé, sa goutte de cire brûlante, et désormais interdire à votre vieil ami — voyez, j'en suis moite rien que d'y penser — toutes les Louisettes de la terre... Comment dites-vous ? Une punition de mes péchés ? Attendez ! Une sorte imprévue de compensation me fut accordée. Vous connaissez le thème, vingt fois exploité par la littérature et l'anecdote : les ennemis et les victimes de Don Juan substituent dans l'alcôve, à une belle proie, la duègne ou quelque mûre chambrière. Et le lendemain, le chœur des plaisantins s'assemble autour du séducteur et à grands éclats s'occupe de l'informer... L'informer ? Il ne savait donc rien ? Le témoignage de ses sens n'avait donc pas suffi ? Est-ce à dire que sans les persifleurs il fût sorti content, au matin, des chaudes ténèbres du lit ? C'est bien possible. Mettez donc, ma chère, qu'en place des Louisettes il m'est resté l'usage de la chambrière. Et comme je n'avais pas d'amis pour l'aller crier sur les toits, je ne me suis pas trop plaint de mon sort. »

Digitized by Google

LA CIRE VERTE

J'ÉTAIS, vers quinze ans, en pleine crise de « fournitures de bureau ». Je ne faisais qu'imiter mon père, à qui cette crise dura toute la vie. Dans l'âge où tout vice s'accroche à l'adolescence, comme les capitules, cent fois crochus, de la bardane sur une chevelure, une fille de quinze ans court plus d'un danger. Ma liberté enchanteresse m'exposait à tout et je la croyais complète, ignorant que l'instinct maternel, chez Sido, dédaignait d'espionner, procédait par illuminations, bondissait télépathiquement au siège du péril.

Quand j'atteignis quinze ans, Sido me donna la preuve éclatante de sa seconde vue. Elle devina qu'un homme insoupçonnable en voulait à ma petite figure en pointe, à mes tresses qui cinglaient mes jarrets, à mon corps bien formé. Pour m'avoir confiée à la famillle de cet homme, en temps de vacances, elle reçut un avertissement aussi vif, aussi bouleversant que le don de la foi soudaine et elle se maudit de m'avoir remise en des mains étrangères. Aussitôt, elle coiffa sa petite capote à brides, monta dans le train hoquetant, — sur une voie toute neuve on commençait à

Digitized by Google

lancer d'antiques wagons — et me trouva jouant dans un jardin avec deux autres fillettes, sous les yeux de l'homme silencieux, accoudé comme est le Démon méditatif au bord de Notre-Dame.

Un tel spectacle de paix familiale ne pouvait tromper Sido. En outre, elle constata que j'étais plus jolie qu'à la maison. Ainsi se colorent les filles à la chaleur d'un désir masculin, qu'elles aient quinze ans, ou trente. Il n'y avait pas sujet de me réprimander, et Sido m'emmena, sans que l'homme irréprochable eût osé lui demander la raison de son arrivée, ni celle de notre départ. Dans le train, je la vis s'endormir, fatiguée comme un vainqueur. Je me souviens que l'heure du déjeuner passa, et que je me plaignis d'avoir faim. Au lieu de s'empourprer, de regarder sa montre, de me promettre mes friandises préférées de pain bis, de fromage blanc et d'oignons rosés, elle ne fit que hausser les épaules. Peu lui importait ma fringale, elle avait sauvé le plus précieux.

Je n'étais pas coupable, ni complice de cet homme, sinon par la torpeur. Mais le péril de la torpeur est beaucoup plus grave que ne sont l'excitation, le fou rire, la rougeur, les maladroites coquetteries de la quinzième année. Quelques hommes seulement dispensent la torpeur, d'où les filles s'éveillent perdues. L'intervention, pour ainsi dire chirurgicale, de Sido remit en ordre toutes choses et moi-même, et j'eus une de ces rechutes d'enfantillage dont l'adolescence, ensemble honteuse et enivrée d'elle-même, se délecte.

Mon père, né pour écrire, laissa peu de pages. Au moment d'écrire, il émiettait son envie en soins matériels, disposait autour de lui le nécessaire et le superflu de l'écrivain. A cause de lui, je ne suis pas indemne de manie. Pour avoir admiré, convoité le parfait outillage d'une table de travail, je garde des exigences bureaucratiques. L'adolescence ne commettant rien sans frénésie, je dérobais à la table de mon père une

Digitized by Google

petite équerre d'acajou qui sentait la boîte à cigares, puis une règle en métal blanc... Sans compter la réprimande, je reçus en plein visage le feu d'un petit œil gris incendiaire, l'œil d'un rival, et tel que je ne m'y risquai pas trois fois. Je me bornai à rôder, pleine de mauvais pensers, autour des trésors de papeterie. Un sous-main de buvard vierge, une règle en bois d'ébène, un, deux, quatre, six crayons, taillés au canif et de couleurs variées; plumes de ronde et de bâtarde, plumes sergent-major, plumes à dessin pas plus grosses qu'une penne de merle; cires à cacheter, rouge, verte, violette, un tampon-buvard, un flacon de colle liquide, sans préjudice des plaques couleur d'ambre transparent, dites « colle à bouche »; le reliquat minuscule d'un manteau de spahi, réduit aux dimensions d'un essuie-plumes dentelé sur les bords, un grand encrier, flanqué d'un petit encrier, tous deux en bronze et une jatte de laque, emplie d'une poudre d'or à sécher l'écriture; une autre jatte contenait les pains à cacheter multicolores (je mangeais les blancs); à droite et à gauche de la table, des rames de papier, vergé, rayé, filigrané et bien entendu cette petite presse à gaufrer, qui mordait la feuille blanche et la rendait, après un coup de mâchoires, ornée d'un nom en relief : *J.-J. Colette.* Il y avait aussi un gobelet d'eau où laver les pinceaux, une boîte d'aquarelle, un carnet d'adresses, les bouteilles d'encre, violette, rouge et noire, l'équerre d'acajou, une pochette de compas, le pot à tabac, une pipe, la lampe à esprit-de-vin pour cacheter les lettres à la cire...

Un propriétaire cherche à s'agrandir; mon père tenta donc d'acclimater, sur la vaste table, des cultures adventices. On y vit une mécanique qui pouvait couper l'épaisseur de cent feuillets, et des cadres munis d'une gelée blanche qui buvait inversée l'écriture et donnait ensuite des calques pâteux, délayés et larmoyants. Mais mon père s'en lassa vite, et la

Digitized by Google

grande table retrouva la sérénité, le style classique que ne désordonnaient point l'inspiration, ses fruits couverts de ratures, ses bouts de cigarettes et ses « brouillons » roulés en boule. J'oublie, Dieu me pardonne, de mentionner la section des coupe-papier, trois ou quatre en bois de buis, un en faux argent, le dernier en ivoire jauni, fêlé tout de son long.

Dès l'âge de dix ans, je n'avais cessé de convoiter ces biens matériels, conçus pour la gloire et la commodité d'un pouvoir cérébral, qui s'assemblent sous le nom générique de « fournitures de bureau ». L'enfance ne se réjouit que de ce qu'elle peut cacher. Je m'assurai longtemps la jouissance d'une aile, la gauche, de la grande bibliothèque à deux corps et quatre portes (elle fut vendue par autorité de justice). Les portes du buffet supérieur étaient vitrées, celles du corps inférieur pleines, et de bel acajou ronceux. En ouvrant la porte d'en bas à angle droit, le battant joignait le flanc d'une commode, et comme la bibliothèque tenait entier un panneau de mur, je m'enfermais, assise sur un petit « banc de pieds », dans un réduit quadrangulaire formé par le flanc de la commode, le mur, l'aile gauche et sa porte béante. Devant moi, sur trois rayons d'acajou s'étalaient, du papier vergé à la coupelle de poudre d'or, les objets de mon culte. « Elle a de qui tenir, ta fille », disait Sido, railleuse, à mon père. Il est piquant qu'outillé pour écrire, mon père s'y résignait rarement, tandis que Sido, attablée n'importe où, poussant de côté une chatte envahisseuse, une corbeille de prunes, une pile de linge, ou bien posant sur ses genoux, en guise de pupitre, un tome du Littré, Sido écrivait. Cent lettres ravissantes en témoignent. Pour prolonger, achever une lettre, elle arrachait une page au livre de comptes de la cuisine, couvrait le verso d'une facture...

Aussi méprisait-elle nos autels inutiles. Mais elle ne me décourageait pas de soigner, de fleurir mon bureau pour

Digitized by Google

rire. Même, elle se montra soucieuse quand je lui exposai que ma case devenait trop petite pour moi... « Trop petite... Oui, bien trop petite », disait le regard gris. « Quinze ans... Où va Minet-Chéri, qui déborde de son réduit, comme un bernard-l'ermite chassé de sa coquille d'emprunt par sa propre croissance ? Déjà je l'ai repêchée chez cet homme impur. Déjà, j'ai dû lui défendre d'aller danser sur le « parquet », le jour de Quasimodo. Déjà, elle s'échappe et je ne pourrai pas la suivre... Déjà, elle veut une robe longue, et si je la lui donne, les plus aveugles s'apercevront qu'elle est une jeune fille; et si je la lui refuse, tous regarderont sous la jupe trop courte ses jambes de femme... Quinze ans. Comment l'empêcher d'avoir quinze, puis seize, puis dix-sept ans ?... »

Elle vint, dans ce temps-là, parfois se pencher par-dessus le battant d'acajou qui m'isolait du monde. « Qu'est-ce que tu fais ? » Elle le voyait bien, ce que je faisais, mais elle ne le comprenait pas. Je lui refusais la réponse que lui donnaient généreusement tous ceux qu'elle observait, l'abeille, la chenille, l'hydrangea, la ficoïde glaciale. Mais du moins elle me voyait présente, abritée. Elle choya ma manie. Les beaux papiers d'emballage glacés, je les eus pour recouvrir des livres, et des cordonnets d'or je fis des signets. J'eus le premier porte-plume habillé d'un glacis moiré, couleur de turquoise, qui apparut chez Reumont le papetier.

Un jour, ma mère m'apporta un petit bâton de cire à cacheter et je reconnus le bout de cire verte, joyau du bureau paternel... Sans doute, je jugeai le présent disproportionné, puisque je ne fis pas d'éclat de joie. Je serrai la cire dans ma main, où elle répandit, en s'échauffant, un parfum un peu oriental d'encens.

— C'est, me dit Sido, une cire très vieille, et tu vois qu'elle est sablée d'or. Ton père l'avait déjà quand nous nous sommes mariés; il la tenait de sa mère, et sa mère affirmait

Digitized by Google

que c'était une cire dont s'est servi Napoléon Ier. Mais il faut considérer que ma belle-mère mentait chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, alors...

— Est-ce qu'il me la donne, ou est-ce que tu l'as prise ?

Sido s'agita; l'irritation l'emportait quand elle se croyait forcée de mentir, et qu'elle essayait d'échapper au mensonge.

— Quand auras-tu fini, cria-t-elle, de tourner une mèche de cheveux autour du bout de ton nez ? Excellent moyen d'avoir le nez rouge et en forme de bigarreau ! Cette cire ? Mettons que ton père te la prête, voilà tout. Maintenant, si tu n'en veux pas...

Mon mouvement de possession farouche ramena Sido au rire, et elle dit en affectant la légèreté :

— S'il en avait besoin, il te la redemanderait, bien entendu !

Mais il ne me la redemanda pas. La cire verte, mêlée d'or, embauma quelques mois mon étroit empire aux parois d'acajou et mon plaisir s'atténua, comme tous les plaisirs qui ne nous sont pas disputés. D'ailleurs, ma vocation paperassière allait pâlissant, pour un temps, devant une crise de coquetterie. Je prétendais porter « tournure », c'est-à-dire aggraver mon derrière en pomme d'un coussin de crin, qui relevait d'autant l'ourlet de mes jupes en arrière. La brutalité de l'adolescence faisait des filles de treize à quinze ans, dans mon village, des forcenées qui volaient le crin, le coton et la laine, roulaient des chiffons dans un sac et s'attachaient le vilain affiquet dit « faux cul » sur les reins, dans un escalier sombre, hors de la vue de leurs mères. Je voulais aussi des frisures en éponge sur le front, des ceintures de cuir à me couper le souffle, des cols baleinés, de l'essence de violette sur mes mouchoirs...

De là, je retombai encore dans l'enfance, car une créature féminine s'y reprend à plusieurs fois pour éclore. Je fus laideronne avec délices, la chevelure cordée et des mèches

Digitized by Google

plates sur les joues. A toutes parures, je préférai mes vieilles chaussures lacées, mes anciens tabliers d'école et leurs poches pleines de noisettes, de ficelles et de chocolat. Les sentiers bordés de ronces, les massettes de roseaux, les lacets de souliers en pâte de réglisse, les chats — bref tout ce que j'aime encore aujourd'hui me redevint cher. Il n'est pas de mots pour chanter, de souvenirs précis pour illustrer de telles périodes, que de loin je ne puis comparer qu'à des abîmes de sommeil heureux. Une odeur de fenaison me les rappelle parfois, peut-être parce que soumise aux fatigues de la croissance, je m'endormais sans rêves, pendant une heure, dans les foins neufs.

Ici se place l'épisode qu'on appela longtemps « l'histoire du testament Hervouët ». Le vieux Monsieur Hervouët mourut, et l'on ne trouva point de testament. La province fut toujours riche de figures fantastiques. Sous ses toits de vieille tuile brodés de jaune, dans les salons glacés, les salles à manger vouées à l'ombre éternelle, sur les parquets semés de pièges en laine tricotée, au long des allées potagères, entre les dures têtes des choux et les persils crépus, une petite ville, un village s'enorgueillissent de posséder ce qui ne s'explique point. Mon village acceptait sans étonnement, sinon sans déférence, que le fils Gatreau, admirable exemplaire du fou romantique, délirât en toute sécurité, un cigare en bois à la bouche, agitât en tous sens son chef ruisselant de boucles noires, et fixât sur les jeunes filles le long regard de ses yeux arabes. Une séquestrée volontaire donnait le bonjour à travers une vitre, et les passants l'admiraient :

— Ça fait vingt-deux ans que Mme Sibile n'a pas quitté sa chambre ! Là où vous la voyez, ma mère l'a vue. Et vous savez, elle n'a pas une infirmité. D'un sens, c'est une belle vie !

Digitized by Google

Mais Sido hâtait sa vive allure, m'entraînait quand nous passions à la hauteur de l'aquarium où baignait la dame qui n'était pas sortie depuis vingt-deux ans. Derrière sa vitre claire, la prisonnière souriait, coiffée d'un bonnet de linge. Parfois, sa petite main jaune tenait une tasse. Un sûr instinct de ce qui est horrible et interdit détournait Sido de cette fenêtre au rez-de-chaussée, de cette tête flottante. Mais le sadisme de l'enfance lui posait par ma bouche vingt questions :

— Quel âge est-ce que tu crois qu'elle a, Madame Sibile ? Est-ce qu'elle dort près de la fenêtre la nuit dans son fauteuil ? Est-ce qu'on la déshabille ? Est-ce qu'on la lave ? Et comment est-ce qu'elle va aux cabinets ?

Sido sursautait comme sous une piqûre :

— Tais-toi ! Je te défends de penser à ces choses-là.

M. Hervouët n'avait jamais passé pour un de ces excentriques sur lesquels un bourg étend sa protection un peu ricaneuse. Soixante ans il avait été, bien renté et mal vêtu, un « gros » propriétaire à marier, puis un gros propriétaire marié. Veuf, il se remaria avec une ancienne « demoiselle des postes » maigre et pleine de feu.

Quand elle se frappait le sternum en disant : « C'est là que ça me brûle ! » ses yeux à l'espagnole semblaient rendre l'interlocuteur responsable d'une ardeur sans remède. « Je ne suis pas timide, disait mon père; mais je ne voudrais foutre pas rester seul avec Mademoiselle Matheix ! »

Remarié, M. Hervouët ne sortit plus. De sorte que personne ne sut au juste à quel moment il commença la maladie d'estomac qui devait l'emporter. C'était un homme vêtu par tous temps de noir, y compris la casquette à pattes. Cotonneux, tout couvert d'une ouate blanche de cheveux et de barbe, il ressemblait à un pommier envahi par le puceron lanigère. De hauts murs, une porte cochère presque toujours close protégeaient son second bonheur. Un seul rosier

Digitized by Google

habillait de roses, en été, trois faces de sa maison en étage, et l'épais ourlet de glycines, sur le faîte du mur, nourrissait les premières abeilles. Mais on n'avait jamais entendu dire que M. Hervouët aimât les fleurs, et si nous l'entrevoyions parfois aller et venir, noir sous les pendeloques de la glycine et les roses en pluie, il nous semblait comme irresponsable et détaché de tant de floraisons.

De Mlle Matheix devenue Mme Hervouët, l'ex-demoiselle des postes ne perdit pas son attrait de guêpe noire et jaune. La peau mate, la taille étranglée, un bel œil intraduisible, sur la nuque un flot, dompté, de cheveux sombres touchés de blanc, elle ne montra pas de surprise à passer bourgeoise cossue. Elle parut aimer la culture des fleurs. Sido l'équitable trouva juste de lui consentir quelque intérêt, lui prêta des livres, acceptant en échange des boutures, et des pieds de violettes arborescentes d'un bleu presque noir, dont le tronc s'élevait nu hors de terre comme celui d'un palmier minuscule. Je n'avais pas de sympathie pour la figure de Mme Hervouët-Matheix. J'étais vaguement scandalisée que, tenant des propos d'une irréprochable banalité, elle le fît sur un ton de supplication enflammée et plaintive...

— Que veux-tu, disait ma mère, c'est une vieille fille.

— Mais, maman, elle est mariée !

— Crois-tu, repartait Sido vertement, qu'on cesse d'être vieille fille pour si peu ?

Un jour, mon père, rentrant du « tour de ville » quotidien où il entretenait sa vigueur d'amputé, dit à ma mère :

— Une nouvelle ! Les collatéraux Hervouët attaquent la veuve.

— Non ?

— Et à boulets rouges encore ! On raconte que les motifs d'accusation sont d'une extrême gravité.

— Une nouvelle affaire Lafarge ?

Digitized by Google

— Tu es bien gourmande, dit mon père.

Je poussai, entre mes parents, mon museau pointu :

— Qu'est-ce que c'est, l'affaire Lafarge ?

— Une horreur conjugale, dit ma mère. Aucune époque n'en a chômé. Une célèbre affaire d'empoisonnement.

— Ah ! m'écriai-je enthousiasmée, quel bonheur !

Sido me toisa d'un regard qui me reniait.

— Et voilà, murmura-t-elle. Voilà comment elles sont, à cet âge-là... Il faudrait qu'une fille n'ait jamais quinze ans...

— Sido, tu m'écoutes, ou non ? interrompit mon père. Les collatéraux, manœuvrés par une nièce Hervouët, prétendent qu'Hervouët n'est pas mort intestat, et que sa veuve a fait disparaître le testament.

— A ce compte-là, observa Sido, on peut accuser tous les veufs et toutes les veuves des intestats...

— Non, repartit mon père, ceux qui ont des enfants n'ont pas besoin de tester. Les flammes de la dame Hervouët n'ont embrasé Hervouët que jusqu'à mi-corps, puisque...

— Colette, lui dit sévèrement ma mère, en me désignant du regard.

— Donc, reprit mon père, la voilà dans de beaux draps. La nièce Hervouët dit qu'elle a vu, de ses yeux vu, le testament, même elle le décrit. Une grande enveloppe, cinq cachets de cire verte à grains d'or...

— Tiens, dis-je naïvement.

— ... et au recto la mention : « *A ouvrir après ma mort pardevant Me Hourblin ou son successeur.* »

— Et si la nièce ment ? hasardai-je.

— Et si Hervouët, changeant d'idée, a détruit son testament ? suggéra Sido. Il en était bien libre, je suppose ?

— Vous voilà déjà toutes deux pour le taureau contre le toréador, s'écria mon père.

Digitized by Google

— Parfaitement, dit ma mère. Les toréadors sont généralement des hommes à fesses rebondies et cela suffit à me les rendre antipathiques !

— Revenons à la question, dit mon père. La nièce Hervouët a pour mari un assez sinistre monsieur, un nommé Pellepuits...

Je me lassai vite d'écouter. Sur la foi de paroles telles que : « Les collatéraux attaquent la veuve! » j'espérais des guet-apens sanguinaires, et je n'entendais que des extraits de grimoire comme « quotité disponible, testament olographe, plainte contre X... ».

Tout au plus, ma curiosité se réveilla-t-elle lorsque Mme veuve Hervouët nous rendit visite. Son mantelet en Chantilly imitation, sur des épaules en bouteille à vin du Rhin, ses mitaines noires qui laissaient dépasser des ongles singulièrement épais, presque opaques, la luxuriance d'une chevelure blanche et noire, une grande poche de taffetas noir suspendue à sa ceinture et ballant sur la jupe de deuil; ses « yeux de houri », comme elle les appelait, autant de traits qui prenaient enfin leur saveur, et qu'il me semblait voir pour la première fois.

Sido reçut la veuve avec aménité, lui offrit au jardin un doigt de vin de Frontignan, un triangle de gâteau quatre-quarts. L'après-midi de juin bourdonnait sur le jardin, le noyer abandonnait autour de nous ses chenilles roussies, aucun nuage ne voyageait sur le ciel. La jolie voix de ma mère, la suppliante voix de Mme Hervouët échangèrent des répliques tranquilles; il ne fut question, comme d'habitude, que de salpiglossis, de glaïeuls, de servantes scélérates. Puis la visiteuse se leva pour partir et ma mère la reconduisit : « Si vous me le permettez, dit Mme Hervouët, je viendrai prochainement vous emprunter quelques livres; je suis si seule... »

Digitized by Google

— Les voulez-vous tout de suite ? proposa Sido.

— Non, non, rien ne presse. D'ailleurs, j'ai noté quelques titres de romans d'aventures. Au revoir, chère Madame...

Ce disant Mme Hervouët, au lieu de l'allée qui menait à la maison, s'engageait dans celle qui cernait la pelouse et tournait deux fois autour de l'îlot de gazon.

— Mon Dieu, qu'est-ce que je fais... Excusez-moi...

Elle se permit un rire décent et gagna le corridor où elle chercha à gauche et trop haut, en tapotant les deux vantaux, un loquet qu'elle avait trouvé vingt fois à droite. Ma mère lui ouvrit la porte et se tint par politesse un moment en haut du perron. Nous regardâmes s'éloigner Mme Hervouët qui rasa d'abord les maisons, puis traversa la rue, jupe soulevée, précipitamment comme si elle passait un gué. Ma mère referma la porte et vit que je l'avais suivie.

— Elle est perdue, dit-elle.

— Qui ? Madame Hervouët ? Pourquoi dis-tu ça ? Perdue comment ?

Sido haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. C'est mon impression. Garde ça pour toi.

Je fus exacte à me taire, d'autant plus que, poursuivant comme une larve la série de mes métamorphoses, j'entrai alors dans la peau d'un « bibliophile éclairé », et j'oubliai Mme Hervouët en bouleversant profondément mon bazar de papeterie. Quelques jours après, j'installais Jules Verne entre « *Les fleurs animées* » et un atlas en relief quand Mme Hervouët survint sans que la sonnette m'avertît. Car nous laissions la porte d'entrée ouverte presque toute la journée, pour que le chien Domino pût sortir et rentrer.

— Que c'est bien à une grande jeune fille, s'écria la visiteuse, de mettre en ordre la bibliothèque. Quels livres me prêterez-vous aujourd'hui ?

Digitized by Google

Quand Mme Hervouët élevait la voix, je serrais les dents et je faisais mes yeux tout petits.

— Jules Verne... lut-elle plaintivement. On ne peut pas le relire. Une fois qu'on a le secret, c'est fini.

— Il y a Balzac, là, sur les grands rayons, désignai-je.

— C'est bien ardu, dit Mme Hervouët.

Balzac ardu ? Lui, mon berceau, ma forêt, mon voyage ?... Étonnée, je levai les yeux sur la grande femme noire qui me dépassait de la tête. Elle badinait avec une rose coupée et regardait en l'air. Ses traits n'exprimaient rien qui se rapportât à une opinion littéraire. Elle sentit mon regard et feignit de s'intéresser à mon outillage de scribe :

— C'est charmant. Quelle jolie collection !

Sa bouche avait vieilli depuis une semaine. Elle restait penchée, maniait telle ou telle de mes reliques. Elle se redressa en sursaut.

— Mais je ne vois pas Madame votre mère ?

Bien aise de remuer, de m'écarter de cette dame « perdue », je m'élançai au dehors, en appelant « Maman ! » comme j'aurais crié « au feu ! ».

— Elle a emporté quelques volumes, me dit Sido quand nous fûmes seules. Mais je jurerais bien qu'elle n'a même pas regardé les titres.

Le reste de « l'histoire Hervouët » est lié, dans mon souvenir, à une sorte de branle-bas, de confusion romanesque. Le plus net m'en vient par Sido, grâce à l'extraordinaire « présence » que j'ai encore du son de sa voix. Ses récits, ses dialogues avec mon père, la manière intolérante qu'elle avait de discuter, de réfuter, voilà ce qui m'attacha à une étouffante aventure provinciale.

Un jour, peu après la dernière visite de Mme Hervouët, tout le canton s'écria : « Le testament est retrouvé ! » et décri-

Digitized by Google

vit la grande enveloppe aux cinq cachets que venait de déposer la veuve en l'étude de Me Hourblin. Ensemble inquiets et triomphants, les Pellepuits-Hervouët, d'autres Hervouët-Guillamat, et la veuve, se rendirent chez le notaire où Mme Hervouët fit face, toute seule, au groupe impitoyable et serré, à ce que Sido appelait « les gueules d'héritiers ». « Il paraît, contait ma mère, qu'elle sentait le marc... » Ici succède, à la voix de ma mère, la voix bossue de Julia Vincent, une repasseuse à la journée, qui venait une fois par semaine. Pendant je ne sais combien de vendredis consécutifs, je pressai Julia pour qu'elle rendît tout ce qu'elle savait. Nasillant, pincé entre la gorge, la bosse, la poitrine creuse et difforme, le son pénétrant de cette voix m'était un plaisir :

— Celui qui était le moins z'hardi, c'est le notaire. D'abord, il n'est pas grand, pas moitié si grand que cette femme. Elle, toute habillée à noir elle était, et son voile par devant jusqu'aux pieds. Alors le notaire a pris de ses mains l'enveloppe, large comme ça (Julia déployait un des vastes mouchoirs de mon père) et il l'a passée comme ça aux neveux, pour qu'ils reconnaissent les cachets...

— Mais vous n'étiez pas là, Julia ?

— Non, c'est le petit commis de M. Hourblin qui regardait par le trou de la serrure. Un neveu a dit deux, trois mots. Alors Mme Hervouët l'a regardé comme une duchesse. Le notaire a toussé, ha-ham, ha-ham, il a fait sauter les cachets, et il a lu.

Dans mon souvenir, tantôt parle Sido, et tantôt quelque colporteur passionné de l'histoire Hervouët. Tantôt aussi il me semble qu'un Bertall, qu'un Tony Johannot a gravé pour moi la grande femme maigre, qui ne détachait pas son regard espagnol du groupe d'héritiers, et qui léchait sur sa lèvre le goût de l'eau-de-vie de marc, lampée pour se donner courage...

Me Hourblin lisait donc le testament. Mais dès les premières

Digitized by Google

lignes la feuille timbrée lui trembla dans les mains, et il s'interrompit pour essuyer ses verres en s'excusant. Il se remit à lire, et alla jusqu'au bout. Bien que le testateur s'y déclarât « sain de corps et d'esprit », le testament n'était qu'un tissu d'extravagances, entre autres la reconnaissance d'une dette de deux millions, contractée envers Louise-Léonie-Alberte Matheix, épouse bien-aimée de Clovis-Edme Hervouët...

La lecture s'acheva dans le silence et aucune voix ne s'éleva du bloc d'héritiers immobiles.

— Il paraît, contait Sido, qu'après la lecture le silence permettait d'entendre les guêpes ronfler sur la treille, au long de la fenêtre. Les Pellepuits et autres Guillamat ne faisaient que regarder Mme Hervouët, sans bouger. Sans doute qu'ils la sentaient perdue, eux aussi. Pourquoi la cupidité et l'avarice ne disposeraient-elles pas d'une seconde vue ? C'est une Guillamat, moins bête que les autres, qui a raconté que Mme Hervouët, avant que personne ait parlé, s'est mise à faire des mouvements de cou étranges, comme une poule qui a avalé une chenille poilue...

L'épilogue de la séance courut les rues, les âtres, les petits cafés, les champs de foire... Me Hourblin, dans le chant vibrant des guêpes, avait pris la parole :

— En mon âme et conscience, je me vois obligé de déclarer que l'écriture du testament n'est pas conforme...

Un grand glapissement l'interrompit. Devant lui, devant les héritiers, il n'y avait déjà plus de Veuve Hervouët, mais une triste furie qui tournoyait en frappant des pieds, une sorte de derviche noir, en voie de se lacérer soi-même, parlant et vociférant. A ses aveux de faussaire, l'égarée en ajouta d'autres, si riches en noms de poisons végétaux tels que le nerprun, la jusquiame, que le notaire, consterné, s'écria naïvement :

— Eh ! ma pauvre dame, vous nous en dites bien plus long qu'on ne vous en demande !

Digitized by Google

Un asile d'aliénés ensevelit la frénétique, et si l'histoire Hervouët subsista dans quelques mémoires, du moins il n'y eut pas, aux assises, d' « affaire Hervouët ».

— Pourquoi, maman ? demandai-je.

— Les fous ne passent pas en jugement. Ou bien il leur faudrait des juges choisis parmi les fous. Ce ne serait pas si mal, en y réfléchissant...

Elle laissait, pour mieux rêver, la besogne où s'occupaient ses mains, mains gracieuses qu'elle ne ménageait pas. Peut-être que ce jour-là elle écossait des haricots blancs. Ou bien, le petit doigt en l'air, elle enduisait de vernis noir la béquille de mon père...

— Oui, des juges qui comprendraient ce qui entre de calcul dans la folie, qui délogeraient le grain de lucidité caché, frauduleux...

La moraliste qui versait sur un front de quinze ans des conclusions inattendues était bardée d'un tablier bleu de jardinier, trop grand, qui la faisait toute ronde. Son regard gris, terriblement direct, passait tantôt à travers ses lunettes, tantôt par-dessus. Mais en dépit du tablier, des manches roulées, des sabots et des haricots, elle n'avait jamais l'air humble, ni vulgaire.

— Ce que je lui reproche, à Mme Hervouët, reprenait Sido, c'est sa mégalomanie. La folie des grandeurs est à la source d'un tas de crimes. Rien ne m'exaspère comme l'imbécile qui se croit capable de concevoir, d'exécuter un crime, et de n'en pas être puni. A cause de la bêtise de Mme Hervouët, son cas n'est-il pas écœurant ? Empoisonner le pauvre père Hervouët avec des tisanes bien amères, bon, ce n'était pas difficile. A bourreau ingénu, victime stupide. Mais vouloir sans génie imiter une écriture, mais se fier à une cire, rare et spéciale, quelles petites ruses, grand Dieu, quelle infatuation !

— Mais pourquoi a-t-elle avoué ?

Digitized by Google

— Ah ! disait Sido songeuse, c'est qu'un aveu est à peu près inévitable. L'aveu, c'est comme... voyons... comme un étranger qu'on porte en soi...

— Comme un enfant ?

— Non, pas un enfant... Un enfant, tu sais à quelle date précise il te quittera. Tandis que l'aveu, tout d'un coup, au moment où tu ne t'y attends pas, il s'élance dehors, il savoure sa liberté, il s'étale... Il crie, il gambade... Elle l'a accompagné d'une danse, la pauvre criminelle, qui se croyait tellement maligne...

Il crie, il gambade... Aussi libérai-je sur-le-champ, dans l'oreille de Sido, mon propre secret : le jour même de la dernière visite de M^me^ Hervouët, j'avais constaté la disparition du bâtonnet de cire verte, sablée d'or.

Digitized by Google

Digitized by Google

ARMANDE

Cette fille-là ? Mais elle t'adore, voyons ! Elle n'a jamais fait que ça depuis dix ans, d'ailleurs... Tout le temps que tu as été mobilisé, elle trouvait des prétextes pour passer devant la pharmacie et demander si j'avais une lettre. »

— Oui ?

— Tant qu'elle n'avait pas pu placer son « Et votre frère ? », elle ne s'en allait pas. Elle attendait. En attendant, elle achetait de l'aspirine, des pâtes pectorales, des tubes de lanoline, de l'eau de toilette, de la teinture d'iode...

— Et naturellement, tu t'arrangeais pour la faire attendre ?

— Tiens, pourquoi donc pas ? Quand je lui avais dit à la fin que j'avais des nouvelles de toi, elle s'en allait. Mais pas avant. Tu sais comme elle est.

— Oui... Non, en somme. Je ne sais pas comment elle est.

— Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre chou, tu te compliques tout, tu te dépenses en délicatesses perdues... Armande est une fille accomplie, c'est entendu. Elle a pris un peu trop au grave son rôle d'orpheline assez riche. Je t'accorde qu'il n'était pas commode à tenir, dans une sous-préfecture comme ici. Mais de là à t'en laisser imposer par elle à ce point-là,

Digitized by Google

toi, Maxime, toi !... Fais attention, c'est le trottoir neuf. Au moins, on circule à pied sec maintenant.

Le ciel de septembre, noir et sans lune, brillait d'étoiles qui palpitaient largement dans l'air humide. La rivière invisible clapotait sous l'arche unique du pont. Maxime s'arrêta, s'accouda au parapet.

— Le parapet aussi est neuf, dit-il.

— Oui. Ce sont les commerçants de la ville, d'accord avec le Conseil Municipal... Tu sais, ils ont bien gagné, ici, dans l'alimentation et le vêtement, à cause du passage des troupes et de l'exode...

— Dans l'alimentation, le vêtement, la chaussure, la pharmacie et le reste. Je sais aussi qu'on dit « l'exode » comme on dit « le comice agricole » ou « le gala du concours hippique ».

— Enfin, ils ont tenu à faire un gros sacrifice...

Mme Debove entendit Maxime rire tout bas au mot sacrifice, et elle suspendit prudemment sa phrase pour revenir à Armande Fauconnier.

— D'ailleurs, elle ne t'a pas laissé tellement tomber, pendant la guerre, elle t'a écrit ?...

— Des cartes postales.

— Elle t'a envoyé des colis et un ravissant pull-over.

— Je me fous de ses colis et de ses lainages, dit violemment Maxime Degouthe, et de ses cartes postales ! Je ne lui ai jamais demandé l'aumône, je pense ?

— Mon Dieu, quel caractère... Ne gâte pas ta dernière soirée ici, Maxime ! Avoue que cette soirée a été charmante, Armande reçoit très bien. Tous les Fauconnier ont toujours reçu très bien. Armande sait s'effacer. Il n'y a pas eu moyen de mettre la conversation sur ce dispensaire d'enfants dont Armande supporte tous les frais.

— Qui est-ce qui n'a pas plus ou moins organisé un

Digitized by Google

dispensaire d'enfants pendant la guerre ? grogna Maxime.

— Mais... beaucoup de gens, je t'assure ! D'abord, il faut avoir les moyens. Elle, elle a vraiment les moyens.

Maxime ne répondit pas. Il détestait que sa sœur parlât des « moyens » d'Armande.

— La rivière est basse, dit-il au bout d'un moment.

— Tu as de bons yeux !

— Ce n'est pas une question d'yeux, c'est une question d'odorat. Quand les eaux baissent, ça sent toujours le musc, ici... C'est la vase, sans doute...

Il se rappela brusquement avoir dit les mêmes mots, au même endroit, l'an passé, à Armande. De dégoût, elle avait froncé les narines, grimacé vilainement de la bouche. « Comme si elle savait ce que c'est que la vase... La vase, cette argile gris de perle, si douce aux orteils nus, mystérieusement musquée, elle la confond avec les gadoues. Elle ne manque jamais une occasion d'écarter d'elle ce qui se savoure, se touche, se respire... »

Les rondes de noctuelles voilaient presque les globes lumineux, à chaque extrémité du pont. Maxime entendit sa sœur bâiller :

— Allons, viens. Qu'est-ce que nous faisons là ?

— Je te le demande, soupira Mme Debove. Tu entends ? Onze heures ! Hector s'est sûrement couché sans m'attendre.

— Laisse-le dormir. Rien ne nous presse.

— Mais si, mon vieux ! J'ai sommeil, moi !

Il prit le bras de sa sœur sous le sien, comme au temps de leurs études et de leurs illusions, au temps où un frère et une sœur croient de bonne foi se contenter d'être une imitation chaste du couple. « Passe un gros garçon rouquin, et la petite sœur fervente le suit, pour le plaisir et l'avantage d'épouser la Grande Pharmacie du Centre. Elle a eu raison, après tout... »

Digitized by Google

Un passant leur céda le trottoir et salua Jeanne.

— Bonsoir, Merle. C'est passé, vos douleurs ?

— Comme qui dirait, Madame Debove. Bonsoir, Madame Debove.

— C'est un client, expliqua Jeanne.

— Mon Dieu, je m'en serais douté, dit ironiquement son frère. Quand tu prends le ton pharmacienne...

— Dis donc, est-ce que je charrie ton ton médicastre ? « Surtout, Madame, dans la mesure du possible, commandez à vos nerfs. Le mieux est sensible, je dirai même caractérisé, mais soyons bien d'accord pour ajourner toute alimentation carnée », et je te prêche et je t'endoctrine et je te noie dans la sauce...

Maxime rit de bon cœur, tant l'imitation, un peu pontifiante, était fidèle. « Toutes les femmes sont des singes, occupées de nos ridicules, de nos amours, de nos maladies. L'autre ne doit pas être tellement différente de celle-ci... »

Il la voyait, l'autre, telle qu'il venait de la quitter, debout sur le perron Fauconnier. Le lustre du vestibule, allumé derrière elle, lui faisait une gloire de volubilis en verre bleu et d'arceaux chromés. « Au revoir, Armande... » Elle n'avait répondu que d'un signe. « On peut dire qu'elle les épargne, ses paroles ! Que je la tienne un jour entre quatre murs ou au coin d'un bois, je la ferai crier, et pour quelque chose ! » Mais il n'avait jamais rencontré Armande au coin d'un bois. Quant à ses mouvements de brutalité, il désespérait d'eux, dès qu'il était en présence d'Armande.

Onze heures sonnèrent à l'Hôpital, puis onze heures à une petite église basse, bousculée par des constructions neuves, enfin onze heures aiguës et cristallines, dans un rez-de-chaussée obscur dont la fenêtre était ouverte. En traversant la Place d'Armes, Maxime s'assit sur l'un des bancs.

Digitized by Google

— Une minute, Jeanne ! Laisse-moi détendre mes nerfs. Il fait bon.

Jeanne Debove consentit de mauvaise grâce.

— Tu n'avais qu'à les passer sur Armande, tes nerfs. Mais c'est le toupet qui te manque !

Il ne protesta pas et elle éclata d'un rire malveillant. Il se demanda pourquoi l'aveu de la timidité sexuelle, qui provoque au désir les femmes dissolues, suscite le mépris des honnêtes femmes.

— Elle t'impressionne, quoi. Oui, elle t'impressionne. Je n'en reviens pas !

Elle n'en revint que pour lui prodiguer diverses espèces de railleries, accompagnées tantôt du rire chevalin, tantôt du rire pouffant.

— Tu n'es pourtant plus de la première, première jeunesse... Tu n'es pas un coquebin... Ni un névropathe... Ni, Dieu merci, un mal bâti...

Elle énuméra tout ce que son frère n'était pas, et il fut heureux qu'elle omît de mentionner ce que simplement il était, c'est-à-dire un amoureux de longue date.

Le long amour de Maxime Degouthe, préservé du libertinage, tournait à l'habitude lorsqu'il s'éloignait d'Armande pendant des mois. Une sorte de fidélité conjugale lui permettait, loin d'elle, tous les divertissements, et même des périodes d'oubli. Si bien qu'à la fin de ses études médicales, il lui était arrivé de rencontrer, stupéfait, Armande Fauconnier majeure, alors qu'il se souvenait d'une Armande adolescente, grandie trop vite, les épaules pointues, gauche et noble ensemble comme une pouliche osseuse et pleine de promesses.

Chaque fois qu'il la revoyait, elle s'emparait de lui. Il lui portait un sentiment tumultueux et sournois, comme le fils du jardinier à la « demoiselle du château ». Il eût aimé meurtrir un peu une si belle fille, qu'il admirait du front aux pieds,

Digitized by Google

juste assez brune, juste assez blanche, longue, lisse comme une poire. « Mais je n'oserais pas. Non, je n'ose pas », enrageait-il en la quittant...

— Le dossier du banc est tout mouillé, dit Mme Debove. Je rentre. Qu'est-ce que tu décides, pour demain ? Tu iras dire au revoir à Armande ? Elle y compte, tu sais.

— Elle ne m'y a pas invité.

— Oh ! si tu en es là ! Avoue donc que c'est une fille qui t'en impose !

— Je l'avoue, dit Maxime, avec tant de douceur que sa sœur ne le blessa pas plus avant.

Ils marchèrent silencieux jusqu'à la Grande Pharmacie du Centre.

— Tu déjeunes avec nous demain naturellement. Hector ferait une maladie si tu ne prenais pas ton dernier repas avec lui. Ton colis d'ampoules sera tout prêt. Ces sérums-là, quand va-t-on en ravoir, personne ne peut le dire... Alors, je ne téléphone pas à Armande que tu viens lui dire au revoir ?... Mais je ne lui dis pas non plus que tu ne viens pas ?

Elle n'en finissait pas de manier à tâtons un trousseau de clefs, Maxime lui prêta l'aide de sa lampe de poche, dont la lueur saisit dans son centre le visage malicieux de Jeanne Debove, son expression de contentement et de désapprobation.

« Elle voudrait que j'épouse Armande. Elle pense à la fortune, à la belle maison cossue, à « l'excellent effet », à ma carrière, comme elle dit. Mais elle aimerait aussi que j'épouse Armande sans trop de plaisir. Tout est normal. Tout sauf moi, puisque je ne supporte pas l'idée qu'Armande pourrait, elle, m'épouser sans amour. »

Il se hâtait vers son hôtel. La ville dormait, mais l'hôtel, proche de la gare, retentissait de tous les bruits hostiles au repos, brillait des lumières qui aggravent la fatigue humaine.

Digitized by Google

Les semelles cloutées, les plafonniers grelottants, les planchers sans tapis, les portillons de l'ascenseur, les hennissements de l'eau sous pression, le choc cadencé des assiettes jetées sur un évier au sous-sol, un trille de sonnette intermittent ne cessaient d'insulter au besoin de silence qui menait Maxime vers sa chambre. Excédé, il se joignit à l'égoïste concert humain, laissa tomber ses chaussures sur le parquet, les porta dans le couloir et ferma sa porte à toute volée.

Il s'inonda d'eau froide, se sécha négligemment et se coucha tout nu, après s'être toisé dans le miroir. « Des gros os, des gros muscles, et quatre membres intacts, ce n'est déjà pas si mal, par le temps qui court. Un grand nez, de grands yeux, une calotte de cheveux aussi épaisse qu'un bourrelet de motocycliste, d'autres que Mlle Fauconnier en ont fait leurs dimanches... Je ne vois pas Mlle Fauconnier couchant avec ce gars tout nu et tout noir... »

Il ne la voyait que trop bien, au contraire. Irrité d'un désir chagrin, il attendit que l'hôtel s'apaisât. Lorsque — à un aboiement près, à une porte de garage, à un départ d'automobilistes près — le silence s'établit enfin, une brise s'éleva, balaya les dernières offenses infligées par l'homme à la nuit, et entra par la fenêtre ouverte, comme une récompense.

« Demain », se jura Maxime. C'était un serment confus, qui concernait aussi bien la conquête d'Armande que le retour à la vie professionnelle, que le triomphe quotidien et nécessaire d'une activité acquise sur une nonchalance foncière.

Il répéta : « Demain », jeta au loin son oreiller, se roula sur le ventre et s'endormit la tête entre ses bras croisés, dans la même attitude qu'un ancien petit garçon intimidé, qui rêvait d'Armande aux longues boucles noires. Ainsi dormait, plus tard, l'adolescent qui s'enhardissait à offrir, chez Peyrol, des glaces au citron lorsque « ces dames Fauconnier » sortaient de la messe. « Mais on ne prend pas de glaces au citron

Digitized by Google

à midi moins le quart, voyons, Maxime ! » disait Armande. En ce seul mot « voyons », que de réprimandes ! « Voyons, Maxime, ne restez pas *toujours* debout devant la fenêtre, vous barrez le jour... Maxime, voyons ! vous avez *encore* repris une balle qui était *out !* »

Mais passé une certaine époque, il n'y eut plus de « voyons », ni de reproches tombant de haut. Mal endormi, Maxime Degouthe tâtonna autour d'un souvenir, d'un moment qui rendirent un peu de confiance à ses vingt-cinq ans, et vit la fin de la condescendance d'Armande. Ce jour-là, il arrivait, avec Jeanne, au bas du perron, comme Armande ouvrait, pour sortir, la porte en dentelle de fonte argentée. Ils ne s'étaient pas vus depuis très longtemps; — Bonjour, tiens c'est vous. — Oui, ma sœur a insisté pour que je l'accompagne, c'est peut-être indiscret. — Mais voyons, vous plaisantez. — C'est un ami de Paris qui m'a déposé ce matin avec son auto. — Ah! c'est une bonne idée et vous êtes ici pour quelque temps ? — Non, le même ami me reprend demain après déjeuner. — Ah ! c'est bien court... Enfin des pauvretés à faire rougir l'un et l'autre interlocuteur, si l'un ou l'autre eût prêté attention aux paroles. Sur Maxime Degouthe un grand regard étonné, offensé, descendait cinq ou six marches. Il reçut encore, à la hauteur de ses genoux, le frôlement d'un ourlet de jupe et un sac échappé à Armande et qu'il ramassa.

Après une morne partie de ping-pong, un goûter tout sucre, une poignée de mains, — une main forte, rapide, mais aussitôt fuyante, avait serré la sienne — il avait quitté Armande encore une fois, et sur le chemin du retour Jeanne jugeait la situation avec cynisme : « Tu sais, la belle Armande, tu l'aurais sans te fouler. Et je m'y connais. » Elle ajouta : « Tu ne sais pas y faire. » Mais c'étaient là propos de la vingtième année, infaillibilité de jeune fille à juger une autre jeune fille...

Digitized by Google

Il croyait sommeiller à demi et rêvait profondément, mais avec agitation. Un songe lui infligea l'illusion et la honte de soigner le pied inguérissable du père Queny sur les degrés du perron Fauconnier, au haut duquel trônait Armande impassible. Ne devait-elle pas une partie de son prestige à ces huit marches larges, épanouies en terrasse et que toute la ville renommait ? « Le perron des Fauconnier a une telle allure... Sans le perron, la maison des Fauconnier aurait beaucoup moins grand air... »

Le dormeur, comme insulté, s'assit en sursaut. « Grand air ! Ce cube ! Ce pâté à galeries de fonte et bandeaux de céramique ! » Il s'éveilla tout à fait et la maison Fauconnier lui imposa derechef le respect. Les héliotropes Fauconnier, les polygonums et les lobélias Fauconnier récupérèrent leur qualité de parures cultuelles, et, pour se rendormir, Maxime Degouthe envisagea modestement les devoirs qui l'attendaient le lendemain, le surlendemain, toute la vie, sous les traits du père Queny, de Mme Cauvain l'aînée, de M. Enfert le père, de Mlle Philippon la jeune, celle qui n'avait que soixante-douze ans... Car les vieillards ne meurent pas pendant les guerres. Il but au goulot la moitié de sa bouteille d'eau minérale, et se rendormit solidement, insensible aux moustiques venus de la rivière basse et au bruit du petit matin blanc.

« Ma dernière journée de rentier... » Il déjeuna couché, avec un peu de honte, et demanda un bain qu'il attendit longtemps. « Mon dernier bain... Je ne me lèverai pas avant mon bain ! Je ne m'en irai pas sans mon bain ! » Pourtant il préférait une douche bien raide, ou les bains de rencontre qu'il avait pris à même rivières et canaux, d'avril à août...

Il usa avec précaution d'une eau de toilette inventée par son beau-frère le pharmacien roux. « Les parfums de Roger,

Digitized by Google

quand ils ne sentent pas la fourmi écrasée, ils sentent le mauvais cognac. » Il choisit sa chemise la plus bleue, sa cravate de foulard pointillé. « Je voudrais être beau. Et je ne suis que pas mal. Ah ! je voudrais être beau ! » ressassait-il en collant à sa tête ses cheveux brillantinés. Mais c'étaient de gros cheveux indociles, ondés, un vigoureux pelage qui aimait mieux être debout que couché. Quand Maxime riait, il fronçait le nez, plissait ses yeux brun-jaune et découvrait ses « dents du bonheur », saines et serrées sauf un intervalle entre les deux incisives du milieu. Sans veston, et sanglé dans sa meilleure ceinture, il avait, la trentaine proche, l'agréable désinvolture, l'élégance un peu populacière qui charme chez maint livreur cycliste, agile parmi la foule comme l'oiseau dans le buisson. « Mais en veston, je fais commun », constata Maxime en équilibrant les revers du veston de confection. « C'est la faute aussi du veston. » Il jeta à son image un coup d'œil courroucé. « N'empêche, belle Armande, que de tout ça plus de dix se sont contentées, et même m'ont dit merci... » Il soupira, revint à l'humilité. « Mais du moment que je n'en appelle qu'à Armande, en évoquant mes pauvres petites camarades, quelle importance ça a-t-il qu'elles m'aient dit « merci » et même « encore » ? Ce n'est pas à elles que je pense... »

Il emplit sa valise, avec le soin et la dextérité d'un homme habitué à se servir de ses mains pour travailler la substance vivante, arrêter l'effusion du sang, appliquer, épingler des pansements. La matinée de septembre, ses mouches, sa lumière jaune et chaude entraient librement par la fenêtre ouverte; au bout d'une rue étroite un reflet dansant dénonçait la rivière. « Je n'irai pas dire au revoir à Atmande », décida Maxime Degouthe. « D'abord, on déjeune toujours en retard chez Jeanne; ensuite, j'ai mon colis de pharmacie à compléter en dernière heure, et si je veux avoir le temps de

Digitized by Google

manger un morceau avant le train, il m'est impossible, oui, matériellement impossible... »

A quatre heures, il ouvrait la grille, foulait le gravier du jardin Fauconnier, gravissait le perron et sonnait. Une seconde fois, il posa le doigt longuement et en vain sur le bouton de la sonnerie, encastré dans une rosace de marbre blanc. Personne ne vint et le sang monta aux oreilles de Maxime. « Qu'elle soit sortie, ça n'a rien d'étonnant. Mais où sont ses deux feignantes de servantes et le jardinier à figure d'ivrogne ? » Il sonna encore, en se retenant de donner du pied dans la porte. Enfin, il entendit des pas dans le jardin et vit accourir Armande. Elle s'arrêta debout devant lui, fit : « Ah ! » et il sourit de lui voir un grand tablier bleu à bavette, qui l'enveloppait toute. Elle dénoua le tablier d'une main vive et le jeta sur un rosier.

— Mais ça vous allait très bien, dit Maxime.

Armande rougit et il rougit en pensant qu'il l'avait peut-être blessée. « Elle prend ça du mauvais côté, naturellement. Elle est impossible, impossible ! C'est joli, ces mouchetures de savon blanc dans ses cheveux noirs... Je n'avais jamais remarqué qu'à la naissance du front, sous les cheveux, sa peau est un peu bleue... »

— J'étais au bout du jardin, au lavoir, dit Armande. C'est la lessive aujourd'hui, alors... Léonie et Maria n'entendaient même pas la sonnette...

— Je vais vous laisser tout de suite, je suis venu deux minutes... Comme je pars demain matin...

Il l'avait suivie jusqu'en haut du perron, et Maxime attendait qu'elle lui désignât un des sièges d'osier. Mais elle dit : « De quatre à sept heures on est poursuivi par le soleil, ici », et elle le précéda au salon, où ils s'assirent en face l'un de l'autre. Maxime prit place sur un des fauteuils à fables, *Le chat, la belette et le petit lapin,* et toisa le restant du mobilier.

Digitized by Google

Le piano demi-queue, la pendule Révolution, les plantes en pots, il les révérait avec inimitié.

— Il fait bon ici, n'est-ce pas ? dit Armande. Je tiens la pièce fermée parce qu'elle est au Midi. Jeanne n'a pas pu venir ?

« Quoi, elle a peur de moi ? » Pour un peu, il s'en fût flatté. Mais il regarda Armande et la vit droite, assise raide sur *Le renard et la cigogne,* un coude sur le bras sec du fauteuil, l'autre sur ses genoux et les mains croisées. Dans la pénombre des stores, ses joues et son cou prenaient la couleur des terres cuites très claires, et elle posait sur lui son ferme regard de jeune fille bien élevée qui sait qu'elle ne doit ni cligner, ni couler la prunelle de côté, ni feindre la timidité pour montrer la longueur de ses cils. « Qu'est-ce que je fais ici ? pensa Maxime avec colère. C'est là que j'en suis, que nous en sommes, après dix, quinze ans de ce qu'on appelle l'amitié d'enfance. Cette fille est en bois. Ou l'orgueil l'étouffe... On ne m'y repincera pas, dans le salon Fauconnier... » Cependant, il répondait à Armande, il lui parlait de ses « travaux » et des « difficultés inévitables » au lendemain de la guerre. Il ne manqua pas de répliquer :

— Mais vous les connaissez mieux que personne, ces difficultés de tout ordre, chargée de responsabilités comme vous l'êtes, et seule dans la vie !

Armande rompit son immobilité par un geste inattendu; elle décroisa ses doigts et se cramponna des deux mains aux bras de son fauteuil comme si elle craignait de glisser :

— Oh ! j'ai l'habitude... Vous savez que ma mère m'a donné une éducation assez particulière... A mon âge on n'est plus une enfant...

Commencée avec assurance, sa phrase finit sur un accent puéril qui dément les derniers mots. Elle se reprit, changea de voix :

— Un verre de porto, cher ami ? Ou bien une orangeade ?

Digitized by Google

Maxime vit qu'elle n'avait qu'à étendre la main vers un plateau chargé et il fronça les sourcils.

— Vous attendiez des invités ? Je me sauve !

Il s'était levé; elle resta assise et posa sa main sur le bras de Maxime.

— Je n'invite personne un jour de lessive. Je vous assure. Comme vous m'aviez dit que vous repartiez demain, j'ai pensé que vous auriez l'idée...

Elle se tut sur une petite grimace qui déplut à Maxime. « Ah ! non ! Qu'elle ne m'abîme pas cette bouche ! Cet ourlet de lèvre qui est si précis, si renflé, ces coins de bouche qui sont tellement... tellement... Qu'est-ce qu'elle a ? Elle porte le diable en terre aujourd'hui ! »

Il se rendit compte qu'il la regardait avec une sévérité inexcusable, et s'imposa d'être gai :

— Ainsi vous étiez gravement occupée des travaux du ménage ? Quelle belle lavandière vous faites ! Et tous les gosses de votre dispensaire, arrivez-vous à les dompter ?

Il ne riait que des lèvres. Il savait bien qu'auprès d'Armande il était assombri d'amour, jaloux, emprunté, inhabile à fondre, entre elle et lui, un obstacle qui peut-être n'existait pas. Armande respira à fond, élargit ses épaules, commanda à tout son visage de n'être que celui d'une belle brune régulière et tranquille. Mais trois fossettes d'ombre, deux aux coins de la bouche, une au menton, se creusaient dans le sourire, et tressaillaient à toute émotion.

— J'ai vingt-huit enfants à la ferme, vous savez ? dit-elle.

— Vingt-huit enfants ! Vous ne trouvez pas que c'est beaucoup pour une jeune fille ?

— Les enfants ne me font pas peur, dit Armande gravement.

« Les enfants. Elle aime les enfants. Elle serait magnifique, enceinte. Longue comme elle est, elle s'évaserait des hanches

Digitized by Google

sans se faire trapue comme les petites femmes grosses. Elle tiendrait une place énorme dans le jardin, dans le lit, dans mes bras... Elle aurait des yeux enfin confiants, des beaux yeux cernés de femme enceinte. Mais pour que ça lui arrive il faudrait que Mademoiselle supporte qu'on s'approche d'elle, et d'un peu plus près que pour lui offrir la balle à bout de bras sur une raquette de tennis. Ça n'a pas l'air de lui venir à l'idée, non, ça n'a pas l'air ! En tout cas, moi, j'y renonce ! »

Il se leva, résolu.

— Cette fois-ci, Armande, c'est sérieux.

— Quoi ? dit-elle tout bas.

— Mais qu'il est cinq heures, que j'ai deux ou trois choses urgentes à faire, un gros ballot pharmaceutique à préparer... Mon petit patelin manque de tout ce qui est sérum et comprimés...

— Je sais, dit promptement Armande.

— Vous le savez ?

— Oh ! je l'ai entendu dire, par hasard, chez votre beau-frère...

Il s'était penché un peu vers elle, elle s'écarta d'un mouvement si farouche qu'elle donna du coude contre un lampadaire monumental.

— Vous vous êtes fait mal ? dit Maxime froidement.

— Non, dit-elle sur le même ton, pas du tout.

Elle passa devant lui pour ouvrir la porte de fonte ajourée, qui résista :

— Le bois a joué... Je dis tout le temps à Charost de la faire arranger...

— Est-ce que je ne l'ai pas toujours connue comme ça ? Ne touchez pas à mes souvenirs d'enfance !

Elle secouait la porte en serrant les lèvres, avec une force têtue dont les vitres tintaient. Un fracas de verre et de métal s'abattit derrière elle et, en se retournant, elle vit Maxime

Digitized by Google

trébucher sur les coupelles émiettées et les cerceaux chromés du lustre, qui venait de se détacher du plafond. Puis il fléchit mollement des genoux et tomba sur le flanc. Couché, il fit un geste inachevé de la main vers son oreille et ne bougea plus.

Armande, adossée à la porte d'entrée qu'elle n'avait pas eu le temps d'ouvrir, regardait à ses pieds l'homme sur son lit de verre écrasé. Elle dit à demi-voix : « Non ?... » d'un ton incrédule. La vue d'un filet de sang, qui descendit derrière l'oreille gauche de Maxime et s'arrêta un instant sur le col bleu de la chemise qu'il imprégna, rendit à Armande le mouvement et le cri. Elle s'accroupit, se releva agilement, ouvrit la porte que le corps blessé barrait à demi, et jeta dans le jardin des appels aigus :

— Maria ! Léonie ! Maria ! Maria !

Les cris atteignirent Maxime dans le lieu où il reposait inconscient. Avec les cris, il commença à entendre des bourdonnements de ruches et des chocs de marteaux, et il entr'ouvrit les yeux. Mais la défaillance le reprit aussitôt et il retomba parmi les martèlements et les essaims, où la douleur à son tour vint le chercher. « J'ai mal sur le dessus de la tête. J'ai mal derrière l'oreille et sur l'épaule... »

Derechef, les grands cris l'incommodèrent : « Léonie ! Maria ! » Il revint à lui de mauvaise grâce, ouvrit les yeux, reçut en plein visage un rayon de soleil qui lui parut rouge et fut intercepté par une ombre double et mobile. Aussitôt, il comprit que les deux jambes d'Armande passaient et repassaient dans la lumière; il reconnut les pieds d'Armande, les souliers de toile blanche et de cuir noir. Les pieds bougeaient en tout sens sur le tapis tout près de sa tête, parfois ouverts en V et trébuchants, parfois accolés, et écrasaient les débris de verre. Il eut envie de dénouer par farce un des lacets blancs, mais au même moment il se mit à souffrir d'une manière lancinante, et se plaignit inconsciemment.

Digitized by Google

— Mon chéri, mon chéri... dit une voix qui tremblait.

« Son chéri ? Quel chéri ? » se demanda-t-il. Sa joue, qu'il souleva, pesait sur des tessons de verre bleu pâle, des culots d'ampoules électriques. Le sang s'étala, gomma sa joue. A l'appel pathétique de la précieuse couleur rouge répandue, il s'éveilla complètement et comprit tout. Les deux pieds tournant vers lui leurs talons, et courant à la terrasse, il en profita pour tâter sa tête douloureuse, son épaule meurtrie, et trouver la source du sang derrière son oreille. « Bon, une grosse coupure. Rien de cassé. J'aurais pu avoir l'oreille tranchée. Il fait bon avoir des cheveux comme les miens. Bon Dieu, que j'ai mal à la tête. »

— Maria ! Léonie !

Les pieds blancs et noirs revinrent, deux genoux gainés de soie se prosternèrent sur les verreries émiettées. « Elle va se couper ! » Il esquissa un mouvement pour se redresser, puis choisit de se tenir coi et immobile, après avoir renversé la tête afin de découvrir à Armande la place de sa blessure.

— Mon Dieu, il saigne... dit la voix d'Armande. Maria ! Léonie !

Rien ne répondit.

— Ah ! les garces... dit violemment la même voix.

D'étonnement, Maxime tressaillit.

— Parlez-moi, Maxime ! Maxime, vous m'entendez ?... Mon chéri, mon chéri...

Des sabots coururent dans le jardin, gravirent les marches.

— Ah ! vous voilà, Charost ! Oui, le lustre est tombé... On pourrait crever, ici, sans que personne entende ! Où sont-elles, les deux autres ?

— Au pré, Mademoiselle, à étendre les draps... Ah ! le malheureux jeune homme ! Il avait cent ans de vie devant lui !

— Je pense bien qu'il les a encore ! Courez chez le docteur Pommier, dites-lui... S'il n'y est pas, le docteur Tuloup.

Digitized by Google

S'il n'y est pas, le pharmacien, oui, le rouquin, le mari de Mme Jeanne. Charost, passez-moi les serviettes de ma salle de bains, l'essuie-mains des water, vous voyez bien que je ne peux pas le quitter... Et la boîte marron, dans l'armoire ! Un peu vite ! Faites dire à ces deux idiotes de laisser leur lessive, n'y allez pas vous-même, envoyez quelqu'un !

Les sabots s'éloignèrent avec un son de cloches.

— Mon chéri, mon chéri, dit la voix basse et douce.

« C'était bien moi, le chéri », se dit Maxime. Deux mains chaudes interrogeaient, pétrissaient l'une des siennes. « Mais j'ai un très bon pouls, voyons ! Pas d'affolement, pas d'affolement. Qu'elle doit être belle en ce moment-ci... » Il gémit exprès, glissa sur Armande un fil de regard entre ses paupières. Elle était laide, avec de grands yeux terrifiés, la bouche ouverte et stupide. Il referma les paupières, enthousiasmé.

Les mains pressèrent une serviette mouillée au-dessus de sa blessure, écartèrent les cheveux. « C'est pas ça, mon petit, c'est pas ça... Il n'y a donc pas d'iode, dans cette fauconnière ! Elle va me faire saigner inutilement, mais qu'est-ce que ça fiche, pourvu qu'elle s'occupe de moi ? » L'odeur ferrugineuse de l'iode lui parvint aux narines, il perçut la bonne douleur cuisante, et content il s'abandonna. « Très bien ! Mais pour poser un pansement efficace, ma fille, je t'attends au tournant. Ça ne tiendra jamais. Il faudrait me tondre un brin... » Il entendait la jeune fille claquer de la langue contre les dents, « tt, tt », puis elle se désola :

— Oh ! je suis trop bête ! Crotte, à la fin !

Il faillit rire et murmura vaguement d'un accent plaintif.

— Maxime, Maxime ! supplia-t-elle.

Elle lui dénoua sa cravate, ouvrit la chemise, et cherchant la place du cœur, elle effleura le téton viril, qui s'enorgueillit. Pendant un moment, ils furent aussi parfaitement immobiles

Digitized by Google

l'un que l'autre. En se retirant, la main, à qui le cœur avait donné sa rassurante réponse, refit lentement le même chemin. « Prendre cette main, qui me caresse et s'étonne, me lever, serrer cette bonne belle fille que j'aime, faire d'elle à son tour une blessée, une gémissante, et puis la consoler, la bercer... Il y a si longtemps que je l'attends... Mais si elle se défend ?... » Il résolut de prolonger sa ruse, s'agita faiblement, ouvrit les bras et retomba dans une insensibilité simulée.

— Ah ! cria Armande, il se trouve mal ! Ces imbéciles qui ne viennent pas !

Elle bondit sur ses pieds, courut chercher un coussin de rabane qu'elle essaya de glisser entre la tête de Maxime et les éclats de verre, et le pansement de fortune se détacha. Maxime entendait Armande piétiner, tourner sur elle-même, se frapper sur les cuisses avec un désespoir puissant et vulgaire. Elle revint à lui, s'assit à même le verre en débris et la flaque d'eau sanguinolente, se coucha à demi contre le blessé. Avec délices, il sentait qu'elle perdait la tête et qu'elle pleurait. Il serrait les paupières pour ne pas la voir. Mais il ne pouvait fuir l'odeur de chevelure noire, de peau échauffée, le santal qu'exhalent les brunes saines. Elle lui releva du doigt une paupière, et il gara sa prunelle au haut de l'œil, comme dans l'extase ou la syncope. De sa manche, elle lui essuya le front et la bouche, furtivement elle lui ouvrit les lèvres, se pencha pour regarder les dents blanches, les incisives séparées. « Encore une minute de ces jeux-là et... et je la dévore ! » Elle se pencha un peu plus, ajusta sa bouche à celle de Maxime et s'écarta aussitôt, effrayée d'entendre un bruit de pas précipités, de voix essoufflées. Mais de tout son corps elle resta proche, apprivoisée, vigilante, et elle eut encore le temps de chuchoter les mots rebattus du rudiment amoureux que les filles balbutient, en attendant que l'homme leur en enseigne d'autres ou qu'elles en inventent de plus beaux et de plus

Digitized by Google

secrets : « Chéri... Mon coco bien-aimé... Mon Maxime à moi... »

Quand les secours arrivèrent, elle était encore assise par terre dans sa jupe mouillée et ses bas percés. Maxime put s'éveiller, achever son mensonge par quelques mots sans suite, sourire à Armande d'un air égaré, et se récrier sur l'agitation qui l'entourait. La Grande Pharmacie du Centre avait fourni sa civière et son pharmacien qui façonna sur la tête de Maxime un turban de pansements. Puis la civière et son cortège se mirent en marche, encensés d'un chœur de voix :

— Ouvrez le second battant... Attention, ça ne passe pas ! Je vous dis que ça passe, si vous appuyez un peu sur la droite... Ça passe au millimètre... Vous avez huit marches à descendre.

En haut de la terrasse, Armande restait seule, inutile et comme oubliée. Mais du bas des marches, Maxime l'appela du geste et du regard : « Viens... Je te connais maintenant. Je t'ai. Viens, nous finirons ce petit baiser peureux que tu as commencé. Reste avec moi. Avoue-moi... » Elle descendit et lui donna la main. Puis elle accorda son pas à celui des porteurs de la civière et marcha soumise, toute tachée et en désordre, comme si elle sortait des mains mêmes de l'amour.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE MA FENÊTRE

Digitized by Google

Paru en 1942, sous la marque aux Armes de France avec un frontispice de Daragnès. Tiré à 3.850 exemplaires, y compris les hors commerce, dont : 325 exemplaires sur papier d'Arches, 3.525 exemplaires sur papier Ivoirine des papeteries de Docelles. Réédité en 1944, sous le titre : *Paris de ma fenêtre,* augmenté de plus d'un tiers, aux éditions du Milieu du monde, à Genève. Il a été tiré, y compris les hors commerce : 23 exemplaires sur vergé de Montval, 20 exemplaires sur vergé pur fil, 190 exemplaires sur volumineux blanc spécial constituant l'édition originale. La présente édition reproduit, revue par l'auteur, qui restitue à l'ouvrage son premier titre, la réédition de 1944.

Digitized by Google

DE MA FENÊTRE

Un toit rose, de tuiles à godrons, dites tuiles romaines. Un cyprès en fuseau, noir sous la belle lumière, et quelques saules à grosse tête, chevelus d'un feuillage tendre que le vent peigne, divise, écarte et referme. Derrière le cyprès une petite pièce de seigle étincelle d'un vert éclat printanier : un grand ciel pâle d'avril couronne cette parcelle paisible de l'univers.

— Pourquoi savons-nous que nous sommes en France ? dit mon compagnon.

Il s'explique :

— Je ne parle pas d'une certitude géographique. J'entends la certitude émouvante qui nous informe : voilà une beauté de France, son équilibre, sa composition à laquelle un art semble participer... Le cyprès isolé, les vieux saules au feuillage neuf, un toit rose nichent aussi bien dans tous les coins de l'Italie que dans notre Midi. La sèche pierraille de la colline peut appartenir à l'Espagne, et ce grand ciel vaporeux, nous avons vu régner sa décoloration suave sur le Maroc. Mais transportez-moi endormi, déposez-moi ici, je m'éveille et je crie : « C'est la France ! » Pourquoi ?

Je ne donnai pas de réponse à mon compagnon qui est poète. Un poète accepte le silence comme une réponse, et même une réponse

Digitized by Google

flatteuse. Dans le lyrisme gît une part de la vérité. Un poète perçoit et exprime généreusement ce que retient notre sensibilité, non pas moins vive, mais moins musicienne. De sorte que lorsqu'il s'écrie : « Que c'est beau ! » nous nous taisons, émus... Mais s'agit-il de la France, et des beautés de la France ? Alors nous devenons tous et diversement poètes et nous la chantons meurtrie et diminuée, nous la plaignons entravée, avec sa grande blessure qui la coupe par le milieu, ses bords rongés par le feu. Une pareille tendresse ne pouvait-elle nous venir plus tôt ? Dans les cœurs français l'amour se loge inguérissable et discret, comme celui d'une femme trop fidèle, exploitée par un amant assuré de tous les pardons. Nous fûmes les enfants comblés d'un pays qui valait tous les autres ensemble, et maintenant ses portraits d'antan nous fendent le cœur.

Je date d'un temps où les Français, ignorants à peu près de leur pays, ne s'étaient pas encore mis à voyager. Quand ils s'entichèrent de déplacements, ils passèrent les frontières et laissèrent la France derrière eux. Ils revenaient et, pour dépeindre un lac d'Italie, une forêt kabyle, des icebergs nageant comme des cygnes, ils s'asseyaient au bord d'un de ces paysages français que le hasard soigneux, le climat, un sol riche et son sous-sol composent, et dont les nuances fines, la modération des lignes, une noblesse aimable, séduisaient les étrangers et faisaient du passant un sédentaire.

Avant la guerre, la jeunesse française voyageait, disons qu'elle couvrait des distances, et qu'elle savait par cœur les haltes de maints itinéraires, et sans faute les numéros des routes nationales. Bien entendu, dans le nombre de ces jeunes pleins de hâte, il y en avait qui s'attachaient à la beauté de leur patrie. On les reconnaissait facilement à ce qu'ils ralentissaient l'allure, abandonnaient l'itinéraire préconçu, parfois remisaient l'automobile dans une ville et chargeaient un rucksack sur leur dos. Ou bien ils s'oubliaient entre un mont, une rivière noire et bleue, de rougeoyantes bruyères, et vous les retrouviez là un mois plus tard... Le véritable amant du voyage aime s'arrêter.

Digitized by Google

Je retombe assez fréquemment entre les pages d'un Taine, *le* Voyage aux Pyrénées. *L'auteur a-t-il, en trois cents pages, couvert la ration quotidienne qu'avalait un automobiliste d'avant la guerre, cinq cents kilomètres? J'en doute. Mais il a découvert le monde entre Arcachon et Bagnères-de-Bigorre. Mieux, il le décrit de telle manière que nous découvrons avec lui la chaîne française, ses légendes, sa flore et ses dangers. Le vrai voyageur, c'est celui qui se promène, encore s'assied-il souvent.*

J'ai le plaisir d'être l'un des casaniers qui ne mettent pas le nez hors de leur maison sans se récrier d'admiration. Paresseuse mais clairvoyante, férue des clochers cernés de pigeons, des lavoirs sur la rivière, des mails ombragés de tilleuls, j'ai vu en somme assez peu de pays. Un lé de Bourgogne, quelques cantons suisses, savoisiens, francs-comtois, la Provence, des lieues de rivages tant picards que bretons, des fjords, le Maroc superficiellement, l'Algérie à la hâte... Je n'en oublie pas beaucoup, je n'en désire guère davantage, car j'ai encore à ma disposition de très restreints vagabondages français. Je sais qu'en France il n'est pas besoin d'avoir concerté la rencontre d'un site ou d'un point de vue. L'un est venu à moi quand je n'y pensais pas, l'autre m'est tombé dans les bras. Pour moi les fleurs et les fontaines ont ruisselé, les vieux gradins d'une ruine se sont couverts d'oiseaux et d'enfants. Il m'est arrivé aussi que des paysages désirés se sont refusés, par exemple les Tours de Merle, les gouffres de Padirac, Albi, ont interposé entre eux et moi quelques accidents malicieux, un écran, un contretemps. Qu'importe? Le hasard me les prit, il me les rendra. Ou bien il me donnera des compensations.

Il me les donne déjà : j'habite le Palais-Royal. Comme beaucoup de Français un peu douillets, un peu grincheux, mais capables d'admirer longtemps ce qui leur plaît, je voue à mon pays un culte assoupi au fond de moi-même. Nous fûmes gâtés par la succulence et la grâce de la terre française, chaude dans tous ses plis d'avoir abrité l'être humain. Au tournant de la route, au coin de la rue, sur les plages, en haut de la côte, nous recevions des dons inestimables,

Digitized by Google

monnayés en flots phosphorescents, en pommiers fleuris, en pâturages, en palais historiques, en fruits de la vallée du Rhône. Nous ne savions pas que, des coups portés à un si beau pays, nous retentirions tous. Maintenant nous le savons. Il en va de cet amour-là comme de l'autre amour : la joie nous apprend sur lui peu de chose. Nous ne sommes sûrs de sa présence et de sa force que dans la douleur.

Digitized by Google

I

Comme mouches sur miel, ils s'empressent, s'agglutinent, se nourrissent... La comparaison n'est pas neuve, mais elle est inévitable. Tout me la suggère : l'heure de midi, la splendeur des journées d'automne, et la hâte, l'assiduité des lecteurs de plein air.

Le lieu de leur rendez-vous est ancien, beau, respecté. La rareté des passants rend lisible, aère ce carrefour qui accède à un théâtre célèbre, à un jardin, un palais qui furent royaux.

Le Louvre et ses plates-bandes, Rivoli et ses arcades, la Bourse et la Banque libèrent à midi le flot limité d'une foule laborieuse, qui prend en moins de deux heures son repas et sa récréation. Il me paraît bien qu'elle se soucie, encore plus qu'autrefois, de l'une au détriment de l'autre. Avenue de l'Opéra, une seconde librairie reçoit les mêmes hommages, et l'on m'assure que sous l'Odéon les courants de vent perfides ne découragent aucun passionné de lecture. Mais ici, dans mon voisinage, qui est aussi celui du Théâtre-Français, le miel d'appât, le livre, se répand comme débondé,

Digitized by Google

s'offre aux mains, aux yeux avides. L'atlas ancien, gravé sur cuivre, où des Éoles gonflent les îles et les dauphins jouent entre deux continents, opprime, de son poids équitable, Giraudoux et Victor Cherbuliez. Le « livre d'occasion », vieux avant l'âge, écorché et chaud, sa ficelle de brochage lui pendant au derrière, il est à vous, à moi, à tous. Mais laissez-le, comme je fais, à ceux qui ne l'achèteront pas, qui aujourd'hui lisent cinquante pages, demain autant, la fin du volume après-demain...

Ils sont reconnaissables. Jeunes pour la plupart, ils lisent debout, et debout se reposent d'une jambe sur l'autre. Tête nue, garçons et filles, ils n'ont pas encore de pardessus ni de manteau trois-quarts; peut-être n'en auront-ils pas de tout l'hiver... Pour l'heure, rien ne leur manque puisque avec l'automne le soleil gagne peu à peu le sud et leur touche l'épaule, et que par surcroît ils tiennent ouvert un livre. Le commode étalage extérieur leur servant de pupitre, ils tournent les pages et gardent libre une main, parce qu'en lisant ils déjeunent. J'aimerais bien, — tant est grande notre lâcheté, notre envie de fuir ce qui nous blesse — j'aimerais ne pas savoir que c'est là qu'ils déjeunent si vite, et de si peu. Eux aussi, fiers qu'ils sont, ils préféreraient que nous ne sachions pas que ce gros mirliton, par exemple, qu'ils portent à leur bouche, c'est une baguette de pain fourré ou non de viande, déguisé en rouleau de paperasses. Il y a aussi le repas caché dans une poche, dans un sac à main, et dont on détache comme distraitement de petites bouchées, entre deux doigts...

Debout, enchaînée à son rêve, une partie de la jeunesse de Paris lit passionnément. Elle a toujours lu aux étalages, et le long des quais, prise sous le couvercle des « boîtes » comme passereau à la trappe. Mais je crois qu'elle y mit, en d'autres temps, moins de flamme et d'obstination. Je n'ai, pour m'en

Digitized by Google

convaincre, qu'à lire attentivement mon « courrier des inconnus » :

Madame Colette, je voudrais des livres, comment peut-on échanger des livres ? Nous possédons un petit fonds assez hétéroclite — voyages, romans, sciences naturelles — lu et relu, et ce n'est guère possible d'acheter de nouveaux livres en ce moment... Madame, pourquoi n'y a-t-il plus de cabinets de lecture ?...

On me remontrera que les jeunes gens des deux sexes, avides de lire, — c'est-à-dire soulevés par une aspiration douloureuse, un besoin de fuir en esprit vers une lumière mentale, de délaisser leur besogne quotidienne — sont précisément en train de lire « n'importe quoi » ? D'accord. Je m'en suis assurée par moi-même. Où est le mal ? Ils lisent et contemplent des œuvres entomologiques, des livraisons dépareillées d'ouvrages sur l'art, un beau vieux roman d'Alphonse Daudet, des annales incomplètes de médecine, des manuels de science pratique, un gros tome de droit, le récit d'un voyageur du XVIII^e siècle, miracle de lenteur, de naïveté, de curiosité attendrie; ils feuillettent un merveilleux *Paris ancien,* lèvent les yeux et le reconnaissent, étonnés, tout autour d'eux... Ils touchent à un passé qu'ils reniaient par ignorance, à une capitale où ils sont nés et qu'ils ne regardaient même pas, ils s'émeuvent à la pensée qu'elle aurait pu périr sans qu'ils l'aient vraiment aimée...

Qu'ils lisent donc n'importe quoi. Ainsi fis-je dans mon jeune âge, lâchée à travers une bibliothèque où tout se fit pâture, et où l'on n'aurait rien trouvé qui convînt à mes six ans, à mes dix, à mes quatorze ans... Livres défendus, livres trop graves, livres trop légers aussi, livres assez ennuyeux, livres éblouissants qui au hasard s'illuminent, et referment sur l'enfant enchanté leurs portes de temple... Le désordre de la lecture lui-même est noble. Chaque livre, mal annexé

Digitized by Google

d'abord, est une conquête. Sa jungle d'idées et de mots s'ouvrira, quelque jour, sur un calme paysage ami.

La longue et meurtrière guerre, il y a vingt-six ans, appela les femmes à la place des hommes combattants ou immolés. Elles s'y maintinrent par l'effort physique et moral que l'on sait et dont elles-mêmes ne se croyaient pas capables. Depuis, la femme n'a pas pensé, elle s'est refusé à penser qu'un jour reviendrait où on lui demanderait de chercher sa grandeur au sein d'un petit foyer. Valeureuses, ambitieuses souvent, ayant perdu l'habitude de l'oisiveté et de la modestie, les femmes n'ont plus été tentées par des cimes obscures et se sont détournées de leur ancienne mission : organiser, distribuer un casanier bonheur.

Le grand changement pour la femme, il y a un quart de siècle, fut d'adopter un genre d'existence où pour commencer tout la blessa. Après, elle n'eut plus d'autre devise que celle de Fouquet. Mais elle dut se former à tous les apprentissages rapides, accepter l'atmosphère des usines, s'acclimater aux vestiaires, aux réfectoires, au vacarme du labeur en commun, aux froissements qui lui venaient des compagnes et des compagnons, à la sécheresse des relations bureaucratiques. Admirez ce qu'elle obtint d'elle-même en si peu d'années ! Pour aguerrie, elle l'est. Mais elle ne sait plus ce que c'est que la solitude laborieuse et le silence. Vivre en équipe sinon en foule, c'est une toute-puissante accoutumance, et telle travailleuse, qui s'en plaint, n'envisage pas d'y échapper. Edgar Poe n'a pas écrit de pendant à *L'homme des foules*. Le travail en commun, qu'imposa l'époque, a conduit la femme au plaisir, au loisir en commun, et elle les a exigés. La blouse de l'usine aboutit à deux *plus-four* identiques, à deux pull-over jumeaux et aux deux selles du tandem.

Rivales à la besogne, complices au plaisir : il faut bien avouer que c'est là une vie destructive pour la femme. Un

Digitized by Google

bourdonnement usinier, la résonance des passerelles d'un building, le sec clavecin des machines à écrire, il est certain qu'au son de ces musiques ingrates la femme active se surmène. Mais elle ne saurait s'épuiser sans la passion rageuse d'un gain nécessaire et de l'émulation. Elle y acquiert et y augmente sa valeur, au détriment de sa personnalité.

A quelles femmes, à quelles jeunes filles trouvons-nous un charme qui parle de secret, de passé agréable, de modestie, sinon à celles que leur profession confine dans une solitude laborantine, un silence peu troublé, un colloque intérieur ? Je n'ai pas besoin de chercher si haut mes exemples, pourvu que je les prenne hors des temples centripètes qui aspirent et standardisent l'énergie féminine. Une humble singularité se fait attrait, la travailleuse solitaire nous intrigue. Quoi ! elle n'est pas coiffée comme le roi Soleil, sa chambre lui sert d'atelier, elle parle peu ? Comment ! elle élève à petit bruit un enfant, apprête elle-même — au prix de quelles peines et diplomatie ! — la nourriture familiale ? Étonnons-nous, il y a de quoi, en effet.

Ces femmes-là sont des survivances obstinées d'un type féminin quasi millénaire sur lequel l'orgueil, la fièvre urbaine, la soif de parvenir et le problème de vivre s'acharnent sans arriver à le faire disparaître. Il persiste, préservé sur la terre de France par l'admirable travailleuse des champs. Au village, il est personnifié par « cette dame originale qui a dû être très bien et qui reprise si finement les dentelles », par le professeur de piano, l'institutrice; il s'agrippe encore aux pierres de Paris, comme une giroflée jaune au faîte d'un vieux mur; il s'appelle l'ouvrière en journée qui ne vient que l'après-midi parce qu'elle ne veut pas négliger son ménage; la repasseuse qui repasse à domicile, la jeune femme qui recouvre ou rapièce à façon les couvre-pieds et qui ne veut pas laisser son mari déjeuner seul...

Digitized by Google

Gardiennes des foyers jamais désertés ! Je finis ces lignes en vous saluant, vous pour qui le départ matinal, le retour vespéral du compagnon constituent le flux, le reflux de chaque jour, le rythme vital. C'est vous, jeune femme aux couvre-pieds, qui m'avez dit un jour, en levant les yeux de votre bel ouvrage bleu ciel : « Une des meilleures choses de l'amour, c'est tout de même le pas d'un homme qu'on reconnaît quand il monte l'escalier... »

Il est déjà là, et trop tôt, celui qui fait peur aux femmes. Jamais elles n'ont été plus mal défendues contre lui, plus dénuées de ce qui assure et régularise le cours du sang dans les veines, tient chauds les pieds chaussés de peu. Elles ont une juste frayeur du froid; elles recensent les grands hivers passés, j'entends les moins jeunes parler de certain hiver de guerre (dix-neuf cent dix-sept), tardif et terrible, qui les vit faire la queue. Par cinq, par dix kilos, elles emportaient le charbon dans des sacs à ouvrage, des petites valises, des cabas de paille...

Ce qui est jeune, doué de vigueur, défie le froid du dehors. Une « coursière », un livreur, les nombreux travailleurs qui remplacent le métro par la bicyclette, s'enrhument moins que l'ouvrière en couture, qu'une dactylo, un scribe assis, surtout depuis que le premier prix d'étourderie est mérité, vingt fois en vingt années, par les architectes d'immeubles qui suppriment les cheminées.

— Je voudrais bien savoir ce que vous y mettriez, dans *vos* cheminées ? grince l'un de ces étourdis.

A vrai dire, je n'en sais rien. Je sais seulement, comme mes lecteurs, que, plutôt que de supporter certaines heures de froid physique et mental, nous ferions comme Bernard Palissy. Un vieux fauteuil, cela doit brûler lentement et sûrement. Je me connais une étagère bretonne qui pourrait bien s'en aller

Digitized by Google

en fumée... Les squelettes de cageots, les manches à balai brisés, la caisse vide qui contint douze bouteilles de champagne, fagotons tout. Boudinons, d'un fil de fer, des rouleaux de papier journal, qui brûleront sans presque flamber. Cette dernière recette me vient du bon compositeur Albert Chantrier, qui la tint de ses dures années de jeunesse...

Que ne jetterait-on pas en pâture à la flamme pour qu'un âtre noir se fasse lumière, chaleur et songerie, pour qu'autour de lui les enfants et les animaux serrés contre nos genoux contemplent, muets, le feu qui secoue ses chevelures rougeoyantes ?

Une telle merveille éclaira ma jeunesse villageoise. Mais l'abondance n'évitait pas l'économie. Une vie quasi paysanne administre au mieux ce qui ne s'achète pas. Je n'espère pas être utile à mes lectrices en leur disant que la balle de blé ou d'avoine, humectée à point, tassée en couches égales sur un feu de bois, le discipline et prolonge sa durée. Mais, ayant allumé, ménagé de mes mains toutes sortes de feux, je puis, au moment où flambe dans la grille un plein seau de boulets, conseiller de le poudrer de cendres. Encore y a-t-il la manière. Une grille judicieusement assagie restreint sa gloutonnerie, sommeille sans jamais s'éteindre, ni jour ni nuit. Quatre hivers consécutifs, je n'ai pas eu d'autre chauffage. Doucement, — et non à grands coups de tisonnier, qui vident la grille et la refroidissent — doucement, vous faites tomber la cendre en lui grattant le ventre par en dessous, comme font, sous la truite nonchalante, les « endormeurs » de poissons qui braconnent les truites à la main...

Dans mon pays, venu le temps d'écaler et de presser la noix, pensez-vous que nous jetions les écales brisées ? Elles allaient au feu, elles aussi, versées par panerées sur la braise de bois et aspergées d'eau à l'aide d'un balai mouillé. Elles se changeaient en croûte ignée, dont l'ardeur durait du dîner — six

Digitized by Google

heures trente — au couvre-feu familial, qui sonnait à neuf heures. Il n'était pas jusqu'aux élagages des lauriers d'hiver et des aucubas panachés qui ne participassent à notre chauffage. Coupés en automne, encore chargés de sève, les rameaux à larges feuilles comblaient un feu trop vif, qui du coup se taisait et couchait les oreilles. Combien m'est présente la forte odeur, un peu cyanhydrique, du « laurier des pâtissiers » mijotant sur la flamme !... Soudain séchée, la verdure nous mitraillait d'un jet d'étincelles, moi, le chien adorateur du feu, la chatte en pelage d'hiver.

Une des étincelles voyageait toujours plus loin et plus longtemps que les autres dans la pièce, comme une foudre minuscule cherchant son but et sa victime... Après quoi, je remplaçais le laurier par des branches de sapin et de thuya, et autour de nous régnait l'arome prématuré de Noël...

Il y a quelque cruauté à évoquer ici les souvenirs de feux fastueux, de combustibles gratuits qu'on ramassait — crépitante pomme de pin ! — par amusement en même temps que les derniers champignons et les premières châtaignes. Mes lectrices ne manqueront pas de me remontrer qu'elles n'ont ni boulets, ni écales de noix, ni bûches, ni ce bel anthracite dont la cassure brille. Si cela peut vous consoler, mes chères femmes, soyez sûres qu'en ressuscitant tels moments de sécurité, d'abondance, de jeunesse, tels hivers où la tragédie actuelle du froid n'était qu'un divertissement pinçant, soyez sûres que je me fais autant de peine qu'à vous.

Quelqu'un lit à voix haute, prétendant nous faire rire, une recette gastronomique d'autrefois, je veux dire de 1939 : « Vous prenez huit ou dix œufs... »

— A qui ? demande une petite fille qui n'a pas ri.

C'est une petite fille de ce temps-ci, proche de l'adolescence, mince, âpre et l'œil à tout. Elle vit notre vie, et la sienne.

Digitized by Google

Munie de son petit pliant, de son cabas, d'un ouvrage de tricot et d'un livre d'école, ses socquettes roulées sur les chevilles, elle va faire la queue en dehors des heures scolaires. Ses pensées, ses convoitises durant qu'elle marque le pas ou relève la maille aux abords d'une grande épicerie, elle se garde de nous les livrer. Mais d'un mot elle vient de nous faire voir qu'elle se forme sur le bien d'autrui, sur ce qui est licite ou interdit, des idées personnelles : « Vous *prenez* huit œufs... »

Elle sait que huit œufs ça ne s'achète nulle part. Ses narines, son regard aigu sont d'un renardeau subtil. Elle semble viser quelque poulailler de rêve, et la poule aussi bien que l'œuf. Mais, comme beaucoup d'enfants, elle possède un admirable empire sur elle-même. Elle boucle la ceinture de son imperméable, empoche ses feuillets de tickets, laisse geindre sa mère et s'en va conquérir une lamelle de fromage, un kilo de châtaignes et des choux de Bruxelles. Le tout, convenablement cuisiné, compose d'ailleurs un plat excellent.

La France est pleine d'enfants raisonnables, tôt mûris, patients et contenus au point de vous faire venir les larmes aux yeux. Certains brident leur appétit de croissance, organisent leur fin de semaine en frairie hebdomadaire, avec un esprit économe et gourmand. Je connais un scout ardent d'une quinzaine d'années qui fait en ce sens l'éducation de sa mère :

— Qu'est-ce que tu as devant toi ? professe-t-il. Tu as papa, Marguerite et moi : des trous. Pendant les premiers jours de la semaine, ne t'en fais pas pour les trous. Bouche-les avec des légumes, de la grosse soupe qui se tient debout toute seule, des portugaises, des pommes cuites et des marrons, un bout de poisson si tu veux. Laisse-nous crier, papa et moi. Mais alors, à la fin de la semaine, qu'on le sente passer, ton rôti ou ton pot-au-feu ! Pas de bifteck en dentelle,

Digitized by Google

ni de jambon qu'on voit au travers, pas de saucisson taillé en monnaies du pape ! Et le reste de viande en boulettes à la sauce piquante ou en miroton, le dimanche matin ! Et une tarte du boulanger, parfaitement ! A partir du dimanche soir, changement à vue : une tasse de cacao à l'eau et on se couche là-dessus, après le cinéma. Dis, cache un peu de sauce de miroton, si tu peux, pour donner du charme aux patates de lundi ?

La mère de cet administrateur aux vivres proteste au nom de l'hygiène et des repas réguliers, sinon substantiels. Elle a tort. Son scout aux yeux de braise, qui fut déjà responsable d'une popote de garçonnets, comprend qu'un rythme, un contraste satisfont l'idée de mortification comme l'idée de récompense.

Une enfance, une jeunesse villageoises m'ont préservée d'une des exigences citadines, celle de la viande, la viande révérée, inéluctable, centre monotone de toute agape parisienne. Une platée de fromage blanc, bien poivrée, m'est déjeuner aussi bien que la tarte à la citrouille, que le gratin de poireaux. La tomate creusée, le gros oignon, la courge farcie de gras ou de maigre rivalisent avec l'entrecôte minute. Mais dans le Midi j'ai souvent vu, étonnée, les estivants parisiens se détourner des magnifiques légumes provençaux : poivron, pomme d'amour, aubergine vernissée, oignons sucrés. Ainsi se détournent du blé, paraît-il, les Hindous privés de leur riz. Mes « estrangiers » soupiraient après leur bifteck et les frites traditionnelles.

La famille française en appelle aux grands principes chaque fois qu'on la met en présence de ce qui lui est nouveau, partant suspect : « Ma mère n'aimait aucun gibier... Mes sœurs sont comme moi; vous nous paieriez cher pour nous faire avaler la peau du lait bouilli... Mon fils tient de son père, il mourrait à côté d'un lapin sauté plutôt que d'en manger ! »

Digitized by Google

Chipoteurs comblés, gourmands sans curiosité qui fîtes la petite bouche tant que vous pouviez choisir, mangerez-vous aujourd'hui « ce qui se trouve », y compris le légume vert, dédaigné du sexe fort? C'est la grâce que je vous souhaite.

Est-ce à dire que le travailleur manuel puisse compenser, en ce dur passage, en ce long provisoire, son usure musculaire à l'aide d'une assiettée de nouilles ou d'une « gratinée »? Je ne suis pas si sotte que de l'espérer, ni de prendre à la légère ton absence, café, tonique noir et amer qui excites l'ébattement cérébral des gratteurs de papier, ni de rester froide devant le gril où grésillerait une rouge tranche de bœuf...

En attendant, je continuerai de puiser dans le petit pot à bouillir les châtaignes. Admirable chair blanche de la brune châtaigne, complément providentiel des repas réduits ! Tu es le pain délicat qu'apporte cette saison froide, chiche de lentilles et de haricots secs; tu abondes quand tout devient rare, quand la terre se referme. Je me permets d'indiquer que la châtaigne bouillie — il faut saler l'eau de l'ébullition — écorcée, nettoyée de sa seconde peau et de toutes ses petites cloisons, écrasée en pâte homogène avec du sucre en poudre, enfin pressée en petites galettes dans un linge fin, est un régal sain et simple, un dessert complet si vous le servez en même temps qu'une confiture rouge. Un peu étouffant ? Que non ! Car vous avez bien pensé à déboucher, auprès, une bouteille de cidre mousseux ou de bon vin blanc, plutôt doux.

Digitized by Google

II

Femmes et hommes, le matin, se hâtent, qui vers le travail, qui vers le problématique approvisionnement. Il est tellement nuit, il est si peu matin, quand tintent à la Bibliothèque nationale les six coups officiels de quatre heures, qu'à tout moment jaillit dans la nuit le petit phare d'une lampe de poche. « Mais puisque vous regagnez l'après-midi ce qui manque à la matinée... » C'est entendu, mais il fait plus froid à quatre heures du matin qu'à six. Les premières heures ouvrables sont noires. Et tous les êtres, qui tendent vers l'hivernage, secouent avec peine leur engourdissement d'avant l'aube.

L'homme subit la nuit comme une plante. Tous les oiseaux ne sont pas matineux. On sait qu'il y a des fleurs de qui l'épanouissement est nocturne. Le blanc lis des sables, entre minuit et trois heures du matin, devient méconnaissable à force de s'ouvrir, de roidir en griffes ses étamines, de jeter autour de lui ses rets de parfum. L'espèce humaine aussi abonde en noctambules à qui le plaisir conseille de retarder leur coucher, mais nul instinct ne les incite à quitter leur lit

Digitized by Google

en pleine nuit. L'effort quotidien que demande aux travailleurs des deux sexes l'heure de super-été est considérable. Espérons qu'il ne durera pas tout l'hiver.

Les enfants eux-mêmes refusent de récupérer le soir les deux heures qu'on leur chicane le matin. La tutélaire syncope, le sommeil, passe outre aux décisions humaines et ressaisit les enfants quand ils sont déjà debout, habillés, lavés. Tête penchée, ils retournent au songe inachevé, se pelotonnent à leur manière, qui est aussi, vers la fin de la nuit, celle du chat roulé en turban, du pigeon rengorgé, de la crosse de fougère, des frileux pétales d'anémone.

Comme j'ai passé l'âge des sommeils longs et des heures de travail régulières, il m'arrive de regarder au loin poindre les petites lampes de poche, entre six et sept heures du matin. Elles vont vite, ne s'arrêtent pas, grandissent; quelques-unes optent, à la hauteur de la Bourse, pour la rue du Quatre-Septembre; d'autres bifurquent à la rue des Petits-Champs. Le demeurant plonge sous les arcades du Palais-Royal. Leur clarté ronde, rabattue sur le trottoir, cerne d'un halo les pieds des porte-lumière. Que de bas transparents, que d'escarpins découverts !... Le bas de tulle, le soulier mince disent l'obstination des femmes à maintenir une mode coûteuse, hors de raison, hors de saison.

Je date d'assez loin pour avoir connu, dans mon enfance, de vieilles bourgeoises cossues et des châtelaines provinciales que l'âge fixait au coin de leurs cheminées définitivement, comme un fauteuil, comme une paire de chenets. Elles montraient à ma mère les reliques de leur jeunesse : une robe à bouquets, un voile de Malines, un « drap de dessus » percé et repercé de jours, incrusté de dentelles; une chemise de noces, les bas des anciens bals : « Pesez-les ! » disaient-elles, orgueilleuses. Elles mettaient dans la main de Sido deux bas de soie lourds et froids comme une paire de petites couleuvres.

Digitized by Google

Soie naturelle ou non, une paire de bas emploie huit à dix grammes de matière textile, aujourd'hui. Frêle protection que dix grammes contre le gel, contre pluie et tempête, contre escaliers de métro et semelles minces. Le déconcertant est que les femmes souffrent et ne cèdent point, si ce n'est que les fortunées, les raisonnables portent des bas de laine. Encore paient-elles cher ce privilège, qui n'entraîne pas celui de posséder des chaussures à souhait pour les bas volumineux.

— Depuis que j'ai des gros bas bien chauds, me confie une inconséquente, j'ai des engelures ! Comprenez-vous une chose pareille ?

Et elle me montre les engelures nées de la compression, l'engelure en bourrelet au-dessus du talon, — la pire — les engelures en chapelet sur les pauvres orteils bossus.

Quelques femmes, travailleuses célibataires, veuves sans enfants, m'ont demandé de leur suggérer un emploi des heures de congé.

« Tirez-nous, m'écrit l'une d'elles, du ménage « fait à fond » et du cinéma ! Croit-on que notre minuscule logis réclame tant de soins, ou qu'en semaine nous le négligions ? Une sortie constitue une fatigue supplémentaire... »

J'ai bien peur que mes jeunes travailleuses fatiguées ne fassent la grimace au conseil que je vais leur donner. Mais la froide saison, la loi animale de la vie ralentie, l'économie et l'hygiène sont présentement d'accord avec moi pour leur dire : dormez. La campagne est loin, le jour court. Vous avez la chance — ou l'amertume — de vivre seule ? Dormez. Le repas du samedi — ou du dimanche — et les soins du ménage expédiés, dormez. Une bouteille d'eau chaude aux pieds, la fenêtre entrebâillée sur le froid sec ou sur l'averse raide, laissez-vous aller...

Le pis qui puisse vous arriver, c'est de ne vous éveiller que le lendemain matin (tant mieux pour les tickets !), à l'heure

Digitized by Google

habituelle, détendue, un peu égarée, le corps léger, de faire craquer vos jointures et de vous écrier, à l'exemple d'une petite fille que je connais :

— C'est incalculable ce que j'ai grandi cette nuit !

J'écris en pleine aube obscure. Il est sept heures du matin, si j'en crois ma pendule — mais je ne l'en crois pas. Les petites lampes de poche, dans la rue, vont leur chassé-croisé. Une ombrelle de lumière approche, dont le manche se dédouble en deux jambes fines, s'achève en deux souliers découverts et pointus. A quelle heure se sont levées ces deux jambes gracieuses ? Quel jour se reposeront-elles ? Elles franchissent les degrés du passage du Perron avec légèreté. Bon courage ! L'heure est si ambiguë que j'hésite, du haut de ma fenêtre, à leur dire : « Bonjour », ou : « Bonne nuit... »

Silence... Ce n'est pas uniquement la circonspection qui ferme les bouches. On ne s'arrête pas, en décembre, pour bavarder dehors. Les magasins n'admettent plus guère le chiffonnage des coupons, puisqu'il n'y a plus de coupons. Le métro, qui va vite, n'est pas un lieu confidentiel. Il y a bien le « thé », où l'on vous sert un chocolat à l'eau, excellent d'ailleurs, qui détend les nerfs et délie les langues. Tiède, tintant de cuillères et de tasses, un filet de vapeur au bec de chaque théière, poétisé par l'odeur du chocolat et du café, voilà que je me prends, l'ayant fui un demi-siècle, à trouver que le « thé » est un endroit charmant. Même le bruit des voix l'embellit. C'est que la voix humaine, ramenée à son plan de bruit frivole, nous n'avons guère d'occasions de l'entendre. Les enfants jouent une octave plus bas. La bruyante, l'imprudente jeunesse, tancée, est sur ses gardes, les hommes ont dit à leurs femmes : « Chut ! » et les femmes ont morigéné les hommes : « Toi, d'abord, tâche de tenir ta langue ! »

Au restaurant, nous déjeunons à mi-voix, nous dînons

Digitized by Google

de bouche à oreille. Il n'en fallait pas plus, ni moins, pour que nous nous apercevions, étonnés, que le son de la voix humaine nous est tonique, que le dialogue fait partie de notre hygiène morale, et que la présence de notre semblable, fût-elle insolite, fût-elle importune, vaut souvent que nous la traitions avec la considération qu'elle mérite.

« Je voudrais dire quelque chose à quelqu'un ! » s'écrie, dans *Pelléas et Mélisande,* le tremblant enfant qui se débat dans un silence qu'assombrit l'amour défendu. Nous avons tous, présentement, quelque chose à dire à quelqu'un et quelque chose à lui taire. Comment résister à ce que, par fausse honte, nous nions, comment résister au besoin d'effusion ? Qu'est, sinon effusion, le mot de ma voisine chez qui je quête un renseignement : « Entrez donc, vous n'allez pas me dire ça sur le pas de la porte ! » La nuit close, et l'épaisse porte ancienne aussi, c'est alors que notre étroit immeuble — trois fenêtres de façade — s'anime sans aucun bruit.

De sa chambre du quatrième une solitaire descend, pour un rendez-vous dans une autre chambre, où une autre femme tricote. Parfois le premier visite l'entresol, le quatrième descend au premier... Je pense qu'il en va de même dans beaucoup d'autres maisons, et il semble tout naturel que l'économie de feu, de lumière et de lieu impose des usages d'ailleurs courtois et agréables.

Économie, soit. Mais croyez que la sociabilité commande, encore qu'elle se déguise et s'abrite, timide, derrière un prétexte banal, qui n'abuse personne. Au dehors, la nuit de poix et ses dangers pèsent sur le portail d'un logis qui survit aux révolutions et aux guerres... Mais l'épaisseur même de l'ombre extérieure crée, au cœur de ses habitants, une idée de sécurité, de liberté poétique. Mon lyrisme personnel n'est pas si assoupi qu'il ne s'éveille au « bonsoir » de qui monte, de qui descend l'escalier glacial. L'esprit des anciennes veillées

Digitized by Google

d'autrefois, je l'ai, mieux qu'imaginé, connu. Il empruntait les traits de tel enfant de minuit, de telle vieille femme coiffée d'argent frisé, aveuglée par ses grosses lunettes; il balançait une lanterne en forme de tour poivrière. Comme ici même, un chat le suivait, pourchassant une pelote de laine qui bondissait sur les marches.

En Puisaye, en Forterre, — oh! qu'on nous rende ces noms régionaux ! — l'esprit des veillées s'asseyait au centre d'une vaste cuisine constellée de cuivres roses, et il dévidait des écheveaux de chanvre. En Franche-Comté, il écalait des noix, des noisettes, il nouait en bouquets les alises aigrelettes et il chantait. En Limousin, il s'étouffait à manger des boules de « farce dure » et s'éclaircissait le gosier avec un bon coup de vin. Sur le plateau de Millevaches, désert caparaçonné de bruyère rouge, il amenait un mouton bien lainé, pattes liées, dans la toison duquel la compagnie se tenait les pieds chauds...

Ici, l'esprit des veillées est pauvre. Il n'a pas même de chaufferette, où prendrait-il la braise ? Il n'est pas bavard, pour commencer. Il est banal par manque de hardiesse. Il rase la terre, raconte des petits faits de ce temps, jette des chiffres, des noms de denrées, donne la recette d'un plat qu'on fait « avec trois fois rien »...

— J'ai essayé, réplique une malicieuse, mais je ne l'ai pas réussi, parce que je n'avais mis qu'une fois rien !

Elles rient. S'il y a des hommes, ils ne font pas grand bruit, pour qu'on les oublie un peu, pour goûter mieux une heure qui ne ressemble à aucune autre. L'esprit encouragé hausse le ton, volette çà et là au-dessus du sol. Il peint ce qu'il a vu : une forêt, une famille, la guerre, un voyage; il attend, il quête les répliques, il attise des souvenirs. Une petite dame qui n'a l'air de rien est allée de l'autre côté de la terre. Une n'a presque jamais quitté Paris et se trouve plus riche d'anecdotes que la

Digitized by Google

pérégrine; la troisième s'égaie de notre stupeur quand elle conte qu'avant de diriger une épicerie elle dressait des chevaux de selle...

Toute la belle monnaie imaginaire des vies humaines danse, s'échange, brille, sonne... L'esprit des veillées apporte ce qui mourait, depuis des années, sous le parler gras et sale, les rires ivres, l'argot sans vigueur, le néologisme sans ancêtres, la veulerie. Qu'on lui prête les soutiens de la curiosité et du désintéressement, et nous verrons qu'il est en train de ressusciter la conversation.

— La sonnerie de l'entrée remarche. A présent je vais t'arranger ton appareil téléphonique.

Le professeur au Conservatoire ne fait point de promesse qu'il ne tienne. Assis par terre en tailleur, il tire de ses poches un outillage réduit, travaille, démonte, remonte, dévisse et visse. J'ai sous les yeux le type accompli du bricoleur conscient et virtuose.

— C'est joli, ces petits outils à manche noir. Passe-m'en un. D'où les as-tu, Wague ?

— Ça ? des bijoux ! C'est une petite série des outils que les ouvriers de Bréguet fabriquaient eux-mêmes pour l'exercice de leur métier, autrefois. Regarde le manche à six pans, en ébène véritable. Et le petit manchon de cuivre qui relie le manche à la gouge d'acier. C'est l'amour d'un métier qui enfantait tout ça.

Un bricoleur est rarement indemne de poésie. La France entière est bricoleuse. Une rêverie inventive, un art personnel ont seuls pu créer le petit ciseau à froid que j'ai trouvé un jour, emmanché de cuivre cannelé, bien en main, gravé d'arabesques, honoré d'ornements comme un bibelot chinois. Son propriétaire, qui devait être en même temps son auteur, a dû le regretter.

Digitized by Google

Adroit, touche-à-tout, indiscret, artiste, industrieux, modeste au fond, vantard en surface... Si je fais le portrait du bricoleur-type, je fais celui du Français. En France, nous sommes possédés de l'envie de nous mêler de ce qui ne nous regarde pas, nos plus grands plaisirs sont à ce prix. Un petit livreur cycliste a guéri l'impotente pendule de ma cuisine. Si dans la rue une courroie de ma sandale — car aux temps durs conviennent les cuirs mous — vient à se rompre, un passant, deux passants veulent m'obliger : « Attendez, dit l'un, j'ai justement sur moi... » En effet, il a justement, dans un petit papier plié, cinq ou six clous à sabot.

Un autre tient dans son portefeuille un bout de sangle, et du pavillon d'une clef il sait faire un tire-clou. Que font, dans des poches citadines, les clous à sabot, la sangle, une lame de rasoir gentiment montée en tranchet au bout d'une pince à linge ? Mystère, bricolage, et un brin d'enfantillage brochant sur le tout. Luc-Albert Moreau bricole à ravir, menuise, dessine son jardin et le plante, soude, cloue, ramone, car ses loisirs de peintre et ses goûts innés se sont mis dès longtemps à la meilleure école, qui est celle du paysan.

Mon bricoleur-ami travaille tranquille à mes pieds, mieux et sans plus de bruit que moi. Le cheval de porcelaine dix-huit cent trente retrouve, grâce à lui, ses membres. Aucune goutte de colle ne souille la table basse qui sert d'établi. D'ailleurs, à être privé d'ateliers, à se contenter d'un bout de table, de la cuisine ou de l'antichambre, un bricoleur acquiert une adresse, une modestie d'exécution qui contrastent avec l'emphase du professionnel. Il opère sans miettes, rabote sans copeaux, peint sans taches, pour éviter d'être rembarré par sa femme, admonesté par sa progéniture...

— Tu sais coudre, Wague ?

— Comme une fée.

— Regarde, mon dessus de divan, il est tout élimé, là...

Digitized by Google

C'est un vieux lasting bien joli, mais fatigué. Tu ne veux pas me le repriser ?

Je voulais rire; mais mon artisan examine le dommage très sérieusement. C'est merveille, ensuite, de le voir découper un carré de toile gommée noire, — ciseaux et tissu tirés de son fonds propre — chauffer la toile à l'ampoule de la lampe, écarter les fils de trame et glisser le pansement sous l'étoffe fleurie...

— Raccommodage de fortune, dit-il négligemment.

Tous bricoleurs ! La fonction a désormais dans nos mœurs son crédit, et dans la langue ses lettres patentes. Il paraît que la « bricole » était une machine de guerre, avant que nous ne nommions ainsi une activité qui s'emploie à pallier l'infortune de la paix, à faire de presque rien quelque chose.

Le bassin du Palais-Royal est vide, depuis des mois. Max, qui a douze ans cette année, est forcé d'aller jusqu'aux Tuileries — il me l'a dit ce matin avec contrariété — pour essayer son « bateau qui marche ». L'objet est curieux, entièrement fourni par deux boîtes à sardines, deux bobines en bois, un arbre de couche et un frein en fil de fer; deux bracelets de caoutchouc, tordus sous la quille, en se détordant servent de propulseurs. Je me suis fait expliquer la marche du jouet.

— C'est pas un jouet, c'est une maquette, dit Max vexé.

— Une maquette construite par qui ?

— Moi, naturellement. J'ai bricolé ça de toutes pièces.

Mon constructeur naval ne s'appelle encore que Max. Max qui ? Attendez. Attendons. Peut-être qu'il s'appellera quelque chose comme Max Niepce, ou Max Lumière... Ce sont des noms de bricoleurs de génie.

La messe de minuit à cinq heures de l'après-midi... Enfants, vous n'aurez pas eu votre longue veillée ni l'attente d'un

Digitized by Google

minuit lumineux. Vous n'aurez pas eu le départ et le retour aux lanternes. Vous vous serez contentés de la nuit dans l'église, des buissons ardents, des fleurs vouées à Jésus, des verdures persistantes qui mêlent à l'encens l'odeur du buis, du laurier et du sapin. C'était assez pour enchanter votre sensibilité, qui résonne à tout choc. Ce que vous avez eu suffit pour que votre mémoire, plus tard, vous parle d'un minuit de Paris qui a sonné cinq coups.

Paris est trop noir pour qu'on vous y laisse trébucher, enfants qui une seule nuit dans l'année hantiez les rues et vous couchiez tard. J'aimais vous rencontrer, l'an passé, sous des lumières déjà réduites, à l'heure où vous reveniez d'une messe, d'une fête donnée sous les branches d'un arbre. Vous étiez les repères lumineux de mon trajet, puisque au passage vous me jetiez l'éclair d'un jouet pailleté, d'une noix, d'une grappe, d'une pomme en verre soufflé, doré, d'une couronne de papier d'étain, enfants, avenir, notre dernier trésor...

Les nuits de Noël, à la campagne, n'étaient pas plus opaques, et personne, il y a un demi-siècle, ne se souciait d'éclairer les rues de mon village autrement qu'à l'aide des grosses lanternes pendues au poing par un anneau, renforcées de barreaux. L'ombre divergente de ces barreaux tournoie encore dans mon souvenir, chemine encore à mon côté, raye les murailles, les robes des paysannes, se balance sur le dos du chien...

Car le chien, — qu'il s'appelât Domino, Patasson, Finaud ou Lisette — le chien nous accompagnait à la messe de minuit en mémoire d'une nuit où le bœuf et l'âne avaient reçu le don de la parole. Il siégeait à notre banc de notables, entre Sido ma mère et sa fille, n'en paraissait pas surpris et écoutait les chants et l'harmonium. Sur l'église de mon enfance, personne n'a reconstruit le clocher foudroyé depuis

Digitized by Google

deux siècles environ. Mais le village l'aime mieux telle qu'elle est — et moi aussi.

Au retour de la messe de minuit... Ici je m'arrêterais court si mes lectrices attendaient que je peignisse les fastes d'un jour et d'une nuit sans seconds dans l'année. Sido, ma mère, ma jamais assez ni assez bien aimée, voyait avec terreur, déjà, ses mains maternelles, ses granges se vider. Aussi nous nous gardions d'exiger ce qu'elle n'eût pu nous donner. Je le dis à notre honneur d'enfants et d'adolescents : on n'a guère vu de progéniture moins avide que nous. Les deux garçons se tenaient contents s'ils avaient de quoi acheter un filet à papillons, deux étaloirs et les longues épingles de laiton, des balances à pêcher l'écrevisse. J'étais la plus jeune; pourtant Sido me faisait une étrange confiance. Rirez-vous de moi, lectrices, si je vous avoue que je demandai, pour mon septième Noël, le théâtre complet de Labiche... et que je l'eus ?

L'année suivante, je fus plus difficile : je voulais des boules de cristal et des grandes larmes scintillantes comme celles qui pendaient sous les lustres, chez un châtelain des environs. J'y renonçai.

Mais, en mémoire de mon renoncement sans pleurs, le jour où ma fille, à l'âge de sept ans, me demanda pour Noël un pantalon en velours à côtes « comme les hommes qui travaillent à la voie du chemin de fer », croyez bien qu'outre les braies côtelées elle eut la « taillole » rouge, la ceinture de laine qui sangle trois fois les reins, frangée à chaque bout.

Les parents ne sauraient trop se dire que l'aveu d'une convoitise rituelle, chez l'enfant, est la fleur d'une longue rêverie, la phrase unique qui résume un roman. Quand un garçonnet pressé de questions se résout à dire : « Je voudrais pour mes étrennes un décamètre, de la toile cirée verte et un fil à couper le beurre... » j'aimerais, parents, que vous n'écrasiez pas sous des railleries défleurissantes un rêve qui a sa

Digitized by Google

pudeur et son romantisme. Donnez la toile cirée, le décamètre et le fil à couper le beurre — aussi bien votre crémier ne s'en sert plus guère — par-dessus le marché, tâchez en les donnant d'avoir l'air fin et compréhensif. Ça vous changera.

Il vous paraîtra étrange que mes Noëls d'enfant — là-bas on dit « nouël » — aient été privés du sapin frais coupé, de ses fruits de sucre, de ses petites flammes. Mais ne m'en plaignez pas trop, notre nuit du vingt-quatre était quand même une nuit de célébration, à notre silencieuse manière. Il était bien rare que Sido n'eût pas trouvé dans le jardin, vivaces, épanouies sous la neige, les fleurs de l'ellébore que nous appelons rose de Noël. En bouquet au centre de la table, leurs boutons clos, ovales, violentés par la chaleur du beau feu, s'ouvraient avec une saccade mécanique qui étonnait les chats et que je guettais comme eux. Nous n'avions ni boudin noir, ni boudin blanc, ni dinde aux marrons, mais les marrons seulement, bouillis et rôtis, et le chef-d'œuvre de Sido, un pudding blanc, clouté des trois espèces de raisins, — Smyrne, Malaga, Corinthe — truffé de melon confit, de cédrat en lamelles, d'orange en petits dés.

Puis, comme il nous était loisible de veiller, la fête se prolongeait en veillée calme, au chuchotement des journaux froissés, des pages tournées, du feu sur lequel nous jetions quelque élagage vert et une poignée de gros sel qui crépitait et flambait vert sur la braise...

Quoi, rien de plus ? Non, rien. Aucun de nous ne souhaitait davantage, ne se plaignait d'avoir trop peu. Le sifflant hiver assiégeait les persiennes. La grosse bouilloire de cuivre, assise dans les cendres, et les cruchons de terre qu'elle allait emplir nous promettaient des lits chauds dans les chambres froides...

— Maman, je ne veux pas me coucher ! Je veux veiller toute la nuit, toutes les nuits !...

Digitized by Google

— A ton gré, Minet-Chéri... Voilà le jour. Tu vois, la neige devient bleue entre les lames des persiennes. Tu n'entends pas que les poules chantent ?

Je croyais veiller encore... C'est que, surprise par l'heure tardive, je dormais déjà, la tête sur mes bras pliés, mes tresses au long des joues comme deux couleuvres gardiennes...

Digitized by Google

III

Il fait froid. Ces deux f, vous les lisez dans la double bouffée d'haleine qui sort des bouches. Ce sont deux mots qui se voient de loin : « Fait froid... » Si une minorité heureuse se tient au chaud, elle subit la règle, elle ne peut se dérober à la pensée du froid, à sa réalité, au souci de ceux qui souffrent du froid.

La présence du froid sec pénètre partout. Il a sali la neige, pure pendant quelques heures. Quand l'aube de neuf heures éclaire un peu le ciel, les rideaux se soulèvent sur les vitres, et des visages interrogent : « Est-ce que le vent a enfin tourné ? Est-ce que nous allons enfin voir accourir ces fougueux enfants de l'Ouest qui sont le nuage bleu, la pluie, un souffle qui porte l'odeur de la terre imprégnée d'eau, les changeants rayons, le coup de tonnerre rieur qui devance février ? »

Mais les vents du nord et de l'est sont toujours les maîtres du ciel, avares d'humidité. Quand donc verrai-je sous ma fenêtre, dans le jardin qui fut royal, les enfants jouer sans manteaux ? Il y a bien des jours que les pigeons n'ont foulé la terre détendue et ouvert grandes, au bienfait de l'averse,

Digitized by Google

leurs ailes. L'eau enchante l'oiseau, la gelée le ternit. Dans ce vieil édifice quadrangulaire, où les conséquences du froid me tiennent recluse, nous dépendons un peu les uns des autres, d'une manière mitoyenne. Il y fait froid — il y fait plus froid que l'an dernier, parce que l'immeuble de droite et l'immeuble de gauche, frères identiques, soudés à celui que j'occupe, sont vides aussi de charbon et de chaleur. Les combles du Palais-Royal prennent jour par leurs toits à pente faible, par l'œil carré des « tabatières ». Sous l'ardoise vivent des employés modestes, des travailleuses solitaires. Point de cheminées dans ces combles, où le gaz n'a pas le droit de cité, où l'électricité recule devant l'ombre de Richelieu. Le réchaud à essence et à alcool, la lampe à pétrole étaient les flammes modestes de mainte petite vie silencieuse jusqu'aujourd'hui. Mais essence, alcool et pétrole sont loin de nous.

Il fait froid... C'est ce froid souverain qui a obtenu des femmes ce que le bon sens élémentaire leur demandait en vain. Elles n'en sont pas encore aux houseaux les plus efficacement protecteurs : les journaux, assujettis autour de la jambe par des cothurnes de ficelle. Je pense qu'elles y viendront, à l'instar d'une antique péripatéticienne dont je vis, des années durant, l'ombre majestueuse déambulant sous les arcades de notre cloître laïque. L'hiver, elle s'accotait aux grilles fermées, pour resserrer les ficelles de ses guêtres imprimées. Ainsi faisaient, chaussés de morceaux de moquette, de papiers d'emballage et de carton ondulé, les soldats de la Grande Guerre...

En attendant les leggins de papier, les femmes bourrent de gros bas de laine leurs petits souliers. J'ai déjà signalé le mal qui résultait d'une hygiène étourdie; jamais on ne vit tant d'engelures, et les hommes, pourvus par leurs femmes de bonnes chaussettes tricotées, ne sont pas plus épargnés que leurs compagnes. Une jeune secrétaire que je connais va

Digitized by Google

prendre son service le matin à neuf heures. Comme à la petite Sirène du conte d'Andersen, chaque pas lui coûte une douleur aiguë, car elle a, sur chaque doigt de pied, une engelure. Chante-t-elle, pendant qu'elle tape, téléphone, sténographie en conscience, une chanson de Fréhel, du temps que Fréhel était pareille à une mince et ravissante bête sauvage, et l'engelure, ce supplice, assimilée à un divertissement comique :

J'adorais sa figure,
Son p'tit nez, vrai bijou,
Avec une engelure
Au bout.

Du comique nous arrivons au drame, et du cuir au liège. Le docteur Jaworski arpente, de malade en malade, le verglas, sans trouver à acheter une paire de snow-boots. Jean Marais, créateur de *Les Parents terribles,* voit avec inquiétude ses *apreski* s'entrebâiller... Tous deux ont vu entrer, muets d'envie, un autre de mes amis qui revenait de sa province normande semellé de bois, les pieds cornus, bien au large et fourrés. Mais comme ce dernier se pique d'élégance autant qu'il est soucieux de bien-être, il avait verni ses sabots.

Les lignes que j'écris n'apporteront — et j'en ai bien du regret — aucun soulagement aux femmes qui m'écrivent, me demandent justice contre le froid, me confient qu'il les fait souffrir aux larmes. Je n'ai trouvé contre lui, qui est mon ennemi, que d'aller pieds nus en toutes saisons depuis douze ans.

En remontant plus loin — beaucoup plus loin — je me souviens que ma mère préparait, l'été, et tenait en réserve, pour le cas où ses enfants auraient eu ces engelures ouvertes qu'on appelle chez nous « crevasses », une bouteille de vinaigre de roses, pétales de roses rouges infusés un mois dans du

Digitized by Google

vinaigre fort, le tout clarifié au papier-filtre. L'odeur mordante et fine d'un tel remède, je ne l'ai pas encore oubliée, quoique je n'aie jamais souffert d'engelures. Mais je savais mentir, tendre un index, offrir un orteil nu, mendier la compresse embaumée, et la sucer en cachette, pour son double goût de vinaigre et de rose...

Il fait froid. Un souvenir heureux est contre le froid une protection fragile. Quelque chose s'est ému dans les airs, cependant, au cours de la nuit dernière. L'aiguille bleue du baromètre a glissé de deux degrés vers la gauche, sollicitée par le mot prometteur : *variable*. Demain matin, nous soulèverons encore le rideau, nous regarderons encore la course du nuage et l'inclinaison des rares fumées qui empanachent les toits, et nous parlerons, entre nous, sur un ton d'espoir et d'anxiété, nous parlerons encore de la température : « Cela va changer. Demain, avec la lune, ou après la lune. Cela changera parce que fatalement, miséricordieusement, cela doit changer... »

Au lit ! Au lit ! Que ceux, que celles à qui leur âge, leur santé, leur oisiveté forcée ou leur occupation sédentaire interdisent de chercher dans la course ou la gesticulation énergique un remède au froid recourent au lit ! Au lit, les enfants dans la maison non chauffée !

Si la vague glacée cède aujourd'hui, elle peut, d'ici mars, revenir, et nous savons bien qu'il n'est pas question d'amender, les combustibles manquant, l'état des choses et de la température. Notre but est d'atteindre la fin de l'hiver moyennant des tactiques de pauvres. La tactique du pauvre est souvent en contradiction avec l'hygiène du riche, ce riche que, plus ou moins, nous avons été, puisque nous disposions librement des robinets et des manettes qui débitent la chaleur en gaz, en liquide, la chaleur en air dilaté. Nous possédions

Digitized by Google

aussi la chaleur en flammes échevelées, en laine légère, en lard rosé, en saindoux, en bordure moelleuse de jambon, en beurres variés : « Moi, j'ai un faible pour les beurres charentais ! — Ah ! l'Isigny a bien son charme... »

Tout cela, c'était la même félicité vitale, la chaleur. Aisément écarté, le froid s'arrêtait à nos seuils, à nos vitres. Aujourd'hui, il est notre plus grand danger, la punition des fous, des irréfléchis que nous sommes. Quoi ! point de doubles vitres à nos fenêtres ? Point de volets pleins ? Non. Cette bise glaciale, c'est par le garde-manger extérieur qu'elle pénètre dans la cuisine ? Oui. « Ça a toujours été comme ça », répondent notre incurie, notre routine, notre faux progrès. La hutte de neige de l'Esquimau, elle, n'a pas de vents coulis. Comment ! aucune de nos portes ne ferme ? Le long de l'huis filtre la lumière de ta lampe, mon compagnon, si tu lis la nuit. Sous la porte du palier, sans l'ouvrir, la concierge glisse un journal plié.

Et la mode des vêtements dits d'hiver ! Ces petites jupes, pour nous; ces petits caleçons gamins sous le pantalon des hommes ! N'oubliez pas vos gants de tricot, Madame, si vous sortez ! Mais ne vous étonnez pas de rentrer avec une oreille gelée puisque vous allez tête nue, au péril d'érysipèle. C'est vous, n'est-ce pas, Madame, qui preniez des leçons de ski sur la montagne, cheveux au vent, les oreilles sans connaissance, aux côtés d'un professeur autochtone sagement engoncé, de la nuque aux sourcils, d'un bonnet de peau de lapin ? C'est vous qui, dans une pharmacie, entriez, l'ourlet de la jupe rasant le genou, pour demander « un produit contre les gerçures »...

— C'est pour les mains ? demandait le préparateur en blouse candide.

Un peu gênée, mais sincère, vous avez répondu :

— Non, c'est pour les cuisses...

Digitized by Google

Nous voilà tous châtiés, justement ou non, consternés devant les images, elles-mêmes glacées, de ce que nous appelions « le confort moderne ». Le chauffage par les parquets, l'appartement « climatisé », l'escamotoir à ordures, l'eau à quatre-vingts degrés, l'ascenseur, l'aspirateur à poussières, que de jouets pour adultes paresseux et exigeants ! Pourtant, nous voici arrivés au carrefour qu'encombrent, pétrifiées et muettes de froid, les femmes qui font la queue. Le froid, la guerre ont fait un signe : c'est assez pour que, détournés des appareils d'où la sorcellerie humaine s'est enfuie, nous enviions notre semblable qui, sous tous les règnes du froid cataclysmal, se pencha, ramassa le bois mort et en fit jaillir la flamme.

Pratiquement, que faire ? Comment préserver les enfants ? S'ils semblent moins sensibles que nous aux morsures du froid, c'est qu'ils y pensent moins, ils cessent de le comprendre dès qu'il n'est plus un jeu de boules de neige et de patinoire. Dieu merci, ils ne relient pas, avant l'adolescence, la souffrance à ses causes. On voudrait, en ce moment, qu'un geste, et d'où qu'il vînt, ouvrît à tous les enfants un royaume à jamais sauf de tout mal.

« Courez dans l'appartement, agitez-vous, jouez ! » dit à ses enfants la mère sans feu. Une autre enseigne : « Frottez-moi ce meuble, et que ça reluise ! » La leçon de rythmique et de danse est aussi un palliatif. Mais un enfant, mais plusieurs enfants ne peuvent danser tout le jour, et j'ai encore sur le cœur un mot de femme : « Je leur apprends des jeux tranquilles : quand ils courent, ils ont trop faim. » Trop faim... pas assez chaud... Entre l'excès affreux et le manque haïssable, n'y a-t-il donc pas place, au sein d'un climat équitable, pour les enfants ?

Je voudrais bien fournir à mes lecteurs autre chose que des récriminations. Mais je chôme de recettes et de magies

Digitized by Google

domestiques. A qui travaille assis, à qui écrit, à qui accomplit le geste court de l'aiguille, martèle la machine à écrire, manie le stylo, la pointe du graveur, je dis : « Faites-vous suivre par la boule d'eau chaude, vidée et renouvelée chaque fois qu'il est utile. Elle sera tantôt sous la couverture qui enveloppe vos pieds, tantôt contre votre ventre, comme un bon chien, tantôt sous vos mains ou derrière vos reins. Elle ne vaut pas un radiateur, mais elle vient au secours de maintes régions où la vie afflue inégalement. Et si vous disposez de deux boules en caoutchouc, alors c'est la fête « pour le cœur et pour tous les sens ».

A tous ceux qui possèdent en ce moment une salle de bains sans bain, un chauffe-bain diététique, aux femmes que leur emploi chasse du logis avant le grand jour, je me mêlerai de conseiller ce qui réussit aux lève-tôt de toute saison : quelle que soit votre fatigue, secouez-la, le soir, au bénéfice d'une toilette minutieuse. Vous y gagnerez d'avoir chaud en vous couchant, de reposer plus profondément, de sentir bon, de ménager vos draps et de dormir plus longtemps le matin. Ce qui vaut pour les grands vaut pour les petits.

Et maintenant je n'en démords pas : au lit, au lit ceux que leur métier, ceux que leur âge — trois ans ou soixante-dix — exemptent des corvées du dehors, du travail sauf les besognes sédentaires. Au lit avec votre livre d'images ou votre ouvrage de couture, d'écriture. Au lit, pendant que les pionniers et pionnières — vos fils ou vos parents — affrontent les chances d'une expédition à travers les magasins de sous-alimentation générale.

Le crépuscule et le thermomètre descendent; glissez entre la couverture trop légère et la courtepointe un journal déployé ou un papier d'emballage; donnez place au chat, si chat il y a, et à sa puissante électricité contre votre flanc, à la

Digitized by Google

bouteille d'eau chaude *près* de vos pieds et non collée à vos plantes.

Il est bientôt six heures du soir : au lit !

— Pour quand il pleut, disait une petite fille, j'ai envie de fabriquer quelque chose que je tiendrais au-dessus de ma tête, comme un morceau de papier, ou une étoffe, ou une petite planche... Je le mettrais au bout de deux petits bâtons, ou même d'un seul bâton... ça serait bien commode...

Ainsi elle réinventait, en toute ingénuité, le parapluie. Si j'en crois quelques-uns de mes correspondants, notre époque va réinventer, de par son besoin de lire, le cabinet de livres en location.

Livrées à la hâte et à la facilité de vivre extérieurement, les époques heureuses sont infidèles à la pensée écrite. Une molle félicité excella toujours à brûler les heures, à les presser de témoigner combien elles sont vides, vaines, volantes. De poignants soucis, une tardive clairvoyance leur redonnent leur poids et leur suc, réduisent à leur valeur les plaisirs qui nous viennent du son et des fuyantes images. Ce qui se fixe en nous par l'œil, ce qui par le caractère imprimé échauffe en nous la pensée, l'esprit de compréhension et de contradiction, prend tout son prix; n'est-il pas du meilleur augure que des générations égarées, en cherchant leur voie, retrouvent que lire est un besoin vital ?

Il ne s'agit pas seulement de l'appétit, aussi normal et aussi renaissant que le besoin de se nourrir, qui consomme, dans l'ordre même où elles apparaissent et se succèdent, les œuvres récentes. « Jamais, me dit mon voisin le grand libraire, jamais on n'a vendu autant de classiques. » Notre pays se méfierait donc des fictions romanesques, du livre dit « policier » que nul ne peut, son énigme défloree, relire ni aimer ? Ce serait trop beau, ce serait trop tôt.

Digitized by Google

Mais croyons qu'un instinct très sûr incline un peuple durement châtié, ignorant de sa forme future, à interroger son passé, à vouloir connaître les fondements qui assurèrent sa grandeur et peuvent encore répondre de son avenir. Trois mille exemplaires de Montaigne se vendent tous les mois. Dira-t-on que le lecteur français porte aux auteurs faciles son suffrage le plus compact ?

L'amour de lire conduit à l'amour du livre. Si notre curiosité et notre pauvreté s'accordent en vue de ressusciter des cabinets de lecture, il faut qu'elles ramènent aussi le respect dû au livre. Le « cabinet de lecture » fut une sorte de bureau de tabac, un « commerce convenant à dame seule ». Une femme, aimable encore et malchanceuse, se faisait de ses abonnés des amis. Balzac donne à la belle Antonia Chocardelle un cabinet de lecture. Solitaires en effet, quasi désœuvrées, que de dames seules autrefois exploitèrent sans amour un fonds déshonoré par l'usage !

Lire est, selon le livre et le lecteur, une griserie, un honneur, le service rendu à un culte, une patiente prospection à travers l'écrivain et nous-même. Ce ne sera pas chose facile que d'enseigner le respect du tome périssable, du papier sans durée. Elle ne viendra que si on la cultive, cette pudeur du lecteur qui consiste à ne pas se gratter la tête au-dessus des pages, à s'abstenir de manger en lisant, de corner des feuillets... L'espèce humaine n'a jamais assez de vergogne quand il lui faut cacher les traces de ses haltes. D'un livre que j'achetai sur les quais tomba un affreux petit peigne de poche, édenté. J'en faillis perdre le goût du livre d'occasion, joie de mes promenades. Ainsi faillis-je me dégoûter du chocolat en tablettes pour avoir mis la dent sur un bouton de culotte enrobé dans sa pâte...

Un amour sincère se marquant par la délicatesse, je vois que les jeunes gens qui lisent dans le métro rabattent sur un volume

Digitized by Google

fraîchement acheté une couverture volante et ménagent ses tranches non coupées. Bon nombre de ces lecteurs soigneux seraient en chemin de passer bibliophiles, n'était l'insuffisance de leurs moyens. Posséder sous sa forme aristocratique l'auteur que l'on aime, habillé d'une reliure qui lui est contemporaine, caresser, en le lisant, l'époque évoquée par sa typographie et sa mise en pages, ce sont là des plaisirs que la chance et l'ingéniosité rendent souvent abordables. A côté des « originales » d'époque, inexpugnables sous leur reliure signée, le livre d'occasion relié ne coûte pas — pas encore — plus cher qu'un livre neuf, et défie le temps mieux que lui.

Plaisir d'amateur n'est pas plaisir de maniaque. Je n'entends rien, pour ma part, à l'agrément de telle « édition avec la faute » qui vaut une fortune, de telle reliure « janséniste » sévère et lisse comme une laque, de telle « mosaïquée » varicolore, que leur possesseur entr'ouvre du bout des doigts, enferme sous vitre jalousement. Si le maroquin scelle le texte d'un poids de pierre tombale, foin du maroquin, ou bien donnez-le-moi usagé, dompté par des mains dont l'amour, comme le mien, s'éprenait des pages et non de la couverture. S'ensuit-il que je professe le dédain des reliures signées ? Je ne suis pas si rustaude que d'ignorer, pour ne parler que du passé, les noms de Padeloup, de Derome, de Simier.

Au mépris d'une sagesse qui nous détourne de regarder ce que nous ne saurions avoir, je conseille aux jeunes amis d'un culte renaissant de porter sur tout livre un œil curieux, de s'instruire, fût-ce platoniquement, dans l'art qui pare et conserve l'œuvre écrite. Leur vocabulaire s'y enrichira de mots typiques, âgés, exclusifs, comme pontuseaux, comme coiffe, tranchefile...

Vous attendez que je les explique en langage usuel ? Point. Vous chercherez. Vous trouverez. En suivant du doigt, sur

Digitized by Google

quelque reliure fatiguée et solide, le dos à nerfs, la roulette, la dentelle, les filets, le décor à froid, vous épellerez chaque recherche, chaque effort d'un art qui permit à des feuillets fragiles, à des empreintes effaçables, de parvenir, lecteurs, jusqu'à vos mains reconnaissantes.

Elles font la queue, elles aussi...

Qui ? Mais les bêtes. Je ne crains pas, en parlant d'elles, de paraître m'abandonner à une sensiblerie hors de saison. Je suis sûre de la pitié que Paris verse à des êtres que l'exode, notre désarroi et le changement de nos conditions d'existence ont réduits à un sort misérable. Je connais trop Paris heureux pour douter de Paris malheureux et de l'amitié qu'il voue à ce qui, en tous temps, l'égaie et l'émeut : ses oiseaux, ses bêtes errantes. Celles-ci font la queue, puisqu'elles attendent de nous la licence de vivre, et ne l'attendent que de nous.

Il n'y a point de pitié dessaisonnée, il n'y a guère de pitié exclusive. L'intérêt que nous portons à ce qui souffre peut s'égarer, mais il n'est point étroit. La femme âgée qui dépose quelques débris à l'intention des chats réfugiés dans l'enclos de la Bibliothèque nationale porte sur son visage l'expression d'une pure et universelle mansuétude, réduite à des moyens voisins de l'indigence. Une de mes voisines, qui voit souvent son enseigne *Alimentation générale* s'empreindre d'une ironie... particulière, a recueilli des compagnons à quatre pattes. Mais elle n'est pas plus cruelle aux clients qui vont sur deux pieds et vivent de peu.

Elle n'est pas une exception, et notre arrondissement ne diffère pas des autres arrondissements. Que l'avenir le récompense, ce Paris méritoire ! Il vient de traverser, sans feu et sans voitures, la grande période froide après laquelle un reste d'hiver ne sera, je veux le croire, que glaçons en miettes,

Digitized by Google

neige éphémère. Un courage à dents serrées guidait sa population vers des buts qu'elle ne veut et ne peut délaisser : acquérir la subsistance et la distribuer ensuite, faire à chacun la part qui empêche de mourir.

Ce n'est pas une tâche petite qu'une pareille répartition. Mais pourquoi mourrait-il, l'oiseau citadin qui a pris l'habitude de compter sur nous ? Pourquoi la fin de notre prospérité entraînerait-elle celle du pigeon familier, qui écrit sur l'asphalte son ombre passante, sa forme d'Esprit saint ? Pourquoi tarirait-il, ce roucoulement qui ruisselle de nos murs ingrats comme une source échappée au rocher ? Nous ne l'avons pas voulu. Il y a toujours eu une brave paire de mains qui ont empoigné le balai et déblayé parmi la neige une « place aux miettes » où les pattes des oiseaux ont pu atterrir. Toutes les fois que j'ai ouvert une fenêtre guettée des passereaux, une autre fenêtre, d'autres fenêtres s'ouvraient, semaient du pain effrité.

A vivre dans une grande ville, à dépendre uniquement de ses habitants, la bête devient terriblement prompte. Elle traduit nos gestes, enregistre nos habitudes. Notre ponctualité forme la sienne. Un beau chat libre et indivis répond, capricieusement, au nom de Mickey Véfour pour ce que le restaurant Véfour le nourrit souvent. Par temps rigoureux, il monte mon étage et demi et ne me demande que de la chaleur, quelques heures de profond sommeil, d'un repos qui fait plus belle sa robe rayée, détend ses griffes courbes. Après quoi il veut l'aventure, les rues désertes, d'autres rencontres...

Un chien, recueilli par un libraire, ne consentit pas à abdiquer ses chances et ses coutumes d'animal errant. Il fit comprendre à son hôte qu'il eût aimé que la porte restât ouverte. Mais elle se ferma quand l'hiver commença. Alors le chien se mit à une étude plus serrée de nos mœurs, et il sut qu'un geste des clients amenait immanquablement

Digitized by Google

l'ouverture de la porte. Il surveilla donc les allées et venues et acquit la certitude que chaque personne qui déposait la monnaie sur la caisse s'en allait aussitôt ouvrir la porte du magasin.

Car tout animal a tôt fait d'en savoir beaucoup sur nous, qui en sommes encore à ignorer le rudiment de son langage usuel, le sens de sa plainte et de son chant. Les résultats de son observation inlassable, de sa tendre exploitation, il nous les offre. Dieu merci, c'est une offrande qui réussit à ouvrir le dur cœur des humains. Devant notre seuil l'oiseau piète; le chien secouru la veille revient le lendemain et nous épie. Contemplés, redoutés, implorés, nous vivons sous l'œil brillant de l'oiseau, la pupille verticale du chat; le chaud regard du chien s'attache à nous, nous traduit sans faute...

Quand j'assumais, il y a une trentaine d'années, la direction littéraire d'un quotidien, je me rendais à mon bureau cinq après-midi sur sept. Pour ma petite terrière brabançonne, un seul problème se posait : l'emmènerais-je ? ne l'emmènerais-je pas ? Juste avant que j'eusse repoussé mon fauteuil, fermé mon cahier, annoncé mon départ, je voyais, en me retournant, que la terrière était éveillée, debout, prête à sortir, avertie non point par l'heure, qui changeait d'un jour à l'autre, mais par un signal indépendant du manteau, du chapeau, de la paire de gants ou de chaussures. Aussi pensai-je : « Télépathie... », jusqu'au moment où je m'aperçus qu'éliminant un à un tous les mouvements qui pouvaient lui donner le change, la chienne avait donné judicieusement tout crédit au geste le moins visible et le plus significatif : le geste qui consitait à coiffer et visser mon stylo.

Digitized by Google

IV

GRANDE *et magnifique robe du soir, en faille noire, ornée d'incrustations de faille d'un bleu pâle... Robe de dîner, en satin bleu vert... Robe du soir en jersey blanc, ceinture et bijoux métal...*

Vous pensez que je lis par nostalgie un journal de modes qui date de plus d'un an ? Point. Journal, modèles et légendes sont d'aujourd'hui. Et si je ne convoite ni le jersey blanc, ni le satin vert bleu, ni les incrustations de faille, je feuillette avec plaisir, avec considération, ces pages qui sont datées de février 1941. Je me dis que je devrais conserver ce journal, pour le rouvrir plus tard, lorsqu'il témoignera qu'en février 1941, entre la queue pour le lait, le rutabaga, la mayonnaise sans huile et sans œufs, la chandeleur sans crêpes et le soulier sans cuir, Paris produisait au jour ses tours de force les plus typiques : *Robe de velours façonné... Blouse très habillée en lamé rose...*

— J'ai été pour me chercher des pantoufles, interrompt ma femme de ménage. Ils en avaient bien encore quelques-unes.

— Vous les rapportez ?

Digitized by Google

— Oh ! non. Il fallait montrer les vieilles. Pensez-vous que j'aurais osé les montrer dans l'état qu'elles sont ! J'aurais eu honte.

Et s'égalant, en un mot, à tel couturier inspiré :

— Je ferai une invention, ajouta-t-elle.

Car Paris vit non seulement de restrictions, mais d'inventions et de paradoxes. Paradoxes d'apparence, dans le goût de celui qu'énonçait devant moi une fermière du riche pays périgourdin :

— Cette semaine, la viande est trop chère, nous mangerons du foie gras.

Et elle ouvrait des boîtes qu'une année d'abondance et de vie facile avait emplies. Est-ce à dire que, le costume tailleur menaçant de manquer, nous devions faire notre marché en « grande et magnifique » robe de dîner ? Nous n'en sommes pas là. Tant d'efforts conjugués, tant de pensées ingénieuses nous préserveront sans doute du costume qu'un voyageur avait photographié, il y a plus de soixante ans, aux îles Marquises : petit falbala de soie en pouf sur des reins nus, fichu Charlotte Corday croisé sur des seins en calebasse, et... la perruque dite « à la frégate » qu'aima Marie-Antoinette. Encore plus menacés que nous dans leur besoin d'être assez corrects pour passer inaperçus, les hommes s'inquiètent.

— Je voudrais que vous me fissiez (il dit : fissiez, s'il vous plaît) une douzaine de faux cols, dit un de mes amis à son chemisier fidèle.

— Avec quoi ? demande le chemisier, pince-sans-rire pour la première fois de sa vie.

« Bientôt, disent nos compagnons, il nous faudra aller un foulard au cou, sans chaussettes et la sandale aux pieds... » Et la pudeur virile soupire. A l'accent près, leur chanson était la même quand il s'agissait de quitter, en août, la ville pour la campagne : « Bientôt, bientôt le cou nu, et vivement

Digitized by Google

la sandale ! » Mais nous ne voulons pas qu'on fasse notre bonheur malgré nous.

Je reprends mon journal de mode : *Exquis ensemble en velours façonné formant trèfles en relief... Souliers incrustés de tissu pareil à celui du costume... Bracelet très nouveau, figurant un entrelacs de ruban, clouté de brillants...* Pourquoi ne prendrais-je pas plaisir à des pages qui, sur papier couché, parlent de luxe, rassemblent les portraits de jeunes femmes déliées, ailées ? Plaisir et réconfort. Il n'est pas, dans ce recueil frivole, un sourire photographié, un geste envolé, un pli gracieux, une parure qui ne soient la réalisation fragile d'un effort long et têtu, masqué de grâce. Jusqu'aux détails de métal, de cuir travaillé, d'agrafes, de plume, jusqu'aux recherches du maquillage et de la parfumerie, tout y exprime une volonté de sourire, l'obstination de dix vaillantes corporations à porter fleurs et fruits.

La cliente d'aujourd'hui, craintive, appauvrie, ne se rue pas dans les salons de la couture et de la mode pour y choisir ce lamé rose, cette faille de nacre, ce velours ciselé, cette soie pastillée. Elle n'est pas si naïve, ni si prodigue. Elle sait « traduire » la mode et la transposer; aussi bien les créations éclatantes ne sont là que pour qu'on les voie, qu'on s'en éprenne, puis qu'on y renonce. Ce sont des étendards. La Parisienne ne s'habille pas avec des étendards. La « grande robe incrustée » devient un ensemble noir, le vison descend jusqu'au lapin, et tout serait pour le mieux si... s'il n'y avait ce que *Le Médecin malgré lui* appelle le chapitre des chapeaux.

Le chapeau est incorrigible depuis un long bout de temps. Son ridicule résiste à tout, même aux désastres nationaux. On ne l'a vu pareil en inconscience, et en petitesse, qu'avant et après la guerre de 1870 — je fais le rapprochement sans joie.

Il est curieux que le chapeau trop petit crée une impression

Digitized by Google

de démence bien plus que ne fait le chapeau démesuré. Un fou ne se coiffe presque jamais d'un chapeau trop grand. Il se couvre volontiers d'un couvercle de bocal, d'une boîte à allumettes vide, d'un petit bateau d'enfant retourné, d'un pot à confitures. Avant la crise de rétrécissement de nos chapeaux, je me souviens qu'à un bal tropézien c'est grâce à un lot de chapeaux minuscules que Jeanne Duc, alors aubergiste, obtint les plus grands effets d'extravagance. Elle ne les eût pas rencontrés en ressuscitant les châteaux immenses, les étages superposés de plumes sous lesquels brillaient les yeux languissants de Lantelme.

Aujourd'hui, il n'est pas une femme de goût qui, à huis clos, ne condamne en mots sensés les œuvres étranges, et d'équilibre impossible, dont la mode la veut couronner. Mais sa lucidité la quitte dès qu'elle se rend chez la modiste. Hésitante d'abord, la femme de goût se prend aux pièges d'autant mieux qu'ils s'éloignent des dimensions normales. Je ne saurais expliquer autrement un phénomène de griserie tel que, venue pleine de circonspection et d'esprit critique, la femme de goût retourne chez elle avec un ballon de violettes sur le nez, une cascade de ruban imprimé sur la nuque, un tambourin plein de boules de soie en travers de l'œil droit, une de ces voilettes qui laissent de vifs souvenirs dans le métro, une tourterelle suspendue, un turban chaviré sous un piquet de jacinthes, le tout, bien entendu, à la mesure d'un de ces malheureux petits singes falbalassés qui grelottaient sur les orgues de Barbarie...

« Je voudrais vous voir à ma place ! » m'écrit une lectrice embarrassée de ses deux jeunes enfants, sept et neuf ans, confinés au logis par le mauvais temps, privés de jeux libres.

Madame et chère lectrice, j'y voudrais être aussi, à votre place, d'abord parce que je ne compterais guère que trente

Digitized by Google

ans d'âge. Pour une autre raison aussi... Il y a quelque mélancolie à se dire que l'on a passé — à moins d'être grand'mère — la saison et la possibilité d'observer de près, et passionnément, l'enfance. C'est une sorte d'affût que j'ai bien aimé.

Vous voilà donc, et point la seule, chargée de vos deux petits, qui bourdonnent aux vitres comme frelons captifs et demandent la liberté. Paris n'est pas une ville pour enfants, encore moins cet hiver que les autres hivers. Je vous soupçonne d'être une mère jeune, tendre, gaie, une mère un peu faible qui se laisse dominer souvent par ses nerfs. Si je me risque à vous exposer, sur la manière d'élever les enfants, mes idées personnelles, n'allez-vous pas me traiter de bourrelle ? Je ne les ai pas encore abdiquées. Je persiste à croire qu'on peut faire le bonheur des uns sans faire le malheur des autres, et qu'à côté des droits de l'enfant il y a les droits de ses parents : droit au repos, droit au silence à certaines heures, droit au travail non troublé.

Je m'entête encore à penser qu'un enfant peut croître et prospérer sans cris, que les pleurs — s'il est bien portant — ne sont chez lui que mauvaise habitude et mauvaise éducation. Je maintiens qu'il n'est pas inhumain de priver l'enfance citadine de jouets tels que le tambour, la crécelle, la trompette et le sifflet; que les vociférations sauvages ne constituent pas un traitement nécessaire des voies respiratoires, et que la suppression des jouets à roulettes non caoutchoutées n'entraîne chez l'enfant ni rachitisme ni mélancolie. Vous voyez, Madame, avec quelle sorte impitoyable de mère vous avez affaire.

Ma victime principale éclatait de santé, et même de beauté, en dépit de mes sévices. Éclairée très petite sur mon impassibilité, elle avait vite accepté le marché que nous offrons d'ailleurs aux animaux d'appartement : soyez fous dehors, et sages à la maison. S'il n'est pas très difficile d'établir une

Digitized by Google

autorité maternelle, il est moins aisé de la consolider, car sans cesse l'instinct frais, subtil, la ruse variée des enfants nous épient. C'est à nous — ne parlé-je pas d'eux comme d'autant d'adversaires ? — de les déjouer. Si trépigner les parquets est un divertissement, marcher sur la pointe des pieds peut en être un autre, suggéré par nous, et tout aussi amusant.

Avez-vous, Madame, l'habitude de dire à vos fils « non » en souriant, et de vous tenir à ce « non » ferme autant qu'aimable ? Oui ? Tant mieux. Voilà beaucoup de temps gagné, de paroles pénibles épargnées. Une vieille nurse, de qui j'ai beaucoup appris, disait en son sabir franco-anglais : « Si je prends un chien, ou une tout petit enfant pour l'éducation, c'est le même chose. Il faut que les deux premiers jours et les deux premières nuits sont un enfer, mais il faut pas que vous cédez. Après, tout va bien, parce que le baby et le petite chien ils ont fait leur opinion sur vous. »

Vous me confiez que vos garçons sont « intelligents et difficiles ». Les deux adjectifs me paraissent presque inconciliables; l'enfant intelligent est, de tous, celui que l'on conquiert le plus aisément. Êtes-vous sûre de faire appel assez souvent, de faire appel surtout à leurs qualités de compréhension ? Vous n'appartenez pas, je l'espère bien, à la blâmable espèce de parents qui aiment mieux interdire qu'expliquer, et gronder que prévenir ? Vous n'êtes point de l'école Ne-touche-pas-à-ça ? Vous ne portez pas au compte des péchés enfantins une innocente maladresse ? Vous m'en voyez bien aise, moi qui fus mise, très tôt, à l'enseignement contraire dont le grand principe est Touche-à-ça. Celui-ci comporte une pédagogie inoubliable, que j'ai tâché de transmettre à ma « victime » aimée, moins magistralement sans doute que je ne l'avais reçue...

« Touche-à-ça... » c'est-à-dire : « Mêle-toi de tout ce qui

Digitized by Google

t'entoure. Touche, sous le pelage de la chatte, le mouvement bondissant de ses petits qui veulent naître. Tiens dans ta main le poussin jaune, ne le blesse pas. Tu veux boire dans la belle tasse chinoise ? Bois. Mais si tu la brises, tu es privé, pour toujours, du plaisir d'y boire. Attention : la guêpe a un dard. Mais c'est affaire à toi, en somme, de te faire piquer. Le couteau coupe, la tenaille pince. Raison de plus pour apprendre à te servir de l'une et de l'autre... Tu vois ? tu saignes. La prochaine fois, tu seras plus adroit; je te conseille d'essayer, d'y toucher encore... »

Je n'ai jamais craint, Madame, chère lectrice, d'être incomprise d'un enfant trop jeune. Car dès son premier âge il est capable, lui, de nous trouver puérils. Sur une plage provençale, j'ai connu une jeune maman, débordée, gouvernée par deux petits garçons — huit ans, sept ans — si beaux, si forts, empreints d'une telle majesté virile déjà, que je les nommais « les surhommes ». Comme beaucoup d'enfants, ils s'étaient taillé au sein de leur famille une existence retranchée, paisible, inexpugnable, comme deux explorateurs sur une île. Dans leurs conversations, ils faisaient souvent allusion à une certaine personne qu'ils désignaient seulement sous le nom de « la petite ».

— Nous irons dimanche à Pampelonne, disait l'aîné.

— Avec la petite ? disait le cadet.

— J'aimerais mieux sans la petite. Elle voudra emporter un tas de choses comme elle fait toujours.

— Et puis elle sera en retard...

— Nous irons sans la petite. On ne la préviendra pas.

Et leur mère cherchait, parmi les enfants de la plage, à quelle fillette la paire de surhommes vouait un sentiment affectueux et un peu sévère. Elle chercha, et tomba, comme on dit, de son haut, en découvrant que « la petite » n'était autre qu'elle-même...

Digitized by Google

Mon courrier, cette semaine, ressemblait à la saison elle-même, au ciel, où se rencontrent tourbillonnants la pluie, les grains de neige, quelques bonbons de grêle, des brins de paille et des passereaux. Un courrier comme je les aime, enfin. Les femmes, surtout les inconnues, savent m'y rabrouer. Celles qui ne me rabrouent pas me demandent, si étrange que cela puisse paraître, des conseils touchant l'éducation des enfants, ou des « histoires d'enfants ». Ce n'est pas que j'en manque. Va pour histoires, mais je tais les bons mots d'enfants, fussent-ils authentiques. Rien de ce qui sent l'enfant prodige et l'humour précoce n'est de mon goût sur des lèvres puériles.

Une sorte combative d'amour maternel me fut toujours spontanée. J'aime, avec l'enfant et l'animal, avoir le dernier mot, aussi bien que battre en brèche certaines méthodes d'éducation, et même d'instruction. Les lectrices pour qui la maternité est un long consentement, une abnégation sans mesure, que vont-elles penser de moi si je leur dis qu'un enfant doit apprendre à lire avant trois ans ? Quel beau tollé j'apprête !... Avant trois ans, je m'y tiens. Ainsi fit pour moi Sido, ma mère, ainsi fis-je pour ma fille. Puisque vous ne balancez pas, jeune mère, à enseigner à votre avide bébé le nom de la table, de la fleur et du chien, tangibles ou figurés par l'image, qu'attendez-vous pour lui apprendre le nom des lettres ? A vingt-cinq mois, ma fille montrait le goût de l'inconnu en préférant à toutes les autres lettres l'x, qui se tenait, jambes écartées, sur une pelouse, et qu'elle nommait « le beau x ». Pas plus que moi elle ne se souvient qu'apprendre à lire lettres ou notes de musique peut être un effort. Le tout est de commencer tôt, très tôt, avant l'âge où une leçon prend, à des yeux naïfs, agiles et prévenus, sa figure parcheminée, rébarbative et désolante de leçon.

Qu'en pensez-vous, tendres parents qui respectez l'igno-

Digitized by Google

rance de celui que vous nommez votre beau petit sauvage, votre joli fauve épanoui et frais ? Je suis d'accord avec vous, si vous destinez ledit beau petit sauvage à une île du Pacifique; encore lui faudrait-il trouver une île polynésienne entièrement vierge, ce qui n'est pas facile aujourd'hui. « Laissons-le prospérer jusqu'à cinq ans... jusqu'à six ans... ou sept. » Il prospère, et vous observe. Il déchiffre, à défaut d'alphabet, le cœur humain, votre cœur.

Un nommé Pierrot, que je connais, armé d'un charmant sourire et de ses six ans vermeils, voit venir, subodore la leçon, la retarde, l'élude avec virtuosité. Sa manière, c'est la manière gaie, la séduction. Il danse, si j'ose écrire, le pas de la bayadère, enterre sous des fleurs l'alphabet, ruine la gravité maternelle : « Ah! tu as ri! s'écrie-t-il. Tu as perdu! » Et il emplit l'air de chants de victoire, de rires et de baisers... La leçon sera pour demain...

Croyez que la série de ses observations remonte assez loin. Aussi loin, peut-être, qu'une petite fille commença les siennes. Agée de sept mois, celle-ci s'ennuyait dans son berceau, quand l'y couchait l'heure réglementaire de dormir, et préludait au sommeil par des cris qui perçaient les murailles. Cependant, elle tendait ses oreilles à tous bruits, principalement celui des pas. Entendait-elle le pas léger et précipité de sa mère ? Elle criait *rinforzando,* assurée d'un répit, d'une petite promenade consolatrice dans des bras noués en chaude corbeille... Mais si le pas de son père faisait crier les parquets, un merveilleux silence interrompait les clameurs. Car la diplomate de sept mois savait que les pas paternels annonçaient premièrement des paroles rudes, puis une série bien comptée de six petites claques sur le derrière...

Un Jacques de trois ans jouissait, dans une maison que j'habitais, des prérogatives nombreuses attachées à son grade

Digitized by Google

d' « enfant de la concierge ». A lui les cadeaux des locataires : petits pull-over, bas de laine, parures de pure coquetterie, surtout bonbons... Précoce, il savait franchir les barrières de son lit, descendre et remonter. Mais il ne se vantait pas de son agilité, qui resta ignorée un bout de temps, jusqu'à ce que divers malaises noctunes, coïncidant avec la disparition des bonbons, rendissent soupçonneuse sa naïve mère elle-même. Pourtant l'enfant n'était jamais seul. Pourtant, couché tôt, il dormait profondément au moment où sa mère le quittait pour allumer « son » gaz dans l'escalier. Elle allait, se hâtait, éclairait l'un après l'autre trois paliers, revenait et trouvait tout dans l'ordre.

Un soir, elle se pencha sur le petit lit, sur le gros garçon, et murmura :

— Tu dors, Jacques ?

Le dormeur répondit, très bas :

— Comme de juste que je dors.

Puis il voulut faire trop bien les choses et ajouta :

— Cause-moi tout bas, sans ça tu vas me réveiller.

Vous n'avez plus, nous n'avons plus de gâteaux. Ils n'ont plus de gâteaux, eux, les enfants qui, sans beaucoup de discernement, se jettent sur la pâtisserie en se fiant à sa forme et à son aspect plutôt qu'à sa saveur...

Allons, allons, ne vous lamentez pas trop. Avouez que depuis quelque temps, et quels que fussent les honnêtes efforts, l'entêtement honorable de la pâtisserie française, ils n'étaient pas si bons que ça, les gâteaux ! Mais vous ne voulez pas être consolées, du moins pas tout de suite. En temps de cocagne, vous écartiez de vous la crème pâtissière onctueuse et jaune, la tarte poudrée de sucre vanillé, le kugelhopf et l'éclair comme autant de pièges sataniques, et vous ne juriez que par sainte Biscotte. Aujourd'hui, votre esprit de contra-

Digitized by Google

diction s'attache surtout au gâteau-symbole qui, malgré la semaine restrictive, nous faisait deux dimanches au lieu d'un, essaimant dès le samedi les paquets blancs noués de bolducs bleus. Une pâtisserie renommée, dans mon voisinage, va perdre sa ruée de midi, sa fidèle clientèle masculine qui consomme plus que l'autre, mais dissimule — pourquoi ? — sa gourmandise sous un air austère et préoccupé. En Basse-Bourgogne, une telle pudeur s'appelle « renier son ventre ». Mais le renégat n'en consomme pas moins.

J'ai vu dans une pâtisserie un sage enfant attablé, mangeant à petites bouchées sa tarte aux pommes; il admirait, avec une teinte de scandale, son père intempérant qui consommait debout, à l'écart.

— Et hop ! un baba ! disait l'enfant à lui-même. Et aïe donc ! une tarte ! Et boum ! un gâteau à la noix.

De telles frairies ont été s'éloignant. La pâtisserie nous dispensait ce peu de sucre nécessaire, cette indispensable farine, la saveur de l'amande, de la fleur d'oranger et de la vanille. La tradition, si nous l'interrogeons, nous manque presque autant que le gâteau lui-même. Pour avoir mangé des éclairs renommés, nous sommes capables d'aimer l'éclair pas très bon. Au fond du « puits d'amour » médiocre gît l'illusion, le souvenir des « puits d'amour » tout crème, caramel, beurre et vanille. Est-ce par gratitude envers le savarin d'antan que les femmes se couronnent de babas ?

Tout n'est pas perdu parce qu'on vous ôte de la bouche votre « friand » du lundi, farci de champignons, votre petit rouleau à la noix du mardi, et les autres gourmandises hebdomadaires. Les pâtissiers de Paris sont gens de ressource. Il y a huit jours, la bonne pâtisserie de mon quartier, surprise par une interdiction de... de tout, vendit à la portion une pleine bassine de petites soles baignant dans une sauce aux champignons. Grand succès ! Je suggère à l'ingénieuse

Digitized by Google

patronne de lancer l'épaisse couche de haricots cuits dans le vin rouge, en tartines sur des biscottes carrées. C'est le goûter favori des enfants de mon pays.

Si le mot « rutabaga » n'était, par tant de délicats, honni, je vous dirais bien que la tarte au rutabaga peut se faire chez soi à peu de frais... Vous n'en voulez pas ? Bon, je me tais. Mais la *flognarde* que me fait Pauline quand j'ai bien travaillé, récompensez-en aussi vos enfants, vous n'y prendrez ni grande peine ni grande dépense, et c'est le plus expéditif des plats sucrés, cette grosse crêpe qui, dans le four, se fait enflée tellement qu'elle en crève.

Deux œufs seulement, un verre de farine, un d'eau froide ou de lait écrémé, une bonne pincée de sel, trois cuillerées de sucre en poudre. Dans la terrine, vous faites la fontaine avec la farine et le sucre, et vous incorporez peu à peu le liquide et les œufs entiers. Puis battez le mélange comme une pâte à crêpes; versez-le sur la tôle à tarte préalablement graissée, et mettez à tiédir sur un coin du fourneau ou du réchaud, pendant un quart d'heure, afin que le four ne « surprenne » pas votre pâte. Après quoi, en vingt minutes de cuisson, la flognarde devient une énorme boursouflure qui emplit le four, se dore, brunit, crève ici, gonfle là... Au plus beau de ses éruptions, retirez-la, sucrez-la de sucre en poudre légèrement et partagez-la toute bouillante. Elle aime bien une boisson qui pétille : cidre, vin mousseux ou bière pas trop amère.

Je ne prétends pas que la flognarde « maison » remplace toutes les délices interdites. Elle ne compensera pas, pour celles qui en ont l'habitude, la privation de goûter en ville. Car, abondant ou non, le goûter dans un « thé » ou un bar est un plaisir de sociabilité plutôt que de gourmandise. Il tient la place d'un rendez-vous d'amour ou d'amitié. Surtout d'amitié, les amants jeunes estimant — les fous ! —

Digitized by Google

que l'heure donnée à l'appétit est une heure perdue pour l'amour.

L'heure du thé est, pour bien des femmes solitaires, l'heure chaleureuse de la journée. Il y a certainement des femmes tristes dans un thé-restaurant, il n'y a pas de femmes qui paraissent tristes. L'endroit est généralement tiède, le pain grillé fleure bon, le chocolat sent le chocolat. La poétique, la fallacieuse odeur du café plane. Les femmes ont leur visage de voyageuses qui s'installent dans un train pour un long trajet. Beaucoup d'entre elles ont ménagé, à la fin d'une journée active, ce moment de détente. Aucune ne permettra que vous accommodiez à son usage un mot de Forain : « On croit qu'elle goûte... elle déjeune. » La fausse gourmande, quand on ne lui donnera plus rien du tout avec sa tasse de liquide chaud, viendra quand même s'asseoir, fumer une cigarette d'un air rassasié. Car elle est gourmande surtout du son des voix, de la lumière des regards, de la médisance et de l'affection, du repos, du courageux mensonge, et elle emporte dans le lieu étroit de sa solitude tous les bienfaits qu'elle a reçus, une heure durant, de la présence humaine.

Digitized by Google

V

De grandes plaintes, des récriminations s'élèvent du camp des femmes... Un observateur — ainsi s'intitulent ceux qui appuient leur erreur sur des données précises — affirme que la femme crie jusqu'au moment où elle souffre véritablement; après quoi, elle se tait, concentre ses forces et retient sa clameur. Les femmes, donc, se plaignent, ne pouvant plus acheter des étoffes, ni des chaussures, ni de la laine en pelote. La guerre civile autour des coupons connaît une trêve dont la durée est incertaine. Les acheteuses élégantes, qui éteignaient leur élégance sous des ajustements couleur de muraille pour s'aller disputer, en haut de la Butte, la soie au prix du coton, le coton au prix du papier d'emballage, resteront chez elles... Aussi elles protestent — à voix contenue — et se mettent à un régime de nouvelles queues, de chasse nouvelle. Chasse de peu de fruit, sport, tuyaux glissés de bouche à oreille, espoir déçu et renaissant :

— Un tout petit magasin, ma chère...

— Crêpe de Chine ? Lainage ?

— Non, des wassingues !

Digitized by Google

— Des wassingues ? C'est inespéré ! J'y cours !

Il y aura donc le wassingue « noir »... Le rouge à lèvre va-t-il s'obscurcir à vue d'œil, et la crème de beauté ? La semaine dernière, les femmes assiégèrent les parfumeurs et les dépôts de parfumerie. Selon qu'elles avaient acquis ou non le fard, la crème frappés le lendemain d'interdit, elles sortaient rassérénées ou soucieuses.

La prévoyante de pur sang, qui a sa provision de costumes tailleur et de chemisiers, n'est pas intéressante. Blâmons-la de stocker l'élégance et donnons notre attention à l'industrieuse qui, dans peu de temps, se vouera à son miracle favori, c'est-à-dire faire de rien quelque chose. D'un drap de lit usé au milieu elle tirera d'abord trois blouses d'été, pure toile de lin, puis un lot de petits essuie-verres, essuie-mains, essuie-tout. Cependant une autre virtuose, qui gardait en pièces trois douzaines de torchons de fil, les assemble et confectionne un drap de lit.

Madame, vous possédez deux jupes étroites que la mode condamne et que l'usage défraîchit ? L'une est beige, l'autre marron ? Vous ensachez l'une dans l'autre, tête-bêche, et vous ferez si bien que le haut de l'une fournisse, découpée en pointe, l'ampleur qui manque à l'autre. Un peu comme les triangles du jeu de jacquet, vous voyez d'ici ?

Une « foire aux puces », privée, hélas ! de ses guirlandes de saucissons et de ses pains d'épices, s'ouvre en avril. « Fouillez ! Fouillez ! » C'est le cri traditionnel de ses marchands. Fouillons donc, à Pâques prochaines, tout le long du boulevard Richard-Lenoir. Cherchons par exemple les boutons, qui se font rares. Je viens de découvrir, chez une antiquaire voisine, des boutons pareils à ceux qui ornaient, vers 1890, un manteau de mon adolescence. Ils représentent, sur fond bleu acier, une jeune fille debout sur un pont japonais ombragé par un pin.

Digitized by Google

Une de mes amies vient d'acheter, extraite d'un pêle-mêle d'objets coloniaux, une paire de sabots indochinois en bois dur, qu'elle emporte à sa ferme pour les mauvais temps et les gros travaux. Ne croyez-vous pas qu'une paire de galoches, introuvables actuellement, lui eût coûté plus de trente francs ? Fouillez, fouillez Paris, fouillez votre imagination, vos armoires, affûtez votre œil, votre flair ! N'y a-t-il pas, dans une boutique obscure d'Ile-de-France ou de Bretagne, un de ces « gilets à manches » finement rayés de noir et jaune, noir et rose, jaune et vert, qui faisaient partie de la tenue matinale imposée aux valets de chambre ? Leur étoffe est d'usage, et vous les trouverez charmants, retouchés à votre taille, amputés des manches noires...

Il était autrefois — je vous parle de 1938 — un tissu de toile verte, verte comme le seigle jeune, verte comme la chenille du chou, et réservée aux tabliers de cordonnier... Il y avait une sorte de percale quadrillée, d'un mauve délicat, dévolue aux garçons bouchers... Il y avait ce bleu charmant, qui conviendrait si bien à l'été proche, ce bleu, plus touchant à chaque lavage, d'où l'on tirait les salopettes. Utiles ou inutiles, mes suggestions montrent ma bonne volonté.

Mais ma bonne volonté ne descend pas plus bas que la cheville. Je n'ai rien à vous proposer en fait de bas. Car je n'ai jamais bien compris que le plus désirable des bas soit le bas dit « invisible » et qu'il faille payer si cher ce qui tâche à ne pas exister. Pour la chaussure, je me récuse aussi, l'ayant quasi répudiée depuis quinze ans. Êtes-vous tellement en peine déjà que votre ressource ultime soit le cothurne d'or, clouté de strass, astre solitaire des vitrines dégarnies ? Que de pieds d'enfants vont souffrir... Un enfant qui a mal aux pieds trouve un remède : il enlève ses souliers. Pour ne chausser hiver et été que des sandales, je me suis fait souvent moquer dans la rue. Mais la défaveur pèse peu au prix du bien-être. Tous les

Digitized by Google

martyrs voient venir leur heure : en place de l'ironie, voici que j'inspire de l'intérêt.

Et voyez combien le Français est porté à douter de son propre mérite ! Cette semaine, une passante aux orteils bossus m'a demandé : « Je voudrais bien avoir des sandales... Mais les vôtres doivent venir d'Italie, les cordonniers italiens seuls réussissent la sandale... » Un homme fatigué m'a abordée : « Pardon... Vos sandales sont suédoises, n'est-ce pas ? Il n'y a que les sandaliers suédois qui comprennent le pied ! »

Ni la dame aux oignons, ni le passant féru de la Suède n'ont eu l'air de me croire quand je leur ai avoué que je me chaussais, ou plutôt me déchaussais, chez un simple artisan de France.

Une abeille est entrée chez moi, la première de la saison. Elle a trouvé — elle les avait sentis de loin — son butin sur les « minons » de saule, venus de la banlieue, et dont l'odeur est l'odeur même du miel. D'où arrivait l'abeille ? Le centre de Paris, Tuileries et Palais-Royal bourgeonnent sans fleurs. Quelques forsythias décorent de jaune les squares, mais le forsythia est si pauvre en nectar ! L'abeille citadine a chargé de pollen, pris aux « minons », ses cuisses postérieures, et s'étant ainsi chaussée de *plus-four* bouffants, elle m'a quittée sans même prendre le temps de laper un peu d'eau sucrée, préparée pour elle dans une cuiller à manche cassé, que j'encastre comme une petite baignoire dans la terre d'un pot à fleurs. Elle venait de loin, elle s'en allait loin...

Avenue des Champs-Élysées, mille et mille abeilles travaillent, captives, sur un écran. Je n'ai pas fini d'aller les voir. Tout ce que nous savons déjà de l'abeille nous rend songeurs et déférents. Tout ce que l'image animée saisit et qui nous est nouveau, nous courons l'apprendre. Il n'y a pas d'histoire plus féerique que celle de l'abeille. Le grossissement animé

Digitized by Google

du film l'écrit en premiers plans et hausse l'ouvrière minuscule à la taille d'un chien de chasse. Nous voyons qu'elle est vernissée, nette, qu'une plantation de poils, au long de ses plus puissantes pattes, est destinée à retenir le pollen. Et ces yeux, ces vastes yeux formés de milliers d'yeux, qui recueillent mille et mille fois les images de l'univers ! Et les parures de la tête, la rapide action des antennes et des mandibules !

J'avoue que, un peu froide devant les films romanesques, j'ai peine à contenir les « oh ! » et les « ah ! » quand il s'agit de la microphotographie, du ralenti et de l'accéléré. Une ruée de champignons casqués, le bouton du lis qui ouvre sa longue gueule, la course souterraine et tâtonnante des germes, la guerre des microbes, la vie des abeilles... Je me retiens de prendre à témoin des spectateurs inconnus, mes voisins : « Regardez ! Regardez l'étamine et l'insecte ! Regardez le travail des pattes et de la bouche de l'abeille, voyez cette grande reine au long ventre, et son isolement de créature unique parmi la foule des ouvrières, regardez sa tâche fatale et glorieuse ! »

Nous ne regardons, nous ne regarderons jamais assez, jamais assez juste, jamais assez passionnément. La fadeur sentimentale où descendait le film-roman, les difficultés actuelles des réalisations vont-elles remettre à l'honneur les documentaires ? La paresse, la frivolité du public français les ont-elles seules exclus des écrans ? Où s'accumulent, roulés en rond dans leur sommeil et leur abandon, toutes les féeries enregistrées, les miroirs du monde, les secrets de l'invisible, les lumières des réfractions, les animalcules, les fièvres des « accélérés », la léthargique noblesse des « ralentis » ? Où puiser, quand la soif du prodigieux réel nous tourmente ? Ce n'est pas assez qu'aux Champs-Élysées les abeilles mellifient sous nos yeux.

Digitized by Google

Nous voulons d'autres miracles, fussent-ils moins beaux que celui-là, continssent-ils moins d'enseignement; tous ne s'égaleront pas, par exemple, au massacre des bourdons, à cette mêlée d'abeilles qui tuent, usent humainement des pattes antérieures pour expulser, étreindre... Ni à ce tableau lent, ce travail de mère et d'ensevelisseuse que poursuit, au-dessus de chaque alvéole, la reine condamnée à pondre : un œuf, momie blanche et hermétique — encore un œuf — encore, toujours un œuf. Ni au poignant effort des éclosions : derniers liens que brise la larve accomplie, yeux lumineux qui apparaissent, pattes qui se cramponnent au bord de l'alvéole pour hisser la faible abeille neuve, exténuée de naître, jusqu'à la vie, tant est qu'il faut autant de peine pour commencer que pour finir.

Un drame de la solitude succède, sur l'écran, aux nécessaires révolutions de l'essaim. Follement, obstinément, une poignée d'hommes a tenté, une fois de plus, l'ascension du Karakoram. Une fois de plus elle a échoué. Demain, elle recommencera, car monter est la tentation de l'homme. L'esprit scientifique y a sa part, moins large peut-être qu'il ne le croit lui-même. Mais au pied d'une cime, l'homme n'a pas de repos. Il lui faut monter, trouver là-haut une éclatante désolation de neiges et de soleil, la roche nue, le bleu noir de l'éther sans tache, l'immatériel résultat de ses efforts; son pur orgueil ne reçoit pas, d'abord, d'autres récompenses. Car l'horizon qu'il embrasse, debout sur un faîte vaincu, ne diffère pas sensiblement de ce qu'il découvrait des paliers inférieurs. Les monts plus bas, qu'il dédaignait, semblent avoir grandi autour de lui, et au-dessus de sa tête un autre pic, fiché à même la nue, le défie...

Mais la terre est petite. Bientôt il n'y aura plus de chaîne inaccessible. Au haut de la dernière rampe on trouvera les derniers petits os de l'homme voué à la montagne, mort sur

Digitized by Google

elle et victorieux. Ceux qui le suivront ne seront que des disciples : il aura été le premier.

Recrus, gelés d'un côté, brûlés de l'autre, les amants malheureux du Karakoram sont redescendus. La bande filmée nous les montre tels qu'ils furent, tristes ici, gais plus loin. Leur entreprise ne fut grande que par son objet. On voit bien qu'ils étaient modestes en leurs moyens, pourvus de porteurs et de petits chevaux haillonneux, du matériel strictement indispensable. Aussi nous émeuvent-ils, minuscules sur l'échine du monstrueux Himalaya, grenaille de fourmis lentes au creux d'un défilé presque aussi long que la France. La barbe leur pousse, la neige les saisit, les habille, les recouvre; mais ils montent. Tout près du but la saison les trahit, précipite les neiges et leur fonte, mobilise des avalanches si vastes qu'elles semblent changer la forme des montagnes...

Au sortir d'un tel film, nous n'avions nullement besoin de quelques chansons qu'on nous donna pour nous remettre, comme on dit, le cœur. Notre cœur était en sa bonne place, ému ensemble et contenté par le spectacle d'un courage humain quasi préhistorique, l'aspect de l'homme sans toit et sans cuirasse, sans armes et sans moteurs. Ils sont beaux aussi, les portraits implacables de la cime asiatique qui ne veut pas être foulée et repousse l'agresseur vers les plaines où il redescend châtié, mais non point abattu.

C'est à la hauteur du soleil que nous mesurons la durée de notre internement, nous autres citadins que notre travail, notre santé, la raréfaction des moyens de transport et notre préférence fixent à Paris. L'adoucissement de la température nous sert aussi à calculer. Depuis combien de mois n'avons-nous pas bougé d'ici ? En temps prospère, j'eusse entendu des cris de feu. Quoi ! passer la Toussaint chez soi ? Les

Digitized by Google

vacances de Noël sans fouler une neige pure ou gagner Nice ? Pâques approche et ne traîne pas son cortège de projets ?

C'est ainsi. Je dirai même que c'est bien ainsi. N'arrivons-nous pas au point où, entre autres économies, il faut conseiller et pratiquer l'économie de mouvement ? Sous les climats torrides, elle est une des formes obligatoires de la sagesse. Il n'y a pas de sports aux tropiques, ni de voyages. Pour y durer, l'être humain réduit au minimum son activité physique, épargne la précieuse sueur des pores toujours ouverts. L'équateur et la sous-alimentation frappent la créature d'un même impôt, qui est la fatigue.

Je ne suis pas sans connaître des adolescents férus d'entraînement et de compétition. C'est pour ceux-là que je m'inquiète, quand ils s'obstinent — le cas est fréquent — à des dépenses musculaires qu'ils ne réparent pas. Leur nourriture actuelle, déjà, ne répond plus aux exigences de la croissance. D'autres, plus âgés, aggravent la durée d'une besogne professionnelle, ouvrent plus grand un appétit mal satisfait en s'adonnant à une gymnastique véhémente. Où ils cherchent l'euphorie, ils rencontrent le surmenage et ce qu'il comporte d'assombrissement moral. Ainsi, dans les temps prospères, faisaient les jeunes femmes et les jeunes filles fragiles envoyées dans la neige pour s'y reposer, au soleil, sur une chaise longue. Elles se hâtaient de traduire repos par agitation, et chaise longue par ski. Beaux jeunes gens, notre espoir, qui attaquez d'une dent vorace le quignon de pain, la languette de viande, il m'est dur de penser et d'écrire : « Doucement, doucement... reposez-vous. Le repos vous est haïssable. Jamais vous n'avez répudié si fort sa figure la plus rudimentaire, l'immobilité. Je vous vois courir par équipes et jeter le ballon dans le jardin des Tuileries. A la pause, beaucoup d'entre vous, au lieu de rougir généreusement, pâlissent, ont des flancs battants et creux de lévriers,

Digitized by Google

et je voudrais ne pas savoir ce que cela signifie. Qui vous pourrait prêcher utilement, vous refréner, vous dire : une terrasse tiède, le Bois, le lit de l'herbe bientôt crue, et, sauf le jeu des poumons, une relative paresse de tout votre corps en mal de grandir ?... »

L'avenir couve sous des régressions apparentes; une chenille s'ankylose quand il lui faut naître encore une fois. Mais l'adolescence d'aujourd'hui a connu l'époque où tout un monde perdit la patience et la résignation. Le moteur et son aliment ont disparu. L'usure ou la perte d'un pneu de bicyclette sont à présent des drames à peine réparables; l'homme s'attelle pour ménager sa bête de somme. Même agiles, des jambes d'homme ne vont pas loin... Tout cela changera, on ne demande à la fougueuse jeunesse que le plus difficile : patienter. A regarder droit devant elle sans pare-brise, elle ne voyait que ses buts; encore lui étaient-ils déformés et brumeux comme les paysages que le cinéma déroule au long d'un train. Humiliée aujourd'hui, songeuse, ne consentira-t-elle pas à baisser les yeux ? C'est l'attitude même de la méditation. A ses pieds coule une vie ralentie, un flot chargé...

En Ile-de-France j'avais lié, avant la guerre, des entretiens avec un homme qui ne sait ni lire ni écrire. Je ne donne pas son ignorance en exemple, mais j'ai eu lieu de me réjouir de tout ce que savait cet illettré. Parce que l'école était lointaine, et son chemin fleuri de tentations, il n'avait appris que ce qu'enseignent des sens fins : les nids, les terriers, la forêt et la patiente observation. Il refusait de quitter son canton, et recueillait sans bouger les merveilles, assuré de les voir accourir.

Les villages d'autrefois ne manquaient pas de ces sédentaires qui ne s'ennuyaient jamais. Ils raffinaient sur la greffe, multipliaient la bouture, s'enorgueillissaient du légume de

Digitized by Google

choix. Ils étaient sans le savoir les petits riches, contents de peu, d'une grande nation. Le paysan leur voisin voyait plus de pays qu'eux, rien qu'en se rendant aux foires. Ah ! ces petits Français encroûtés, pourvu que l'espèce ne s'en perde point !... Je crois qu'ils détenaient un art de se taire utilement. Confinés, ils sont restés bien longtemps sans souhaiter que reculent les bornes d'un horizon qu'ils variaient, peuplaient avec une science exacte du passé et du présent. De son seuil, l'un d'eux étendait le bras et me désignait ce que sa vue pouvait atteindre : « Là, dans la petite pièce de seigle, un homme dans les temps s'est fait enterrer assis sur son cheval... Où vous voyez trois saules, on pourrait à peu de peine réveiller une source. Entre le bois et un toit rouge, il y a un banc d'argile assez important pour qu'on y exploite une poterie... »

« Tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas rester tranquille dans sa chambre. » Je cite à peu près le mot de Pascal, et sans le goûter beaucoup, parce que je ne crois pas que la sagesse consiste à choisir l'immobilité. Mais immobilisés, réduits à happer le plus vivant, le plus assimilable de ce qui passe à notre portée, je préfère appliquer à notre vie citadine un mot de terrien jaloux de sa terre : « Qui aime le dessus aime le dessous. » Non que le « dessous » de la ville ait des charmes, mais, sevrés du dehors, aimons le dedans.

Aussi bien, Paris cessant d'être industriel, il exhale moins de fumées et de poisons minéraux. Le printemps force les portes de Paris. Un grand massif de rhododendrons, aux Champs-Élysées, serre l'une contre l'autre ses fleurs roses. Rue Montorgueil règnent la maraîchère fraîcheur des salades et les bastions des radis. Arrachés avec le pied de laitue, on voit pendre encore vivants quelque pâquerette, un « coucou » fourvoyé, la goutte de sang du mouron rouge et les boutons clos de la petite pensée sauvage.

Digitized by Google

La *flognarde,* dessert vite fait et substantiel, goûter excellent, chaud ou froid, n'exige pas de lait, se contente de deux œufs pour quatre et même six personnes, de trois ou quatre cuillerées de sucre en poudre ou de sucre vanillé, et de l'indispensable pincée de sel. Même vous pouvez remplacer le sucre par une dose plus généreuse de sel, et du gruyère râpé.

La flognarde m'a fait tenir, par le truchement autorisé de M. le curé de Flogny (Yonne), ses lettres patentes et ses certificats d'origine qui ne sont pas sans intérêt. La flognarde naquit à Flogny, et elle est pour le moins centenaire. Maître de poste, M. Flogny, de Flogny, tenait autrefois auberge et relais de diligence. Pendant qu'on changeait les chevaux, Mme Flogny battait vivement la pâte, enfournait, et les voyageurs prenaient patience autour de « la flognarde de Mme Flogny », arrosée d'un vin léger sur lequel M. le curé Gérard se tait. Mais je connais, pour cause, le pays, et je pense que Mme Flogny emplissait les verres d'un charmant vin de Treigny, cru régional, gai, fruité, que ruina plus tard le phylloxéra.

D'autres étymologistes gourmets revendiquent la flognarde au bénéfice du Limousin. « Comment appelle-t-on, en patois limousin, un individu paresseux et mou ? m'écrit l'un d'eux. On l'appelle flognard. » Mais je doute, jusqu'à plus ample informé, que le flognard puisse être comparé à une friandise brune et rissolée, qui rit encore à petits éclats en sautant du four.

Que ne voudrais-je pas inventer, ou ressusciter, pour enrichir à peu de frais vos menus, lecteurs, et les miens ! L'ail, qui manque, n'a jamais été plus nécessaire. Avec de l' « ail fondant », j'avais coutume, en toute saison, de me refaire le souffle et la bonne humeur. Je mettais l'ail tout habillé dans le four encore chaud, mais il ne faut pas que la

Digitized by Google

robe transparente des aulx grille. Quand la blanche chair de l'ail mollit sous le doigt, on troue la pelure de la gousse et on la vide, comme font les enfants des châtaignes bouillies, par succion. Vous reculez, Madame, rien qu'à me lire ? Vous craignez la puissante, l'apéritive senteur ? Vous avez tort. Et pour la santé, l'ail est presque une panacée.

Je ne vois plus guère de fenouils. S'il reviennent, aimez leur saveur anisée, mangeons-les tout crus ; nous avons besoin de crudités. Ou bien cuisons-les, peu. Enlevons les côtes les plus coriaces qui parfumeront un potage. Le tendre, nous le coucherons sur une de ces pâtes pauvres en beurre, en sucre et en œufs, que nous savons toutes pétrir, et qui sont bonnes mangées à la bouche du four. Tarte aux fenouils, tarte aux pois de conserve, tarte à l'oseille, tarte aux rutab... Aïe ! me voilà à l'amende. Une de mes correspondantes m'a taxée : cinq francs pour ses pauvres chaque fois que j'écrirai le mot ruta... enfin ce mot-là.

Puisque me voilà en pleine pâte, je dirai — sous toutes réserves — ce que je sais du pain à la poêle. Vers 1922, j'étais à Alger, par un printemps fort peu algérien, mais varié et capricieux à plaisir. Il grêlait sur les roses, il tonnait sur les daturas, et même une neige éphémère ourla les bougainvillas couleur de feu, couleur de vin violet, agrippés aux murs de l'hôtel Saint-Georges. Comme je grelottais en contemplant une Méditerranée grise, couverte de crayeuses écumes, un industriel algérois de mes amis me dit :

— J'ai affaire dans le Sud ; venez avec moi en auto. Nous passerons par Bou-Saâda, nous reviendrons par le plus long, Boghari, le mont Gorno... Berrouaghia, Djelfa...

C'est ainsi que je connus un bon bout de désert, sa végétation, çà et là, d'alfa en touffes espacées, ses horizons pâles et trompeurs, ses rideaux de sable voyageant dans l'air, sa chaleur réverbérée et ses brusques crépuscules violacés, et

Digitized by Google

que je rencontrai le pain à la poêle pendant une halte dans une sorte de hameau rose, du même rose éteint que le désert. Au loin brillait la Montagne de Sel. Nous eûmes, bien entendu, le méchoui chez un caïd. Je me garde d'insister sur la succulence d'une viande rôtie à point, arrosée d'eau salée au sel gemme...

Mais le pain manquait, et on nous en fit sur l'heure. Autant que je puis ici le certifier, la belle farine embaumée fut fournie d'un peu de levure, d'un peu de sel fondu dans l'eau du pétrissage. Au lieu de panetons comme en Europe, on répartit la pâte dans deux ou trois poêles... Je n'ai pas surpris d'autre magie. Mais j'ai savouré le pain cuit à la poêle, doré dessus, doré dessous, et plutôt galette croustillante que pain. Tour de main ? Qualité, discipline du feu de broussailles ? Je ne sais. Mais je cherche — découvrant Pierre pour couvrir Paul — à consommer la farine pour épargner notre pain, qui n'est pas fameux.

Je n'ai pas osé essayer chez moi le pain à la poêle. Ce n'est pas tant que je craigne de gâcher la farine... C'est qu'autour de ce pain s'assemblent des images dont je suis restée éprise, sables roses, source jaillissant dans le jardin même du caïd et bondissant à gros caillots; souvenirs de lilas, de fleurs de cassie, d'hirondelles si familières qu'elles atterrissaient sur la marge mouillée de la source, et délayaient à nos pieds le mortier de leurs nids. Rien ne dépérissait dans l'enclos du caïd, à cause de l'eau miraculeuse. Hors les murs, une petite traînée fertile, orges vertes, arbres fruitiers, marquait son passage, puis le désert la buvait.

Si je rate le pain à la poêle, j'ai peur que mes mirages modestes, mes singes de la Chiffa, mon beau trajet de retour, mes Djelfa, Berrouaghia, ne s'évanouissent dans une fumée qui sentira le toast calciné... Qu'une lectrice l'essaie, réussisse, et m'en donne la nouvelle...

Digitized by Google

VI

Si une époque enfante l'art qu'elle mérite, quel art couve au sein d'une rêverie sombre, qui attend encore son aurore ? Parmi deux millions d'hommes prisonniers, des artistes d'aujourd'hui et de demain, tourmentés de conceptions captives, détiennent les secrets de ce qui sera l'art de la paix. Entre 1914 et 1918, des doigts virils occupèrent pareillement l'oisiveté des tranchées, modelèrent la glaise et ciselèrent l'anneau d'aluminium. Dans ces tiroirs qu'on n'ouvre presque jamais, dans ces « débarras » qui sont les coins les plus embarrassés d'un logis, nous trouvons encore la bague de métal terne, une femme nue... le culot d'obus, chrysanthèmes repoussés... un bâton de bois tors, incisé au couteau en écailles de serpent, avec sa date.

De la même période s'élevèrent les peintres et les sculpteurs dotés d'un génie personnel, qui devinrent notoires. Le reste de ceux qui rêvaient d'art sous les armes est retombé à ras de terre, y a vécu un mauvais quart de siècle hasardeux et cahoté, a suffi aux besoins d'un art quotidien, éparpillé selon les exigences de l'ameublement, de la décoration murale, de la

Digitized by Google

joaillerie de fantaisie. Celle-ci, qui fut chez nous florissante, se tient immobile depuis deux années déjà, et ses modèles, connus, n'attendent que de céder la place à de nouvelles inspirations françaises.

Il n'y a pas que la guerre qui paralyse l'essor de l'esprit et ses réalisations dans tous les domaines. L'art français a déjà traversé, hors des effusions sanglantes, des périodes déplorables, où tout, même la littérature, semblait frappé d'une petite malédiction humiliante, qui s'étendit de « La Parisienne », affreux bibelot monumental, debout sur la porte d'une Exposition universelle, jusqu'au seau à charbon de la baronne Deslandes, en figure de crapaud béant, bosselé de pustules et l'œil exorbité.

Il n'y aura pas de rédemption pour les œuvres d'une fâcheuse époque festonnée de tænias. Une rétrospective de 1900 ne susciterait que de l'horreur, si l'on en excepte quelques modes féminines, gracieuses, long voilées, angéliformes, nées d'ailleurs de la nécessité des contrastes : à chaque monstre ne fallait-il pas son séraphin ? Je portai moi-même des bandeaux à la vierge qui m'allaient comme un anneau dans le nez, et J.-L. Forain, qui n'avait pas encore taillé sa barbe et ses cheveux, m'appelait son « ange de minuit ».

Après tout, il y eut des ridicules pires : Jean Lorrain avait élevé au grade de « voyou mystique » une certaine Mrs Clarke de qui l'œil vert, la toison rousse, le fuyant galbe de sirène s'accommodaient de fourreaux pailletés, verts et bleus. Avec sang-froid et régularité, cette jeune femme enfantait chaque jour un pastel représentant une tête coupée, flottante parmi les nymphéas et les iris noirs. Tantôt la tête exsangue ouvrait des yeux mauves; tantôt elle les tenait clos... « Vous ne peignez jamais de corps ? » demandai-je à la victime, mal dirigée, de Burne Jones. Elle ne me fit pas d'autre réponse qu'un « oh ! » scandalisé.

Digitized by Google

Où sont tant de chefs décollés ? Où, les décapitées que peignait aussi Mme Jacquemin ? Tout cela paraît plus lointain, plus aboli que le Directoire. De nos vitrines veuves de comestibles, mais où abonde le « souvenir de Paris », les raz de marée qui condamnent rituellement une époque sous sa forme de pacotille ont balayé toutes les vierges damnées, y compris, en formats divers, certaine « Mélusine », blanc maléfice, fée à queue de serpent qu'étreignait un sombre chevalier de bronze... Avouerai-je que je ne lui préfère aucune des petites femmes nues qui lèvent leur jambe de verre filé, de porcelaine, de galalithe...

J'attends — oh ! patiemment — que notre époque ait enfanté son vase. A chaque âge ingrat d'un art nouveau, à chaque épanouissement difficile de l'objet d'art échoit le devoir de mettre au jour un vase-type, qui lui-même s'inspire du gabarit féminin. Comme la femme, le vase a un col, des flancs plus ou moins épanouis, une base étroite. Il arbore des hanches importantes si Vénus est plantureuse, et maigrit en même temps qu'elle. Nous eûmes le vase Valloton et le vase Willette ronds du séant, un peu canailles et trapus. Le vase Henner fut pâle et long, et l'ambiguïté des sexes créa le stupide « uniflore », fait pour la tige d'une seule fleur. Cependant 1900, de tout économe, tenait en mépris le diamant et s'engouait des pierres glauques. C'est dans le même temps que j'entendis une artiste de music-hall lamenter le vol de ses bijoux : « Il y en avait, pleurait-elle, pour plus de six cents francs ! »

Rêve de potier sans argile, image caressée par un céramiste dont le four est froid, le vase-type de 1940 mérite d'avoir l'estomac écrasé, les lombes maigres, un brin de scoliose. Du moins, dans son ombre étroite, sur ses flancs sous-alimentés, ne s'inscrira aucun des monstres obligatoires, repoussoirs des anges fin-de-siècle.

Digitized by Google

Ce n'est pas dans l'esprit de l'homme affligé, lucide au sein de sa longue douleur, que naît et se développe l'horreur décorative. Je ne crains pas de revoir, façonné en cendrier, le fruit difforme d'une insomnie. Ni la théière — elle existe encore — qui vomissait le thé par sa hideuse petite bouche de poisson-lune, et poisson-lune aussi étaient ses flancs écailleux. La prospérité peut jouer à se faire peur, à se faire un peu mal, requérir de l'art certain frisson, l'attrait du laid et sa violente influence sur le beau. Mais soyons certains que tant d'hommes, de qui l'art est le glorieux souci, lorsqu'ils émergeront d'une réclusion dont ils osent à peine compter les jours, seront passionnément portés vers un art clair, vers son expression la plus lisible, la plus imprégnée des vertus de l'air libre et de la lumière retrouvée.

A messieurs les locataires et autres. Prière de fermer la porte cochère à cause des rats qui pourraient entrer ou sortir. Merci !

Ainsi ma concierge m'apprit qu'on dératisait Paris. Si c'est une bonne chose, ce n'est pas un joli mot. Dans mon quartier, la battue n'a fait aucun bruit. Je m'attendais à pis. Les immeubles profonds et fragiles du Palais-Royal se prêtent à toutes les conjectures romanesques. Les lézardes inscrivent sur les murs intérieurs des arborescences de foudre, et la bonne volonté des propriétaires ne peut que prolonger, tant bien que mal, la durée d'un beau monument hâtivement, assez légèrement construit. Chose étrange, il n'y avait point de rats dans cette cité quadrangulaire, si symétriquement aménagée en cases pour la vie humaine que vous pouvez deviner, en levant la tête vers ses trois étages et demi, sous quel cintre d'entresol dort, veille Jean Cocteau, à quelle fenêtre Christian Bérard demande une belle lumière sur ses croquis, derrière quel store baissé Mireille travaillait ses chansons sur un piano à queue bleu ciel, et Paul Reboux ses

Digitized by Google

romans historiques. 1939 et 1940 ont quelque peu bousculé la routine qu'aiment les artistes, ces faux bohèmes... Nous autres, habitants du Palais-Royal, nous en savons encore davantage sur nos gîtes, vus du dehors. Là, disons-nous, doit être une cheminée, jolie et séculaire; là une pièce sans fenêtres, entaillée dans la profondeur de l'enceinte; là une étrange cuisine cernée de vitres comme un guichet de banque... Nous imaginons que les caves mélodramatiques qui ne soutiendraient pas un bombardement, contiennent pour le moins un bailli muré, l'issue d'un souterrain, le squelette d'un aristocrate traqué sous la Terreur...

Mais de rats, nous n'en avons point. Pourquoi ? Je ne sais. Peut-être parce que nous manquons de stocks alimentaires. Le rat ne tient pas concile sans motif. Il a laissé aux combattants de l'ancienne guerre le souvenir d'un adversaire hardi, redoutable tant par la valeur que par le nombre, et un sentiment général d'horreur, suscité moins par ses pattes, ses dents, que par sa queue froide et serpentiforme, que par l'impossibilité de le dénombrer. Devant l'invasion des fourmis, des termites et des rats, l'homme désespère à partir du moment où il ne peut plus supputer les effectifs envahisseurs. Je lâchai pied, une fois, devant les fourmis — aussi bien, comment les détruire ? — qui avaient construit en deux années, autour du tronc d'un jeune bouleau, une fourmilière conique, haute de deux mètres. Et le poète Renée Vivien ne voulut plus entendre parler d'une propriété méridionale où les crapauds étaient, disait-elle, « plus nombreux que les étoiles de la mer et les grains de sable du ciel ».

Kipling assure que l'Asiatique ne frémit pas du frisson qui secoue l'Européen à la rencontre d'un serpent, même inoffensif. La peur de la souris est-elle aussi occidentale ? Il est étrange de voir que le passage d'une souris minuscule entre deux rangs de fauteuils d'orchestre provoque, parmi le public

Digitized by Google

féminin, deux réflexes : monter tout debout sur le siège du fauteuil, puis serrer à deux mains les jupes autour des jambes. Et que feraient les femmes d'aujourd'hui qui n'ont plus que des jambes sans jupes ? J'avoue, sans y mettre d'orgueil, que souris et rats ne me font pas chavirer le cœur. Des égoutiers de ma connaissance m'ont documentée sur le rat, qu'ils tiennent pour intelligent, très courageux et capable de solidarité au point que si un rat, tombé à l'égout, ne peut s'agripper aux parois maçonnées, dix rats, cinquante rats se jettent à la nage, le secourent de la patte et de la dent, lui offrent, pour qu'il y croche sa mâchoire, le gouvernail de leur queue.

J'ai eu le plaisir d'approcher les rats qu'apprivoisait Rachilde. La romancière prit pour le caractère du rat une estime telle qu'il supplanta chez elle les autres animaux familiers. Blancs et beiges, bruns, certains d'un gris de taupe, lustrés, ses cinq ou six rats quittaient, réintégraient librement une cage dont la porte restait souvent ouverte, comme eussent fait des perruches privées. « Les rats sont à mon gré, disait Mme Rachilde; ils ont l'attachement solide et le caractère fier. » De fait, ils entendaient ses paroles et ses appels avec joie et obéissance, et, comme elle, ils avaient l'œil d'un éclat fixe, les dents aiguës et intactes.

C'est à Lyon que j'ai passé le mois d'août 1940; j'y besognais pour *Candide* avant de rentrer à Paris. Quelle « dératisation » vaudrait contre la souris très petite, plus beige que grise, qui pullule au sein des profonds immeubles, le long des quais du Rhône ? Dès la première nuit, je reconnus le rongement typique, la dent qui use la boiserie, puisqu'il faut qu'en retour la boiserie use la dent, sous peine que les incisives n'allongent mortellement. Puis vinrent les jeux nocturnes et les galopades, et le langage des souris déchaînées, ce gazouillement qui ressemble à celui de l'oiseau. Je craignis pour mon

Digitized by Google

précieux kilo de sucre, pour ma livre de chocolat. Et je déposai en bonne place les articles de mes offres de paix — miettes de petit déjeuner, quelques amandes — qui furent acceptées.

Avec les ombres du soir, un couple de souris entrait par la porte-fenêtre, tous les jours passait sous ma table à écrire devant mes pieds immobiles, et se rendait au festin. Pour s'en aller, si la fenêtre était close, elles sortaient par une vermoulure de la plinthe. Un jour que le garçon d'étage voulait balayer le repas de mes invitées, je l'arrêtai :

— N'y touchez pas ! C'est pour mes souris !

Il ne comprit pas d'abord, et je répétai. Alors il pâlit, ouvrit la bouche sans proférer aucun son, et sortit pour ne plus revenir.

J'aurais trouvé plus de compréhension et d'alliance chez un de mes beaux-pères, que j'ai trop peu connu, M. Albert Gauthier-Villars, éditeur, dont les stocks de livres se trouvèrent autrefois menacés par les souris. Contre elles, bastionnées dans l'insondable quai des Grands-Augustins, il eut d'abord une fox-terrière passionnée, dupe de ses hallucinations, qui voyait du rat partout, prétendait escalader des murailles de livres, les écroulait et s'ensevelissait sous leurs ruines avec des cris hystériques. Puis y il eut la mort-aux-rats et des pièges. Puis le découragement et la résignation...

Une nuit, l'un des fils Gauthier-Villars, — celui qui signa plus tard Willy — inquiet de voir son père prolonger sa veillée, entra dans son cabinet de travail pour lui rappeler l'heure. Sur le bureau, dans le petit cirque de lumière protégé par l'abat-jour vert, une demi-douzaine de souris s'ébattaient, se becquetaient du museau, se peignaient les moustaches et cueillaient, confiantes, des brins de gâteau, du sucre effrité, dans la main du sensible éditeur...

Digitized by Google

Une rechute est pire que la maladie. Le froid d'avril est plus dévastateur que les frimas de décembre. Que laissera-t-elle, la bise du nord-est qui sévit la semaine passée, d'une neige délicate de pétales, blanc vert sur les pruniers, blanc crème sur les poiriers, blanc rose sur les premiers pommiers, blanc pur et un peu bleu en manchon autour des rameaux des cerisiers ?

L'arbre fruitier, qui fleurit en dépit de tout, demande au moment de son défleurissement un temps tiède et calme. Si les pétales forment, chus au pied de l'arbre, un tapis égal, il y a de belles chances de fruits, et les propriétaires normands ne manquent pas d'aller voir, quand les vergers passent fleur, si leurs pommiers ont bien « neigé » en rond autour des troncs. Cette année, tout arbre est en retard, même le lilas, et les nids eux-mêmes ne se hâtent point. Je les surveille, ceux-ci, comme je peux, n'ayant ni moyen ni sujet de quitter Paris. Il me reste le familier, le poussiéreux passereau des jardins publics, les mésanges acclimatées aux Tuileries et au Palais-Royal.

Quand le temps en sera venu, j'irai au Bois pour écouter, liquide, étoilé de longues notes lumineuses, de plaintes ascendantes qui s'écroulent en roulades, le chant des rossignols. Dédaigneux des désastres et des tumultes que suscite l'homme, depuis quarante-sept ans que j'habite Paris, le rossignol n'a jamais failli au rendez-vous que je lui donne. Pendant les accalmies d'un sévère bombardement nocturne, au printemps de 1918, mille rossignols suspendaient aux arbres du Bois ce feston de notes pures qui commence aigu, descend au grave, remonte vers les sommets du son, et se dénoue dans le silence.

Le retentissant, l'harmonieux petit oiseau gris roux a imposé, dans tous les pays où il chante, ses légendes. En Bourgogne, on assure qu'il est devenu nocturne pour échap-

Digitized by Google

per, en veillant, aux cornes de la vigne qui l'avaient ligoté pendant son sommeil. En Asie, il a détourné la Mort qui venait chercher l'empereur de Chine. Déjà elle s'asseyait sur le lit impérial, et levait son sabre pareil à un croissant d'astre... Mais le rossignol se mit à chanter pour la Mort : « Délaisse cette chambre étouffante, et suis-moi, car il n'y a rien qui égale le clair de lune et mon chant ruisselant ensemble sur les fleurs et les tombeaux... » La Mort se leva de la couche quasi funéraire, s'en alla rêver sous la lune et les trilles du rossignol...

Au Bois de Boulogne, l'endroit que je nommais « le quartier des rossignols » n'est pas très vaste. Il occupait, il occupe encore, je pense, un petit territoire pauvre en allées carrossables, au nord-est du grand lac. Chantant tous ensemble leur chant coupé de pauses, il arrivait que les rossignols du « quartier » se tussent, un moment, tous ensemble. Mais le silence alors participait de leur mélodie, comme le sillage appartient au reflet qui embrase l'eau. Le silence présageait le chant, le préparait, lui donnait un brusque essor, et les rossignols, à l'unisson, reprenaient voix...

Une région voisine était aimée des mésanges. D'un couple à l'autre passent, par droit de conquête, les creux d'arbres, les troncs évidés par l'âge et l'anémie. Hardies en couples isolés, les mésanges en nombre sont merveilleusement jacassières et braves. L'homme fauteur de guerres, fabricant d'enfants martyrs, assure que la mésange est « féroce ». Ce n'est pas à ce propos humain que je m'arrêterai. Mais j'ai vu les valeureuses, les spirituelles mésanges — mésange nonnette coiffée de noir, mésange bleue touchée d'azur, mésange charbonnière à camail modeste — bannir, d'un rond-point qu'elles avaient élu, un couple de geais auquel elles n'ont littéralement pas laissé placer un mot. Le bec fort et souvent sale, le gros corps des geais et leurs habitudes

Digitized by Google

d'usurpateurs, tout cela fondit devant la troupe des mésanges irritées, devant les ravissantes figures enivrées de colère, les injures chevrotées et les toutes petites serres fragiles.

De même j'ai vu souvent la Chatte — cette Chatte qui régnait sur nous — lâcher prise sous l'attaque d'un rouge-gorge mâle, toujours le même, établi avec sa famille dans un bosquet d'ormeaux. Il n'était pas plus gros qu'une noix qui eût eu des ailes, et son petit poitrail bombé avait la couleur des giroflées rousses. Une autorité sans bornes émanait de lui. Dès que la Chatte entrait sous bois, il s'annonçait par des « tsk, tsk » furieux, descendait de branche en branche au-dessus de son ennemie, oubliait le péril jusqu'à piquer du bec le doux front bleu et les oreilles sacrées de la Chatte. Hors de notre présence, qu'eût fait celle-ci ? Je ne sais. Mais elle était élevée à laisser les pinsons picorer le millet à portée de sa patte, et à baisser les yeux quand passait, volant dans l'air, certain écureuil. La Chatte supportait donc l'outrecuidance du rouge-gorge et détournait la conversation en feignant de chasser la taupe.

— Une taupe ! Une taupe ! s'écriait-elle.

Et de gratter follement la terre friable, égrugée cent fois par les lapins et, sans doute, les taupes. Mais la taupe qu'annonçait notre Chatte, nous ne la vîmes qu'une fois, une fois que le rouge-gorge était allé, dirai-je, un peu trop fort en cherchant à pincer le bout de la queue vénérée de la Chatte.

— Il faut en rire, dit la Chatte, il faut en rire... Une taupe ! Une taupe !

Et elle creusait la terre diligemment... Si diligemment que nous aperçûmes, dans le trou, un groin lilas, des petites mains roses, un ventre en poire, des yeux que suppliciait la lumière du jour — une taupe, enfin, une taupe tout entière et bien vivante...

Digitized by Google

— Bravo, Chatte ! Vous avez trouvé une taupe ! Chatte, bravo !

— C'est ça, une taupe ? s'écria sans paroles la Chatte. Dieu, quelle horreur !

Elle secoua, de dégoût, ses pattes qui avaient effleuré le monstre, et s'enfuit.

Digitized by Google

VII

Ce poète, cet auteur dramatique, ce dessinateur, ce romancier — c'est le même homme, vous l'avez reconnu — habite une maison voisine de la mienne. Il s'est logé au profond d'un des entresols dont les fenêtres, cintrées comme l'entrée d'un terrier, valurent aux femmes de mœurs faciles, qui s'y embusquaient penchées, le nom de « castors » et de « demi-castors ». Pendant quatre ans j'eus un entresol pareil. Mais ils conviennent mieux à un homme de théâtre, pour ce que la clarté du jour, avant de les atteindre, touche le pavé et rebondit sous l'arcade en haut comme la lumière d'une rampe.

Liée d'amitié avec le poète depuis de longues années, je n'en profite pas pour l'envahir à toute heure. Mais ses travaux variés rendent jalouse une gratteuse de papier, et il y a bien de quoi. D'abord ils ne demandent pas le secret, ni l'isolement. Le vitrage cintré les expose. Si le passant levait la tête, il verrait sur un grand panneau quelque torse héroïque crayonné, ou le portrait d'un cheval, ou une maquette de décor, ou l'auteur lui-même, sa huppe de cheveux crépelés, sa

Digitized by Google

maigreur de lévrier, sa manche relevée sur la main sarmenteuse. Mais les passants ici lèvent rarement la tête, parce que le lieu les invite à songer, à ralentir le pas, et le poète-peintre regarde peu les passants. Il contemple un poème futur, un futur tableau, il appose sur une toile le premier fantôme d'un décor, d'un parvis blanc, d'un rideau rouge; il figure les premiers degrés d'un escalier, la sombre cavité d'où émergera le maléfice. Il projette une grosse lampe implacable sur une étoffe, rehausse d'or quelque treillis grossier...

Dans tout ce qui sert l'art théâtral réside et s'impose un labeur matériel, manuel et phalanstérien, qui contente pleinement ceux qui s'y appliquent. L'artifice étant inépuisable, comment a-t-on pu envisager, prédire la « mort » du théâtre? La préparation d'une œuvre théâtrale agite des forces aussi physiques que le labourage, la maçonnerie. Écarté de toute culture intellectuelle, le théâtre se réinvente; d'une troupe d'enfants ignorants, déportés sur une île déserte, le théâtre resurgirait spontanément. Qu'une estrade se hausse, qu'un horizon imaginaire borne six pieds de planches, et en s'élançant hors de la vue du spectateur l'acteur lui délègue l'illusion qu'un héros a trouvé la mort, ou enfourché un coursier sans selle ni bride.

Un art qui n'eut pas besoin, pour naître, des secours du génie ne saurait prospérer sans lui. C'est pourquoi il faut à chaque quart de siècle environ son comédien génial, sa comédienne extraordinaire. A défaut de l'interprète, un metteur en scène fera prendre patience aux foules spectatrices; l'œuvre dramatique, à elle seule, y suffit rarement. Mon voisin le poète, qui de par la poésie a droit à tout, entend ne se priver de rien. Son avidité, son activité se sentent en mesure de combler l'appétit béant du public. En quelques semaines nous l'avons vu habiller et planter à sa guise un chef-d'œuvre du répertoire classique, puis écrire un drame,

Digitized by Google

et le monter. Les apprêts ont eu lieu sous mes yeux, sous mes fenêtres, et tout ressemblants à ceux d'un proverbe pour distribution de prix.

Je n'envie que les privilèges d'une jeunesse qui ne passe point : les comédiens qui se donnaient rendez-vous chez l'auteur, ses aides, ses amis, avaient le même âge, l'âge de l'exaltation, l'âge d'étonner les passants sans les voir, l'âge de laisser pousser une folle chevelure par déférence pour une époque, un texte, de transporter à pleins bras étoffes, accessoires, armures. Un chien enivré, suivant la troupe, se précipitait avec elle dans la bouche du métro, savait fondre sous un manteau, voyager muet et invisible, fidèle lui aussi à un rôle. Une jeune actrice, blonde comme un lion, marchait sous les ormes du jardin, redisait une phrase, avouait une anxiété enfantine, attendait que le premier rôle, son partenaire, s'en revînt d'être peintre de décors...

Je pensais, au bord de ma fenêtre, que c'étaient là des gens heureux. Car leur bonheur ne dépendait pas — pas encore — de leur succès. Leur bonheur ne tenait qu'à un état de collaboration, de chaleur, d'innocence; leur présomption même était pure, lorsque l'acteur affirmait : « C'est moi qui sais peindre les décors », lorsque l'auteur pensait : « Je jouerais ce rôle-là mieux que quiconque », lorsque le chien nourrissait l'envie de se précipiter en scène, de mordre le policier et de sauver Gabrielle Dorziat...

A présent que la pièce est en cours de représentations, les comédiens ne sont plus chargés que de la jouer et de la défendre, le poète que d'en écrire une autre, ou de méditer un poème. Ils ne s'y habituent pas tout de suite. La fougue n'est pas encore éteinte au sein de leur groupe qui redevient une « compagnie » de comédiens. L'un considère avec amour la marque d'un coup de marteau sur son ongle, l'autre dit : « Ce que ça tient sur la peau, cette peinture !... » et le chien,

Digitized by Google

en coulisses, compte les secondes qui s'écoulent entre le claquement de la porte et le coup de revolver.

Après quoi ils resteront voués à l'œuvre qu'ils ont créée, mais ce ne sera plus le même vœu. Chacun se repliera sur une sorte d'ascétisme dramatique, prendra conscience du faix qui le charge, au lieu de rayonner en tous sens comme une vigne exubérante. Chacun d'eux sera l'obsédé, le responsable, bref, l'acteur. Ils s'amuseront moins, ils trembleront davantage. Là sera leur vraie gloire, et le climat de leurs meilleures vertus.

« Parlez-nous, m'écrivent-elles, — elles, ce sont les femmes — parlez-nous de choses agréables. » Et, comme elles ont avec moi leur franc-écrire, elles ne m'envoient pas dire que c'est par l'agréable que je leur serai le plus utile.

Autant que mes lectrices, j'ai le goût de tout ce qui peut rehausser d'une couleur gaie un fond sombre, et je n'oublie pas la couleur mentale. Un appel d'enfant, un rire jailli du jardin au-dessous de ma fenêtre tombent sur ma page aussi vifs qu'un géranium rouge. Une botte de jacinthes sauvages et le muguet venus de Rambouillet, où je ne puis aller les cueillir, me rendent le souvenir d'une battue de muguet au cours de laquelle ma main rencontra une petite faisane tiède, qui couvait.

Le nid des mésanges, encore une fois logées au creux d'un des ormeaux étêtés, ne s'est-il pas posé là pour que je me souvienne d'une chienne bas-rouge qui perdait à grosses poignées son poil d'hiver ? Alors, deux couples de mésanges la suivaient, et c'est tout juste si elles n'épilaient pas, au profit de leurs nids, ma beauceronne...

Me voilà embarquée sur des histoires de bêtes. Mais il y a peu de temps qu'entre mes pieds soigneux de rester immo-

Digitized by Google

biles, les souris dansaient. Aujourd'hui, sous ma fenêtre, ce sont les enfants qui essaiment. Ce sont eux qui rédigent mes histoires d'enfants. Elle serait bonne à peindre la brasillante fillette, toute étincelles et cheveux sombres comme un tison mi-parti feu et charbon ? Elle a bien cinq ans et demi et l'autorité d'une reine sauvage. Elle règne sur trois enfants plus petits qu'elle. « Tourne la corde, Jojo ! Pas comme ça, fais vinaigre ! Lulu, t'as pas droit au fauteuil en fer; le fauteuil en fer, il est qu'à moi, toi t'as la chaise ! Argarde ton pantalon, Mémaine, tu crois que j'ai les moyens de te le rechanger tous les huit jours ? » Elle est dure comme une vraie mère, attentive comme une meneuse de poussins.

Un homme de sept ans crie à un autre homme de huit ans : « Tu viens faire du patin à quatre heures ? — Penses-tu ! riposte l'homme de huit ans. Plus question de tout ça : je suis entré dans une combine de commerce de timbres. »

Ce sont des enfants d'ici. Ils ont la mine aiguë, le prompt coup d'œil des gosses de Paris, et parfois une agilité corporelle déconcertante; témoin le bicycliste, gros comme un merle, qui fait des « huit » autour des colonnes, et vingt acrobaties galerie d'Orléans. Je ne perds pas une si belle occasion de m'ébahir et d'interroger le grand-père de l'acrobate :

— Mon Dieu, quel âge a-t-il ?

— Quatre ans et trois mois.

— Et il monte depuis quand ?

— Oh ! il y a longtemps; il a appris quand il était tout petit (*sic*).

Mais sont-ils jamais « tout petits » dans notre ville ? Cette année-ci, je crains bien qu'ils ne grandissent autrement qu'en malice. Ils sont les cadets infortunés des charmantes filles sous-alimentées qui déjeunent sous nos ombrages, sur deux chaises dont l'une sert de table.

Digitized by Google

On dirait, tant elles ont de mordant et de grâce, que les pires conditions d'existence précisent et affinent le caractère de leur beauté parisienne. Je ne tremble que de leur voir trop de finesse, trop d'expression, et comme à Nouche, enfant d'ici, trop de personnalité...

Car Nouche, abusant de sa situation de fille unique, ne savait pas encore lire à sept ans. De quoi ses tendres parents finirent par s'émouvoir. Ils lui choisirent, sur une colline aux portes de Paris, l'école la plus moderne, où se pratique une méthode étrangère célèbre, qui dissimule les barreaux de la cage, fait appel au libre arbitre et aux inclinations personnelles de chaque enfant.

— Tu vois, dit à Nouche l'une des éducatrices, dans la même classe sont des enfants en train de lire, d'autres qui brodent un petit dessin qu'ils ont inventé eux-mêmes, d'autres qui découpent du carton... Choisis, et fais ce qui te plaira le mieux.

Nouche réfléchit et dit :

— Je choisis de me promener toute seule dans le jardin.

Respectueuse de ses promesses, la bonne foi des éducateurs laissa donc Nouche dans le jardin jusqu'au goûter, puis entre le goûter et le dîner...

— Nouche, dit le lendemain l'éducatrice, regarde, voici des enfants qui apprennent leur solfège, qui chantent des chansons; en voici d'autres qui mettent en pelote des écheveaux de laine, qui apprennent le point noué, qui enfilent des colliers; en voici d'autres qui disposent le couvert pour le déjeuner, qui apprennent à faire bouillir l'eau pour le thé... Choisis tes compagnons, et apprends ce qui te plaira le mieux.

— Je choisis, dit Nouche, d'apprendre à aller me promener toute seule dans le jardin.

Ainsi fit-elle. Elle y serait sans doute encore si son père,

Digitized by Google

déçu quant aux résultats de la méthode célèbre, n'avait pris Nouche à part :

— Nouche, dit-il, c'est fini de rire. Si tu ne sais pas lire, écrire, compter dans un mois, tu recevras la plus belle fessée que de ta vie...

— Mon Dieu, dit Nouche, pas tant de paroles, tu me casses la tête. J'ai compris.

Elle changea, si je puis écrire, son fusil d'épaule, lut, écrivit, compta en l'espace de trois semaines, pour le plaisir de pouvoir dire à ses parents :

— J'espère bien que vous allez me mettre dans une école sérieuse et m'ôter de là-dedans. On y enfile des perles, on y chante des chansons, on sert le thé et on essuie la vaisselle. Et ils appellent ça travailler !

> Il pleut. Les arroseurs, arrosant sous la pluie,
> Lavent des lacs de boue avec sérénité.

Je ne sais plus — l'ai-je jamais su ? — à qui attribuer ces deux alexandrins. Mais je sais qu'une sérénité est capable de défier, sous l'averse, l'impassible humeur de l'arroseur : allez plutôt voir celle du public qui postule la faveur d'applaudir, au Théâtre-Français, *La Nuit des Rois, Cyrano* ou même *André del Sarto*. Une vieille barrière, une sorte d'ancien parc à moutons, endigue le flot des postulants entre la colonnade et le mur. L'endroit est traître. Toujours un mouvement d'air actif, en forme de z, vient de la place du Palais-Royal, se divise en deux courants dont l'un épouse la rue de Montpensier et l'autre pénètre dans la galerie de Chartres. En été, c'est là que tourbillonne la poussière; en automne danse, à la même place, un mælstrom de feuilles précocement tombées.

Avant la guerre, j'ai vu le respectueux cortège qu'un chef-d'œuvre assemblait sous les intempéries s'allonger, chercher le refuge des arcades intérieures, trois heures, quatre heures

Digitized by Google

avant la représentation. Quelle foi, et quel exemple que celui d'une foule où personne n'est riche, où personne ne se plaint d'échanger l'argent rare contre un immatériel plaisir ! Les vrais amants de l'art dramatique qui se serraient là, debout, en temps prospères, ils y sont aujourd'hui. Je pensais, pendant que passait lentement l'affreux hiver, que leur majorité était débile, et mal nourrie, que leurs chaussures étaient minces. Mais ils restaient là, à leur poste qu'aucune sollicitude ne songe à rendre plus confortable. Certains ont des pliants. Une femme s'assoit sur le siège de sangle, prend sa fille sur ses genoux. Une autre, pourvue d'un manteau long, garde un pan de manteau pour elle-même, rabat l'autre pan sur les jambes d'une voisine. Des expectants des deux sexes prennent la précaution d'apporter un journal et s'en font des houseaux attachés avec une ficelle, contre le froid. Des hommes, las d'être debout, passent un bras par-dessus la barrière pour diminuer le poids de leur corps. Les taciturnes lisent, accotés de biais, changent de pied comme les chevaux à la station...

Détails tristes, qui composent un spectacle malgré tout réconfortant. Car l'attente est non seulement bénévole, mais elle est déjà récompensée. Je gagerais que presque tous ces fidèles des petites places, à la Comédie-Française, ont déjà vu, déjà entendu, ce qu'ils viennent revoir, entendre, applaudir encore. C'est pourquoi ils sont différents, dans leur longue attente, des autres queues, des spectateurs qui, simplement curieux d'une « nouveauté », ne la verront qu'une fois. Le spectateur d'une pièce nouvelle « poireaute » avec mauvaise humeur, l'habitué des places modestes du Français espère. Il sourit à ce qu'il attend, contemple en esprit ce qui l'attire. Il n'est pas noyé, anonyme, parmi des coudes, des pieds, des corps intolérants; il rejoint les membres d'une confrérie capables de lui prêter qui un journal, qui un demi-pliant.

Digitized by Google

Saint-Martin-le-Partageux fréquente la queue du Théâtre-Français : je l'y ai surpris en train de rompre par moitié son sandwich au cresson et ses biscottes à la compote de figues ! Son obligée pourtant se défendait bien contre de telles largesses, et avec beaucoup de cérémonie :

— Non, vraiment, vous êtes trop aimable, mais je ne voudrais pas vous priver, déjà vous voilà forcé de manger à la va-vite...

— Pensez-vous, repartait saint Martin, vous auriez tort de vous gêner, ma femme a fait largement les choses : voyez la bosse que ça fait à mon pardessus ! Et d'ailleurs, quand je viens ici, j'ai comme une barre sur l'estomac. L'émotion me nourrit.

Ici, le fond de la conversation est moins qu'ailleurs alimentaire. L'aigre vent qui roule sous ces voûtes historiques ne colporte qu'un minimum de recettes économiques et de récriminations. Fraternels en dépit de la méfiance qui règne, amènes malgré la saison, de quoi parlent donc ces gens, exceptionnellement sociables ? O merveille, ils parlent d'art ! Ils parlent de Racine, de Musset. Ils discutent Marivaux. Leur mémoire témoigne d'une longue fidélité : on entend que les jeunes ont commencé tout petits à bénéficier du terrible courant d'air qui mène aux grandes œuvres. Une forte femme, les mains rougies d'un travail quotidien, cite *Polyeucte,* fausse un vers que rectifie à mi-voix un inconnu; tous deux cherchent à rajuster le grand bercement de l'alexandrin; des jeunes filles ont apporté la brochure d'une pièce. On respire ici, avant le seuil, l'atmosphère même du théâtre noble et l'exaltation, encore que personne n'y mène grand bruit. L'agent qui veille au bon ordre s'accoude à la balustrade, échange quelques propos avec le cortège qu'elle contient; en passant j'entends qu'il parle de Marie Bell.

Digitized by Google

Dans la foule des champs de courses, il s'en faut que tous les assistants soient turfistes. Mais dans celle qui attend l'ouverture des bureaux au Théâtre-Français je n'ai pas vu, entendu d'ignares. Les paroles que je happe au passage feraient honneur à un public de répétition générale. Et quelle connaissance de l'acteur ! Quelle déférence familière à désigner, par leurs noms et leurs prénoms, sociétaires et pensionnaires !... Quel feu d'enthousiasme et de parti pris, surtout chez les femmes !

Public de quartier, en somme : le meilleur, le plus éclairé des publics; en outre, il est doué, à l'extrême, du sens de la propriété. Une très modeste vieille dame à cabas — notre jardin n'en manque pas — causait sur un banc avec un vieux monsieur pourvu d'un chien âgé — l'espèce ici n'en est pas rare — et j'entendis le nom d'une jeune recrue de la Comédie :

— Vous verrez, vous verrez... Elle se fera, disait la vieille dame. Elle a bien le ton qu'il nous faut. Je l'ai vue sortir de la matinée, jeudi. Elle sort déjà très gentiment.

Ces faveurs d'aïeux affectueux, rangés pour voir sortir « leurs » artistes, sont aussi doux aux comédiens que tels cris, échappés à des fanatismes plus jeunes. Le public de la Comédie-Française garde encore l'habitude de fêter la sortie de ses acteurs préférés, la coutume du petit bouquet timide, de la rose un peu meurtrie d'avoir attendu, serrée dans une main fiévreuse, le passage d'une idole...

Puis-je évoquer cette sorte de protocole spontané — les bravos discrets, les petites jeunes filles passionnées, les étudiants qui se poussent pour ouvrir la portière de l'auto — sans me rappeler vos aigrettes, votre démarche royale, et votre sourire, ô Cécile Sorel ?

Je ne sais pas qui a inventé le pistolet-joujou à amorces.

Digitized by Google

J'ignore aussi qui l'a perfectionné, aggravant sa détonation qui égale celle d'un vrai revolver de petit calibre. Il existe de par le monde des boules qui, projetées sur le pavé, rendent le son d'une arme à feu. N'oublions pas, dans le nombre des amusements enfantins, le tambour et la trompette. La crécelle n'est pas morte, et le sifflet à roulette, depuis qu'on en a doté nos agents, est surtout exploité par des lèvres enfantines... Je ne parle de tous ces jouets, générateurs de bruit, que pour vouer leurs constructeurs au feu éternel.

Ma vitupération est plus désintéressée qu'il n'y paraît. Je ne défends pas seulement ici le droit qu'ont les adultes à une certaine sorte de silence. Je ne réclame pas au nom du « donnant, donnant », de l' « ouïe pour l'ouïe ». Car, si nous soumettions les enfants à l'épreuve du tu-tu-tu-tu, du boum-boum et du hui-i-i-i, je pense qu'on nous accuserait de vouloir les rendre idiots. Pourquoi ne nous plaindrions-nous pas ? Les excès de la T. S. F., l'étude du piano ont appelé des sanctions. Mais nul édit ne condamne l'aigre trompette et les autres instruments, dits de musique, à l'usage des enfants. Nous avons tous, hélas ! des nerfs plus fragiles que... enfin, qu'avant.

Un grand silence, répandu sur notre ville, fait que les bruits isolés nous percent douloureusement. Contre notre gré, nous renouvelons l'expérience tentée autrefois par un de mes amis qui, excédé du tumulte parisien, acheta une maison isolée au bord de la Seine. Il s'y installa et vit avec délices tomber le premier crépuscule silencieux. La première lune s'éleva, et en même temps qu'elle, espacés, distincts, rompant sans remède la paix nocturne, les aboiements du premier chien de ferme, auxquels répondirent bientôt les chiens d'alentour.

La voix humaine n'est l'ennemie de notre repos que si elle se fait expressive, isolée, significative. Une foule sous

Digitized by Google

nos fenêtres ne nous éveille pas toujours, mais le voisin qui converse de l'autre côté de la cloison n'est pas supportable. Les enfants, nombreux dans le jardin, mêlent leurs voix à celles des passereaux, des pigeons; parfois vient une école, qui récrée ses élèves pendant une heure. Tout cela est gai, vif, lié à des sonorités que l'accord entre l'homme et la nature rend aimables comme la roue du moulin, la batteuse, la grande scie...

Mais vient le moment où des enfants usent de leurs sifflets et de leurs pistolets à amorces, et tout est gâté. Gâté pour nous, qui travaillions ou lisions; gâté pour les enfants responsables du sifflement et de l'explosion. Car le sifflet ne s'incorpore à aucun jeu. Bien pis : il paralyse le jeu. De même le pistolet à amorces ne prend part à aucune illusion belliqueuse, et l'étrange est justement là. L'enfant qui a un sifflet siffle et ne fait rien d'autre. L'enfant qui manœuvre un pistolet à amorces glisse une amorce sous le chien de l'arme, la fait éclater et recommence. Quand il a épuisé ses munitions, il en acquiert d'autres, et il recommence. Il ne court pas, il ne poursuit pas d'ennemis imaginaires; il ne rit pas ni ne dispose stratégiquement des bataillons. Il charge, décharge sa petite arme indéfiniment, comme l'enfant au sifflet siffle à perte de souffle. L'un et l'autre, les uns et les autres semblent frappés d'une sorte d'hypnose. Parfois, les enfants siffleurs, las de siffler debout, s'asseyent pour siffler assis.

Cependant, à cheval sur la margelle de la pièce d'eau vide, les enfants mitrailleurs mitraillent. J'en vois qui quittent le Jardin sans avoir participé à la bonne vie turbulente. Ils n'ont pas joué à la balle, pas grimpé, pas patiné à roulettes, ni improvisé des conversations de médecin à malade, de marchande à client, de manager à coureur pédestre. Ce sont ceux-là pourtant qui ont l'air le plus fatigués.

J'ai souvent envie de demander à l'un de ces vains frappeurs

Digitized by Google

d'air si dans le logis familial ils se livrent à la même morne tâche qui n'a pas plus de fruit que de fin. Je pense que la nervosité maternelle, qui est grande par ces temps d'inquiétude et d'alimentation mal assurée, y mettrait un terme promptement par de convaincants et rapides moyens, bien que la responsabilité du coupable soit limitée. Il n'est pas né avec le goût des sons violents, des discordances et des déflagrations. Le premier tambour lui a fait peur, et aussi le premier revolver pour rire. Mais une certaine sorte de perversité croît, chez l'enfant, comme le petit pois sous la pluie. Déchaîner lui-même ce qui l'effrayait devient un plaisir. Plaisir de peu de pensée : un son répété sans variantes engourdit l'entendement. Mirbeau assure que les bourreaux chinois l'ont élevé à la hauteur d'un supplice.

Beaucoup de choses changent, vont changer autour de nous, chez nous. Quoique je n'aie point de penchant pour embrasser une tardive carrière de réformatrice, et persuadée que je n'aurai aucun succès si je propose d'incliner nos enfants citadins vers des jeux qui ne font pas de bruit, je le propose quand même. Nos cloisons sont minces, et étroits nos logis, et rares, et précieux les jardins urbains, prises d'air, refuges des nourrissons et des jeunes mamans. Celles-ci, poussant la petite voiture et le bébé assoupi, de Valois à Beaujolais et de Montpensier à Chartres, cherchent en vain le coin sans fusillade ni sifflets où bébé puisse dormir et sa mère se reposer.

— Si je tirais ici cinq cents coups de revolver chargé à blanc, qu'est-ce que vous me diriez ? demandai-je à l'un des obligeants gardiens du Jardin.

— Je vous dirais : nous ne sommes pas un champ de tir.

— Et si je prenais votre sifflet pour siffler sans relâche pendant des heures ?

— Je vous dirais : nous ne sommes pas une gare.

Digitized by Google

— Alors dites-le à ceux-ci qui sifflent, à ceux-là qui manœuvrent le pistolet !

Le gardien ne répondit que par un geste évasif et par le sourire d'un brave homme qui trouve tout naturel de morigéner un promeneur incorrect, mais qui y regarde à deux fois avant de faire de la peine à un enfant.

Digitized by Google

VIII

Je crois qu'aucun succès de ma carrière d'écrivain n'égala celui que me valut la recette, publiée dans un quotidien, de la flognarde, l'hiver dernier. Il ne se passe pas de semaine qu'on ne me la redemande. « Vous, qui êtes avant tout une femme pratique, donnez-nous, à l'entrée de la mauvaise saison, quelques recettes... » Gardez, mes chères correspondantes, la conviction que je suis une femme pratique : vous finirez peut-être par me le faire croire.

Quant aux recettes... Je mesure mon impuissance à celle de telles « tantes » et « cousines » qui touchent tantôt au bout de leur rouleau. Elles font pourtant de leur mieux, s'évertuent autour du rôti sans viande, de la crème sans lait et de l'omelette presque sans œufs. Mais il y a présentement, à la fin de toute recette économique, deux petits mots qui font tout chavirer. On les retarde jusqu'à la fin, pour un peu on les imprimerait en texte imperceptible, les mots : *deux cuillerées d'huile* ou *trente-cinq grammes de beurre.*

Notre pudeur sous-alimentée use aussi, comme d'un palliatif, de vocables qu'on n'avait jamais tant vus. Le « déchet » remplace l'aloyau, les « reliefs » de lapin suppléent

Digitized by Google

au lièvre à la royale. Mais où prendre le déchet quand on n'a pas eu la pièce ? Avec quelle bonne volonté nos guides culinaires — tes disciples modestes, cher Curnonsky — nous proposent de remplacer la viande par les mollusques ! Mais, puisqu'il n'y a presque pas de mollusques, que met-on en leur lieu et usage ? Une bonne conjonction, le *si*. « Si vous avez au fond d'un plat un peu de jus... » C'est la manière précautionneuse. Tâchons d'en sourire. L'humour est une forme du courage.

Ayant ri, allons ensemble vers ce qu'en France on connaît le plus mal. Sur cinquante sortes de salades, nous en cultivons, nous en mangeons, tant cuites que crues, quatre ou cinq. En temps de paix, ce n'est guère; c'est nettement insuffisant aujourd'hui. Demandez plutôt à M. Pierre Chouard ! « Vous n'avez donc jamais brouté, avec ou sans accommodement, dira-t-il, les sommités tendres de la luzerne ? Ni le séneçon des oiseaux ? » Je ne prétends pas nous mettre au régime des canaris et des chèvres, mais nous pouvons bien — j'oubliais la raiponce — sortir quelquefois, à peu de frais, de nos éternelles et coûteuses scaroles et laitues ! La belle saison n'est pas finie, et l'été reviendra. Si je m'y prends trop tard cette année, je n'oublie pas qu'il est, aux bords un peu dessalés de la mer, une large et molle et tendre fausse laitue marine d'un vert d'émeraude qui s'appelle l'ulve. On la voit de loin et la marée la couvre très rarement.

Mais vous êtes routinières comme les enfants, et parfois autant que les Asiatiques, entêtés à se laisser mourir près d'un tas de blé s'ils n'ont pas leur poignée de riz. Quelle ménagère en est encore à laisser perdre le lait tourné ? J'y mêle sel et poivre et oignon cru, et je le baptise « fontainebleau 41 », pour ce qu'il est beaucoup plus doux que la plupart des yoghourts. Ou bien je l'incorpore à une omelette, qui grossit d'autant.

Digitized by Google

Je ne saurais faire de la *noix de terre* un long éloge. Elle est sauvage, mais déserte certains terrains. C'est un menu tubercule ridé, et pas beau. Son frère, en Espagne, sert à préparer la délicieuse émulsion nommée *orchata de chufas*. Notamment en Limousin, les enfants bergers savent la déterrer et la croquer crue.

Ayant poussé jusqu'au Bois, par un matin humide de la semaine passée, j'ai suivi un chercheur de champignons, qui a gonflé son sac de minuscules champignons au toit pointu, nés de deux heures de rosée. Mais il était bien plus fier d'une assiettée de « violets », larges comme la paume de la main, et d'un si joli mauve bleu qu'on ne risque, en les cueillant, aucune fatale erreur. Pendant que je le suivais, un couple de sittelles — c'est le moment de leur passage — bavardaient dans de hauts pins. Arc-boutées de leur queue en éventail contre le tronc, elles exploraient, épouillaient l'écorce écailleuse. Leur dos bleuté brillait au soleil comme l'ardoise neuve; elles descendaient assez familièrement pour que je pusse voir la cambrure légère des becs longs et effilés...

Je travaillai un moment pour l'homme aux champignons, qui ne négligeait pas l'ail sauvage. Mais je trouvai une autre merveille, un de ces crapauds-mouches, gros comme une abeille, qui sont si bien ciselés dans une agate presque noire, pourvus d'yeux où tremble une parcelle d'or, et je n'eus plus d'attention que pour lui, bien qu'il ne fût pas comestible. D'ailleurs, je ne consomme pas non plus la grenouille. La longue période pénible pourrait bien faire de nous un peuple détourné de certaines goinfreries, un peu effaré par le goût fort et grisant de la viande grillée, des gibiers, des salaisons. Sans illusions sur les frairies de l'hiver prochain, j'attends la châtaigne, nourriture irréprochable, secours cérébral, et la noix, s'il se peut. Ma dernière ration de viande : quatre-vingts grammes difficiles à convaincre, osseux malgré leur petit

Digitized by Google

volume, m'a découragée. J'en appellerai aussi à la lentille et au fruit de saison. Que n'ai-je imité mon ami Max — treize ans — qui revient de la campagne et que j'interrogeais sur ses devoirs de vacances :

— Bon travail cet été, Max ?

— Vous parlez ! Trente livres d'haricots blancs que je ramène !

— Et quoi encore ?

— De la poire verte-longue. De la pomme précoce.

— Et puis ?

— Un pot de beurre fondu. Une tourte de pain gris de dix livres. En le mettant bien sécher, on peut le garder longtemps, pour le tailler dans la soupe...

Un pot de beurre, une grande tourte farinée... Petit Chaperon Rouge 41, comme vous êtes prévoyant ! Je voudrais effacer, entre vos sourcils, ces trois petits plis soucieux... J'espère que la jeunesse vous reviendra — je cite Labiche — avec l'âge.

Le raisin tarde à mûrir. Il mûrira pourtant, grâce à ces journées de septembre dont rien n'est perdu pour la vigne, où la face du soleil est nette, lavée de nuages, de son lever à son coucher. Beaucoup de vignobles seront vendangés ce mois-ci sous le ciel rouge à l'aurore, rose au crépuscule. Le soleil de ces ciels-là a tôt fait de sécher la rosée des nuits froides, assez abondante pour mouiller la grappe et son jus si les vendangeurs la coupaient trop tôt.

Nous pensons au vin avec d'autant plus de révérence qu'il imite les autres denrées : il se raréfie, ou se cache. Tout ce qui l'approche renchérit. Vide, une bonne bouteille de verre épais devient un vase précieux, pour ce qu'on peut y conserver aussi la tomate et le haricot vert. Elle constitue un appât, un objet de troc. Pleine, nous la couchons douillettement dans la cave. S'il s'agit de la boire, nous y mettons une sage

Digitized by Google

parcimonie. Il y aura toujours assez de vin en France pour que l'usage ne s'en perde pas, mais il se fera modéré. En Provence, depuis des années, à n'importe quelle heure de l'été, nous traitions le vin comme l'eau : « J'ai soif, verse-moi un verre de vin. » Car dans le Midi il n'est pas de boisson plus glissante et plus gaie qu'un vin jeune, couleur de framboise foncée, à égale distance du « rosé », du blanc auquel je reproche d'être souvent, entre Cassis et Fréjus, un peu collant, et du gros « vin noir » qui a plus de couleur que de bouquet...

Je me laisse aller à parler vin et vendanges à cause de septembre, comme en juin j'évoquais la cerise qui nous a manqué, la belle Montmorency à chair transparente, rouge laque. Son cousin le bigarreau noir n'est en comparaison que fadeur et goût de graine de sureau — avec un petit ver blanc près de la queue. Nous n'avons pas vu non plus cette année la noble forme de la pêche nommée « téton de Vénus ». A ceux qui ne la connaissent pas, j'enseigne qu'elle est plus ovale que ronde, avec un sillon peu marqué, et qu'elle porte à son sommet velouté cet ombilic saillant qui lui a valu son nom. Dans la *Grande Pomologie,* livre inépuisable d'images, on peut l'admirer peinte au naturel avec un art qui imite jusqu'au grain de beauté infligé à son sein divin par un rayon de soleil trop aigu, ou par la morsure d'une guêpe.

N'ayons pas peur de contempler ce qui nous manque. Émoussons, par le regard appuyé, par une pensée approfondie, les traits dont nous blessent toutes les absences. Susciter en ce moment les tableaux de l'abondance, ce n'est pas seulement un jeu un peu mortifiant, c'est une gymnastique, une manière assez brave d'entretenir fraîches les acquisitions de notre mémoire. Point de souvenir qui n'ait ses cavités que le temps obscurcit; mais d'où nous pouvons déloger tel petit secret, en voie de nous échapper. La vue de l'esprit les fouille. A vous parler vendanges je viens de rencontrer sur

Digitized by Google

un cep d'autrefois, dans un touffu juponnage de feuilles, un gros lézard vert, que j'empoignai à tâtons. Je criai de saisissement, une femme crie toujours. Mais je ne lâchai pas ma prise qui était de belle taille, écailleuse finement, pourvue de longs doigts qui essayaient de desserrer les miens, d'une majestueuse queue verte, d'une tache bleue sur chaque tempe, d'un gosier pourpre de petit glaïeul...

Quand je le lâchai, un matou de la maison sauta dessus. Mais je saisis le matou par la queue, il se retourna, cria, et lâcha le lézard qu'il ne retrouva pas. Les jours d'après, le chat revenait à la même place, cherchait sous la feuille et chantait naïvement, de sa voix grave et nuancée de matou, quelque appel à la proie ingrate, à moins que ce ne fût un *vocero* nostalgique sur le thème : « J'avais un lézard... »

Ce lézard égaré, je le retrouve sous un plaisant désordre de frairies méridionales, de cigales et de guêpes poisseuses. Nous sommes, presque tous, trop peu soigneux des biens immatériels dont notre mémoire déborde. Nous ne balayons pas dans les coins. A défaut de recettes culinaires qui soient dignes de mes lecteurs, j'offre le moyen de composer des tableaux savoureux. Oui, oui, je vous entends grommeler contre « l'odeur du festin et l'ombre de l'amour »... Mais je n'en démords pas. Sensible aux saisons — comme est sensible aux marées le petit animalcule marin qui, porté loin de la mer, monte et descend dans l'eau selon l'heure du flux originel — je me félicite d'avoir, juin venu, la fenaison en tête, puis les blés mûrs et leur subtile fragrance poussiéreuse, et aujourd'hui j'en ai à la vendange, à celle que je connais le mieux. Je chevauche mon tapis volant, de Saint-Tropez à Toulon, où la prompte maturité du raisin enrégimente toute la population au service du vin. Pour cette fête égalitaire, la couturière vient avec ses ciseaux, l'aubergiste abandonne son fourneau froid, le pêcheur laisse la barque à la calanque.

Digitized by Google

L' « estrangier » n'a plus qu'une ressource : s'embaucher pour la vendange, et c'est ce qu'il fait. Il peut y gagner sa journée, tout au moins sous la forme d'un ou deux seaux de raisins bleus et or, qui lui donneront, s'il veut, quelques litres de vin cuit. Pressez les grappes, mettez à cuire le jus mousseux et ne le retirez que réduit au tiers pour le mettre en bouteilles et le boucher solidement. Son alcool et son sucre, venus tout droit du soleil, rendent superflue l'addition d'un arome. Mais ils ne vous dispensent pas de filtrer avant la mise en flacons. Car ces raisins, chargés de vertus, dégorgent leur excès en une « crasse » fastueuse, qui surnage écumante, s'assemble à la rigole du pressoir, l'engorge de caillots, manifeste la richesse, le tempérament épais et généreux du cru...

Dans ces régions où le soleil règne, accélère le battement du cœur, farde en mai les cerises, j'ai bu du vin âgé de huit jours, qui se comportait comme un vin adulte. Ce n'est pas lui, ni le carafon à panse aplatie qu'il enflamme de rouge clair, que je regrette le mieux. Beau rustre, passant chaleureux, je te retrouverai bien un jour...

Mais retouverai-je, une fois la grappe pressée, alors qu'elle n'est pas encore sollicitée de se changer en eau-de-vie, retrouverai-je son parfum insigne ? Il montait de la cuve aux parois vernissées, flottait sur le marc composé de vert de grappes, de pépins, de peaux de raisins, et ici j'avoue que mon optimisme évocateur m'abandonne et se tourne en mélancolie. Car pendant quelques heures le marc restitue, fugitif, inoubliable, un parfum de réséda pareil à celui qui erre, les nuits de printemps, sur le vignoble en fleur.

Digitized by Google

IX

Je ne puis pas rester très longtemps sans parler des bêtes. Mon premier arrondissement est devenu — pour cause ! — pauvre en chats, même en chiens, et la perruche est, au Palais-Royal, une parure interdite. Mais les espèces décimées s'accrochent à vivre. Notre « carré » a comme recrue une très jolie corneille, descendue de quel clocher, de quels abat-sons ? Elle dit, en tout et pour tout : « tiac », chemine à pied dans les gouttières, et se pose sans répugnance sur la tête du « Génie latin », déplorable statue, énorme affliction des parterres. Le Génie latin tourne vers mes fenêtres son dos nu, qui est du haut en bas sans agrément. Mais vu de face il n'est pas mieux.

Sur notre rectangle historique et fleuri un couple s'est formé; mais puis-je l'appeler couple ? Pierrot, le chat, et Lili, la tortue, ne se quittent plus. En huit ou neuf années, la tortue n'a pas dépassé la taille d'une coquille Saint-Jacques moyenne. Elle est vive, plate, l'œil et l'oreille actifs, et ressemble bien entendu à Voltaire. Elle sursaute joyeusement à entendre son nom, et accourt, si elle n'est pas

Digitized by Google

prisonnière de son cageot. Libre, elle franchit le seuil de son rez-de-chaussée; puis-je écrire qu'elle s'élance dans le jardin ? C'est alors que commence l'angoisse de son chat affectueux qui la rejoint, lui parle, la repousse de la patte dans le bon chemin. Mais elle est obstinée, et le chat la promène à la manière dont nous promenons un chien, je veux dire qu'il la suit. Quand elle aborde une région dangereuse, trop peuplée d'enfants, il se couche sur elle, la couvre de son corps blanc et noir. Il lui fait croire que l'heure de la sieste est venue, et gagnée par la chaleur de son compagnon elle se laisse couver. Hors du ventre blanc pointe la petite tête reptilienne, pavée d'écailles, que le matou contemple avec amour. S'il quitte, le premier, le cageot commun, Lili-la-Tortue se tient debout, appuyée à la paroi, sur ses pattes de derrière, et languit jusqu'à ce qu'une bonne âme la délivre. En cas d'évasion, quelque autre bonne âme la rapporte. Les animaux du « carré » sont tous un peu indivis.

Indivis devient le beau Moulouk, esquimau blanc, fauve, noir, touffu, la gueule fraîche, l'œil doré. Les animaux ont-ils, tous, un sens de l'architecture et de la limite idéale ? Nos pigeons ne volent qu'à l'intérieur de l'édifice rectangulaire. Le passereau, quelques couples de mésanges, sont installés à demeure, ne font que voleter, ne s'éloignent pas. La ravissante chatte du concierge, à la Comédie-Française, contemple le monde extérieur par un vasistas. Son paradis étroit, la loge, lui suffit. Les chats du jardin ne courent que rarement le risque de traverser une rue. Le beau Moulouk s'est mis à l'allure de notre enclos, c'est dire qu'il sort, se promène et rentre seul.

De même que la Société protectrice des animaux mit autrefois, à la disposition des percherons fatigués, un vigoureux côtier, de même Mitsou, chatte du Palais-Royal, va-t-en

Digitized by Google

ville pour l'œuvre de dératisation. Née sur la rive Montpensière, elle traverse et gagne un côté Valoisien, particulièrement giboyeux. Blanche et noire, elle est consanguine de Pierrot. Rase de poil, la griffe courte et aiguë, une grande pupille noire, elle a le flanc plus plat, la narine et la langue plus pâles qu'avant la guerre. Restrictions... Aussi se rend-elle aux tirés où on la prie comme à une cure. Rien n'est plus soudain, plus efficace que son attaque. En période d'abondance, Mitsou était toute au sport, pour l'honneur de vaincre et la haine raciale ! A présent, elle mange ce qu'elle tue, ne laisse que des bouts de queue vermiformes, vomit un peu de peau de rat, boit longuement pour se purifier. Ces repas-là, elle les cache à tout œil humain, et digère sans joie. Nécessité n'est pas gourmandise.

Un chaud automne enrichit notre faune. Avec les asters mauves paraissent les dernières générations de papillons. Cette année le « Paon-de-jour » foisonne, sensiblement plus petit qu'en juillet, mais resplendissant de couleur, fleur sur fleur, marqué de signes en forme d'yeux, grenat, mordoré, presque noir au verso, ensemble actif et paresseux, puisqu'il parcourt « à pied », sur ses sombres petites pattes, un buisson de fleurs plutôt que de le survoler.

Samedi, par grande chaleur de midi, sur chaque bouquet d'asters violet clair, ils étaient bien vingt, tant Paons-de-jour que petites Écailles à coloris vifs, que Vulcains imprimés de rouge, de noir et de blanc. La fausse abeille, reconnaissable à son postérieur arrondi qui n'a point d'arme, pullulait. Un coup de brise, le passage brusque d'un enfant soulevait sur les fleurs toutes les ailes, qui s'y reposaient l'instant d'après. Reste-t-il donc si peu d'amants de la beauté gratuite, pour que devant les balisiers rouges dont chaque calice est assez large pour avaler l'oiseau qui y cueille une goutte sucrée, devant les papillons qui effeuillent puis

Digitized by Google

recomposent un bouquet, je sois si souvent le seul regard attentif ?

Ils sont rentrés à l'école. Ici, on s'en aperçoit tout de suite; le jardin de Richelieu cesse, de deux heures à quatre, de fourmiller d'enfants autant qu'une plage de famille en août. Après quatre heures, ils reviennent, ardents à retrouver les habitudes de leur liberté. Beaucoup sont marqués, les premiers jours d'école, de ces violentes émotions enfantines qui cernent les yeux, creusent les joues. Pour les plus jeunes, les premiers jours d'école sont jours d'appétit coupé, de mâchoires serrées, de petite fièvre. Mais combien l'avouent ?

Un certain ordre de confidences n'est pas fait pour les grandes personnes, encore moins pour les parents. Ceux-ci, de leur côté, ravalent leurs soucis. Les mères toisent la saison qui vient, d'un regard qui la redoute et la défie.

Avant que se montre le pire ennemi, le froid, il y a bien des « affaires » à arranger, en effet. Un enfant qui débute à l'école peut pâtir de vingt manières; il commence par souffrir de tout jusqu'à ce qu'il se fiche, comme il dit, de tout. Sa délicatesse est blessée d'un tablier de fortune, d'une culotte trop large, d'une couleur de cheveux qu'on raille. Je me souviens encore, quand ma famille connut la ruine, d'un petit blouson taillé dans les parties non mitées d'un ancien frac de mon père, en drap d'Elbeuf. J'avais quatorze ans. Ce n'est pas l'habitude qu'une fillette de quatorze ans porte un corsage en drap d'Elbeuf noir, mal coupé... Je m'élançais au-devant des questions et des étonnements :

— Vous avez vu mon corsage ? Il est fait avec l'ancien habit noir de papa, c'est une bonne idée, n'est-ce pas ?

Chacun de nous compte, Dieu merci, à son actif deux ou trois petits traits de courage, bien camouflés de frivolité...

L'uniforme scolaire, fût-il réduit au tablier, avait du bon.

Digitized by Google

Il pansait l'amour-propre des enfants. N'y songeons plus. Songeons à des semelles chaudes, à des chaussettes chaudes, à tout ce qui peut tenir chaud. Les enfants — du moins ceux de Paris, d'où je ne bouge — n'ont que trop usé pendant l'été ce qui leur eût couvert les pieds en mauvaise saison. Ils abordent l'automne et l'hiver avec des petits pieds pâles, mous et frileux, qui n'ont pas assez reçu le bienfait de la lumière et du soleil, pas assez durci leurs plantes nues, pas assez pataugé, fût-ce dans la prise d'eau du trottoir.

Il est difficile de se soucier des enfants sans raviver dans notre mémoire l'ombre misérable et suppliciée des plus récents « enfants-martyrs ». Je déteste cette appellation, empreinte d'une sorte d'officialité. On dit enfant-martyr comme on dit agent-voyer. Comment la France, patrie des enfants gâtés, — ce mot-là aussi est laid — de l'éducation relâchée, de la fréquente faiblesse maternelle, totalise-t-elle autant de parents terrifiants ? Après la condamnation à mort d'une maman tortionnaire, d'un papa féroce, une lettre me parvient. Son début est un cri, jailli d'une maternité sauvage et vengeresse : « La mort ? C'est tout ? Mais ce n'est pas assez ! » Cette clameur poussée, la mère irritée qui m'écrit s'en prend à d'autres responsables : « Et que méritent les voisins qui se sont tus ? L'institutrice muette, qui voyait tous les jours, sur un petit corps en chemin de mourir, des marques ? »

A un autre procès, des parents bourreaux furent à peine punis. Au reporter qui me demandait : « Si vous aviez fait partie du jury, qu'auriez-vous décidé ? » je répondis : « Un mois de prison pour les voisins. » Car les voisins, interrogés sur le long martyre de deux enfants, avaient déclaré qu'ils étaient « habitués à les entendre crier ». Habitués, mais oui, habitués comme au timbre du tramway ou à la T. S. F. Habitués, comme au son de l'angélus.

Digitized by Google

Ce genre de propos monstrueux donna autrefois sa fleur sur les lèvres d'une femme riche, devant qui l'on déplorait la secrète misère d'une grande artiste : « Comment peut-on laisser ignorées et sans secours de pareilles détresses ? Est-ce possible ? Est-ce seulement vrai ? » Mme X... hocha un front désabusé : « Il y en a plus qu'on ne croit. Ainsi, tenez, moi qui vous parle, j'ai une parente qui est dans la dernière misère. »

Mais que penserons-nous du témoin qui vint déposer, la semaine passée, et dépeindre le spectacle de la petite fille *pendue à l'espagnolette par les poignets,* qui ne criait plus et avait « les yeux hagards » ? Le témoin en dit assez pour que nous imaginions un dialogue entre les deux mères :

— Et pourquoi donc que vous la mettez comme ça, votre petite ?

— Ah ben, c'est qu'elle n'est pas sage.

— Des fois, s'pas, les enfants, c'est ben agaçant. Allons, à revoir. Merci pour le fer à repasser. Je vous le rapporte demain.

Demain... Le témoin n'a pas raconté si le lendemain la petite fille était encore « pas sage », ou bien comprimée dans son lit-cage refermé, ou bien morte. On aime mieux ne pas en savoir davantage.

Ce qu'il serait utile de connaître, ce sont les raisons du silence gardé par l'institutrice de l'école que fréquentait, chaque jour un peu plus condamnée, l'enfant proche de sa fin. Qu'on ne voie pas, dans ma curiosité, une soif de sanctions, au contraire. Je sais trop que le sort d'une institutrice, dans certains cantons, est peu enviable. Elle pourrait se comparer à un régime de terreur, la vie d'une éducatrice jeune, solitaire, étrangère à la région, entre des familles jalouses d'inspirer la crainte et la considération. Tout ce qui approche de l'enfant devrait être héroïquement pur...

Digitized by Google

Comptons aussi, à la décharge de l'institutrice muette, qu'un surprenant empire sur soi scelle la bouche d'un enfant. La plupart des écoliers des deux sexes sont enclins à taire, au sein de leur famille, ce qui concerne les heures scolaires. Combien dévoilent, à un instituteur affectueux, les conditions atroces d'une vie familiale ? Un inflexible silence, inspiré moins par la terreur que par la pudeur, que par un amour filial sans espoir, forge, prolonge, aggrave le malheur des enfants opprimés. Ils sont plus prompts à mourir qu'à se réfugier en nous.

Ils sont, me dit-on, quarante-cinq mille. Quarante-cinq mille exemplaires de ce que la nature a voulu créer de plus éphémère, de plus apte à s'évanouir sous un souffle, sous un choc, à périr de froid, à s'écraser sous une goutte de pluie, à s'éteindre si notre doigt interroge la poudre multicolore de leurs ailes; quarante-cinq mille papillons...

Ce n'est pas la première fois que cette collection exotique, sans seconde, s'entr'ouvre pour moi. Je suis déjà allée lui demander asile contre le temps présent, contre l'attente, la réalité de ses soucis. Je me dis qu'ils sont quarante-cinq mille papillons et insectes; que je n'ai aucune chance, Dieu merci, de les connaître tous, même si je les visitais fréquemment, et, confiante dans cette réserve de prodiges que je n'épuiserai point, je puis les admirer sans hâte et sans gloutonnerie.

L'ensemble des ailes qui ont franchi, immobiles, les océans, repose loin des salles nues, de la froide illumination du musée, lieu d'exil de toute entomologie. La curiosité expire sur le seuil des expositions publiques, quand elles sont aménagées pour des trésors de petite dimension et de grand nombre. Confiée aux visites du public, qu'adviendrait-il d'une collection particulièrement gardée dans sa fraîcheur, sous la poudre

Digitized by Google

qui adhère au papillon aussi légèrement que la pruine au fruit ? Elle gît actuellement dans les cases d'un édifice d'ébénisterie créé pour elle. Le génie féminin qui veille à sa sécurité comme à son développement imagina de donner, à chaque poignée de chaque case, la forme d'un bombyx de bronze.

La nature a décidé que l'âge d'un vieux papillon est environ — ou je me trompe — de quarante à cinquante jours; mais l'homme refuse de souscrire au gaspillage de la nature, et il choisit sa victime pour l'embaumer parmi les êtres qui empruntèrent à leur climat le minimum de substance et le maximum d'éclat; il les tue subtilement au loin et les rapporte, pliés comme un billet doux, à travers les marais fiévreux, les forêts qui sentent le fauve, les sentiers barrés de serpents, sur le dos des houles marines...

Les chasseurs de papillons exotiques sont-ils jamais assez payés de leur peine ? Oui, si l'on considère que cette peine est grande, que multiples sont les dangers et que les périls même constituent un attrait, une part de la récompense. L'orchidée, le papillon, qui hantent les mortels édens, fascinent souvent le traqueur. L'homme que l'amour du gain décide au voyage, mais qui chasse avec passion, oublie la prudence : plus loin l'entraîne l'aile enduite d'un feu vert; plus loin l'orchidée charnue; plus loin encore un papillon à quatre pétales inimaginables et une fleur qui, ailée et sans racines, va peut-être prendre son vol...

Je ne puis me défendre de contempler le chasseur de papillons exotiques, trafiquant aventureux, sous son aspect romanesque d'homme tenté, sa tentation se bornât-elle à la capture d'une proie connue et cataloguée, mais sans rivale par le feu des couleurs, la taille, le surprenant détail, par une monstruosité rutilante, une variation d'hermaphrodisme, d'albinisme...

Ici j'apprends, je vois qu'une régression peut bouleverser

Digitized by Google

le type de lépidoptère établi avec un luxe de soins tel qu'il semblait immuable. Mais une décision venue de très haut, une volonté qui n'avait pas encore dit son dernier mot se remet en marche, décrète que l'Agrias, merveille qu'on croyait décorée à jamais de rouge pur, de bleu incandescent, perdra ce rouge, le troquera contre une teinte de sang sec et orangé. Puis la fantaisie souveraine se ravise, amende les taches de nacre bleue, l'arabesque récemment troublée d'ocre, avertit dédaigneusement le chercheur que là-bas, de l'autre côté de la terre, une partie de la création n'est pas encore achevée et que les espèces animales innovent, comme à l'âge malléable de la planète.

Le soleil a tourné, touchant au passage les casiers vitrés dans chacun desquels quarante-huit papillons identiques témoignent que ce serait folie d'imaginer qu'un quarante-neuvième exemplaire pourra être plus richement imprimé, porteur d'un arc-en-ciel plus complet, d'oxydations plus imprévues. Ce qui était un joyau vert il y a une heure tourne au violet, disons violet, puisqu'il faut, dans la pauvre nomenclature des couleurs, décerner un nom à cette lueur changeante qui, sur l'un de ses bords, se souvient encore de la pourpre et, sur l'autre bord, confine mystérieusement à un présage de bleu très pâle...

Une contemplation pure dévore le temps avec rapidité. Éloignés, pour un moment, des drames de notre époque, nous n'avons écouté que le silence ou bien les propos d'un savant esprit qui, patiemment, nous renseignait quand nous lui posions quelque grosse question d'ignorant. Nos «pourquoi ?» bien lourds s'écrasent devant le mystère des symbioses. « Pourquoi ?... »

L'ombre éteint peu à peu les ailes des papillons, c'est déjà la nuit. Mais, dans une vitrine, les minéraux fluorescents n'ont pas encore abdiqué leurs lumières de cinabre, leurs

Digitized by Google

bleus de cauchemar glaciaire, leurs verts de luciole. Informes, arrachés à des gisements capteurs de clartés, aucun d'eux ne se réclame de l'art humain. Dans cette « Maison des merveilles » nous nous reposons de notre semblable et l'écartons avec douceur. Personne n'a parlé d'inimitié dans cette jungle paisible que gouvernent le grand portrait d'une panthère souriante à demi, celui d'un serval qui fut un ami sans reproche, et un python de bronze, satiné comme un bras nu.

Quelques nuits froides, autant de journées fraîches; c'est assez pour que tout change et qu'à descendre dans le métro, à rencontrer ce flot d'air ascendant qui charrie une odeur si profondément humaine, nous nous écriions : « Ah ! il fait bon ici... » Non, il ne fait pas bon dans le métro. Mais il est notre unique ressource. Il est partout présent, il nous sert et nous fatigue, nous lie à nos semblables, nous imprègne d'eux, nous édifie sur leur degré de misanthropie, de sociabilité et même de soins corporels. Moyen rapide de transport, wagon chauffé, il est le tumultueux refuge du silence. Personne ne parle plus en métro, personne n'aime plus l'échange, à tue-tête, des paroles inconsidérées.

Mais le temps n'est pas passé du déplacement inutile, favorisé par la tiédeur torpide du souterrain. Fermées la porte-fenêtre d'un balcon, la fenêtre d'en face, la croisée mansardée de l'étage supérieur, c'est la rupture de beaucoup de contacts, l'extinction de certaines voix familières, et les visages connus sont pour des mois derrière un rideau retombé.

D'une chambre ouverte, accueillante à tout écho, hantée des présences immatérielles que créent la lumière, le son, les signes échangés, l'indiscrétion des oiseaux, il faut nous résigner à la même chambre close, à l'univers relégué derrière la vitre. Seuls le travail, une infirmité acceptée, les soins

Digitized by Google

qu'exigent l'enfant ou le compagnon conjurent alors une crise que les femmes solitaires connaissent, et qu'elles nient par dignité. Pour y remédier inconsciemment, elles sortent sous le moindre prétexte, en dépit du temps maussade et du froid. « J'ai oublié d'acheter... J'ai promis d'aller... On m'a dit qu'à tel endroit je trouverais... Micheline est toujours chez elle à cette heure-ci, je l'entraînerai boire une tasse de quelque chose de chaud... » Le manteau, le petit chapeau ridicule, et hop ! dans le métro, au clac-clac-clac des semelles de bois.

Il va pourtant falloir organiser la mauvaise saison, femmes, autrement qu'en empruntant la noire chaleur du métro, la vapeur d'une infusion dans un « thé », et l'atmosphère tonique des officines épicières qui se parent d'un petit air clandestin pour vous vendre un innocent bâton de vanille, un sachet de poivre et une livre de sel, garanti marin. Vous que le froid, au lieu d'assagir, mobilise sans but, je me sens autorisée à vous conseiller, la pire saison venue, un rythme d'existence moins agité, disons moins extérieur. Vous avez, en faveur de votre mobilité, des arguments solides ? Vous en appelez à l'hygiène morale et physique ? Moi aussi, pour plaider contre vous. Ce n'est pas votre absence mais votre présence qui expulsera de chez vous l'animal noir et symbolique : j'ai nommé le cafard. Non, votre médecin ne vous a pas recommandé d'arpenter l'asphalte après votre repas du midi, par bise d'est. Non, l'escalier du métro, escaladé en tant que terrain sportif, n'accroît pas l'endurance du cœur. Non, le souci d'attraper à la course la dernière rame ne constitue pas une performance digne d'intérêt...

Je pourrais continuer. Mais à vous suivre en pensée je m'essouffle, ô fantassines qui ménagez les pneus de votre bicyclette. Je voudrais vous ramener au logis, je voudrais surtout que ce logis méritât plus d'amour que vous ne lui en donnez. L'arrangement de votre appartement date d'un

Digitized by Google

temps heureux, tout au moins paisible, il vous arrive de lui en faire grief. Que ne l'avez-vous bouleversé ? Que ne l'exploitez-vous mieux ? Vous limitez ses ressources, au nom d'une discutable économie ou d'un fétichisme sentimental. Un fauteuil un peu élimé est un vieil ami; mais sa housse l'attriste. Otez la housse. Si vous possédez un tapis, ne le rangez pas, roulé, au fond de la penderie.

Par contre, vous qui vous sustentez de peu, en peu de temps, qu'avez-vous besoin d'une salle à ne pas manger ? Changez-la en n'importe quoi d'autre : en atelier de couture, en ouvroir amical, en salle de dessin pour des jeunes filles, en sanctuaire du bricolage... Vos repas, vous les prendrez sur un plateau, dans le coin le plus clair et le plus chaud de votre case.

Vous possédez des livres, et même vous les aimez. Les livres aujourd hui coûtent cher, ils se remplacent malaisément. Pourquoi les avoir parqués dans le couloir obscur, du haut en bas d'un panneau que vous jugiez trop sombre pour y accrocher des tableaux ? De sorte que quand vous cherchez un livre vous devez monter sur une chaise et promener le long des rayons le halo pâle de votre lampe de poche. Mettez vos livres à l'honneur. Si vous les traitez bien, c'est eux qui vous retiendront casanière et occupée, le front chaud, étonnée de n'avoir pas senti couler les heures. Prolongez leur durée, pansez leurs blessures, vous qui vous entendez si bien à camoufler un vêtement, à détricoter un vieux pull-over pour le retricoter sous forme de socquettes et de gants. Livres, images, meubles font partie, eux aussi, de votre ligne de défense contre les maux de l'esprit et du corps.

Et puis, n'ayez donc pas honte d'être frileuse. Vous n'étiez déjà pas très potelée, avant la guerre. Maintenant, il vous manque le sous-vêtement type, le tissu douillet insinué entre épiderme et chair. Et comme vous êtes des braves petites,

Digitized by Google

vous mentez valeureusement : « Moi, je n'ai jamais froid... Moi, je suis habillée l'hiver comme l'été... » Réservez pour l'extérieur cette honorable crânerie. Vous n'avez pas de feu chez vous ? Recourez à la robe de chambre. Faites « cocher de fiacre », roulée comme un saucisson dans une couverture de voyage. Vous entreprenez une lecture, une correspondance, une besogne un peu longue ? Installez-vous, et mieux que sur une... moitié de votre séant, s'il vous plaît... Choisissez le fauteuil, le coussin, le meilleur éclairage, ayez les genoux et les pieds couverts. Ce genre d'égoïsme, qui constitue une économie de forces et de chaleur, rendra aimables les heures que vous vouliez vouer à la pluie fine, au vent ennemi des oreilles découvertes et des courtes jupes froncées, au suffocant métro...

Encore un conseil : fuyez le miroir. Tournez-lui le dos en écrivant, en cousant, en lisant. Il n'a généralement rien de bon à vous apprendre. Vous n'êtes pas toujours capable d'apprécier la beauté qu'empreignent sur des traits féminins la détente, le silence environnant, une profitable résignation, la mélancolie et la fierté de vivre plusieurs heures sans quêter le secours d'autrui.

C'est peut-être dans l'esprit féminin, dans ce qu'il a de primitif, d'attaché au prodige, que l'or a retrouvé une estime qui ne correspond d'ailleurs à aucune réalité. Que mes lecteurs ne craignent donc pas de trouver ici des considérations générales sur le métal jaune, les tractations défendues qu'il inspire, la convoitise que son éclat fait naître. N'est-ce pas les rassurer d'abord que de parler de l'or comme s'il n'existait qu'en tant que féerie, matière talismanique, au même titre que l'imaginaire escarboucle ?

Je pense souvent à l'or, sans but et agréablement, parce que j'entends souvent parler de lui, de ses aventures et de ses

Digitized by Google

méfaits. Dans les contes d'autrefois, le diable et ses follets se glissaient, invisibles, à la veillée, entre le chat sommeillant et la craintive jeune fille. Ils écoutaient les pieuses malédictions des conteurs du village et, pour pimenter la veillée, ils changeaient les louis d'or en feuilles sèches, en tisons ardents, en yeux de hibou. Fallacieuses escarcelles, parchemins magiques signés d'une encre prise à la veine du poignet, pactes funestes... Puis matines sonnaient au clocher proche, et tout rentrait dans l'ordre...

Ma connaissance de l'or est superficielle et ancienne. Née aux champs, ayant vécu aux champs mes vingt premières années, j'ai toujours vu que les campagnes révèrent l'or. Mais je ne savais pas jusqu'où, ni comment. Je voyais seulement que l'or et l'eau, où qu'ils apparussent, recevaient, dans mon pays sans cours d'eau, la même dévotion, qu'on se penchait sur un puits nouveau et généreux comme si le miroir rond, tout au fond, fût une fabuleuse monnaie...

Je me souviens que, sur les champs de foire, les marchés se débattaient en pistoles, que si la pistole tout court valait trois francs, la « pistole d'or » s'échangeait contre deux pièces de cent sous... Je voyais peu d'or, sauf une montre de mon père, le bracelet de ma mère, serpent de cheveux châtains, dont la tête et la queue d'or brillaient d'écailles ciselées. Mais les plus modestes en ce temps lointain avaient, au profond d'une armoire, ce qui s'appelait « la boîte aux brins d'or ». Son nom dépeint assez son contenu. Chaînons brisés, anneau de breloque faussé, bout de porte-mine, fermoir hors d'usage d'un collier, parfois quelqu'une de ces minuscules pièces de cinq francs en or que je trouvais si jolies — la boîte aux brins d'or ne recélait rien que l'on jugeât négociable. Les parents enseignaient seulement aux enfants que « ça ne se jette pas, parce que c'est de l'or ».

Durant que je grandissais, l'or me sembla perdre peu à peu

Digitized by Google

son innocence. Une histoire de menus vols troubla de chuchotements la maison que nous habitâmes avec mon frère aîné, le médecin de campagne. J'y vis ma mère les joues empourprées d'indignation, j'entendis sangloter la servante, je distinguai les mots : « Une épingle à tête d'or... Le bouton de chemise de ton père, qui est en or... » Un tel malaise se dénoua, par un jour de fin d'été, après des orages qui avaient écaillé le toit de tuiles. Il y eut de grands : « Hella t'y possible ! Bonnes gensses ! Quel butiau que c'te bête ! » et la pie familière tourbillonnait au-dessus du toit... Le maçon venait de découvrir le trésor de l'unique voleuse, la « ziasse ». Rien n'y manquait, du bouton de chemise à la petite cuiller en vermeil, et jusqu'à un poids de dix grammes en cuivre. La « ziasse » aimait le métal jaune et protesta à grands cris grinçants contre la reprise...

Depuis, j'ai écouté comme tout le monde les histoires, grossies de fantastique et d'immoralité, qui s'attachent à un caillou d'or, à un ruisseau d'or. Des légendes de pépites, de pirates, de mendiants couchés sur un grabat d'or... L'or en faits divers, l'or en coups de théâtre... J'ai vu que l'homme peut aimer l'or pour lui-même, d'un étrange amour désintéressé. J'ai connu un homme riche — il est mort depuis peu — qui portait dans sa poche une vingtaine de louis bien fourbis. « Pourquoi ? » lui demandai-je. Il les tira à poignée de sa poche, les respira : « Vous ne savez donc pas que l'or sent bon ? » me dit-il. Je cite encore un autre mot, échappé l'autre jour aux lèvres d'une jeune femme qui se pare, tous les jours, d'une grande croix d'or magnifiquement travaillée. « Ma chère, lui reprochait une amie, on ne porte pas en ce moment un bijou aussi... évident ! — Peut-être, dit la jeune femme, mais c'est que l'or tient chaud. »

De tels mots se réclament de la névrose ? Mais la névrose est aussi vieille que l'or immémorial, fauteur de vésanies. Je

Digitized by Google

pense à un fou véritable, interné depuis des années, et qui ne quittait ni jour ni nuit son fétiche : une monnaie d'or. Aux visiteurs qui lui inspiraient confiance il faisait flairer la pièce d'or : « Vous ne sentez rien ? J'en étais sûr ! Vous avez un odorat grossier. Odeur très agréable, légèrement alliacée, sous un parfum de cuir de Russie. Je sens toutes les odeurs. Tenez, par exemple, ma douche sent bon et rappelle curieusement le parfum de l'or. Qui sait si le sous-sol qui conduit l'eau jusqu'ici n'est pas aurifère ? »

Un jour on m'a montré un lingot. Je l'ai trouvé triste et moins joli qu'une brique qui, au moins, eût été rose. Mais j'admets que la frappe embellit l'or et qu'alliagé, monnayé, il roule, avec un son, si j'ose écrire... argentin. Les âmes simples l'exigent jaune, encore que la malice humaine sache maintenant le décolorer et le rendre aussi morne que le platine. « Pourquoi aimes-tu l'or ? » demandait une aïeule à l'arrière-petite-fille, âgée de six ans, qui jouait avec les bracelets et les bagues de ses vieilles mains. « Grand'mère, c'est parce qu'il est jaune », répondit la petite, sibylline sans le savoir.

Jaune, variable du jaune très pâle au jaune souci, si pesant que son poids suffit à le révéler, il traverse les guerres, les suscite et les paie. C'est sans doute dans les jours les plus dénués que les femmes se plaisent à son éclat solaire, qu'elles exhument un pendentif hors de mode, agrafent sur leur poignet un gros « jonc » familial où l'art a autant de part que dans une casserole. De la broche qui représente une pensée d'or émaillée çà et là de noir, elles disent que « ça a un certain charme désuet ». Je n'y contredis pas. Mais je crois que nos braves ravitailleuses, nos courageuses ménagères discernent mal le point et l'espèce de leur penchant pour le métal solaire et despotique. Elles le comprennent peu — et qui donc le comprend ? Nous savons de lui qu'il est terriblement lourd, qu'il est apte à descendre au fond des mers, à dormir oublié

Digitized by Google

sous la terre, quitte à reparaître soudain, tout chargé d'anciens crimes... Nous savons que les femmes ont toujours aimé qu'il tiédisse sur leur gorge...

— C'est une poire pour la soif, me dit l'une d'elles en touchant sous sa robe, entre ses seins, une large monnaie antique au bout d'une chaîne.

Mais je l'ai déjà vue vendre un brillant, un meuble ancien, des livres rares, et elle a gardé la pièce d'or.

Digitized by Google

X

Tu n'en fais rien de tes deux charnières en cuivre ? »

— Rien, actuellement.

— Si tu me les donnes, je te les échange contre de la solution à coller le caoutchouc qui te permettrait de réparer ta boule à eau chaude. Et, tu sais, c'est de la solution d'avant-guerre, de celle qui sent le chloroforme !

— Tu m'en donneras combien ?

Mon camarade l'astucieux réfléchit, soupesa les deux charnières de cuivre :

— Trois centimètres cubes.

— Mesurés dans quoi ?

— Dans une petite cuiller à sel, qui fait juste le centimètre cube. Peut-être même une ou deux gouttes de plus. Penses-y. Je me sauve. Je suis sur une affaire de bois, dit-il d'un air important.

— Veinard ! C'est du bois scié ?

— Pas exactement scié... sculpté...

— Tu ne partagerais pas ?

— Ça dépend. Prendrais-tu le râble ou le train de devant ?

Digitized by Google

— Le train... quoi ?

— Voilà : dans une petite maison, à Boulogne, je connais deux occasions : un cerf et un chien terre-neuve, tous deux en bois, grandeur nature. A eux deux, ils occupent une chambre, et la locataire veut les expulser. Le cerf, à lui tout seul, fait dans les trois cents.

— Francs ?

Mon camarade hausse les épaules.

— Est-ce qu'on parle d'argent, à présent, quand on achète ? Kilos. Trois cents kilos. Pour moi, c'est le chien qui est le plus avantageux. Un terre-neuve, énorme : il fait le beau et porte un lièvre dans sa gueule.

— Un terre-neuve qui chasse le lièvre ?

— Fantaisie d'artiste. A côté du chien, il y a un gros tronc d'arbre, en bois...

— En quel bois ?

— En bois de chien — je veux dire le même bois, et un fusil.

— Un vrai ?

— En vrai bois, Dieu merci. Au-dessus du chien s'arrondit gracieusement une branche d'aubépine fleurie, en bois. Ce qu'on pouvait gaspiller le bois dans ce temps-là ! Tout ça en chêne. J'achète le chien, le cerf, je les débite, je les brûle dans mon poêle. Je perds sur les jambes du cerf qui sont minces, mais je gagne sur la toison du chien, travaillée tout en frisures plein bois. Ah ! si le sculpteur du Second Empire s'était senti du goût pour les éléphants, mon hiver était assuré.

— Et qu'est-ce que tu lui donnes en échange, à la femme qui liquide sa ménagerie ?

— Un harnais complet pour un poney.

— Elle a un poney ?

— Non, elle a un couple de perruches.

Digitized by Google

— Ça n'ira jamais, même si c'est un très petit harnais. La perruche dépasse rarement six centimètres au garrot.

— Aussi ma bonne femme refilera-t-elle le harnais au grainetier, qui attellera son cheval miniature.

— Tu m'en diras tant... Tu n'aurais pas un tuyau pour les sous-vêtements en indémaillable ?

— J'en ai un. Je l'ai exploité à mon profit. Ce que je porte en guise de caleçons, ce sont de ravissantes petites culottes de dame, en coton rose, avec une bordure en dentelle mécanique bleu ciel, qui proviennent directement d'une mercerie connue de Dieu seul et de moi. Quand je me déshabille le soir, je rappelle Barbette, en mieux. Mais ma femme dit qu'elle ne m'aime pas en travesti. A propos, si tu avais des morceaux de lainage...

Pour toute réponse, je glissai un regard ironique à mon camarade bricoleur. Mais il insista :

— De très petits morceaux de lainage : je te ferais à façon une paire de pantoufles d'Arlequin. Tu me donnes, supposons, beaucoup de petits morceaux de lainage...

— Ce n'est, en effet, qu'une supposition.

— Entre mes mains, ça devient une superposition. Je les raboute, je les matelasse l'un par l'autre, je les pique sur mon patron de pantoufle. Rouge, vert, jaune, violet. Les pantoufles d'Arlequin. C'est confortable et gai.

— Et les semelles ?

— Je t'attendais là, dit mon malicieux camarade. Pour les semelles, j'ai une chausse.

— Une chausse ? Un chausson ne conviendrait pas mieux ?

— Une chausse à filtrer l'eau-de-vie, une authentique chausse charentaise, en feutre ! Je te laisse éblouie et je vais à mon bois par le Bois.

— C'est plus court ?

— Non, c'est plus mou. Dans le Bois, je ne marche que

Digitized by Google

sur l'herbe, ça épargne les chaussures. Il suffisait d'y penser !

Il faut les admirer, ceux que l'état de perpétuel défi à l'incommodité, à la pénurie, à la rigueur des saisons, pourvoit de résistance, d'humour et d'invention. Mon ancien filleul de la Grande Guerre, légionnaire âgé, relégué dans un pays déjà durci de froid, m'écrit que l'habitude d'emporter avec soi, sans nécessité précise, une musette ou un sac crée le prurit de les remplir, tout au moins de ne pas les rapporter vides : « Rapporter quoi ? La forêt est proche, mais battue en tous sens. Quelques châtaignes ont échappé aux chercheurs; il faut les retirer de l'argile où elles s'enlisent, où elles auraient tôt fait de se gâter. J'ai pressé des faînes, ci : un demi-litre d'huile; savez-vous ce que je fais sécher autour de ma cheminée quand j'ai du feu ? Des morceaux de bois pourri et travaillé par les insectes, qui se défait en brins comme l'amiante. Bien sec, léger comme l'éponge, il n'a besoin que d'une allumette, tandis que les fagotins trop verts fument et s'éteignent. Vous n'imaginez pas l'odeur étrange qui règne dans ma petite case, porte et volets fermés, quand le feu échauffe la vapeur qui sort de mes bois pourris et des nattes de roseaux que j'ai tressés moi-même en guise de tapis et de bourrelets ! »

Émouvante, humaine envie de ne pas mourir... Hâtons-nous d'en rire, comme c'est notre devoir. Rions de mon camarade, l'industrieux qui marche sur le mou. Rions aussi des échanges que propose ce petit journal, duquel je serai bientôt, je pense, la plus ancienne abonnée : *On échangerait belle mandoline signée contre chaussures garçonnet bon état... On donnerait n'importe quel objet valeur contre millet pour oiseaux... Bon piano droit contre petit poêle genre brûle-tout et miel.* Je souhaite que l'amateur de piano se trouve nanti justement d'un brûle-tout superflu, que la mandoline signée fasse envie au possesseur des chaussures. Nous n'avons plus honte de

Digitized by Google

« faire les peillarots », ni de proposer, en place d'argent, son équivalence approximative :

Donn'moi d'quoi qu'tas,
T'auras d'quoi qu'jai,

chantait une des étoiles — Thérésa ? Judic ? — d'une époque qui voulait le sein exubérant et rondes toutes les beautés féminines. Plus de rondeur, n'en parlons pas, mais chantons le troc qui nous tient éveillés, suspendus aux espoirs saugrenus, attentifs aux convoitises entrevues que pourraient allumer un toucan naturalisé ou un uniforme, authentique, de préfet de la Restauration.

Petits bouts de ficelles ne pouvant servir à rien... Le poète des *Hortensias bleus,* le comte Robert de Montesquiou, m'affirmait qu'une de ses parentes, et aucune des autres personnes à qui l'on attribua depuis ce trait d'économie, étiqueta parmi cent tiroirs le tiroir où elle rangeait les petits bouts de ficelle inutiles. Mais y a-t-il maintenant des bouts de ficelle sans utilité ?

Quand je reçois de la campagne un colis de légumes, des mains plus soigneuses que les miennes dénouent les ficelles usagées qui lient les barres du cageot, lui-même précieux et d'un bois aussi léger que le carton. N'est-ce pas déjà prodigieux que ces lattes de bois ne soient pas retenues en route pour un âtre sans feu ? N'empêche que ma patience trouve sa fin quand il s'agit de certains nœuds, et je coupe... Aussitôt les petits bouts sacrifiés disparaissent, et je n'ai pas connu tout de suite qu'ils avaient un emploi : détordus, cardés en courte charpie de chanvre, figurez-vous qu'une femme les traite comme kapok et plume, et bourre ce qui a besoin d'être bourré. Une sorte de hachis de chanvre et de papier compose l'intérieur des courtepointes, qui rendent un grand

Digitized by Google

service. Et quand toutes les ficelles seront de papier tordu ? Nous verrons bien. L'état de choses actuel nous dispense de prévoir, et ne nous convainc que de ne rien laisser perdre.

Mais où sont les armoires d'antan ? Des profondes excavations du « corridor d'en haut » il ne me reste qu'une jupe crinoline bleue, joliment brodée de guirlandes blanches au point de chaînette. Toile de lin bleue, fine taille, grand tour de jupe, cette jupe-là me vient de « Sido ». C'est dire que je n'y découperai ni napperons artistiques, ni housse de fauteuil-crapaud, ni blouse chemisier.

Les autres trésors hérités d'une mère provinciale — « Ne jette rien, tout peut servir » — ont disparu, émiettés par mes mains irrespectueuses. Le châle en cachemire des Indes a jeté son dernier feu de couleurs sous la forme d'un sac à main monté sur fausse écaille blonde. Du moins il aura échappé au plus fâcheux destin des cachemires, qui est de finir tapis de table.

Si je cherchais bien, ne retrouverais-je pas une de ces blouses en « vraie dentelle », où le goût de 1900 faisait entrer quelques fleurons d'irlande véritable, des entre-deux de cluny, des fonds de bonnet en valenciennes et plumetis, des lambeaux de point de Bruxelles ? Je ne chercherai pas. Un pareil corsage-puzzle n'a sa place ni dans notre mode ni dans cette saison. Autrefois, j'avais aussi un gentil lot d'étoffes anciennes, utilisables dans l'ameublement. Bien mieux, — mais je pense : bien pis — j'eus à me défendre contre la trouvaille que je fis, dans une demeure conjugale, d'un lot de reps... Un lot ? Une marée de reps, venue jusqu'au centre de la France à travers la catastrophe et les exodes du Second Empire... Un scandale de reps, tout en rideaux et portières, en lambrequins et courtines, de ce grenat qui prend aux lumières un ton de funeste et vénéneux chocolat. Un métrage, un kilométrage de reps, de quoi fuir, de quoi fondre en larmes, et je ne parle qu'à peine

Digitized by Google

de ses franges torses que nul incendie n'anéantit, qu'aucune haine d'héritiers ne se disputa après un décès.

Pendant plusieurs années, je pus croire à un maléfice. Le reps grenat se faisait jour peu à peu, filtrait hors des caves, descendait à plis nobles du grenier, et quand nous nous mîmes à faire gaîment le sac d'une demeure réputée pour cacher un trésor, le reps grenat — lui toujours, lui partout, ligoté en ballots, plié dans des caisses mystérieuses — nous leurra plus d'une fois. Belle étoffe sévère, je te trouverais maintenant les vertus dont un pacha faisait celles de la beauté : abondante et immobile. Et le marché de Saint-Ouen te lotirait entre un verre de cristal ébréché et un petit bourdaloue que la marchande nomme « saucière ». Étoffes d'autrefois, étoffes à pleines mains...

— Vous n'auriez pas une toile cirée en mauvais état ? interrompt une de mes amies.

— Si. Allez voir celle qui est sur la table de la cuisine, et laissez-moi écrire.

— Quand vous la retirerez, donnez-la-moi, et j'en fais un semble-wassingue.

— ?...

— J'enlève par lanières et morceaux l'enduit ciré superficiel et, dessous, je trouve un tissu de coton encore assez bon pour essuyer ou laver. Pas bête, hein ?

Non, certes ! Pas assez bête. L'émulation et l'improvisation vont souvent un peu loin. Témoin cette femme, élégante malgré tout, qui se refusait pour sa boutonnière un œillet mauve parce qu'il coûtait dix francs... Elle trouva dans son tiroir une pochette de soie, la cisailla et la chiffonna le mieux du monde en manière d'œillet, la planta sur son revers de veste et s'applaudit... Puis elle soupira et s'assombrit : « C'est idiot. Le mouchoir m'a coûté vingt francs. »

— Mais, objectai-je, c'est une fleur qui durera longtemps.

Digitized by Google

— Nous n'aimons pas les fleurs qui durent, dit-elle.

C'était répondre en femme, et sagement. Toutes nous aimons soigner, prolonger une rose, mais nous faisons peu de cas d'une rose imitée. Nous ne pleurons que l'éphémère.

— La belle rose-thé ! dis-je à une jeune femme fleurie.

— Je l'ai volée ! répliqua-t-elle en riant.

Peut-être se vantait-elle, quoique beaucoup d'entre nous se tiennent en équilibre précaire sur une passerelle qui relie la débrouillardise au chapardage.

— Pourquoi écrivez-vous sur un seul côté des feuillets ? me demanda la peleuse de toiles cirées.

— Parce qu'à l'imprimerie du journal la composition typographique exige...

Je m'arrête. Ce qui était vrai n'est plus vrai, puisqu'une dactylo tape mes manuscrits. J'obéis, nous obéissons à une habitude gâcheuse qui est presque une nécessité. Raturer largement, dessiner, autour d'un « pâté », des pattes, des ailes et des moustaches, et surtout déchirer, déchirer, déchirer, c'est notre luxe. Mais il est bien vrai que notre léger matériel s'épuise. D'ailleurs, pourquoi froisserais-je bruyamment la feuille condamnée, que guettait la chatte ? A quoi bon la rouler et la jeter au loin, puisque celle qui courait après la boule de papier, la chatte, n'est plus de ce monde...

« Si vous disposiez d'un pouvoir sans limites, qu'aimeriez-vous donner, enfants, à celle qui ne cesse, depuis votre naissance, de vous donner tout ? »

A un pareil referendum, qui demandait aussi un dessin de l'objet souhaité, les réponses n'ont pas manqué, les récompenses non plus. Par centaines, sur une feuille de cahier, sur un bout de whatman, sur un papier d'emballage, les enfants de six à treize ans ont peint, dessiné, employé les crayons, l'encre, l'aquarelle. Un grave jury de peintres, d'hommes de

Digitized by Google

théâtre, d'écrivains, s'est assemblé autour d'une œuvre enfantine multicolore, et l'a jugée sans rire. D'ailleurs il n'y avait pas sujet de rire. Tout juste s'il n'y eut pas, çà et là, lieu de cacher une larme.

Chaque fois qu'un enfant, merveille aussi bien de dissimulation que de spontanéité, se croit à l'abri de notre pénétration, il s'abandonne et se montre tel qu'il est, sans âge mental, plein de passion, jaloux, achevé. Mais ce sont là des minutes brèves. Il est ressaisi promptement par son devoir d'être un enfant, un consentement à demeurer dans son état de croissance et d'ingénuité d'où lui échappent des mots qui nous surprennent, des aveux d'une maturité propre à nous inquiéter. Dieu merci, il avoue aussi sa naïveté, et nous la trouvons d'autant plus charmante qu'elle s'attarde et le rajeunit.

« Si vous disposiez, enfants, d'un pouvoir illimité... » La suggestion leur offrait une occasion sans seconde de rêver, même de divaguer... Ce qui nous assombrit, nous jury, c'est que parmi tant d'enfants des deux sexes nous ayons rencontré si peu de déraison, une si timide extravagance. La résignation n'est pas une vertu du premier âge, et sachant quelle est la longue habitude qui les rend sages, nous aimerions mieux trouver nos enfants un peu fous...

Quelque deux cents dessins coloriés habillent gaîment le mur. D'un côté les garçons, de l'autre les filles, comme au catéchisme. Le soin que l'on prit de séparer les sexes rend sensible — nous ne nous y attendions pas — que les garçons sont plus émus que les fillettes, et plus poètes. Un douze-ans offre à sa mère « pour qu'elle se repose » la paix entre tous les peuples. Il sait de quoi il parle, et le peint en vives couleurs. Petit garçon pur et laborieux, il n'imagine la paix que représentée par le travail. Son mineur mine, son faucheur fane, son pêcheur tire sur le trémail, et les poules elles-mêmes,

Digitized by Google

attachées à leur devoir, pondent avec zèle autour d'une femme enfin oisive, enfin assise dans un fauteuil d'osier. Deux grands rêves irréalisés planent au-dessus d'elle dans le ciel : un manteau d'hiver et un manteau d'été. Quand je vous disais qu'il n'y a pas de quoi rire...

Un autre poète prend ses crayons les plus roses et campe sur quatre courtes pattes un cochon gras, la queue nouée de bleu-ciel, et le dédie « A ma chère maman, qui a sept enfants ». Je n'ai pas fini de vous émouvoir, et de m'attendrir : voici un grand cœur, qui tient toute la page. Au centre du cœur, un clocher, une maison sous les arbres, des fleurs, et ces mots : « Pour quand tes cheveux seront blancs. » C'est aussi un garçon qui offre une « maison magique où on n'a pas besoin de balayer, où le manger cuit tout seul, où les enfants sont toujours sages ». Un garçon, encore, guide mal son crayon, mais son texte nous atteint au vif : « Maman, je voudrais te donner papa, qui est prisonnier. Mais je ne sais pas dessiner un camp. »

Les utilitaires, les petits gars pratiques organisent un bonheur où ils se font place contre le flanc maternel. Une poignée de pionniers, tous frères, s'écrie : « Nous sommes sept garçons, et nous voulons un mas provençal ! » Ils délèguent à l'artiste du septuor, qui s'en tire très bien, le soin de donner une forme précise à leur souhait. Le plus peintre de tous, c'est peut-être ce garçonnet qui d'une page blanche fait une montagne de neige, rien qu'en y traçant des chemins qui serpentent, jalonnés de petits sapins verts. Là-haut, en plein oxygène glacé, il veut hisser une mère qui s'épuise à vivre. Un autre donne, à ses parents, la campagne. Il les y voit si heureux qu'il figure toute la famille en habits de Pierrot et dansant la ronde sous un soleil chevelu de longs rayons...

Pour se laisser dominer par un esprit de mode et de coquetterie, le clan des fillettes n'est pas dénué d'intérêt. Une carriole, offerte à une maman « parce que sa bicyclette est

Digitized by Google

usée », brille ensemble de naïveté et d'art, et son poney fait feu des quatre pieds. Le poney est rose, la carriole est bleue, le peintre est âgé de sept ans, et le jury, rajeuni, ne cesse de sourire qu'en se penchant sur le dessin qui suit : une petite villa de banlieue, en meulière, neuve, propre, que soulignent trois mots : *La maison perdue*... Vite, reprenons notre courage en regardant les arbres bleus et verts, la prairie, paradis de deux cochons gras ! Paradis menacé, car du haut d'un nuage tout ballonné de victuailles tombe un couteau, figuré adroitement en papier d'étain, qui vise la gorge d'un des gorets...

Feuilletons rapidement la série des cochons, la série des villas, la série des T. S. F. et des tables à thé, attardons-nous à la kyrielle, plus touchante, des « élevages modèles », étonnons-nous que tant de fillettes n'aient trouvé, comme panacée à guérir les fatigues d'une mère dévouée, qu'un sac à main, une paire de gants, et même un « ensemble » de couturier.

Arrivons à la poignante évocation que trace un orphelin; inspiré, visionnaire, il tire du tombeau sa jeune mère, pâle et gracieuse morte, appelle autour d'elle les tableaux, les séductions d'une existence terrestre, et veut lui rendre ce qu'il a reçu d'elle : la vie... J'espère qu'un tel enfant pourra grandir sans s'écarter d'un lyrisme étrange, dû au grand regret fervent qui guide sa main. Déjà n'emprunte-t-il pas le truchement de la couleur et du dessin, la voie élevée, lente, difficile, d'un art ? C'est sans doute le seul chemin par où rejoindre, à la faveur d'un crayon rêveur et inexpérimenté encore, celle qu'un petit garçon solitaire ne veut pas cesser de chérir.

— Vous avez un bien joli portrait au Salon d'hiver, me dit un ami.

— N'est-ce pas ?

Digitized by Google

Et je me rengorge à penser que des amis, que des inconnus ont rêvé devant le profil d'une jeune femme de vingt-cinq ans, chargée d'un chignon châtain, un pavot rouge sous l'oreille... Même j'insiste :

— Un talent officiel, évidemment, le père Ferdinand Humbert; mais ce portrait inachevé est l'une des plus jolies choses de ma jeunesse...

— Votre jeunesse ? A quel âge faites-vous remonter votre enfance ? Un portrait où vous paraissez bien trois ans !

Nous ne nous entendions pas. Il s'agit d'une petite gouache blanche et rose, signée d'un peintre obscur qui rencontre, en 1941, son premier succès. C'est vrai qu'à dix-huit mois — l'âge du portrait — j'étais bien gentille. L'autre portrait, personne ne m'en parle. Et pourtant il date de l'époque où le « père Humbert », comme on disait, peignait des hommes d'État, des femmes de grands industriels ornées d'enfants et de chiens, sur fond de parc ou de salon Louis XV. J'étais assez fière qu'il m'eût voulu peindre telle que j'étais le plus souvent, c'est-à-dire les yeux baissés et plutôt triste. Entre deux portraits, voilà que la faveur va à une effigie de dix-huit mois, fraîche et léchée comme si elle datait de 1830...

Plus loin, une lithographie de J.-L. Forain n'attire guère l'attention. Elle est gracieuse, mais je n'y ai qu'un œil. Intimidée par Forain, jeune, barbu, rieur, j'osai pourtant lui demander :

— Pourquoi ne m'avez-vous fait qu'un œil ?

— Sans doute parce que vous n'en aviez qu'un ce jour-là, répondit-il.

Il travaillait dans un atelier où le désordre ressemblait au commencement incohérent du monde, et sombre comme s'il eût plu tout le temps sur son vitrage gris. Je ne servis pas longtemps de modèle à Forain. Les quelques séances pendant lesquelles je le regardais guider sur la pierre — il en détruisit

Digitized by Google

plusieurs — un trait merveilleusement tournant et gras, me laissaient isolée. Son regard brillant et agile courait sur moi en me dédaignant. Les très jeunes femmes ne se résignent pas à compter pour nature morte.

Entre tant de portraits rassemblés et la spectatrice que je suis s'interpose le souvenir du lieu qui les vit naître. Leurs peintres ne sont pas tous morts. Du temps que Jacques-Émile Blanche peignait le grand portrait qui est au musée de Barcelone, je luttais contre le sommeil d'après-midi en glissant un regard sur l'enviable jardin, le ruisseau de myosotis, les charmilles d'un Passy ombreux que j'ai habité et vu détruire, où René Boylesve, sous les marronniers d'un parc centenaire, rêvait déjà de *La leçon d'amour*. Quand J.-E. Blanche travaillait, les traits de son visage penchaient tous du même côté, comme entraînés par le poids d'une migraine...

Atelier de Léandre, duquel j'ai tout oublié sauf les chats montmartrois qui, dans le jardin, se toisaient en battant de la queue et paradaient à grands pas comme s'ils jouaient Cyrano... Atelier de Boldini, encombré des portraits de milliardaires américaines jugulées de perles. Mais sur un couvercle de boîte à cigares, sur la couverture d'un livre, sur une feuille d'album arrachée et poussiéreuse, une, deux, dix petites esquisses habiles valaient mieux que les tableaux...

Atelier de Pascau : présente sur une grande toile, Madame Rosemonde Gérard y souriait, le coin de l'œil tiré vers la tempe et les cils en fer de flèche. Atelier, enfin, d'Antonio de La Gandara, miroitant d'un luxe glacé auquel suffisaient le parquet de chêne poli, une psyché à l'eau sombre, quelque vaste bergère d'un blanc sourd. Un atelier presque vide, mais la personne et la personnalité de l'artiste le peuplaient redoutablement. Du haut d'un prestige physique sans égal, La Gandara peignait, comme avec condescendance, des femmes, toujours des femmes. La princesse de Caraman-

Digitized by Google

Chimay cuirassée de satin rose; sa sœur, la comtesse de Noailles, en bleu pâle; Polaire en rose, Polaire debout sur ses pieds fins, la taille dans un bracelet; Polaire, échelon gracieux entre l'espèce humaine et une animalité douce; Polaire palpitante, inquiète comme l'antilope captive...

Atelier de Fix-Masseau, et le beau marbre blanc d'où il tira ma ressemblance, plancher gris empâté d'argile, odeur de cellier et de terre humide... Je ne risquais pas de m'ennuyer auprès d'un artiste, jeune par l'âge et de tout ébloui, qui quittait une statue pour modeler un encrier d'après une châtaigne d'eau, une théière inspirée par le poisson-lune... J'étais contente de connaître des artistes sur le champ de leur travail : l'un bougon, harcelant son œuvre de touches brusques et de paroles; un autre halluciné et muet; un autre chantant comme un berger et m'oubliant; un autre minutieux et plein de doute...

Ce qui ne s'efface pas de mes vieux portraits, ce sont les visages de leurs auteurs. Les derniers, où j'appartiens presque allégoriquement à un paysage, ne sont pas tant pour moi mes propres traits que ceux, par exemple, de Segonzac et de Luc-Albert Moreau. Je vois à une vigne l'œil vert, à un mas la joue colorée. Que vient-on me parler de la mélancolie qu'une femme puise à regarder ses jeunes portraits ? Si regrets il y a, les miens vont aux peintres, qui ont disparu ou se sont éloignés. Mais si brièvement que nous ayons connu un artiste, il a toujours été nôtre dans la mesure où nous l'avons contemplé aux prises avec son œuvre, et tout occupé de son enfantement.

Digitized by Google

XI

Je ne sais pas s'il faut donner, à nos diverses attitudes, le nom de bravoure. Mais je crois qu'un étranger — je veux dire quelqu'un qui serait originaire d'un pays étranger à la guerre — emporterait quelque étonnement, s'il passait ici en temps d'alerte suivie de bombardement. Nos diversités le frapperaient d'abord, puis nos ressemblances. Ne parlons pas du comportement des enfants, qui n'est qu'une manifestation de leur inconscience et de leur impertinence de Paris. Au cri des sirènes, ils répondent par l'imitation du cri, après quoi ils sautent et courent comme sous une averse soudaine; certains feignent la peur par maniérisme, puis ils n'y pensent plus, reprennent leurs billes et leur corde effilochée. Si un garde du Palais-Royal a l'ordre de vider le jardin à cause du canon et des avions passants, l'enfance s'intéresse de nouveau à l'actualité, mais seulement pour réagir contre les ukases et les porteurs du pacifique uniforme noir à bandes rouges : «Non, mais quoi, alors, on fait pas de mal, non mais où qu'ils veulent qu'on joue, et puis quoi c'est jamais que des avions, ah ! ben, si on les écoutait... » etc.., etc...

Digitized by Google

Les adultes, surtout les femmes, leur donnent l'exemple, non de la bravade, mais de l'indifférence. Je n'ai jamais vu une jeune femme s'arrêter de coudre, jusqu'à ce qu'intervienne, brassard jaune sur la manche, un des agents de la défense passive. Même si elle est pourvue d'un très petit enfant couché dans sa voiture, aucune ne fait mieux, ni pis, que lever un moment le regard vers les nues ou l'azur, puis reprendre couture ou lecture. Aucune ne gagne l'abri officiel, — je crois qu'il est rue de Valois — c'est déjà bien beau que voitures, enfants et jeunes mamans se rangent sous les arcades, auxquelles le public du jardin accorde un crédit illimité... « On n'est pas dehors, on est sous les galeries ! »

Il m'arrive, en cas d'alerte, de me réfugier un moment sous ces mêmes arcades, pour le plaisir d'écouter, et de regarder. Nos plaisirs en ce moment ne sont pas nombreux. Plaisir de me reconnaître, dans ceux-là qui m'entourent, qui sont ensemble fidèles et frondeurs, attachés au même superflu, dédaigneux du même nécessaire. Passé trois années de guerre, nous affichons — le moins possible ! — les mêmes privations. Vieilles ou jeunes, chargées ou non de progéniture, nous aspirons aux mêmes trésors hors de portée : « Ce que j'aimerais bien, c'est des petites culottes en jersey de laine. Moi, c'est des doublures pour les manches de veston d'homme. La doublure partie, le dessus n'est pas long à s'en aller... »

Des signes nouveaux et déplorables apparaissent : l'homme a le coude droit de son vêtement plus blanc que le gauche. Presque toutes les anses des sacs à tout mettre, surmenées, sont raccommodées avec des ficelles. On voit encore, sur la sveltesse des femmes, beaucoup d' « ensembles » bleu-marine. Mais n'exigeons pas que le bleu de la jupe ait trempé dans le même bleu que la jaquette... Au claquement des semelles de bois, je puis rêver que je suis encore à Belle-Isle-

Digitized by Google

en-Mer, à l'heure où la marée, ramenant les bateaux, appelle les sardinières sur le quai. Il ne s'agit pourtant que d'un lâcher de jeunes filles, qui sabotent sous les galeries au sortir de la Comédie-Française...

Jeunes femmes et jeunes filles sont encore bien jolies cette année, malgré les chapeaux, malgré l'absence de chapeaux, l'indiscrétion des cheveux nus, le gâteau de Savoie en boucles sur la tête, — retour de l'affreux crêpage! — les boucles trop longues : « Un cheveu d'or sur ton épaule... » et les tempes tirées « à la petite fille ». Encore bien jolies, mais leur style a changé depuis 1941 et 42. Elles se sont lassées, sinon de leurs vertus, du moins des apparences de la vertu. La terrible hâte de vivre — ainsi appellent-elles l'exigence d'éprouver le plaisir — qui embrasait les prisons de la Terreur est sur elles, surtout sur les plus jeunes.

Filles et garçons, à peine adolescents, profitent du métro pour des prises de contact qui commencent aux lèvres, finissent aux chevilles dans l'obscur piétinement du wagon. Dans le Jardin, je les vois sous mes fenêtres s'abattre joints et vaincus, comme font aux abords des étangs les libellules, et s'embrasser immobiles.

Les plus impudents sont peut-être ceux qui sont encore encombrés d'une malhabile innocence et attendent, couplés, sous les marronniers roses, le miracle de la volupté. Scandaleux, ils restent touchants, de par la grâce d'une effarante jeunesse. Leurs longs baisers, appris sur l'écran, tiennent à honneur de se faire avides, et bouche à bouche ils ont l'air de déglutir. Ce n'est pas beau. Mais on les prend en pitié.

Deux par deux, ils se promènent le long des galeries où déambulaient, une par une, les dernières péripatéticiennes du Palais-Royal que je vis, des années durant, graves et circonspectes, et réservées au point que je ne pouvais croire qu'une profession humiliée guidait leur promenade. Mûres, de noir

Digitized by Google

vêtues, et si peu liantes... La fatigue, le froid, la canicule leur tiraient de rares propos concis, touchant la température ou l'actualité. Où est maintenant celle qui brodait debout, se reposant d'une jambe sur l'autre, accotée à un pilier ? L'approche d'une silhouette masculine l'arrachait à sa tâche préférée, et elle cachait promptement son ouvrage dans sa poche. Une rencontre quotidienne justifie bien le salut qu'on échange dans un regard. La brodeuse clandestine répondit au mien en me tendant la collerette qu'elle brodait :

— Dites voir, est-ce que ce n'est pas perlé ? me dit-elle d'un air ravi.

Et comme je m'extasiais, elle continua, sur le ton de l'aveu :

— Et si vous voyiez mon napperon au plumetis, pour mettre sous le bocal de mon poisson rouge !

Je ne fis rien pour borner les confidences de cette couseuse, qui se reposait debout comme les chevaux de fiacre. Mais elle se montrait discrète, assez farouche et même énigmatique.

— Elles m'ont battue, hier, chuchota-t-elle un jour.

— Battue ? Qui, elles ?

Elle désigna, du menton, la galerie opposée :

— Celles de par là.

— Mais pourquoi ?

Sur sa figure de quadragénaire encore fraîche parut une malice de petite fille :

— Ah ! voilà... Elles sont jalouses. Y a de quoi. Songez donc, j'ai pas d'homme dans ma vie.

A cause de la durée de la guerre, et d'une existence dont les conditions chaque jour empirent, beaucoup d'enfants vont perdant la douceur de leur âge. Cela est, hélas ! inévitable. Que de regards inexorables sous les boucles dansantes, que de paroles dont aucun enfant ne rougit plus, que de dureté dans la tactique même de la séduction ! Les fillettes

Digitized by Google

ne se sont pas déprises des héros de l'écran. Mais il y a manière d'admirer, et de chérir...

L'un des premiers rôles du cinéma habite tout près d'ici, sous les arcades. Les jeunes filles et les petites filles ne l'ignorent pas. Elles se massent sous sa fenêtre cintrée d'entresol, et quêtant, à voix suraiguës, des « cartes » et des « dédicaces », jusqu'à ce qu'une tête frisée, cendrée, se montre, la tête connue d'un grand garçon simple, bien plus timide au fond que ses admiratrices... Celles-ci l'appellent « Jeannot ! » à tue-tête, mais il n'est pas jaloux d'une popularité si tutoyeuse. Les petites lèvent vers lui leurs visages de fraîches pirates, tout menaçants d'enthousiasme. Elles gravissent l'étage, s'asseyent sur les degrés, piaillent, réclament : « Non, on s'en ira pas ! On veut des cartes ! Et des cartes signées, pas avec le nom imprimé ! C'est l'habitude ! Marie Bell nous en a donné, dans la cour ! Quoi, vous n'êtes tout de même pas plus que Marie Bell ! »

Jeannot — vous avez reconnu Jean Marais — me raconte son état de siège, hoche sa huppe blonde et bouclée :

— Elles ne sont pas gentilles. Souvent elles sont jolies, mais je les voudrais gentilles... Il leur manque d'être douces, d'avoir un son de voix flexible, contenu, féminin, au lieu de cette récrimination criée... Une, l'autre jour, était si exceptionnellement douce... Je ne la connais pas, mais j'ai causé longtemps avec elle, elle levait les yeux comme ça en parlant parce que je suis beaucoup plus grand qu'elle. Elle m'appelait « monsieur » au lieu de me dire : « Hé, Jeannot ! » Sauf une fois... Je lui demandais en la quittant : « Mais est-ce que vous n'allez pas être grondée pour rentrer si tard ? » Elle a encore une fois levé les yeux comme ça et m'a dit : « Oh ! non, Monsieur... Je dirai à maman : « J'étais avec Jeannot. »

Cette douceur, à laquelle aspire et s'attache mon voisin le beau jeune homme, il est de fait qu'elle devient tellement

Digitized by Google

rare... Un coup de sonnette arrache à son chevalet le même Jean, passionnément occupé à peindre, qui va ouvrir et voit à ses pieds, sur le tapis-brosse, un de ces minuscules enfants de Paris, qui ont cinq ans par la stature, vingt par l'expression du regard...

— Qu'est-ce que tu veux, mon petit ?

— Une carte. Avec une « orthographe » dessus.

— J'ai déposé des cartes chez la concierge, tu n'as qu'à aller lui en demander une.

Un regard sagace, qui ne rit ni ne s'intimide, remonte tout le long de Jean Marais :

— Et vous croyez que ça suffira ?

— Naturellement. Puisque je te le dis.

— Et si a'm'demande jusqu'à des dix ronds pour me la donner ?

Jeannot éclate de rire, mais le psychologue, à ses pieds, secoue gravement la tête :

— On voit, dit-il, que vous ne connaissez pas la vie...

Je n'ai pas beaucoup ri, moi non plus, de l'histoire. Les enfants ne nous font plus rire. C'est une denrée trop fragile, et chez nous exposée à trop de trépas divers. J'aime mieux entendre la chronique des faits et gestes de Moulouk, chien-esquimau, presque aussi « vedette » que son maître.

A son premier contrat cinématographique, en Italie, Moulouk, qui fût mort de quitter Jean Marais, toucha, comme on dit, des haricots. Même symboliques, les haricots ne constituent pas un menu digne d'un premier rôle à quatre pattes; mais on objecta que Moulouk n'était pas dressé. Sa beauté, sa muette et vive intelligence, l'attachement fanatique qui le liait à son idole firent mieux qu'un dressage. A Paris, il savait déjà se glisser invisible dans le métro, se déguiser en doublure de « canadienne ». Au studio, il se forma à sauter sur le dos de son maître à bicyclette, puis à cravater de ses pattes le col

Digitized by Google

de son maître lancé sur un cheval galopant. Suivre à travers les obstacles, rapporter, nager, se taire, obéir, il savait tout cela, qui est facile pour un chien de qualité...

Depuis *Carmen,* depuis *L'Éternel Retour,* Moulouk voit grossir ses cachets. Quant à ses prérogatives, elles sont au Palais-Royal entièrement personnelles, et à peu près sans limites. Il échappe à la rigueur des ordonnances qui imposent la laisse. Et le jour où un de nos gardes prétendit sévir contre un Moulouk libre, le chœur de jeunes fanatiques s'éleva d'entre les ormes pour lui remontrer son erreur :

— Mais c'est Moulouk, Monsieur le garde ! Touchez-y pas, Monsieur ! C'est Moulouk qu'on vous dit !

Et l'autorité du garde se détourna du chien-vedette, Moulouk sur les affiches, qui continua, libre, à lever sa patte célèbre contre les vieux ormeaux taillés en charmille, bossués de loupes, débiles, hors d'âge, qui ne consentent pas à mourir.

Il s'en faut que je coure, dans le Jardin, des risques aussi nombreux que Jeannot et Moulouk. Les jeunes filles et les jeunes hommes qui m'abordent se disent souvent poètes. Si je les en crois, la France meurtrie compte beaucoup de poètes des deux sexes, qui ne dédaignent pas les conseils d'un prosateur. Je les écoute sans ironie aucune, en me souvenant que le moindre humour blesse grièvement tout ce qui est jeune, inspiré, avide de grandir et de souffrir. J'admire que la fleur qui éclôt d'une jeunesse mal alimentée, mal logée, humiliée dans sa vêture, s'égale à un poème, comme au temps où le romantisme trouvait naturel de manquer de pain et de feu. La mansarde, l'estomac creux, la pâleur, et jusqu'à cette résignation qui s'exhale par le rythme, voilà donc ce que 1830 transmet à 1940 ? Cela est poignant, cela est quasi intolérable, entre les murs ornés d'un enclos royal, où nous ne

Digitized by Google

voudrions rencontrer que les fantômes heureux du silence et de la paix. Mais la guerre traverse les murailles, les franchit, les illumine. Mes petits poètes partis, et le soleil ayant quitté son tremplin de l'est pour s'abîmer derrière la paroi d'ouest, ce n'est pas la nuit, la nuit de notre ville sans réverbères ni phares qui, paisible et digne d'eux, leur succède, mais les fusées en chapelet, les lampes d'un vert sulfureux, pendues immobiles à un clou d'astre, la vaste palpitation rosée des explosifs lointains. Tout l'appareil lumineux de la destruction et de la défense force nos murailles, tire de l'ombre leurs reliefs, bleuit les gazons. N'était le son des sirènes et de la canonnade, nous nommerions féeries ces nuits troublées.

A l'intérieur, nous sommes assourdis, entre nos cloisons fallacieuses qui n'employèrent, sous diverses époques, que le verre et le bois mince. L'air, déplacé par les explosions, empoigne nos vieilles portes salonnières, les secoue dans leur cadres, les ouvre irrésistiblement, arrache aux portes-fenêtres décrépites une grosse toux, et les éclats projetés par la D. C. A. dansent cristallins sur les toits d'ardoise.

C'est l'heure, pour ceux qui préfèrent aux caves-abris la plupart des risques, c'est l'heure où l'honorable curiosité humaine vérifie sa propre endurance. Rideaux fermés sur les vitres entrebâillées (« attention à la chasse d'air ! ouvrez aussi une fenêtre de l'escalier ! ») les uns jouent aux cartes. Un écrivain élève en l'air sa feuille commencée : il veut savoir si sa main tremble...

— Est-ce que le chien a peur ?
— Pas plus que la dernière fois.
— Rassure-le.
— Et comment ?
— En lui parlant, naturellement.
— Qu'est-ce qu'il faut lui dire ?
— Ce que tu voudras, c'est le ton qui fait tout. Parle-lui

Digitized by Google

en majeur. Dis-lui que ce bruit ne signifie rien. Dis-lui que ce sera ainsi tous les jours, et qu'il doit s'habituer... Donne-lui un morceau de sucre. Dis-lui *huisipisi, huisipisi !*

— Ça veut dire ?

— Je ne sais pas; mais c'est souverain.

Un jeune couple se repose en lisant dans le jardin, l'homme lit un épais numéro fatigué d'une revue d'avant-guerre, la femme un roman, si j'en juge de ma fenêtre, d'après le format. L'alerte mugit. Ni le liseur ni la liseuse ne sont atteints par le bruit. Aucun des deux n'a levé la tête, n'a porté son regard vers le ciel. L'enfant au seau et à la pelle n'a pas interrompu son monologue chantonné. Les réflexes de l'alerte sont émoussés. Si le garde estime qu'il faut chasser de l'Éden ce couple ravi à l'heure présente, les deux absorbés se lèveront, diront : « Quoi ?... Ah ! oui... » et d'un pas lent s'en iront lire debout sous les arcades.

Pour réveiller le réflexe, le tressaillement, appeler la contraction du cœur qui pâlit le visage, il faut maintenant que le sang coule, que les yeux voient, que le cri de l'urgence nous rende à la logique du danger. Cette guerre, en dépit du ton excédé que nous prenons pour dire : « Assez, on n'en peut plus... » cette guerre — je parle pour ceux, avec ceux qui ne bougèrent pas de Paris — est trop vieille pour nous.

Quand elle était jeune, aux premières alertes sur Paris, je me suis jointe une fois aux amis et voisins qui descendaient dans un abri. Je rends hommage à la vérité : tout le monde y fit bonne figure. L'enjouement, la patience ne manquèrent à personne. Et quel aimable mépris des incommodités ! L'unique et funèbre lampe Pigeon, la bougie pleureuse ? Bagatelle ! L'impérieuse présence des poubelles ? On en rit. Quelques poutres moisies et deux tonneaux vides en guise de sièges ? Camping ! Jamais mauvaise fortune ne se vit

Digitized by Google

opposer meilleurs visages. La surface de la terre nous transmettait des secousses profondes, peu sonores, un tumulte enchaîné, et lorsqu'il se tut nous eûmes licence de remonter.

Le petit jour levant éclaira notre retour dans la courte rue de Beaujolais. Nous n'étions pas jolis, mais bien cordiaux : « C'était très gentil... ça ne m'a pas paru long. — Ni à moi. — Ni à moi ! »

C'est alors que la concierge, qui remontait avec nous des abîmes de la sécurité, s'avisa qu'elle avait laissé dans sa loge la clef de notre immeuble, et qu'ainsi nous étions, dit-elle, « enfermés dehors ». L'un de nous, révélant avec modestie une vocation de monte-en-l'air, pénétra, en écartant des palissades, sur les chantiers de la Banque de France, et y cueillit une longue échelle au moyen de laquelle il nous rendit l'accès de nos domiciles...

— C'est le comble du comique ! s'écria notre chœur. On recommencera ! A la prochaine !

Mais le jour, ou plutôt la nuit, la prochaine et toutes les prochaines qui suivirent, je crois que les optimistes firent comme moi, ils restèrent dans leur lit.

O lit chaud, refuge du malade, paradis du bien portant, quel « abri » te vaut quand le pauvre corps humain, en proie au sommeil ou à la peur, veut trembler et dormir à l'aise, lit qui nous reçois horizontaux, résignés à vivre et prêts à mourir ?

Nous nous souvenons d'avoir été, au commencement puis au recommencement des périodes d'alertes, d'innocents fanfarons. La peur, la juste peur, se compose en nous à l'aide d'éléments variés. Un animal acquiert son expérience par accumulation. Chez nous, ce n'est pas la bravoure, c'est la peur qui constitue le progrès, et les moyens de parer au péril ou de le fuir. En même temps intervient une sorte de décorum, qui nous donne, fût-ce en apparence, l'attitude de la frivolité, la désinvolture du risque-tout. Nous sommes sages

Digitized by Google

dès que notre peur est assez éloignée de l'inconscience, dès que le danger nous devient intelligible, dès que nous échappons à ces supplications et folles prières involontaires, qui s'agitent intestinalement, dirais-je, en un esprit défait.

Encore, éduqués par elle, guérissons-nous trop vite de la peur. Le pigeon du jardin qui traîne à sa patte un bout de piège rompu ne sera plus jamais la victime d'un piège analogue. Il sait. Il sait en une fois ce que nous apprenons mal et à la longue. Quatre années de guerre ont passé sur nous autres étourneaux, qui n'eûmes d'autre sagesse que de ne pas bouger de notre ville. Ici nous nous sommes formés à des obstinations, des accoutumances, des patiences diverses, en foi desquelles nous nous déclarons aguerris, mot particulièrement impropre, qui nous flatte.

Il m'est arrivé d'écrire que la ménagère française, échouée sur un récif désert, parviendrait à restituer au lieu de son naufrage la plupart des caractères du confort qu'elle inflige à son petit trois-pièces sur cour. En imprimant cette boutade je me moque premièrement de moi-même, comme chaque fois que j'affirme : « A ma troisième guerre je ne craindrai plus personne au point de vue pratique. » C'est une plaisanterie sans sel. N'empêche que la routine de ma deuxième guerre, celle-ci, me tient bien, et que je la tiens. Outre qu'une impotence vous enseigne toujours quelque chose, — quand ce ne serait qu'à la supporter — une arthrite de la hanche vaut un bon conseiller. Sans elle, n'aurais-je pas follement couru les routes jusqu'à ce que nous nommions un coin tranquille ?

Rien qu'à m'imaginer campée dans un chef-lieu de canton au sud-ouest, ou respirant l'air savoisien, ou comptant jours et mois à même l'herbage bleuté de la Normandie, je frémis et je tourne vers le Jardin quadrangulaire un œil épris. Vous toutes, mes provinces tant aimées, se peut-il que je vous

Digitized by Google

envisage sans désir ? Mais c'est qu'aussi Paris, pendant la guerre, ne se compare à rien.

Qu'il a fait de chemin dans nos cœurs, en quatre ans... Il est noir, la nuit tombée, et nous pestons bien haut : « Noir comme le derrière du diable ! » Tout bas, nous chérissons cette Sulamite à la face obscure. Qui vient l'enlaidir nous blesse. Nous ne séparons plus, dans les rites de notre étroite vie, ce qui participe du culte rendu à la Ville de ce qu'exigent les gestes de notre propre préservation. Devant telle œuvre, tel édifice ancien jusqu'ici respectés, nous regrettons que féeriquement ils ne puissent descendre, quand la nuit est porteuse de menaces, dans un abîme protecteur...

Pour nous, rompus à l'avertissement des sirènes, nous connaissons notre affaire : s'il fait jour, éviter le métro-trappe; s'il fait nuit, entrebâillons les fenêtres (comme en 1916), posons à portée de bras la robe de chambre, la carafe d'eau qui ne remplace pas les succulentes oranges d'avant-guerre, et ouvrons le frais asile des draps. Un gros vieux volume se tient prêt à nous porter en Afrique australe, au cours d'un vénérable voyage tout festonné de serpents et de lianes...

Parmi nos passives défenses contre les raids, il y a place aussi pour la belote, la conversation, et... mon travail d'écrivain ? Oh ! non, pas pour le travail. C'est déjà assez difficile d'écrire quand le ciel ne tonne pas. L'organisme humain réclame, pour le service de ses sens, le maximum de vacance. Il lui faut accueillir les claquants drapeaux de lumières, les sons lointains et proches. Il liquide excédé celui des sirènes, pour s'occuper du bond élastique et parfait que suggère le canon, du chapelet ambitieux et sec expulsé par les mitrailleuses, de l'écroulement qui suit la chute des bombes. Il suppute, il erre. Il décrète : « Ça, c'est sur Versailles. Ça, c'est encore sur Juvisy. » Il fait le malin : « Ça, c'est la troisième

Digitized by Google

vague d'avions, la dernière », comme s'il en savait quelque chose, et prenant ses désirs pour des réalités.

Un murmure est né, au loin, et possède déjà l'horizon. C'est le chant nuancé des avions, si prompt à s'enfler. Le cœur se défend en s'accélérant, un muscle dans le mollet danse sa danse indépendante. La musicale « tenue » des avions s'aggrave, vibre dans une vitre fendue comme au secret de nos lombes, et le pourchas conjugué — défense contre avions et projecteurs — vise au sein des nues, rejoint entre les astres les avions que nous ne voyons pas, au-dessus de nous... Nous avons... Oui, nous avons peur. J'ai peur. La peur n'est pas, Dieu merci, une épreuve que je ne puisse soutenir. C'est une sollicitation qui interroge tous les membres, suscite le second cœur qui bat dans les amygdales. Tant que nous pouvons tenir en mains le troupeau d'organes, tant qu'il ne s'égaille pas pour suivre l'ouaille la plus égarée qui veut courir aux abîmes, ou cette folle brebis qui sottement brave des fauves qu'elle ne connaît pas, tout va bien. Au compagnon qui soucieux de moi me demande : « Tu as peur ? » je suis assez sûre de moi pour répondre : « Oui, sois tranquille, j'ai peur. »

Le tout est que la peur trouve en nous à qui parler, et non une chambre vide aux portes battantes, non un désert balayé par un vent furieux... Nous allumerons une cigarette, pour bien montrer que la petite flamme ne vacille pas dans notre main. Nous soulèverons une page commencée, nous emplirons un verre : la page ne doit pas trembler, ni le verre grelotter contre la bouteille inclinée. Il ne faut pas que nous vaillions moins qu'en 1918, où sous la plus longue attaque aérienne j'entreprenais par orgueil d'expliquer clairement, à une amie que j'abritais chez moi, pourquoi l'un des yeux de la sole est toujours campé de travers et comme à la diable, parce que placé primitivement *en dessous* de la bête, il se fraye

Digitized by Google

avec peine un chemin dans les cartilages de la tête et émerge au petit bonheur, un peu n'importe où...

Cependant la maisonnette d'Auteuil tendait le dos, toussait, et nous prêtait son ardoise fragile... La fureur de l'attaque, sa proximité et ses éclats étaient tels, qu'obéissant à l'instinct qui pousse l'animal et l'humain effrayés vers le trou et la tanière en forme de grotte, nous nous étions assises par terre dans une ancienne alcôve aménagée en penderie, où il nous semblait que le vacarme parvenait moins intense. Nous n'étions que deux femmes isolées dans un quartier désert, parmi la nuit, l'attaque et la guerre...

C'est là que, rassemblant comme on dit mes esprits, je m'entraînais à assembler idées et mots : « Comprends-moi bien : la sole dans son enfance n'est pas encore un poisson plat, elle a donc, comme les autres poissons ronds, com-me-les-au-tres-pois-sons-ronds... » J'articulais avec force, mais ne m'entendais guère. Un effilé de perles, qui frangeait une robe suspendue au-dessus de nous, me frôla la joue. En l'écartant, je reconnus le perlage irisé d'une robe de soirée. A revoir inopinément la parure d'un soir heureux, je perdis la parole, l'histoire de la sole et la conscience de l'heure. Tant est qu'un moment présent, même terrible, n'est pas toujours vainqueur du passé délicieux. Mais combien de fois vient-il à notre rencontre, le vestige opportun et tangible, à travers des ténèbres qu'il affronte et dissipe ?

La mémoire que nous gardons de nos heures effrayées est inégale. Un accident d'auto ne nous laisse rien, sinon les souvenirs d'une clinique et d'une convalescence, car nous ne l'avons ni préparé ni vu venir à nous. La peur ne menace pas — j'allais, Dieu me pardonne, écrire : ne récompense pas — ce que l'esprit n'a pas prévu. J'ai connu des êtres qui, de par une existence exceptionnelle, avaient perdu l'habitude de la peur. Ils n'étaient pas des foudres de guerre, loin de là, plutôt

Digitized by Google

des inaptes. En eux une sensibilité, capable d'ailleurs de noblesse, s'était poncée, en même temps que s'éteignaient les réflexes physiques et sans âge qui mettent sur le visage d'un enfant effrayé la pâleur, la bouche entr'ouverte, l'expression d'une sorte d'extase qu'on voit à certains suppliciés. Ainsi le vieux Furth... Il n'y a aucun intérêt pour mon lecteur à savoir qui était le vieux Furth, aussi bien je ne le sais pas moi-même, et il mourut quand j'étais encore fort jeune. Donc le vieux Furth me parla une seule fois de la peur. Il avait coutume de parcourir des pays lointains, et de se taire sur ce qui l'y appelait.

Il s'y trouva un jour nez à mufle, seul à seul, avec un lion...

— ... Le lion sortait d'un taillis de brousse. Nous nous sommes arrêtés l'un devant l'autre. Je vois encore le beau jaune foncé de ses yeux, et le poil de sa crinière comme de l'herbe brûlée. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suis tombé à genoux, j'ai joint les mains comme ça. Il m'a regardé d'un air... mais d'un air... tellement supérieur... Et puis il a passé à côté de moi. Il était déjà loin que moi j'étais encore à genoux et les mains jointes.

— Vous n'aviez pas d'arme, Monsieur Furth ?

— Pas plus que d'habitude, un bon bibelot, grandement suffisant. Je n'y ai pas pensé une seconde. A genoux, les mains jointes... Quand je me suis relevé, savez-vous ce que je me demandais ? Au lieu de me dire que je l'échappais belle, que j'étais chançard, je me demandais ce que le lion pouvait penser de moi... Avouez que ce n'est pas ordinaire !

Je l'avouais volontiers. L'œil d'écumeur, l'antique barbiche roussâtre et blanche, la bouche scellée sur une pipe, tout l'évocateur appareil qui composait le vieux Furth avait eu peur. Mais il l'ignorait, pour se souvenir seulement d'avoir mis genou à terre devant son seigneur qui l'avait méprisé.

Digitized by Google

— Mais si l'entrevue s'était prolongée, Monsieur Furth, à qui des deux fût revenu l'avantage ?

Là le père Furth riait comme une chaîne de puits, en montrant ses crocs jaunes d'octogénaire. Puis il retournait à sa sérénité de vieux bandit qui n'avait jamais été assez intelligent pour trembler de peur plus d'une fois dans sa vie.

Un sec printemps désole encore une année. Les blés courts ne fourniront ni paille ni épis pleins. En vain les pigeons au plumage altéré déploient une aile, puis l'autre aile, pour implorer l'eau bienfaisante. Nous n'aurons pas de fruits en juin, en juillet. Nous n'aurons pas... La liste de ce qui nous sera refusé serait longue.

Sous ma fenêtre défilent, chacun à son heure, les voisins familiers. En quatre ans certains sont, de passants, devenus amis : c'est dire que la guerre et mon immobilité ne m'ont pas trop dépouillée. Mais d'autres ne passent plus, ne passeront plus jamais. Parmi les obstinés à vivre, beaucoup s'emploient à rester reconnaissables. C'est une activité avouable à qui vieillit au sein d'une si longue peine. C'est même une dépense de force. Que fais-je d'autre ? Volonté de nous tenir droits, de ne pas autoriser que se forme, au-dessous de la nuque, la « bosse du chameau », bourrelet qui courbe la tête et le cou, entraînant les épaules...

— Tenez-vous droite, ma fille, disaient autrefois les mères cambrées.

Leurs arrière-filles, aujourd'hui, bombent le dos et creusent l'estomac. Mauriac assure qu'une indélébile fringance marque l'âge des femmes qui portèrent la cruelle armature des baleines et des buscs...

— Ah ! s'écrie une de ces aimables femmes, tantôt vieilles, tantôt un peu jeunes, j'en ai assez ! Que la guerre finisse, et je m'en paierai tout mon saoul !

Digitized by Google

— Et de quoi, ma chère ?

— De vieillir, donc ! Mais pendant la guerre, je n'ose pas. J'aurais honte.

Et elle me dépeignit avec délectation sa future chevelure blanche, son épiderme futur, fin, ridé, sans poudre, ses proches robes confortables et sa nonchalante vie de demain...

— Un an de guerre, dit-elle pour finir, c'est interminable. Deux ans de guerre, c'est très long. Trois, quatre ans... on en vient à bout. Mais au prix de consentements qui sont comme un art de la passivité. Et pendant tout ce temps-là, il s'agit, en plus, de ne pas déchoir physiquement... Je suis bien fatiguée.

En l'écoutant, je cherchais sur elle son ancienne forme, la championne de l'activité féminine qu'elle fut entre 1914 et 1918. Quelles magnifiques suppléantes elle fournit pendant la Grande Guerre ! D'usines en bureaux, d'hôpitaux en maisons de commerce, les femmes et leurs initiatives outrepassaient parfois ce qu'on espérait d'elles. La guerre les virilisait, les vêtait de la succincte tunique d'Éliacin, les tondait en pomme d'escalier, les gominait en danseurs argentins...

Une des singularités de la guerre actuelle, c'est l'aspect exclusivement, dangereusement féminin qui s'impose aux femmes. Est-ce à cause de l'occupation totale de notre territoire, de l'omniprésence d'une multitude étrangère et virile, que la femme assume des dehors de gamine et des façons de pupille ? Je n'incrimine aucune de ses arrière-pensées, sachant bien qu'elle n'expose jamais le meilleur d'elle-même. Mais sur elle la profusion éparse des cheveux, l'indiscrétion des boucles, la jupe insuffisante en longueur, dans la largeur de laquelle le vent et le regard se jouent, sont des erreurs dont la grâce française a fait autant de provocations. On a envie de dire, à ces fillettes sans limite d'âge,

Digitized by Google

échevelées et découvertes : « Chut... Nous ne sommes pas seuls... »

Mais quoi, elles sont souvent belles, et chérissent leurs parures de peu de prix. Et sans doute elles sauraient très bien me répondre que le printemps, même ingrat, ramène l'urgence de fleurir. Qu'il y a mérite à rehausser la beauté, à l'affûter de cent manières, et que l'orner, fût-ce comme une châsse un peu barbare, c'est attendre et déjà honorer la paix...

Digitized by Google

TROIS... SIX... NEUF...

Digitized by Google

Paru en 1944, aux éditions Corréa avec les illustrations en couleurs de Dignimont. Tiré à 812 exemplaires, dont : 12 exemplaires sur papier Madagascar, 250 exemplaires sur papier vélin d'Arches, 300 exemplaires sur papier pur fil Lafuma plus 250 exemplaires sur Arches, tirés pour les Bibliophiles du Palais. Réédité en 1945 dans le même format avec les mêmes illustrations, mais en noir. Tiré à 3.000 exemplaires numérotés, sur papier bambou. Réédité en 1946, en édition courante, d'un petit format.

Digitized by Google

TROIS... SIX... NEUF...

Seuls peuvent parler du déménagement les sédentaires par goût, dont je suis. Encore faut-il qu'ils aient acquis, en dépit d'un fort attachement au lieu qu'ils habitent, l'accoutumance de le quitter. Un fatalisme calme, l'expérience de la chance et de son contraire, tels sont les meilleurs, les plus recommandables des agents d'expulsion.

Quand un logis a rendu tout son suc, la simple prudence conseille de le laisser là. C'est un zeste, une écale. Nous risquons d'y devenir nous-mêmes la pulpe, l'amande, et de nous consommer jusqu'à mort comprise. Plutôt repartir, courir l'aventure de rencontrer, enfin, l'abri qu'on n'épuise point : tous les périls sont moindres que celui de rester.

En foi de quoi j'ai donc déménagé, et non par caprice. Par force souvent, d'autres fois par hygiène morale. Si le fonds mobilier, pas bien lourd, que je traîne y a gagné horions et cicatrices, tant pis pour lui. Le contact relativement fréquent avec les paniers à livres et à vaisselle, avec la paille, par l'usage hachée, qui sent la cave et l'écurie, avec les hommes bardés de la taillole en laine à triple tour, experts

Digitized by Google

à charger sur leur dos, d'une seule prise de catch, bahuts et buffets, avec leur casse-croûte et leur litre de vin violet; bref la connaissance d'une corporation qui manie adroitement l'armoire à glace et le petit bateau en verre filé m'est profitable. Et quel massage qu'un tremblement de terre !

A qui ne les voit qu'une fois en trente ans, l'aspect des déménageurs, leur présence et leurs actes sont rébarbatifs. En tout il faut l'entraînement. Puis vient une sorte de délectation. Celle-ci naît parfois, sans qu'on l'attende, du pire moment, je veux parler de la dernière heure du transfert. Les voitures chargées partent : l'une convenable, de construction assez récente, et même automobile; les deux autres sont d'infâmes tapissières, scellées avec des cordes, attelées de bêtes tristes. Vous restez seul — vous, moi, nous, les migrateurs, — dans le logis que vous trahissez, parmi les fétus de paille, les clous tordus, un cadre qui n'a que trois côtés. Ce tabouret dépaillé ? On le laisse, la concierge en fera ce qu'elle voudra. Les murs, étrangement sonores, vous rejettent vos dernières paroles.

« Où est la chatte ? Sous la baignoire. La chienne éternue. Naturellement, elle a pris froid, depuis cinq heures du matin tout est ouvert. Mais non, voyons, c'est à cause de la poussière remuée. C'est bien la dernière fois que je choisis des papiers de tenture aussi clairs, regarde les panneaux que le soleil a décolorés...

« Prends la chatte, donne-moi la laisse de la chienne. Oui, mais qui est-ce qui va porter l'ex-voto de Notre-Dame de Liesse ? — Pas moi, Madame; un coup que je le casserais, Madame m'en dirait !... — Descendons, descendons, on gèle ici... Où est-ce qu'on va déjeuner, en attendant l'arrivée des voitures ? Oh ! on a le temps d'y penser... »

Entre les deux domiciles, il n'y a plus que le trajet en taxi. Un grelottement d'exilés nous secoue. La chatte a faim : la

Digitized by Google

chienne réserve son opinion. Une vie commence ce soir, dans un lieu inconnu, dans les lits froids que nous napperons à la hâte...

Oui, mais c'est une vie nouvelle, le soleil qui marquera sur le mur un chemin nouveau, des sons nouveaux au lever du jour, une chambre de travail qui regarde le sud...

En route, en route ! Notre aventure, d'un arrondissement à l'autre, vaut une traversée. « Tiens bien la chatte, ne lâche pas l'ex-voto, attache le vieux baromètre autour de ton cou avec la laisse de la chienne, comme ça tu auras les mains libres; pose la couverture sur mon épaule pendant que tu payes le taxi et ne t'inquiète pas du reste... En route ! Mais qu'est-ce que tu as pu mettre de si lourd dans cette valise ? » Depuis quarante-huit heures aucun de nous n'a dormi. N'importe, les horizons vierges sont ouverts... En route !

J'ai des amis qui peuvent passer pour sains d'esprit, sauf qu'à l'idée de déménager ils serrent les paupières, remontent les épaules et mettent les mains sur les oreilles, ni plus ni moins que sur le pont des Arts par un jour de grand vent. Les bibliophiles souffrent, préventivement, plus que les autres, en pensant au déménagement. Le collectionneur de porcelaines rares souffre moins, parce qu'il sait, — dût sa maison crouler, dût l'étage supérieur abriter une école de danse et un conservatoire de chant, — il sait qu'il mourra, plutôt que de déménager.

Certains sont, depuis vingt ans, à la veille d'une décision. « Lucienne avait trouvé ces temps-ci quelque chose de vraiment tentant; mon Dieu, ce n'était pas le rêve, mais enfin... Et puis, ma foi, nous avons laissé passer l'occasion... » Ceux-là, leur cas relève du masochisme, et je ne m'intéresse pas à eux. Je me rappelle encore trop, et non sans mépris de moi-même, le temps où je couvais comme une maladie, dans un logis nouveau, mon refus d'emménager et de

Digitized by Google

déménager. J'étais là entre des rideaux pliés et sommeillants, des caisses closes, un sommier-divan, un tapis roulé qui venait de loin et refusait de faire un pas de plus, et une perpétuelle envie de pleurer, aussi difficile à maîtriser qu'une incontinence. Je couchais sur le bord du sommier-divan, je déroulais le matin un coin du tapis, je soulevais un rideau plié qui entrechoquait ses anneaux de cuivre avec un bruit d'almée. Il faisait nuit dans la salle à manger et les cabinets sentaient la fuite de gaz.

Un jour, l'honorabilité, la mienne, prit le dessus. En une semaine le bouge, l'appartement d'après le crime, la case pour divorcée pauvre, la couveuse à spleen devint un « petit troisième » assez laid et accueillant. La commode-toilette qui, fermée, injuriait la vue, disparut comme un mauvais songe, et son fidèle seau en émail bleu la suivit. Je sacrifiai à mes exigences d'hygiène une petite chambre où je portai la douche en collier et la verveine en frictions, et j'adoptai mon premier appartement. Ainsi le chien nouveau, qui n'est pas encore heureux, se résigne, rapporte la balle et ne se trompe pas de coussin.

J'ai traité ici de masochistes ceux qui, horrifiés par la seule idée de déménager, se penchent sur le cataclysme comme ils monteraient sur la tour pour jouir du vertige derrière une balustrade. Ce genre de pervers enfante un sous-genre de sédentaires, dont le caractère est de visiter les appartements à louer. Il me fut donné d'accompagner un de ces spécialistes, de le voir mesurer en tous sens panneaux et issues, compter ses pas, ouvrir les bras : « Un mètre soixante-cinq... J'ai un mètre soixante-cinq d'envergure... La bibliothèque tiendrait juste... Mais le vaisselier ? Le vaisselier remet tout en question. »

Il arpenta longuement le logis vide et sortit perplexe. Dehors, je vis qu'il épongeait ses tempes moites, aussi lui

Digitized by Google

demandai-je s'il se sentait souffrant : « Nullement, me dit-il. C'est de penser que, si je déménageais, mon beau service bulle-de-savon, que j'ai rapporté de Venise, — avec quelle peine ! — pourrait finir en pièces et fragments dans cette halle, dans ce... bazar, ce... Je ne trouve pas de mots... » Ainsi dans un temps heureux et lointain, le Français sans soucis se créait des risques de pure imagination, dont il s'allégeait à volonté. Je n'ai jamais goûté de tels jeux. Le faux-semblant ne me dit rien. Ce me fut bien assez que d'arriver d'un village, d'une vie rurale où, chacun naissant dans la maison et le jardin patrimoniaux, le déménagement se concevait à peine, sauf qu'on y appelait la mort « un déménagement entre quatre planches ». A ma conception, d'abord épouvantée, du changement de logis, se lia peu à peu, quand je vins à Paris, l'idée de libre choix, de fantaisie, le rêve de la facilité. « Comment, je pourrais, si je l'exigeais, habiter dans Paris une boutique, ou une chapelle désaffectée, ou une maisonnette au bord du Bois ? » En fait, j'échouai dans un petit troisième à douze cents francs, rue Jacob, entre deux cours.

Il faut regarder à habiter un bâtiment sis entre deux cours. Je vous parle le langage de l'expérience. C'est un genre de logis difficile. S'en tirent à leur avantage ceux qui font du logis leur atelier, quelle que soit leur profession. Métier contre appartement hostile, c'est presque toujours le métier qui triomphe, exception faite pour l'écrivain qui est nerveux, aisément désolé par les ombres funestes, les cris intempestifs, la voix du perroquet et la litanie de la T. S. F. Qu'il ne s'établisse donc pas légèrement entre deux cours, sous peine de subir les résonances exceptionnelles, l'écho, les lumières réverbérées, toutes causes qui obsèdent l'esprit et le troublent d'illusions.

Marguerite Moreno, qui excelle à imprégner de sa personnalité forte un appartement et même une case d'hôtel, qui est

Digitized by Google

capable de dompter l'inertie d'un « studiotoutconfort », de redonner la vie à un entresol aussi passif qu'un vieux cheval, Moreno elle-même a plié bagages et fui un immeuble moderne qui jouissait, si je puis écrire, de trois « corps » identiques, très hauts, d'un gris oppressant, et séparé par des cours. Quand j'allais la voir, je me trompais de « corps » et de cour et d'escalier. J'ai toujours eu peur des jumeaux. Elle trouvait des paroles pour me rassurer et se convaincre. « Tu vois, j'ai l'eau chaude à toute heure, et tu vois comme cette salle de bains, lavable elle-même, est pratique, et tu vois tous ces placards dans l'épaisseur des murs, et... » A bout de démonstrations et d'évidences, elle quitta la place et fit bien. C'est la bonne façon d'agir, plutôt que d'attendre des informations péremptoires telles qu'un mauvais petit crime voisin, une maladie à longue incubation, un serpent python lové sous l'oreiller, malencontres qui vous obligent à vous récrier : « Ah ! voilà donc pourquoi je ne me plaisais pas dans cette maison ! »

A ma première maison parisienne, j'étais comme les adolescents qu'on surmène en vue d'un examen. Trop de choses à apprendre, et principalement qu'une fenêtre, en s'ouvrant, démasque d'autres perspectives qu'un bosquet, qu'un massif d'hortensias laisse entrer d'autres génies familiers que la voix d'un jardin, une hirondelle étourdie, une liane de glycine. Combien d'ombre sur mes premières notions !... Un seul repère blanc : le poêle de la salle à manger, en faïence, et son tuyau moulé à la ressemblance d'un tronc de palmier. J'allais manger sur mes genoux, plutôt que de soutenir la présence du poêle au long cou, idole sans tête assise dans sa niche arrondie.

La chambre à coucher, je ne m'y risquais guère que la nuit à cause de l'armoire à glace. Je n'ai pas rencontré, depuis, une armoire à glace aussi triste. Celle-là, coiffée d'un petit motif

Digitized by Google

chiffonné et illisible en noyer sculpté, troublée en travers de son tain grisâtre d'un pli comme une onde vivante, je fus longtemps avant d'oser la chasser... J'avais d'ailleurs assez à faire avec un ténébreux cabinet-alcôve dont les deux portes jouaient toutes deux à la fois d'une manière inopinée, s'ouvraient, dévoilaient un confus amas de malles vides, de lit-cage rompu, de fauteuils manchots penchés, attentifs, au-dessus d'un guéridon à la renverse qu'ils venaient probablement d'assassiner. Profonde alcôve, convulsive paire de portes, ils étaient peu armés contre vous, mes vingt ans qui venaient de perdre, entre autres égides, la tutélaire armoire du logis natal, en palissandre doublé de thuya blanc, imprégnée d'ordre provincial, de brins de lavande et de roses rouges effeuillées.

La plupart des maisons qui bordent la rue Jacob, entre la rue Bonaparte et la rue de Seine, datent du XVIII^e siècle. J'étais bien trop jeune, lors de mon premier emménagement, pour leur en faire un mérite. Je les voyais tristes, et je les comparais à ces filles de bonne famille qui mettent toute leur vertu à rester vertueuses. Quelque ami érudit avait beau me remontrer qu'un président de Rosambo, le sculpteur Pajou, un roi de Danemark avaient vécu, étaient morts rue Jacob, je l'écoutais froidement, et je ne m'attachais même pas à révérer le fantôme léger d'Adrienne Lecouvreur. Le souvenir de Mérimée, mon défunt voisin, me fut plus agréable, et je l'aimai mieux quand je sus que de son vivant il n'était pas mieux logé que moi.

Je succédais à un maniaque coupable d'avoir collé pendant trente ans sur les corniches, portes, moulures, baguettes, bordures de mon premier appartement, mille fois mille petits losanges multicolores. Papillotant héritage dont une lessive eut raison, et qui ne me hanta pas longtemps. Un fou ne laisse rien de lui-même entre les murs qu'il a battus de sa

Digitized by Google

folie, pour cette raison simple qu'il réside, en pensée, bien loin d'un lieu réel. Le seul danger que j'aie couru rue Jacob était l'attrait de l'ombre, les invites de la tentante claustration. J'y entrevis la richesse de ce qui est noir, confiné, favorable à d'immobiles ébats, et, au mépris de mes vingt ans, je n'aimai plus que les brèves échappées d'air libre, quelque rafale de grêle printanière se ruant par la fenêtre ouverte, l'odeur vague des lilas invisibles, venue d'un jardin voisin.

Ce jardin, je n'en pouvais entrevoir, en me penchant très fort sur l'appui de la fenêtre, que la pointe d'un arbre. J'ignorais que ce repère de feuilles agitées marquait la demeure de Remy de Gourmont et le jardin de son « Amazone ». Beaucoup plus tard, je franchis la palissade du jardin, je visitai le petit temple qu'éleva « à l'Amitié » Adrienne Lecouvreur. Garé du soleil, ce jardin ne veut, encore aujourd'hui, nourrir qu'un lierre de tombeaux, des arbres âgés et grêles, et ces plantes aqueuses qui croissent en couronne à l'intérieur des puits.

Rue Jacob, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose qu'attendre. A qui attend, toute autre occupation est superflue. Vingt ans est un âge où l'on se passe de tout, sauf d'attendre ce qui viendra. Tout vient toujours, et j'étais portée à tenir pour prodiges et présages les plus médiocres incidents. Tels furent le passage de la rive gauche à la rive droite, et la conquête d'un atelier de peintre au sixième étage, où j'emménageai éblouie. Que dirais-je maintenant de lui, sinon que l'été y consumait tout vifs ses locataires, et que l'hiver y entrait en maître? Où peignaient, à cette époque, les peintres auxquels le snobisme arrachait leurs légitimes ateliers pour y faire, sans peinture, du pittoresque à peu de frais, les meubler essentiellement d'un banc de jardin, d'une table de réfectoire, de trois peaux de chèvre façon ours, et d'une chasuble ancienne? Blasée assez vite sur les joies

Digitized by Google

qu'apportent toit de vitres, froide lumière du nord et réactions thermométriques, je disposai à mon usage un refuge... sur le palier. Sur ce palier terminal assez large, préservé du va-et-vient, je choisis de m'asseoir, de planter une table, une lampe à pétrole, — et le chat, qui me suivit. Peut-être fuyait-il les mêmes fléaux que moi...

Ce beau chat a laissé un petit nom dans la littérature : Kiki-la-Doucette. Méprisant — pour cause — les tourmentes sexuelles, il parlait fort bien, entendait mieux encore, distinguait l'eau de Vittel de l'eau de la ville, et mangeait les petits pois un à un, longuement. Une cuillerée de petits pois l'occupait une demi-heure. Silencieux, lui et moi, sur notre palier, nous avions toujours l'air d'attendre. Hors ce chat, je ne signalerai pas d'objet d'art dans cet atelier environné de trois petites pièces. Un ameublement de salle à manger par Dufayel, cuirs et clous, un mauvais piano droit, quelques faux tournesols et des fauteuils en bois de chez Bing, voluptueux chacun autant qu'un pal... Laissons dormir ces prodiges d'impersonnalité, ces brise-bise, ce laqué, ce portrait — le mien — en robe préraphaélite, par un jeune peintre turc, bref, cet ensemble si parisien... J'étais trop provinciale pour oser rassembler tout ce qui m'eût, autour de moi, chaudement rappelé ma province bien-aimée.

A quelque cinq cents mètres de mon deuxième logis m'attendait une troisième halte. Celle-là fut le champ de timides expériences, le témoin de mes premiers mouvements pour rompre une coque. De pareils mouvements semblent aussi privés de sens traduisible que le sont les saccades d'une chrysalide habitée... Mais la simplicité dans la vie quotidienne ne vient que lentement, et par étapes. En matière de décor intime, je n'en étais encore qu'à l'excentricité, qui souvent convient aux timides. Sous l'excentricité, ils croient dissimuler leur fond de bonne volonté timorée et leur respect

Digitized by Google

humain. Que penser de la balustrade en bois peint que je plantai au milieu du salon et qui le divisait en deux ?... Une balustrade, et bien massive, pareille à celles qui bordent les villas de banlieue, une balustrade pour que les jeunes filles s'y croisent les bras et rêvent, pour que les enfants s'y campent à califourchon et sifflent. Saugrenue, presque intolérable, la balustrade blanche semblait apportée là par un raz de marée, un précurseur de Chirico, un songe...

— Tiens ! Que fait là cette balustrade ? disait-on en entrant.

Je baissais le nez, je me mordais un ongle :

— Une idée comme ça... Oh ! je reconnais que c'est raté. Je l'enlèverai.

Ni ornement, ni accessoire d'usage pratique, l'objet gâtait irrémédiablement, à tous les yeux, la pièce principale. A tous les yeux, sauf aux miens, qui lui pardonnaient son caractère inexplicable, sa manière abrupte d'aboutir au milieu de la cheminée en marbre, de gêner la table, de couper la respiration au visiteur. Je promettais de l'enlever, je ne l'enlevais point. Le nouvel immeuble n'était pas laid. Il avait été habité par un Heredia très foncé, sans parenté avec le poète du même nom. Derrière la façade bourgeoise, — deux étages seulement — un calme jardin caché, un petit hôtel accroupi se taisaient.

Tout était acceptable, un peu morne, solide. Si bien que j'achetai — symbole d'installation durable autant qu'aspiration vers l'élégance — pour ma table une lampe « modern-style » dont l'ampoule était gainée de fleurs de lilas en verre moulé. J'avais vu la pareille, un jour que sa porte restait ouverte, chez mon voisin d'en dessous, le prince Bibesco.

En bas de la sage maison un enfant de trois ans, l'enfant unique des concierges, entretenait, pour ma joie et mon réconfort, une atmosphère de lutte et de mordant humour.

Digitized by Google

Potelé, blondin, bouclé, il inspirait confiance aux inconnus qui le nommaient « petit ange ». Mais ses parents le regardaient consternés et sa mère rougissait devant lui, tant il montrait de dédain goguenard pour l'espèce femelle. Si elle chuchotait avec une voisine, le « petit ange » les interrompait : « On le sait, de quoi que vous parlez! Vous parlez encore de votre derrière ! »

Par des cris de renardeau et des paroles sans ménagement, il savait remontrer à sa mère, lorsqu'elle rentrait du marché, que « c'est t'honteux, vraiment t'honteux de laisser tout seul un enfant de c't' âge-là » ! Et il se tenait éveillé, exprès, une partie de la nuit. Épiant dans l'obscurité les sons et les soupirs qui venaient du grand lit de ses parents, il s'écriait :

— Ah ! ah ! Je vous entends ! Je vous entends !

Agé de quatre ans un quart, il partit vers l'aventure, entraînant un complice plus jeune. On les retrouva avenue Niel, et le pionnier avoua qu'il avait médité de mettre à sac l'étalage des jouets de Noël, dans les magasins de l'*Économie ménagère*. Pour le coup, il reçut le fouet, sans broncher ni gémir, et reculotté cota à son prix la correction :

— Bien battu, dit-il.

Parce que je l'appelais sans rire « Monsieur », il me témoignait quelque estime. Il tint à me dire adieu, sur le chemin de son exil, quand son père, décidant que « le gamin avait assez fait rigoler le monde comme ça », le mit au vert chez un cousin fermier. Notre pauvre surmâle en revint un an plus tard, vermeil, robuste et dénué de tout intérêt. Il disait : « Bonjour, Madame. Merci, Madame », il récitait des fables. Il avait égaré son mystère. « C'est un bon petit gars, à présent, vous voyez ! » me dit son père avec orgueil. Mais brusquement sa mère fondit en larmes, comme une amoureuse à qui l'on a ôté un chenapan adoré. Après la visite que me rendit le petit garçon, ma bonne à tout faire hocha le front et émit à son

Digitized by Google

sujet un pronostic lugubre : « J'ai bien l'impression que c'est un homme fichu... » La carrière des grands aventuriers est brève.

Certains de mes changements de domicile ont emprunté un caractère explosif. Je les comparais autrefois à ces éclatements qui sur l'écran abattent un pan de montagne, creusent la place d'un étang, disloquent un barrage... Mais la modestie m'est venue avec les années, et le sens des comparaisons justes. Où je disais catastrophe, je me borne à dire changement.

J'en étais à une balustrade, énigme puérile que je pensais ôter d'un salon qui la trouvait incongrue. Je n'en eus pas le temps : tout avec elle se dispersa autour de moi. Au bord de la mer un « bouchon » de brume parfois nous couvre, nous tient au sein de limbes opaques, nous plaque craintifs et aveugles contre un versant de falaise, puis la brume se lève et nous laisse comme nus, sur une planète humide et neuve. L'explosion dispersa, à très petit bruit, une fragile demeure, ses hôtes, son climat sentimental, ses meubles et ses bibelots. Je dus m'occuper de repêcher un peu de superflu ici, un peu de nécessaire là... Le geste du collecteur d'épaves nous est instinctif.

De même que je sus, plus tard, amener au bout d'un crochet à congres des débris venus sur la houle d'équinoxe, — un tonnelet de rhum, une fois, et une caissette de chocolat décomposé par le sel, et un joli petit escalier en acajou — je sus, dans l'écume de mon modeste cyclone personnel, haler le restant d'un mobilier. Il y a, d'un naufrage à l'autre, des analogies; l'escalier, relief d'un yacht luxueux fracassé, m'avait fait horreur, ma ferveur du repêchage prit en aversion superstitieuse les objets mobiliers qui allaient — lampes, fauteuils, vases — par paires. Foin des bessons, des sosies, haro sur tout ce qui était couplé !... Je serais allée, Dieu me

Digitized by Google

pardonne, jusqu'à vouloir une tourterelle dépareillée. On revient, et c'est tant mieux, de tels enfantillages.

En attendant une durable embellie, je n'avais qu'à fuir les murs que je rendais responsables, les chambres chargées de signification, et les sièges quadrupèdes capables de brouter les tapis pendant la nuit. En route ! En route pour la troisième fois, tenant par la bride un troupeau éclairci, amaigri... Où est-il, le bureau à cylindre trop grand pour moi ? Il a péri sur les chemins. Bon vent à l'ensemble canné, faux Louis XVI, à la commode-toilette et son indicible odeur de célibataire et de peigne mouillé... Trois déménagements valent un incendie, dit le proverbe. Quoi, un seul incendie pour neuf années de jeunesse ? C'est un minimum de flammes. Au bout de ce bail, je repartais, sans regret de quitter le bord nord de Paris, Levallois fumeux et proche, visible au delà des fortifications. Ces anciennes « fortifs », lisière montueuse plantée d'arbres, excavée de ravins verdoyants, et sa population oisive et vautrée, fournissaient à plein rendement la littérature, à l'époque...

Cette fois je ne partais pas sans but ni boussole : je visais un rez-de-chaussée.

Autrefois, un bon nombre de rez-de-chaussée étaient réservés à l'amour, clandestin ou non. Noirs, la lampe allumée en plein jour, mal aérés; noirs, étincelants çà et là d'une paillette de feu sur un flacon, sur un tison; assez confusément noirs pour que l'hôte et la visiteuse ne voulussent atterrir que sur la plage vaguement phosphorescente d'un divan, — telles le roman et la réalité nous peignirent les garçonnières. Puis une hygiénique ascension hissa celles-ci au faîte lumineux des immeubles modernes, et la garçonnière se fit studio. Une si grave décision rompit bien des charmes.

Digitized by Google

Ce que l'amour préfère, le chaste travail le réclame. Il choisit, lui aussi, de verrouiller la porte, d'allumer en plein midi la lampe, de déployer les rideaux et de faire silence. Nous ne sommes pas jolis, quand nous écrivons. L'un pince la bouche, l'autre se tette la langue, hausse une épaule; combien se mordent l'intérieur de la joue, bourdonnent comme une messe, frottent du talon l'os de leur tibia ? Nous ne sommes pas — pas tous — élégants : la vieille robe de chambre a nos préférences, et la couverture de genoux, brodée à jours par les braises de cigarettes... « Vite mes savates ! je sens le poème ! » s'écriait une écrivaine, d'ailleurs charmante et pleine de talent... Le rez-de-chaussée cache nos tics et les favorise, il amende certains traits de notre caractère. Voisins pointilleux pour notre voisin, son piano, son enfant et son chien, nous supportons au rez-de-chaussée le gros canon de la porte cochère, qui secoue notre sommier et tire du lustre une plainte de cristal. Quand sonne la cloche fêlée des poubelles, elle ne nous éveille qu'à demi : « Il n'est que six heures ! » et nous nous rendormons.

Trois, six, neuf... Après mon troisième déménagement, l'idée de transfert me trouvait calme et aguerrie. Je considérais d'un front serein ces dislocations qui rebroussaient le poil de la chatte (ce n'était pas, hélas ! toujours la même chatte) et mouillaient de larmes mon unique servante : « Madame a beau dire, notre nouveau quartier n'est pas central ! »

Ayant repêché parmi mes biens terrestres, fort légers, mon portrait par Ferdinand Humbert, une litho de Forain où je n'avais qu'un œil, la photographie du portrait de Renée Vivien par Lévy-Dhurmer, un service à poisson qui n'a jamais rencontré chez moi de turbot à sa taille, une petite gouache où mes dix-huit mois brillent de tout leur éclat, mon sac de billes en verre (je les ai toujours), des livres et ma lampe à fleurs de lilas en cristal mauve, je m'en allai. Un

Digitized by Google

petit arbre japonais nain, qui n'aimait pas les déplacements, mourut, lui, d'avoir changé de domicile.

Vous ne trouverez plus, rue de Villejust, à la place de la maison que j'habitai, qu'un immeuble luxueux assez récemment bâti. De mon temps, c'était une maison qui plaisait par son aménité modeste, son charme batignollais. Passée la porte cochère, vous découvriez que sa cour ombreuse communiquait par une grille avec l'immeuble qui porte, avenue du Bois, le nº 23. Les deux cours ombragées valaient un jardin : marronniers, massifs de silènes roses et de myosotis bleus. Lanka, la chatte blanche de Robert d'Humières, descendait de son ciel persan, s'asseyait au centre du massif rose et reposait sur toutes choses environnantes le regard de ses yeux surnaturellement bleus. Ainsi elle exposait sa blancheur à l'admiration bruyante des passants; un télégraphiste s'écriait : « Une ouppe, une ouppe à poudre ! »; le concierge facétieux l'appelait Noiraude, et je murmurais pour Lanka quelque chanson blanche. C'est plus que n'en pouvait supporter cette créature d'argent filé et de saphir. Sous l'hommage trop direct, elle frémissait de tout son pelage et rejoignait, par une fenêtre ouverte presque en face de la mienne, le maître qu'elle aimait d'un amour unique.

Je n'avais de ma vie habité seule. Dès la première nuit que je passai dans ce rez-de-chaussée, j'oubliai la clef sur la serrure à l'extérieur. Ce n'était pas seulement négligence, mais confiance. Jamais je ne me fiai à un abri autant qu'à celui-là, qui coûtait dix-sept cents francs par an. Sur la rue, une pièce s'ouvrait au plein soleil. Car l'hôtel des Leroy-Beaulieu, en face, bas et retiré au fond d'une cour, me laissait tout le bénéfice de l'ouest. Quand je vous aurai confié que deux autres petites pièces complétaient mon domaine, je ne vous aurai expliqué ni dépeint son charme, et je serais bien

Digitized by Google

embarrassée de le faire aujourd'hui. Tantôt soulevée d'une allégresse nouvelle, tantôt assoupie dans une sécurité sans borne et sans motif, je sais que je voulus vivre et mourir là. Le matin, j'écoutais les attelages, retenus sur la pente, ralentir leur trot devant ma fenêtre avant de tourner le coin de l'avenue, et le soleil abordait mon lit. Quand je songe au broc d'eau froide, au broc d'eau chaude près de la margelle du tub, devant un feu de bois et de charbon, je me dis que ce confort-là m'eût suffi pendant des années... Un savon sphérique, anglais et noir, sentait le goudron et la rose, et le soleil dansait dans l'eau.

Oui, je voulus vivre et mourir là, battre le Bois par tous les temps, ouvrir ma fenêtre pour regarder passer les cavaliers quotidiens, et les cavalières, toucher de la main les oreilles du cheval que le « fils Millevoye » amenait au trottoir pour me dire bonjour, me récrier devant la mule ravissante montée par Menabrea, admirer la belle allure d'Iza de Comminges et le chic d'Arthème Fayard. Polaire passait quelquefois par là pour regagner les écuries de Mme Hensmann, qui lui louaient une étonnante jument isabelle presque rose, dont la crinière et la queue noires touchaient quasi la terre. Les premières amazones à califourchon, dont j'étais, regardaient avec étonnement cette guêpe à cheval, sa longue jupe, son sourire de suppliciée et le catogan qui, resserrant ses cheveux courts sur sa nuque, découvrait — rare spectacle ! — deux petites oreilles parfaites. Je voulus m'assurer pour longtemps la jouissance de cet accoudoir, ce modeste poste de guet au-dessus d'un mouvement luxueux, ce calme au sein duquel, étonnée, je voyais luire au loin et palpiter je ne sais quelle flamme tranquille qui se fût promise à moi, couchée en rond dans mon âtre bordé de marbre blanc... J'écrivis à Mme W..., propriétaire américaine et invisible, pour lui dire mon désir de vieillir sans bruit rue de Villejust, à la faveur d'un bail

Digitized by Google

de vingt ans, de trente ans... Elle me fit répondre que le tutélaire immeuble était voué à la démolition et qu'un honnête dédommagement serait versé, trois mois plus tard, à tous ses occupants...

Je ne me résignai pas gaîment, car je sentais le prix de ce que j'allais perdre. Je m'étais crue arrivée, arrimée, et ma halte la meilleure ne durait que depuis deux ans et demi... Diable soit de Mme W... et de ses opérations immobilières ! Nous étions, chez elle, un petit lot de locataires, gens de peu de bruit, de peu d'argent, contents de respirer l'air du Bois, son parfum de catalpa au printemps, son jaune arome de feuilles chues à l'automne. Et nous aurions, tous, bien voulu que cette dame américaine nous oubliât là, entre nos cheminées à feu de bois, nos tubs, nos becs Auer et nos marronniers à fleurs roses.

Déménageant, emménageant, je me flatte d'y avoir appris dix sortes de sagesses au moins, et tout autant de déraisons. Condamné par l'hygiène, c'est pourtant à ce bas étage, sourd aux orages d'été, clos aux ouragans d'hiver, que je me fiai, pour son caractère d'illusoire lieu d'asile, avec l'espoir d'y tenir secret, un jour, un bonheur qui serait enfin le mien.

— Les Ternes ! Voilà un quartier ! Les huîtres portugaises y sont à neuf sous la douzaine, pas les plus grosses naturellement, la viande de boucherie y est bien avantageuse aussi. C'est à considérer.

Quelle est la vieille voix sage qui me catéchisait ainsi ? Une voix, un visage presque oubliés. La voix d'une dame âgée qui m'apprit la recette du « café au lait de concierge », succulent petit déjeuner, goûter de gourmand... Voit-on encore cette sorte de vieilles dames qui finissent seules leur vie et cherchent leur raison de vivre dans la sociabilité ? Celle-là comme bien d'autres vivait d'approcher son semblable.

Digitized by Google

Sans quitter son petit « chapeau fermé » à grappes de cassis, elle savait faire ici une piqûre de cacodylate, là un lait de poule, ailleurs tirer les cartes, rouler les cigarettes, accompagner au piano... Une vieille dame gaie, de qui je n'imaginais la triste expérience qu'avec un frisson. C'est elle qui cherchait à me consoler de quitter la rue de Villejust. Je refusais d'abandonner mon quatrième appartement, je repoussais le riant avenir nourri d'huîtres à neuf sous les douze, je pleurais en secret mon paradis à dix-sept cents francs de loyer, le voisinage du Bois, de Robert d'Humières, de Renée Vivien, et même celui d'une pension-restaurant, retirée au fond d'une allée à jardinets. Après un bon dîner simple, la familiale pension se changeait en petit tripot, où le « pot » mêlait les louis aux billets de banque... Ce poker-là ne m'était pas accessible, mais quelquefois, par condescendance et désœuvrement, la patronne m'initiait au bézigue.

Elle jouait tous les jeux à bout de bras, sa corpulence exceptionnelle la tenant loin de la table. Jamais auberge silencieuse n'abrita une plus vive frénésie de jeu. Quatre pokéristes surtout, une femme et trois hommes, arrivaient vers cinq heures d'après-midi, dînaient peu, passaient la nuit, prenaient le chocolat à deux heures du matin et la soupe à l'oignon à huit heures, se lavaient les mains, buvaient un whisky-soda à onze heures, rentraient chez eux vers midi pour le bain et la sieste, et recommençaient. Leur plaisir avait toutes les apparences de la résignation, et ils n'échangeaient que les mots strictement nécessaires. Le gagnant ne semblait jamais plus gai que le perdant. Je ne les connaissais ni ne les aimais. Mais, de les trouver fidèles à leur jeu et à leur silence, je les croyais épris de mortification parce qu'ils ne riaient pas, et mystérieux parce qu'ils se taisaient. Valaient-ils les dix lignes que je leur consacre ? Oui, si l'on m'accorde que ces souvenirs, fermés aux premiers rôles, admettent,

Digitized by Google

parmi des décors qui fondent comme capucins de cartes, les comparses, les figures collées à la toile de fond, les petits personnages qui ont passé muets, ou proféré d'une voix blanche trois mots parfois sibyllins.

— Vous savez, les Ternes, c'est mieux qu'ici, insinuait la vieille dame. On construit sans arrêt. Vous avez maintenant, pour des prix imbattables, des installations princières dans les deux mille cinq, deux mille huit.

Je n'eus jamais d'appétit pour les lambris princiers. Les Ternes... Pourquoi pas le Grand-Montrouge ? J'envisageais l'inévitable avec découragement. C'est pourquoi j'aboutis à une zone intermédiaire, péreirienne autant que ternoise, qui se réclame d'un sergent héroïque, d'un Sénoch canonisé, d'un Bayen qu'enjambe le château des Ternes.

— Comme ça, conclut la voix sage et âgée, avec les tramways, vous voilà par le fait à vingt minutes de la Madeleine.

Pareil argument me laissa sans réplique, moi qui n'allais jamais à la Madeleine, sinon par gourmandise, chez Hédiard.

Le grignotage des parcs privés, à Paris, est à peu près achevé. Vers 1908 un jardin admirable régnait au flanc du château des Ternes. Que de violettes sauvages au printemps, sous sa futaie !... Une rue le mutila. Puis sur le restant du parc on éleva encore vingt immeubles... En même temps que les arbres on abattait des nids, et encore des nids... C'est dans toute cette dévastation que je campai le mien : un rez-de-chaussée à peine figé. L'architecte constructeur me fit remarquer qu'en abaissant jusqu'au trottoir une des trois fenêtres de façade je disposerais d'une entrée particulière... Il faut se dire qu'à l'époque, la vogue de l'atelier d'artiste était pâlissante devant celle de l'entrée particulière. Plaisir de vanité plus encore que de commodité. « C'est idéal, ma chère, on ne passe pas devant la loge des concierges ! Pour les chiens,

Digitized by Google

c'est le rêve ! » Je me blasai vite sur l'agrément d'envoyer ma chienne... rêver sur le trottoir sans passer devant les concierges. Aussi bien la bouledogue tenait à honneur de sortir en sautant par la fenêtre et de rentrer par le même chemin. C'est la chatte qui fit, de l'entrée privilégiée, le plus grand usage. Elle noua des relations de quartier, tutoya trois petits chiens noirs, tout harnachés, comme pour le cirque, de rubans et de sonnailles. Tantôt elle les giflait et tantôt les accueillait, maniérée, assise en lapin et les pattes de devant hautes. Gifles et grâces en pure perte d'ailleurs : les shipperkes n'ont jamais rien compris à l'espèce chat.

Il reste toujours à peu près imaginaire, notre logis de prédilection. Mes déménagements n'ont pas poursuivi la réalisation d'un songe, mais plutôt renoncé chaque fois à lui. Une maison natale, même bien-aimée, n'existe jamais tout à fait réellement puisque nous la voyons avec nos yeux d'enfants, vastes et déformateurs. Si je savais peindre, j'aurais essayé de peindre le logis que j'eusse voulu habiter. Élaboré lentement, par engouements fragmentaires, il était à faces multiples comme les yeux de la mouche. Je ne suis pas bien sûre de ne pas multiplier, encore aujourd'hui, ses facettes... A l'une d'elles s'agrippait un myrte double, étoilé de ses fleurs comme un firmament. S'il vit encore, il continue à fleurir follement, et je sais que par les nuits d'été sans lune sa blancheur éclaire un mur de granit gris, qu'elle couvre jusqu'au toit. Une autre façade élue possède un « couvert » de treilles serrées, opaque et froid, qui défie les pluies drues. Une autre façade porte au flanc une prodigieuse petite source, sorte de bénitier qui, depuis des siècles, déverse inépuisable un excès d'eau sous la forme d'une draperie liquide dont le bord s'effrange, une tunique de naïade qui toujours et toujours pend du même côté de la margelle. L'ayant rencontrée une seule fois, je possède et emporte la source partout avec moi.

Digitized by Google

J'ai aussi frotté d'immatériel torchis rose une façade méridionale, sèche, craquelée, qui sent le pain chaud et le romarin, et qui s'exfolie pour ménager cent petits gîtes aux lézards plats... Mais il n'y a de perfection qu'en ce qui échappe à la mesure humaine : l'entrée de ma maison idéale, je l'ai autrefois empruntée à la mer. J'y accédais par un chemin, bien réel, qui coupait un pré de mer ras et salé, chemin foulé, entretenu par les pieds de l'homme et du mouton, bordé de lyciets, de troènes, de chèvrefeuilles, de tamaris amaigris par le vent breton. L'air d'été, en Bretagne, est bleu le matin, et emprunte son odeur aux roses blanches sauvages, qui fleurissent sans tige, ouvertes sur l'herbe courte, comme la rose des tapis persans. Le long du sentier réel tout m'était capture et butin, de la fleur à la mûre. Mon profitable songe ne commençait qu'à une certaine excavation de rocher, en bordure immédiate de la mer. Chaque flux l'emplissait, la peuplait; elle restait pleine pendant la basse mer. La pureté de l'eau, sa couleur bleue et verte, le vert-bleu féerique des algues portaient à l'extrême la transparence ombreuse, la tromperie illimitée de la cavité. Dès que je projetais mon ombre sur son miroir, un vol de crevettes jouait sur son fond rose et vert, gagnait la protection d'une des parois, la plus accidentée, la plus chevelue de végétation. En juillet, le soleil de midi poignardait presque verticalement l'eau immobile, et je descendais en pensée sur les paliers des algues à travers zostères et fucus, fougères et mousses violâtres. Un sillage de poisson minuscule, deux doigts noirs et effilés de petite pieuvre tâtonnante, un essor de crevettes, la palpitation d'une houppe consciente, rose comme l'aurore, berçaient sans l'obscurcir l'eau illuminée. Que de vie... De très petits trigles bleus et or, épines au front et aux ouïes, se posaient d'algue en algue comme des colibris. Une crevette, à la suprême ramille d'un fucus, figurait le rossignol isolé de cet éden...

Digitized by Google

Le fond de mon puits s'entrebâillait en grotte d'un pied à peine de hauteur. Sous la voûte qui brillait sourdement de tous les verts et de tous les bleus, un hôte rêvait, qui n'était pas toujours le même. J'y ai vu un crabe militairement bleu et rouge; une pieuvre qui, dès que mon regard l'atteignait, se résorbait, cessait d'être présente; un congre, toutes dents visibles, un gros trigle au front déprimé... Quelle que fût la bête, son alcôve la couvait étroitement, limitait, d'une lèvre protectrice, l'ombre et la lumière, et je faisais un de ces vœux qu'on n'avoue à personne : « Que je vive dans un pareil gîte ! Que j'en puisse sortir comme s'il m'enfantait ! Que j'y rentre comme si je retournais à un temps d'avant ma naissance !... »

Une dame naïve, que j'ai connue, s'obstina pendant trente années à relever cavalièrement, sous une plume d'autruche, le bord gauche de tous ses chapeaux, s'imaginant qu'ainsi elle était le portrait vivant de la Grande Mademoiselle. Il ne faut pas s'étonner si, par le moyen d'un papier-velours vert olive, j'espérai transformer en grotte marine un rez-de-chaussée des Ternes... Hors cette grotte, je ne vois rien qui m'ait paru digne, un temps, d'être habité, sauf un nid de troglodyte, que je ramassai vide. Son intérieur exactement sphérique, foré d'une entrée minuscule, fleurait le foin, le parfum aussi d'un brin de serpolet sec, emmaillé à l'herbe fine et à des fils de crin. J'habitai ce nid l'espace de quelques semaines; puis j'y renonçai. Ce ne fut pas le moins pénible de mes déménagements.

Des fougères en pots, des reines-des-prés, des rosiers nains, les végétaux résignés et sans fleurs que nous nommons pêle-mêle « plantes vertes », quelques pieds de primevères poilues, et du lobélia et du calcéolaire, — je n'oubliais pas, au printemps, trente centimètres carrés de myosotis et ces petites banquettes rectangulaires, en forme de tarte aux pommes,

Digitized by Google

bien fleuries de marguerites rouges — tels furent les meubles dont j'emplis la pièce d'entrée, avec le vain espoir qu'elle me rappellerait ma grotte marine. Mais mon jardin s'obstinait doucement à jaunir, puis mourir. Et moi-même...

Mais je ne tentais pas d'évasion. Une certaine sorte d'inertie n'est pas mauvaise, lorsqu'elle ne désespère pas. Polaire avait coutume de s'en remettre à Dieu, et sa foi obscure s'exprimait en paroles ingénues : « C'est quand on est au fond de cent pieds de ... que, tout d'un coup, quelque chose vient vous en retirer. » Elle ne se trompait pas : une miséricorde supérieure l'a finalement retirée de cent pieds de vie pénible.

Le souffle toujours imprévu, le brûlant oxygène qui donne vie et couleur aux femmes, bouscula mes jardinets cloîtrés, enflamma mon refuge olivâtre; les jours et les nuits crépitèrent de téléphone. Un vif bonheur, un malheur éclatant me menacèrent ensemble. Sous leur poussée j'hésitais, tant je me sentais avide de témoigner à l'un la même révérence et le même intérêt qu'à l'autre. De cette exceptionnelle saison du cœur date l'ère de mes gîtes exceptionnels.

Et pour commencer, j'acceptai d'aller, dans le seizième arrondissement, habiter un des « chalets suisses » dont le XIX^e^ siècle en sa première moitié ensemença le village de Passy. Construits légèrement, assurés pour cinquante années, bon nombre durèrent un siècle. Rue des Perchamps j'avais déjà connu l'un d'eux, sorte de bungalow exhaussé sur une galerie de bois à balcon. Il régnait sur un jardin de trois mille mètres, livré aux arbres âgés, aux églantiers, aux noisetiers aveliniers et aux chats affranchis...

Le chalet qui s'entr'ouvrit pour moi et joua comme un piège était tout semblable, dans ses dimensions modestes, à un accessoire de décor suisse. Il avait, du décor théâtral, la fragilité et le bon style alpestre, les auvents ajourés de trèfles,

Digitized by Google

les balcons et les charpentages à fleur de brique. La vigne vierge pourvoyait au reste, en rideaux et guirlandes. Ce chalet meublait le fond d'un jardin entouré de jardins, et son romantisme helvétique bénéficiait d'une légende : c'était à un peintre jaloux, épris de son modèle, que le petit enclos devait sa porte cochère et sa serrure, toutes deux de métal massif.

La première fois que je passai la lourde porte, il faisait nuit lumineuse, mois de juin, acacias en grappes, lampes rouges étouffées derrière les rideaux. Une vaste pleine lune, posée sur la corne du toit, semblait prête à chanter. Les jardins environnants cachaient les murs. Je m'arrêtai au bord de ce leurre, de cet excès de charme, de ce guet-apens. Peut-être était-il encore temps de rebrousser chemin ? Mais déjà l'hôte venait au-devant de moi...

Dans le chalet, pénurie et superflu s'accordèrent pour entretenir mon enchantement. La salle de bains se tenait sous un hangar, et n'avait été prévue qu'à l'usage des chiens du logis. L'ancien atelier du peintre, isolé du chalet, se parait de boiseries Louis XV, mais son plafond laissait filtrer la pluie. Une galerie-bibliothèque ne contenait guère que des auteurs latins reliés en veau, et quelques tomes dépareillés de Mémoires divers — la provende littéraire, en somme, des châteaux de province, où l'on se couche à neuf heures... Envieuse des chiens, je voulus aussi une salle de bains. Vœu imprudent ! dès qu'un corps de métier y porta la main, le chalet défaillit çà et là, revendiquant ses droits de décor usé, son comique de féerie et d'illusion. La moindre intervention du plombier requérait d'urgence le maçon, l'humidité et le clair de lune des contes de Perrault coupaient le courant électrique. A l'équinoxe d'automne de grands pans d'auvents, percés de trèfles, volaient avec les feuilles et les ardoises. J'allumais alors un feu de bois, et je travaillais en attendant la fin de la bourrasque, la fin de la mauvaise saison, la fin d'un

Digitized by Google

somme heureux... Aucune maison ne me conseilla si fidèlement l'attente. Quelqu'un — peut-être le beau modèle séquestré — avait dû attendre longuement dans la même chambre, devant un feu de bois, et je prenais ma faction en patience.

La naissance d'un enfant, les deux premières années de la Grande Guerre, des lettres qui ne venaient pas, qu'importe ce que j'ai attendu sous les murs friables du chalet, puisque à peine comblé le sentiment d'attente renaissait de lui-même ? Pour l'attente nocturne la barre d'appui était à la hauteur des bras croisés. Pendant l'attente diurne tout me venait en aide : l'immobilité sévère de la chatte, l'hésitation des larmes de pluie, le bâillement des chiens... Soudain une lettre tombait dans la boîte aux lettres, les chiens bondissaient comme appelés, et la maison tout entière et moi-même nous cessions d'attendre, de craindre et d'imaginer.

Je dois beaucoup au chalet de Passy. Sous ses balcons et ses trèfles, j'ai mené une vie véritablement féminine, émaillée de chagrins ordinaires et guérissables, de révoltes, de rires et de lâcheté. Là me vint le goût d'orner et de détruire. Là je travaillai, le besoin d'argent aux trousses. Là j'eus des heures de paresse. Cottage innocent et fleuri par beau temps, les nuits longues et les ciels fermés changeaient le chalet en « petite maison du crime », s'aidant du noir hangar béant, de quelques vitres aveuglées, d'un cellier qui sentait la carotte pourrie.

Jamais maisonnette en voie de s'anéantir n'accusa une vitalité aussi persistante, ne l'exprima avec une telle variété. Les bêtes y prospéraient, s'y multipliaient, les chats battaient des narines à l'odeur du rat jaune, et les rats jaunes ne craignaient que les hiboux. J'eus un voltigeant écureuil, deux couleuvres dont une vipérine au ventre rose, deux lézards verts. Les premières semaines d'une petite fille nouveau-née s'y chauffèrent au soleil de juillet... Vermoulu, condamné,

Digitized by Google

spongieux jusque dans sa charpente, le chalet ne parlait que d'avenir, et de prolifération. Mais...

Mais un jour que je rentrais courant sous un orage d'été, je gravis le premier étage pour changer de vêtements. « La curieuse illusion d'optique, me dis-je. On jurerait que cette grosse pluie d'argent traverse obliquement la salle de bains. » C'est qu'un angle du chalet venait de choir dans le fond du jardin. Briques minces, poutres de peu de poids, leur chute avait fait moins de bruit que le tonnerre. Et comme la Grande Guerre n'était pas finie, les locataires rivalisaient de dénûment, souvent, avec les propriétaires. La propriétaire du chalet suisse, manquant d'argent pour les réparations urgentes, dénoua le bail et... je me remis en quête d'un autre toit, à défaut d'un autre chalet. Non que l'espèce helvétique en soit complètement éteinte. Le mien, coupé par une chaussée, fit plus tard un bien petits tas de matériaux effrités. Mais j'en sais un ou deux, cernés, menacés par le ciment, qui tiennent encore. Jusqu'à la fin ils gardent leur flore et leur faune, leur figure ambiguë, mi-éden mi-maison d'assassinée, et leur charmant brin de clématite au front.

Dépossédée encore une fois, perdis-je courage ? Que non. On perd courage et patience lorsqu'on ne déménage que deux fois en un demi-siècle. Mais les migrateurs de mon espèce, qui ne s'embarrassent ni d'éclairages sous corniches, ni de peintures décoratives, ni de lustrerie, vous troussent une installation en quarante-huit heures. Plus d'une fois j'ai mystifié des amis, braves névropathes que mes propres déménagements agitaient d'horreur au point de les empêcher de dormir, et qui venaient chercher leur frisson chez moi, dans le nouveau domicile, à même les paniers de livres, les meubles à la renverse et mes collaborateurs odorants, les déménageurs.

Digitized by Google

— Ah ! quel cauchemar ! soupiraient-ils.

— Oui. Allez-vous-en. Revenez ce soir vers six heures. Vous m'aiderez ?

— Oh ! bien volontiers, ma pauvre amie ! Ah ! quel...

— Vous l'avez déjà dit. A ce soir.

Sur le coup de six heures, les tapis déroulés, trois paires de rideaux suspendues, les lampes enfourchées sur les prises, je me donnais l'air de lire ou de travailler, d'être là depuis dix ans. La bouledogue et la chatte me prêtaient leur malicieux concours, celle-ci calme à sa toilette, celle-là ronflant dans sa corbeille. Les autres petits génies subalternes, tels que fauteuils et presse-papiers en boules de verre, jouaient à s'y méprendre leur rôle dans un touchant tableau d'intimité ancienne et immuable... Et mes amis de rire...

Il me fallait un septième domicile, c'est-à-dire une petite demeure qui contentât le goût, pris au chalet, d'un univers minuscule et clos, où je ne rencontrasse pas « des gens » dans l'escalier. J'en eus un, n'importe lequel. Une maison basse d'Auteuil me fit signe. Elle cachait un jardin, et devant elle verdoyait le fouillis, le taillis, le ravin luxuriant et souillé des fortifications. Par delà le ravin, c'était le Bois... Quoi, le Bois serait aussi à moi ? Je sonnai.

Une jeune femme, jolie, maquillée, ouvrit et dit d'un ton incertain : « Je vais voir. » Elle m'abandonna dans un salon qui, quoique meublé, semblait vide, et qui ne s'intéressa pas à moi. Agile dans sa jupe de fillette, la jeune femme revint, guidant une personne en peignoir de pilou gris et noir, qui avait les yeux bandés. Le bandeau rebroussait sur son front une houppe de gros cheveux poivre et sel, inégaux, raides, et elle tâtait l'air, en marchant, de deux petites mains ridées, d'une délicatesse émouvante. Elle dit :

— Madame... A qui ai-je le plaisir... ?

Je retins une exclamation de surprise, car je reconnaissais

Digitized by Google

en même temps le son de la voix, les petites mains, un menton que l'âge touchait à peine, les dents bien rangées, et je dis : « Ève... »

J'avais devant moi Lavallière, presque aveugle par accident, reléguée au fond de la cécité, sans fard, frisure ni henné, perdue dans une robe de chambre pour vieux monsieur pauvre, trop longue et trop large, un vêtement de hasard comme ceux qu'on jette sur les rescapés de l'incendie ou de la noyade... Dès que je me nommai, elle se récria, m'expliqua en hâte qu'elle achevait de guérir. L'instinct puissant de la coquetterie la redressait, elle s'agitait dans le vaste et déplorable vêtement comme une hirondelle prise dans un rideau, afin que je la devinasse svelte, vive, gracieuse. Elle me parla de son prochain entresol : « Champs-Élysées, au-dessus de Panhard, ma chère ! »

Elle voulut me reconduire jusqu'au seuil, et dit en étendant sa petite main d'aveugle : « Ah ! il pleut ! Encore ! » et de cette main me jeta un baiser qui se trompait de direction...

Peut-être eût-il mieux valu qu'elle fût pour moi la dernière, cette vision de Lavallière frappée passagèrement dans ce qu'elle avait de plus beau : ses yeux mobiles, légèrement divergents, lumineux. Par chance, elle guérit. Je la revis, avant ce qu'on nomma sa conversion, dans la même petite maison du boulevard extérieur que je devais habiter peu d'années.

Un matin, je la rejoignis sur les fortifications d'Auteuil, bosquets accidentés où poussaient l'acacia et l'érable. Lavallière y bondissait avec son chien. Je crois qu'elle était heureuse, ce matin-là, de me montrer qu'il n'était question ni de bandeau, ni de robe de chambre en pilou, ni d'âge mûr. Elle portait un costume de jersey couleur de cigare clair sur un sweater d'un bleu doux, un petit feutre masculin havane, sous le bord duquel ses yeux ressuscités brillaient de jeunesse. Sauf la figure, le cou et les mains, tout son corps mince et

Digitized by Google

agressif restait indiscutablement jeune. Elle me parlait théâtre, et encore théâtre, passionnément. Soudain elle s'interrompit, releva son sweater sur sa transparente chemise, me montra qu'aucune ceinture, aucun soutien-gorge ne déguisait son torse de jeune fille. Elle pressa d'une main son petit sein bien placé et s'écria, d'un ton de désespoir et de récrimination indicible : « Enfin, c'est pourtant du vrai, tout ça ! C'est bien moi ! J'existe ! »

Je lui succédai dans la maison du boulevard durant qu'elle emménageait aux Champs-Élysées, et elle m'invita à déjeuner dans son nouvel entresol. Un jeune décorateur avait décidé que la table à manger fût soutenue par des cariatides démesurées, massives, en bois sculpté, de manière que les convives n'eussent d'autre choix que de se meurtrir les rotules ou de se tenir loin de leur assiette. Lavallière, pour ne rien perdre du soleil, voulut prendre le café assise par terre, les bras noués autour de ses genoux. Ainsi elle était obligée de lever vers nous ses yeux tantôt gais, tantôt pleins d'une supplication obscure. Fréquemment elle touchait et dérangeait d'une main inquiète ses cheveux redevenus noirs, mais qui sous le rayon de soleil révélaient une couleur artificielle, opaque et violâtre.

J'habitai donc, après elle, sa maison. A cause des temps difficiles, — la guerre ne voulait pas finir — j'y respectai ce qu'elle avait laissé. Un batik ocre et noir resta aux murs de la chambre à coucher, un autre batik blanc et rouge drapait abondamment trois fenêtres. Une moquette imitait le dallage blanc et noir. Un lit-divan très bas, houssé de dentelle d'or ternie, offensait le toucher, et les jours humides l'odorat. Nulle part je ne vis une matière luxueuse ou simplement solide, un tapis d'honnête qualité, un sommier ensemble élastique et ferme, un revêtement de bonne peinture. Lavallière possédait-elle, à l'époque, quelques-uns de ces bijoux qu'une comé-

Digitized by Google

dienne emporte, authentiques, au sein de la fiction, le solitaire de poids qui jette ses feux sur tous les gestes d'un drame et hallucine le spectateur ? Probablement, mais je n'en suis pas sûre. Sa stature de fillette, si gracieuse sur la scène, limitait son avenir de comédienne, et elle s'en rendait compte :

— Cheirel peut jouer les mères, disait-elle; Lender peut jouer les mères, mais pas moi... Quand j'aurai soixante ans, si je veux jouer une mère tout le monde rigolera. Alors quoi ? il faut que je meure ?

Elle mourut au monde et à la scène, en effet.

La dernière fois que je la vis, chez des amis communs, son entrée nous fit sourire de plaisir. Un couturier avait inventé pour elle une sorte de sarrau d'écolière, en satin noir, la taille basse et froncée, des manches longues; l'empiècement montait jusqu'au cou et s'épanouissait en collerette également froncée. Les pieds d'enfant, les jambes qu'aimait Paris étaient heureusement visibles sous cette courte robe-tablier, dont la doublure rose paraissait par échappées sous l'ourlet de la jupe, à l'envers de la collerette, au bout des manches et à l'intérieur des poches, froncées elles aussi, dans lequelles Ève Lavallière enfonçait d'un air gamin ses petits poings. Triste-gaie, vieille-jeune, elle eut ce soir-là tantôt vingt ans et tantôt soixante...Comme j'étais sur son chemin quand elle s'en alla, je lui dis une banalité sincère :

— Vous êtes ravissante dans cette robe... Que c'est charmant, ces petites poches doublées de rose !

— Oui, dit-elle. Et puis, c'est bien utile...

Elle me tendit courageusement ses mains délicates, tout en petits osselets fragiles, en tendons, en veines sombres, arborescentes et gonflées sous une peau froissée irrémédiablement :

— ... pour cacher ça, acheva-t-elle.

Elle sauta sur un pied, fit une volte de ballerine et disparut.

Digitized by Google

Une malléabilité singulière caractérise l'hôtel particulier, quand il aime les familles. La plupart de nos maisons de Paris vont s'éliminant, de par l'action du temps et celle de la pioche. Leur édification procédait d'un égoïsme intransigeant qui était l'égoïsme à deux. « Un nid, un véritable nid ! » s'écriait-on. Mais c'était des nids où l'on pondait peu. Après essai, leurs occupants s'apercevaient que le nid pour deux eût fait l'affaire d'une dame seule ou d'un célibataire, dès que se posait « la question de l'enfant ». C'est que la question de l'enfant posait elle-même la question de la chambre d'enfant. L'étroitesse des logis fait les ventres avaricieux. Çà et là on rencontre des maisons favorables à la géniture, dont la vocation se révèle à l'usage. Elles débordent de bonne volonté, je dirai même d'élasticité. Ici se creuse la place imprévue d'un petit lit, là peut s'ouvrir une fenêtre. Un cabinet de débarras monte en grade, mérite de recevoir et de couver un blanc cocon couché dans son berceau. La maison prédestinée semble s'élargir comme fait une poule sur ses poussins...

Ce n'est pas ainsi qu'il en fut pour l'ex-maison de Lavallière. De n'être pas aimé, sans doute, ce petit hôtel s'était recroquevillé. Une âme trouble, sollicitée par la foi, mais avide de briller encore, désespérée d'habiter un corps vieillissant, dessillée et puérile, avait langui entre ses murs. Mais aucune hostilité ne me venait de lui. Je le sentais fragile, et je protégeais comme je pouvais la demeure qui me protégeait peu. Dès le premier son des alertes nocturnes, de 1915 à 1918, j'ouvrais les fenêtres, — il importait de sauver les vitres — et je me recouchais. Autour de moi cette maison où j'étais seule — l'homme dans l'Est, l'enfant aux champs — résonnait comme un tonneau vide quand les avions de bombardement passaient au-dessus d'elle. J'admirais que ma chatte âgée, une grande persane bleue, eût l'air de les voir

Digitized by Google

et de suivre leur vol à travers le plafond. Elle ne manifestait pas d'épouvante, l'excès de bruit lui infligeait seulement un tournoiement du regard. En dehors de l'affection qu'elle me portait, cette chatte de grand caractère ne nouait d'amitié qu'avec des Auteuillois de bonne souche, choisis parmi ceux qui disaient : « Je vais à Paris, vous n'avez pas de commissions ? » Ils tâtaient leurs poches avant de partir, recensaient leurs clefs, leur portefeuille, s'interrogeaient : « Voyons, est-ce que je prends le 16, ou bien le métro ? »

Mes voisins aimaient les bêtes, poils et plumes. La chatte se rendait chez eux en franchissant le mur, bleue, fluide et longue comme un ruisseau. Jalouse, ma servante de ce temps-là hochait le front : « Un des fils des voisins prend notre chatte sur son lit. L'autre fils la dessine. Et ils ont un ami qui la tire en photo sur cartes postales ! Nous ne pouvons pas lutter. »

Comment le petit hôtel devint veuf de son maître, l'événement n'importe guère à des souvenirs qui cherchent leur chemin de nomades parmi les seuils, les vestibules, la secrète influence d'une orientation, le travail malaisément déchiffrable du hasard, l'œuvre accomplie sur moi par les prédécesseurs qui ont, dans chaque nouveau logis, couché leur insomnie au long d'une muraille, attendu près d'une fenêtre, le front sous le rideau. Ce que je m'étais évertuée trois ans à lui donner, le petit hôtel le perdit en un mois. Le rez-de-chaussée redevint humide et triste, la salle à manger me refoula au premier étage, où j'emportai sur un plateau la dînette des femmes seules. Ma bicyclette, dans l'antichambre, remplaça un meuble vestiaire. Tout redevint succinct, indispensable, sobre, sauf le jardin aménagé pour les mésanges et les rossignols de muraille, meublé de nids, de rosiers, d'héliotropes et d'une longue glycine. Jardinet charmant, mais je n'en étais plus à croire qu'une existence s'établit sous une tonnelle, qu'une

Digitized by Google

pergola panse la plupart des maux. Je savais contempler mes propres erreurs aussi lucidement que celles d'autrui.

Eh quoi ! l'aimable petite maison perdait, si vite, son âme ? Elle était de celles pourtant qu'on trouve gentilles ? Non, c'est nous qui étions gentils. Nous partis, nous disjoints et la grande vague de fond, l'amour, retirée aux confins de l'horizon, le gîte valait ce que valent certaines villas en bordure de mer : à marée pleine on ne leur résiste pas, mais la marée basse découvre une plage vaseuse qui sent la moule pourrie. A la petite maison de Lavallière manquait ce qui avait soutenu, contre vermoulure et autans, le chalet suisse : un secret, un mauvais goût lyrique, un maléfice, bref une poésie.

Mais où irais-je, cette fois de plus ? L'après-guerre dépouillait Paris de tous les écriteaux « A louer ». C'est alors qu'imprévu, non désiré, plutôt craint, s'arrondit au-dessus de ma perplexité une courbe d'arc-en-ciel : le cintre d'une fenêtre d'entresol, sur le jardin du Palais-Royal.

Les sites anciens et historiques traînent avec eux de longues légendes, dont la plus tenace est rarement à leur gloire. Le Palais-Royal est plus célèbre d'avoir été mal famé que d'avoir bercé la Révolution. Il est vrai que Paris connaît mal Paris. Le jardin lui-même n'est d'ailleurs connu, fréquenté, que par ses habitants riverains et ses voisins immédiats. Encore faut-il que ces derniers soient dotés du petit enfant ou du chien, — l'un n'exclut pas l'autre — de qui l'hygiène réclame un lieu sûr. On n'emprunte guère la largeur, la longueur du jardin en guise de raccourcis. Le hasard et l'oisiveté sont les seuls guides du passant qui s'arrête et s'écrie : « Que c'est beau ! » Ce chef-d'œuvre bâclé en quatre ans, chancelant presque de toutes parts, n'a point de détracteurs. Sa médiocre et régulière hauteur laisse descendre très bas un grand plafond de ciel parisien, l'aurore a tôt fait de dépasser ses toits, le couchant

Digitized by Google

prend le temps de les rougir et les fleurs s'y conservent jusqu'à l'arrière-automne. Paris ignore le reste et qu'une magie particulière enrichit, par exemple, les entresols du Palais-Royal. Nulle part ailleurs la séduction du bien-vivre ne défie si insolemment les conditions normales de l'existence. Dans les étages supérieurs du Palais s'explique le plaisir de dominer des charmilles et des parterres, de lever les yeux vers le ciel changeant, de respirer l'odeur des plates-bandes après la pluie. Mais les entresols ? Qui, hors moi, plaida, plaidera pour ces tanières blotties sous les arcades, écrasées entre l'étage noble et la boutique ?

Un loyer modeste, un plafond que je touchais de la main, — deux mètres vingt-deux — une étendue toute en longueur dont je pourrais distribuer à mon gré les quatorze mètres soixante-dix : voilà les tentations que m'offrit le hasard. Moi qui me jetais tête baissée à travers baux et contrats, j'hésitai, tant la demeure était étrange, devant mon domicile nº 9. Pourtant un jour tout fut dit et signé, et je m'engouffrai dans le tunnel, dans le manchon, dans le drain, dans le tiroir...

— Gardez-vous d'y sauter de joie, me conseilla un humoriste, vous vous fêleriez le crâne.

— Je sauterai de joie, répondis-je, quand Quinson, directeur du théâtre voisin, m'aura cédé l'appartement du premier étage, au-dessus de ma tête.

Mais je cessai de convoiter l'étage ensoleillé, tant je me pris d'amitié pour l'étage obscur, où je suspendais rideaux et tableaux sans même recourir à une échelle, rien qu'en me haussant sur la pointe des pieds. Vers le plafond, fleuri comme les murs, le pavé des arcades et le sol du jardin rejetaient en plein jour une lumière de rampe. Point de ciel visible sauf — côté Beaujolais — le fleuve de nuages qui coule au-dessus de la rue Vivienne. Sur le jardin, le cintre de mes fenêtres épousait exactement la courbe des arcades, et chaque

Digitized by Google

arcade, le soir, s'éclairait de la grosse lanterne en goutte d'huile. Par delà les deux arcs, je pouvais apercevoir les troncs de la charmille, la palpitation d'eau fouettée dans le grand bassin. Pour le plafond des arcades et les supports des lanternes, ils appartiennent, aujourd'hui comme autrefois, aux nids des passereaux et aux amours des pigeons.

Je ne comptai pas, parmi les séductions de mon enclos, un vieil Office Colonial, qui déshonorait les galeries de Chartres et d'Orléans. Son toit de vitres émiettées n'abritait plus guère le passant, et ses trésors exotiques consistaient en papillons océaniens décolorés, échantillons de bois durs, photographies de palmeraies, de cocoteraies tahitiennes et de cascades marquésanes. Tout cela, qui est depuis plus de dix ans aboli, ne méritait pas de durer, sauf dans ma mémoire qui se peuple sans répugnance de vitrines mortes et de coléoptères ternis. Mais mon premier matin de Palais-Royal fut, paupières encore fermées, l'illusion d'un beau matin de campagne, car sous ma fenêtre cheminaient ensemble un râteau de jardinier, le vent courant d'ouest en est dans les feuillages, et cette liquide gorgée qui monte et descend dans le cou sonore des pigeons.

Sous mon plancher passaient, repassaient les usagers du passage du Perron, de qui je pouvais croire qu'ils empruntaient, de bout en bout, mon étrange appartement lui-même.

Mais ces invisibles ne me gênaient pas, bien au contraire. Promptement j'aimai aussi le pouls de navire qu'imitaient sous moi les presses d'un imprimeur. Les nuits, placées sous la protection des agents jumelés, qu'elles étaient douces !... Un chat amoureux chantait, puis cessait de chanter pour affûter ses griffes à l'écorce d'un orme. Par mon tunnel ouvert aux deux bouts les sons nocturnes entraient, longeaient mon lit, sortaient en sautant mollement par la fenêtre opposée...

Digitized by Google

Ce n'est pas du silence que dépendent le repos de l'esprit et celui du corps. La Canebière, torrent de nuit et de jour, j'y dors mes nuits les meilleures. Le « tunnel », hanté de pas et de voix, fut le berceau d'une paix unique. La chatte et la chienne décidèrent aussi qu'elles y goûteraient une quiétude motivée. Elles classèrent dans leur sûre mémoire le chien d'onze heures, l'enfant de midi, les joueurs de ballon de deux heures, l'*Intran,* et jusqu'au gardien vespéral, qui, en fermant énergiquement les grilles, faisait tomber les plâtras de notre plafond.

Toutes deux avaient certes aimé mes demeures successives. Toutes deux — et leurs devancières défuntes — appartenaient à la gent qui nous aime et professe que là où nous sommes, là est la maison, le temple, le lieu de refuge. Chatte et chienne s'éprirent, particulièrement, du nouveau logis-tiroir surbaissé, riche en ombres, auquel les lumières artificielles donnaient, en plein jour, une vive couleur de petite féerie nocturne. Nulle part la chatte n'eut plus de penchant pour la course de long en long, — le large manquant — au galop derrière des fantômes, eux-mêmes longitudinaux, je pense, qu'elle pourchassait couvrant quatorze mètres soixante-dix et quatorze mètres soixante-dix et encore quatorze mètres soixante-dix... Nulle part le crâne sphérique de la bouledogue ne se farcit d'autant de documents, de noms propres, de sons variés, d'images qu'elle recensait à la manière bouledoguine, pendant la rêverie animale que nous nommons improprement sommeil.

Elle aimait les mots. Mais puis-je dire inutiles tous les vocables qu'elle classait, de « framboise » jusqu'à « droite » et « gauche », sans oublier la différence qu'elle s'était appris à faire entre « chaise cannée » et « petit fauteuil rouge » ? Après tout, c'était son affaire, et non la mienne.

Digitized by Google

Un tripot, peut-être pis ? Je n'en sais rien, ce sont des histoires que je me raconte. Il se peut que l'entresol où je forai ma cave ait été en effet la demeure, le poste de guet des demoiselles de plaisir qu'on nommait, en raison de leur affût et de leur fenêtre cintrée, castors ou demi-castors, selon que leurs moyens et la prospérité de leur industrie les rendaient locataires d'une fenêtre entière ou d'une moitié de fenêtre.

Je m'embusquai donc en bas d'un de ces immeubles à façades pareilles et continues, dont on ignore, si on ne les envisage que du Jardin, qu'ils sont étroits, pleins d'incommodités et d'attraits. Construits à la va-vite, ils ne furent réparés qu'à renfort de torchis et de pains à cacheter. « Mon parquet gondole », dis-je à M. Ventre, comme moi féru de l'édifice royal et minable. Il secoua la tête. « Non, Madame, il ne gondole pas, il descend ! — Et jusqu'où ? — Eh ! Madame, jusqu'où il plaira à Dieu. »

Trompe-l'œil charmant, je n'en voulus pas à l'entresol de tendre vers le rez-de-chaussée. La futaie de grosses colonnes, aux angles du Palais, inspirera confiance encore longtemps : tout le monde n'est pas forcé de savoir que le cœur de ces gros fûts est de bois vétuste. Et j'allai de découvertes en découvertes. Je voisinai avec des orthopédies singulières, des baudruches camouflées, je flânai aux étalages des dernières librairies prometteuses, devant les couvertures illustrées : *L'Impératrice du cuir verni, Éperons et cravaches...* Je rencontrai à leurs heures des dames âgées, bureaucratiquement dissolues; des hommes qui semblaient respectables, mais au passage desquels les mères tiraient brusquement à elles les enfants joueurs...

Paris connaît mal Paris, et je ne tardai pas à me persuader qu'une grâce particulière baignait tous les pauvres pièges, que tout était, dans le jardin, consacré à la bénignité, à l'obligeance réciproque, à la courtoisie, l'aménité du bon voisinage.

Digitized by Google

Vous croyez que c'est moi qui me trompais ? Alors, enviez-moi ! Mais pourquoi ne ferais-je pas autant de crédit à l'innocence qu'à la mauvaise réputation ? Tous mes souvenirs de logis aimables pâlirent, au prix de la seigneurie qui me faisait accueil. Alentour, les Halles, bien pourvues en 1930, les rues jalonnées de restaurants intègres, les théâtres proches, les Tuileries en guise de parc, les quais et les îles, — je ne tarirais pas sur ce qui se mit à éclairer ma vie. Par les nuits de lune, le Carrousel était d'argent, le jardin bleu et noir, et la féerie grisait les chats indivis. Une fille de ma chatte, très belle et un peu sotte, descendit, tourna sur place entre les colonnes pareilles aux colonnes, les ombres des arcades rangées derrière les arcades, au point qu'elle se mit à courir vingt fois autour du jardin en criant : « Au secours ! je suis enfermée dehors ! »

Nuits authentiques, jours fallacieux, lampe en plein midi sur ma table de travail, matinées sous un abat-jour vert... J'oubliai que je vivais là hors des bienfaits solaires, et que je me contentais de réverbérations. Si j'y gagnai, le second hiver, une bronchite sérieuse, la chatte, en dépit de ses promenades à midi en harnais écarlate, prit une congestion pulmonaire. Nous guérîmes ensemble, pour ensemble nous réjouir que la belle saison arrivât réverbérée, ricochée et indirecte.

Mais l'hiver suivant la bronchite était ponctuelle à son poste, dans mes bronches où elle menait un bruit de jupons en papier. Elle amenait son bagage cristallin de ventouses, et son petit page fiévreux, le point pleurétique... Il est bien rare que l'on se désagrège sans plaisir, et quel agrément que la réalité atténuée ! Au dehors l'horloge de la Bibliothèque nationale égouttait les heures. Un attelage de laitier semblait, en passant à toute allure du pavé à l'asphalte, perdre sa voiture et se réduire au cheval seul...

Digitized by Google

— Je trouve que vous avez assez joué dans cette cave, me dit mon médecin.

— Mais, objectai-je, j'attends l'appartement au-dessus. Gustave Quinson m'a promis... Dès que son bail, dans deux ans et demi...

— Deux ans et demi ! Vous n'y songez pas !

Le mot « déménager » tomba dans mon oreille habituée. D'autres mots le suivirent, qui me dépeignaient par avance un local haut situé, aéré, clair... Par avance j'en fermais les yeux, comme lorsque le mistral inflige à la Provence un excès de lumière, de vent et de sable volant... Cependant je mesurais ce qu'il me fallait perdre, la galerie Vivienne, par exemple, et ses deux ruelles intérieures cachées, dignes de Venise, où Falstaff ne passerait pas; leurs portes qui soufflent les ténèbres, leurs seuils qui trahissent le pied. Songez que le gaz et l'électricité n'ont pas encore rajeuni leur caducité innocente... Et Véro-Dodat plafonné de peintures Empire... Et tous les « trages », comme on dit en Franche-Comté, qui se nomment passage Pothier, passage Beaujolais, et même passage Public...

Et le dégagement accidenté qui conduit, entre deux beaux pavillons déshonorés par l'usage, à une « clinique des cravates » ! N'admirerais-je plus tel escalier classé, à la noble rampe ? On ne revient pas en pèlerinage vers le premier arrondissement, quand on le quitte. Son charme est hasard, amicale rencontre, considération familière. Tel magasin alimentaire, enfoncé à même Saint-Eustache comme la pholade dans sa roche marine, vend des primeurs chez le roi Louis XII.

Il me fallait un appartement haut, aéré, clair... Tout ce que je pleurais déjà ne brillait que de lueurs fragmentaires, de paillons opposés au beau noir sourd, de surfaces polies où dansait un feu de charbon et de bûches, la chatte et le tapis étaient du même gris-bleu crépusculaire... Mes amis se liguèrent pour me vanter les vertus de Neuilly, l'air marin de

Digitized by Google

la Butte, la rive gauche et ses jardinets. Je les laissai dire et me tus sur tous mes projets, jusqu'au jour où j'appelai quelques convives autour d'une galette de plomb et d'un saladier de vin chaud... tout en haut du Claridge.

Deux petites pièces communicantes sous le toit, une baignoire, deux petits balcons jumeaux au bord de la gouttière, des géraniums rouges et des fraisiers en pots, la plupart de mes meubles, et tous mes livres collés aux murs. L'immeuble — l'hôtel Claridge — était d'épaisseur. D'ailleurs, ma case numérotée jouxtait le gros mur mitoyen et personne ne passait devant ma porte. Un placard de toilette que deux prises électriques transformaient en « kitchenette » où bouillir pâtes, œufs, fruits, l'eau du café, le lait du chocolat; d'en bas montaient le « plat garni » du restaurant et la chaleur dans les tuyaux; la bourgeoise adonnée aux soins ménagers, la bohème raisonnable, la casanière errante avait pris ses précautions. « Et dans quinze jours, où serez-vous ? » s'esclaffèrent mes amis.

Ils riaient trop tôt. Quatre ans plus tard, nous prenions le soleil et le frais, la chatte, la chienne et moi, sur les mêmes balcons. Comme c'était facile en ce temps-là... C'est vrai que nous y mettions du nôtre, bêtes et gens, du charmant directeur jusqu'à moi, en passant par le menuisier du Claridge, qui me fit une table pour écrire au lit et refusa tout salaire.

— Mais, lui dis-je, quand ce ne serait que le bois de la table, je voudrais le payer...

Il déroba, dans une énorme moustache, son rire de jouvencelle.

— Ne vous en faites pas pour le bois, je l'ai fauché un peu ici, un peu là...

Je menai, à la cime d'un « palace », ma silencieuse vie de travailleuse peu sociable. La nuit, penchée sur le fleuve à peine ralenti des Champs-Élysées et ses fanaux mouvants, je

Digitized by Google

regardais passer et repasser, plus rapides que les voitures, les oiseaux nocturnes. Car selon le quartier, la faune de Paris change. Dans ma gouttière fleurie du Claridge se baignait, je vous l'assure, une rainette. « En croirai-je mes sens ? » s'écriait à la voir la chatte, bégayant d'émotion. Par les soirs d'été, ils ne sont pas introuvables, les larges papillons attacus qui se meurtrissent en heurtant les réverbères, ni les petits sphinx sur les fenêtres fleuries...

Un court trajet, en ascenseur, du haut en bas, du bas en haut de l'hôtel, me mettait seul en contact avec une humanité variée. Des Anglaises descendaient vêtues, pour le dîner, de liberty glauque et de « pink chiffon ». Les princes hindous n'occupaient jamais moins d'un étage entier, traînaient leurs femmes, leurs enfants, leur suite de serviteurs, leurs orchestres privés, et durant quelques semaines, les saris tissés d'or et d'argent, les musiciens brodés, un faible son de cordes pincées, un parfum épicé faisaient mon divertissement. Les beaux yeux, les lèvres sombres et vigoureusement modelées des enfants hindous, leur gravité et leurs joyaux dispersaient, par les couloirs de l'hôtel, la figuration d'une féerie silencieuse...

Un pacha marocain, débarqué tout blanc de laine fine et de gaze, éclaboussé de diamants, descendait méconnaissable le lendemain en complet de serge et chapeau fendu. Une fois j'en rencontrai un au fond de la piscine du Lido voisin où nous nous heurtâmes en plongeant... Les candidates au titre de « Miss Univers » s'engouffraient sous la tente rayée, dressée pour elles sur le trottoir des Champs-Élysées, déjeunaient de peu, dînaient d'amertume, essuyaient leur fard et leurs larmes. Des banquets politiques embouteillaient le hall...

Mais au sixième étage, épargné, mes deux cellules fleuraient bon, berçaient un silence de grande altitude, une surprenante paix. Découvertes ! Partout l'inconnu, le nouveau,

Digitized by Google

l'inaperçu se lèvent sur nos pas, pour peu que nous bougions. Le sommelier d'étage, tout plâtreux d'insomnie chronique, blanchi aux coudes et aux genoux, est une vivante créature, il parle, il a voyagé, il observe, il veut plaire et même aimer. Il sait offrir une rose désintéressée, une recette qui vient de son pays, — il a un pays, une famille, un amour... Partout est la chaleur, si nous lui tendons nos mains froides, si notre souffle l'attise. J'ai reçu de tels dons, au sein d'un de ces lieux qu'on dit ingrats. La femme de chambre d'étage était une fine Basquaise, débile, une ombre légère dont les mains apprêtaient vingt-deux lits par vingt-quatre heures. Sa taille en restait penchée tout le jour. Pour quelques boîtes de phytine que je lui donnai, comment ne me paya-t-elle pas, pendant le temps — neuf semaines — que me tint un affreux zona ? Elle allait chercher à la lingerie des draps usés et fins, qu'elle voulait chaque jour changer et lisser elle-même... Étrangers, inconnus, comme vous devenez doux, quand nous nous avisons de vous faire le signe !...

Un écrivain travaille bien à l'hôtel. Dans son propre logis il tient trop de place. On l'y gêne, il gêne. Mais le portier de l'hôtel ment par plaisir, pour protéger la « dame qui écrit ». Les bruits de la terre restent en bas quand vous prenez l'ascenseur, et la bouffée même de grosse musique ne s'accroche pas à la cage montante.

Un jour que je montais chez moi, un homme bien vêtu, argenté sur les tempes, me donna un vague salut de courtoisie. « Madame ne connaît pas M. Alexandre ? me demanda le liftier; M. Alexandre, le grand financier ? »

Peu de temps après, le grand financier ne s'appelait plus Alexandre. Il s'appelait désormais Stavisky, de par l'éclat d'un scandale, la fuite vaine, le suicide mal agencé, au loin, dans un coin de chambre. Les journaux photo-

Digitized by Google

graphièrent son cadavre tombé de travers, la tête contre le radiateur.

Car la faune des hôtels produit encore ses fauves maladroits ou experts, ses bandits naïfs et infatués. Au fond de M. Alexandre persistait le petit Oriental entiché de souliers vernis et de complets clairs. Peut-être eût-il porté sans ridicule la tiare, le fez, le pschent, mais il devenait impossible sous un chapeau parisien. Il me semble que, si on l'eût dépouillé de ses vêtements, il ne fût pas resté de lui beaucoup plus que d'un de ces bernards-l'ermite maigres, qui vivent au large dans un coquillage trop grand. Son drame, en éclatant, a projeté une semence nuisible. Mais bien d'autres drames de palace restent larvés, quittent la chambre numérotée, s'en vont buter plus loin contre une pile de pont, aboutir à un dancing, à un train de luxe, ensanglanter un escalier. L'assassinée, le fou, les deux amants liés dans une mort volontaire, — attendez donc, est-ce que ce n'était pas justement cette dame en robe de « pink chiffon », cet homme qui se demandait à lui-même « pardon » en heurtant un chambranle, ce couple grisaille qui avait l'air de s'ennuyer ? Peut-être. Mais déjà ils s'effacent. Ce sont des fantômes sans ténacité, des fantômes d'hôtel.

Peut-être que si l'hôtel Claridge n'eût pas défailli financièrement je l'habiterais encore. Quatre fois quatre saisons m'y ont paru courtes. Soleil et vent m'arrivaient en pleine face, poussaient dans mon gîte la fragrance bousculée des géraniums rouges que je cultivais en caisses. Tentés par ma paix aérienne, des amis vinrent se poser au bord du même toit, s'y plurent, s'y ennuyèrent, reprirent leurs voies incertaines. A travers les portes minces, marquées de chiffres, filtraient leurs parfums personnels et reconnaissables, l'odeur de vieux feutre que propageaient les whiskies de cinq heures, le puissant et indiscret arome de l'opium d'après minuit... J'eus là plusieurs variétés d'amis : des inquiets, des dissolus,

Digitized by Google

des laborieux; tous furent merveilleusement attentifs à se taire et à s'enfermer, comme si leur silence était la plus belle réplique qu'ils pussent offrir au silence de mon aire.

Déménageant avec une fréquence relative, ai-je fait autre chose que donner à mes appartements successifs des marques de regrets et d'attachement, et les preuves réitérées que j'ai le caractère casanier ? Pourquoi déménager, dites-vous ? Et pourquoi ne pas déménager, s'il vous plaît ? Il y a beau temps que je ne cesse d'habiter mes fiefs vingt heures sur vingt-quatre. Dans le même laps, lecteurs, lectrices, vous passez dix heures hors de chez vous, encore rentrez-vous de mauvaise grâce... Quand sonna, pour le Claridge, l'heure d'une désagrégation qui secoua tous ses services et refroidit ses fourneaux, je ne dépasse guère la vérité en disant que je nouai mes meubles dans une serpillière et que je sautai par-dessus l'avenue des Champs-Élysées, où le côté impair me reçut dans un huitième étage, tout crème à la vanille et épingle à cheveux.

Il était juste que j'allasse goûter, comme par provocation, ce que je ne connaissais pas encore, ce que je souhaite ne plus connaître jamais, je veux dire la décrépitude foudroyante qui frappe certaines constructions rapidement élevées, et que j'en fusse punie. Je n'eus pas à attendre longtemps les résultats de mon outrecuidance; un courant d'air, en fermant à la volée une porte du deuxième étage, lézarda mon mur au huitième, du sol au plafond. Après quoi mon voisin de palier entra et me confia avec une épouvante résignée que le toit-terrasse était en train de descendre dans ses bureaux. Peu de temps après, une nuit, vers trois heures, je m'éveillai en sursaut et pris pied dans trente bons centimètres d'eau qui couvraient le plancher. Dans la salle de bains, déjà navigable, la chatte réfugiée sur un récif de porcelaine appelait l'arche de Noé. Puis le premier orage de juin entra tout botté de grêle en

Digitized by Google

brisant les vitres, et arracha de leurs cadres les châssis des fenêtres.

A tant de signes, — et j'en passe — je ne doutai pas que le nouvel appartement fût un gîte pour rire, encore qu'il m'offrît des occasions de pleurer. Aussi ne fus-je pas assez sotte pour le prendre au sérieux. Je pris le parti d'aimer un stage qui ne pourrait pas être bien long. J'aimai l'escalier de bateau, vibrant au vent, qui nous menait à la grande terrasse, la chatte sur mon épaule, la bouledogue à mon poing, pendue par la peau du cou. Un observatoire magnifique, là-haut, nous consolait de tout. Nous regardions l'horizon s'émouvoir et venir à nous, les nuages gesticuler, les rideaux majestueux de la pluie s'avancer sur Paris; la foudre fondait un Sacré-Cœur en sucre et le dos verdâtre de l'Opéra... Et par les nuits d'étoiles l'odeur de l'été parisien, gazons meurtris, fontaines vaseuses, montait lentement jusqu'à nous.

Vingt mètres de balcons tant soit peu poreux, une terrasse en carton plus ou moins bitumé, une nichée d'ascenseurs, des portes que l'on pouvait démonter à l'aide d'un canif, — d'ailleurs on les démontait parfois, la nuit — le mazout de chauffage égoutté parcimonieusement, il ne faudrait pas croire que ces réalités fragiles n'admissent pas un certain fantastique. Venues, je pense, avec une provision de bois de chauffage, des « tiques » grosses comme des noisettes se promenèrent en tous sens, et la bouledogue ne put empêcher qu'un chapelet de tiques, comme autant de perles, ne se greffât sur le bord de ses oreilles. Jusqu'à ce que je l'en eusse délivrée, elle assuma une ressemblance, bien inattendue, avec Marie Stuart.

Par delà balcons et passerelles, rien, de la portion visible des Champs-Élysées, ne m'a guère semblé plus authentique qu'un songe. Aucun détail ne m'a promis de durer, ni de me retenir. Vingt petits malheurs vifs et animés m'ont, là-haut,

Digitized by Google

tenue en bonne humeur, y compris de grands spectacles tels que défilés, parades militaires, funérailles nationales, chenilles de foule à mille pieds, gâteaux de fleurs et couronnes... L'émeute elle-même en ses premiers éclats, j'ai pu croire qu'elle se réduisait à des geysers de verre pulvérisé, où rouait fugitif l'arc-en-ciel.

Un jour qu'au sortir du tremblant building je prospectais, avenue Montaigne, un local dit avantageux, je pris peur de sa « réception » à caissons Renaissance, de ses doubles portes en moleskine, de sa salle à manger pour cercle de province, de sa salle de bains aussi mauve que *Le Rêve* d'Édouard Detaille, et je m'enfuis pour buter dans un autre panneau mieux appâté. Il s'agissait d'une occasion avantageuse, — encore ! — place Vendôme, dans le toit, à l'étage mansardé dont les fenêtres ressemblent à des pendules. O rêver au-dessus de l'embouteillage des taxis, nonchalamment accotée à une pendule ! O Napoléon à toute heure, son petit jupon et son laurier !. .

Un sursaut de bon sens m'emporta dans le moment juste qu'un modeste miracle faisait, vers moi, la moitié du chemin et m'ouvrait l'appartement de Gustave Quinson, celui-là que j'avais attendu dans le « tunnel ». Est-il besoin de dire que j'y courus ?

J'aime à penser qu'un sortilège conserve, au Palais-Royal, tout ce qui périclite et dure, ce qui s'effrite et ne bouge pas. Pendant mes dix années d'absence quelques « nouveaux » ont emménagé rue de Valois, rue de Montpensier ou de Beaujolais. Ceux qui montrent de sérieuses aptitudes à s'incruster prennent vite les bonnes manières, échangent le bonjour sans insistance entre voisins, remplacent par le dialogue en plein air les visites à domicile. Ils savent que les restes — quand il y en a — se partagent entre les animaux indivis, et que les miettes des restes sont pour les oiseaux. Ils se sou-

Digitized by Google

mettent à nos us agréables; face au soleil, le dos à un pilier tiède, une chaise en guise de table et une tasse d'infusion en guise de thé, nous savons faire salon dans le jardin, discrètement. Vous qui avez comme moi choisi d'habiter ce beau lieu, formez-vous à son protocole.

Je vous guide à travers la seigneurie retrouvée. Si vous l'habitez, gagnez-y vos grades à l'ancienneté, les seuls, ici, qui comptent. Soyez-y la dame qui s'aide d'une canne, le monsieur qui cultive de petites cactées sur sa fenêtre, le monsieur matinal qui fait son tour de jardin en sandales de paille. Vous n'aurez guère d'autres noms. Un jour, peut-être qu'un petit garçon du jardin vous mettra gravement dans la main une de ses billes. Peut-être qu'une dame vénérable et cérémonieuse vous fera hommage d'une « Ode à Victor Hugo » dont elle est l'auteur... Gardez-vous de mépriser ces apports muets et un peu mystérieux. Ils sont la monnaie d'une courtoisie réciproque et signent vos lettres patentes de citoyens du Palais-Royal, village dans la ville, cité dans la cité, que le hasard une seconde fois m'a donné tout entier.

Voici venir la femme encore jeune, brune aux cheveux blonds, qui se promène professionnellement. Elle n'est pas la seule. Une fois elle m'a demandé un livre dédicacé : « Lequel voulez-vous ?

— Je voudrais le plus triste, répondit-elle.

Il y a dix ans passait et repassait sa devancière, qui n'avait ni tant de modestie ni tant de sociabilité. La vigueur même de son contour montrait bien qu'elle perpétuait une race ancienne et sur ses fins. C'était une haute et robuste vieille dame, qui se disait comtesse authentique et ne faisait pas mystère de ses soixante et onze ans. Elle se façonnait en hiver des houseaux de papier journal, assujettis par des ficelles. Mieux que d'une courtisane, ses manières étaient d'une campeuse; on la voyait s'ablutionner de bon matin à la prise

Digitized by Google

d'eau du trottoir. Et si vous en manifestiez quelque étonnement, elle vous souriait de ses yeux magnifiques, sombres et bleus comme le saphir.

Où sont tous ces anciens promeneurs des arcades, nés de la nuit, rassurés par elle ? Où, l'homme grand, gris, dont le visage blanchâtre paraissait enduit d'un maquillage étrange, à moins que ce ne fût d'un mal farineux ? Il cherchait l'ombre des piliers, et je n'ai jamais su quelle sorte d'espoir ou de vice il pouvait nourrir.

De temps en temps une ville comme la nôtre voit son écume se résorber, ses mofettes déplacer leurs poches fétides. Paris brusquement se vomit, dissout une part honteuse de ses attraits, mêle à une chasteté inconstante des vertus tenaces. Le chemin le plus foulé du Palais-Royal mène à Notre-Dame-des-Victoires. C'est une église où, comme à la fontaine du village, toutes les soifs vont boire. L'écaillère relève un coin de son tablier bleu et fait visite cinq minutes, en voisine, à Notre-Dame. Le garçon livreur grisonnant pose son paquet, allume son cierge, se signe et sort. Personne n'a scrupule de donner à la Vierge couronnée un court loisir, une oraison accélérée. Une mince jeune femme est assidue, prie le visage dans ses mains : c'est Gaby Morlay, qui vient d'un lointain quartier accomplir une neuvaine à son église préférée.

Le temps de marcher deux cents pas, de couper au plus court par la « clinique des cravates » et un bout de la galerie Vivienne, et je plante comme tout le monde une petite flamme sur une épine du buisson ardent. L'église est chaude de suppliques, de cierges et de gratitude. Entre les offices le silence y est grand, mais chaque pierre est gravée, et parle. Que de cires et de larmes !...

Pendant que j'écris, les hirondelles sifflent et proclament sur le jardin leur récente arrivée. Elles ne pensent pas qu'elles repartiront à l'automne. Et moi ?... Je suis bien loin de

Digitized by Google

souhaiter un départ. Ai-je encore affaire, quelque part dans Paris, avec le plombier et ses suppôts adolescents, les papillotes de bois frisées qui s'échappent du rabot, les clous dits « cavaliers », l'ourlet du rideau sorti, l'ourlet du rideau rentré, la valse chantée par le peintre, l' « où suis-je ? » du premier réveil ?... Tout me retient ici. Mais l'hirondelle ne sait pas qu'elle partira à l'automne. Pourquoi passerais-je, en sagesse, le plus migrateur des oiseaux ?

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

JOURNAL A REBOURS 5

FIN JUIN 1940 7

Fin juin 1940 7
La providence 15
Le poète 18
Hirondelles 26
Danger 28
Ruines 34
Fièvre 41
Partis... 53
Oum-el-Hassen 57
Automne 71
Un salon en 1900 82
Sido et moi 88
La chaufferette 94
Le cœur des bêtes 99
Le petit chat retrouvé 107
Papillons 110
Plein air 115

Digitized by Google

TABLE

PROVENCE I. 121
II. 125
III. 129
IV. 134
V. 137
VI. 141

LE KÉPI 147
Le képi 149
Le tendron 197
La cire verte 237
Armande 255

DE MA FENÊTRE 275
I. 281
II. 292
III. 305
IV. 318
V. 331
VI. 344
VII. 355
VIII. 369
IX. 376
X. 393
XI. 407

TROIS... SIX... NEUF... 425

Digitized by Google

L'ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE COLETTE

ÉTABLIE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR PAR LES SOINS DE MAURICE GOUDEKET, A ÉTÉ IMPRIMÉE A DIJON SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DARANTIERE A CINQ MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES DONT : CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE 1 A 500, CINQ MILLE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE 501 A 5.500. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, POUR L'AUTEUR ET SES AMIS : VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL BLEUTÉ DES PAPETERIES D'ARCHES, FILIGRANÉ AU NOM DE COLETTE, NUMÉROTÉS DE I A XX, CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE XXI A LXX, ET TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE LXXI A CCCLXX.

JUSTIFICATION
DU TIRAGE

LE NUMÉRO DE CET EXEMPLAIRE
FIGURE SUR LE TOME PREMIER.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DARANTIERE A DIJON, JANVIER 1950
DÉPÔT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1950
LE FLEURON, ÉDITEUR (No 12)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUND

AUG 8 1950

UNIV. OF MICH. LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01132 8971

Digitized by Google